



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

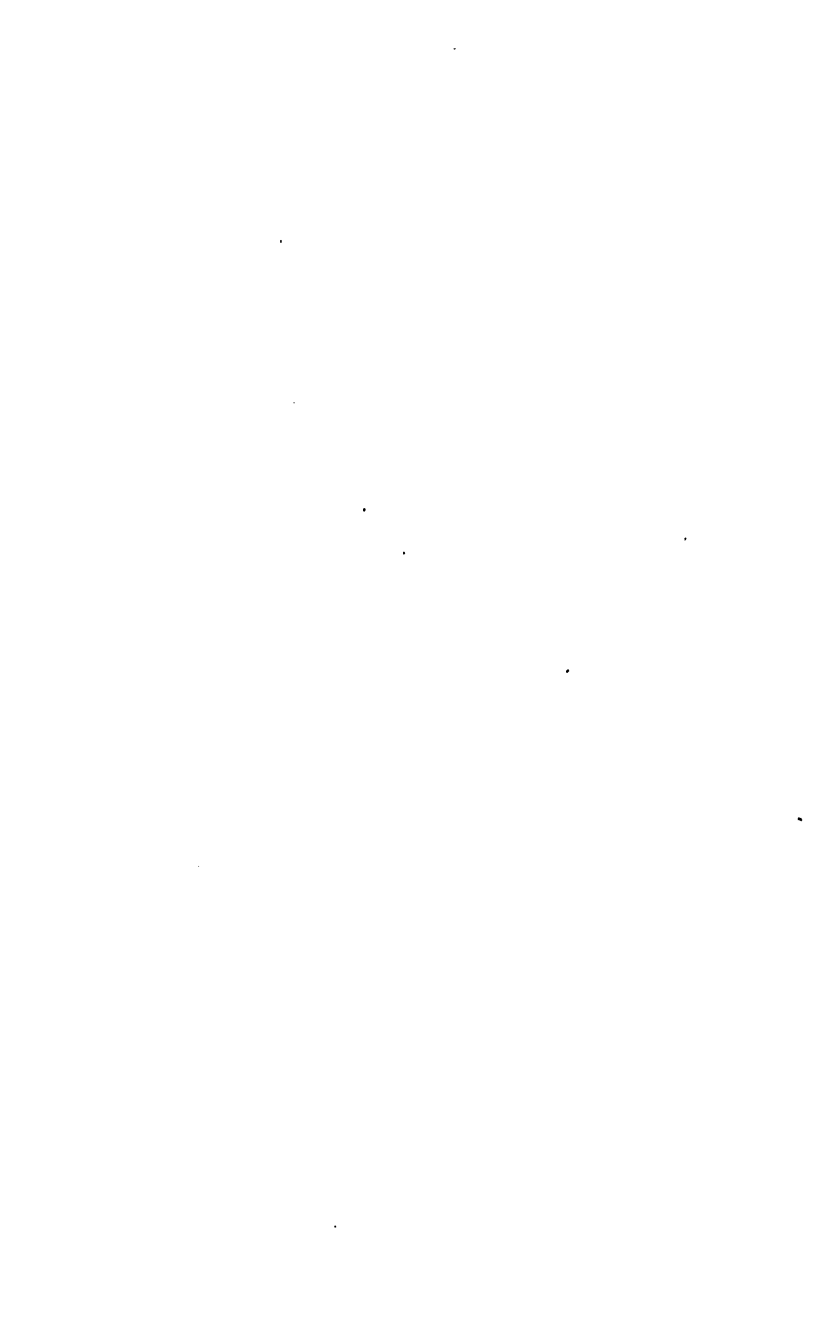
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

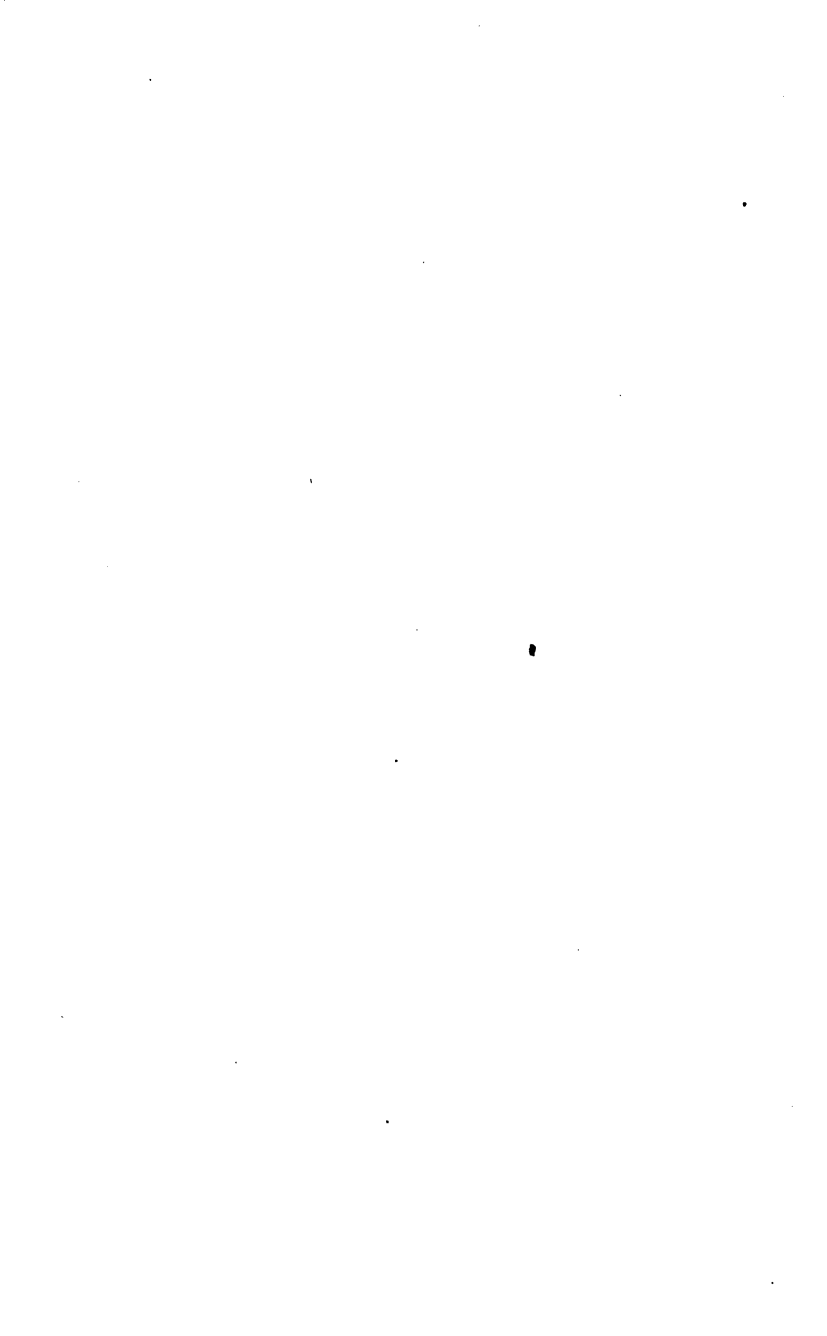
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Weldon p 13

W. F. R. WELDON,
ST. JOHN'S COLLEGE,
CAMBRIDGE.





S T O R I A

D E L L E

REPUBBLICHE ITALIANE

DEI SECOLI DI MEZZO



STORIA
DELLE
REPUBBLICHE ITALIANE

dei secoli di mezzo

DI

J. C. V. Simondo Sismondi

DELLE ACCADEMIE ITALIANA, DI WILNA, DI CAGLIARI,

DEI GEORGOFILI, DI GINEVRA, CC.

TRADUZIONE DAL FRANCESE

TOM. II

CAPOLAGO

presso Mendrisio,

Tipografia Helvetica

MDCCCXXXI





STORIA

DELLE

REPUBBLICHE ITALIANE

CAPITOLO VII.

Ambizione dei milanesi e loro conquiste in Lombardia nei primi cinquant'anni del secolo XII. — Regni di Lotario III e di Corrado II. — Rivoluzioni di Roma.

(1100-1152) **L**E passioni religiose rese vive dalla lite delle investiture, dopo avere violentemente agitati l'impero e la chiesa, s'andarono da sè medesime calmando in conseguenza dello spossamento prodotto dalla lunghezza e dall'acerbità degli odj; poichè quelle calunnie, quelle ingiurie, quelle invettive che prima commovevano i popoli erano, per il fattone abuso, divenute indifferenti. Col lungo uso questi lieviti politici perdono ogni loro virtù. Vedendo le nazioni, dopo sì lunga lotta, i due partiti ugualmente forti conoscono finalmente che a

niun d'essi assiste la parziale protezione del cielo; che non si debbe prestar fede nè alle grandi promesse degli uni, nè temere le minacce degli altri; che ogni virtù non è da una sola banda, nè tutt'i vizj dall'altro lato. Le private mire degli agitatori del popolo si fanno finalmente palesi, cessa l'illusione e quella spaventosa macchina che aveva sommosa tutta la società, non può più riordinarsi allorchè ne sono rotti gli ordigni.

Anche assai prima della pace di Worms apparivano manifesti indizj della stanchezza degli opposti partiti dell'impero e del sacerdozio. Intanto vedevansi rinascere, e ciò direttamente riguarda l'oggetto della presente storia, le gelosie tra le vicine città, le guerre private; e lo sviluppo delle passioni repubblicane prender luogo nel cuor degli uomini invece del fanatismo religioso.

Durante il torbido regno d' Enrico IV le città lombarde avevano assodato tacite il proprio governo municipale; e già dai primi anni del regno d' Enrico V oltre l'amore di libertà incominciavano non men che i principi a nutrire pensieri ambiziosi di conquista. Ogni città era libera, ma non era già uguale la popolazione di tutte le città. L'estensione e la fecondità del territorio, il vantaggio della posizione, le antiche prerogative civili ed ecclesiastiche, rendevano le une più ricche e potenti delle altre. Milano e Pavia primeggiavano su tutte le città lombarde, ed i loro cittadini divisi da una pianura di sole venti miglia non attraversata da verun fiume avevano in tanta prossimità frequenti motivi di disgusti; e gli odj faceansi di tanto più accaniti, quanto maggiore era la vicinanza: perciocchè oltre la

rivalità di gloria e di potenza, davan loro cagione di acerbe guerre i confini delle diocesi non divise dalla natura, ed i dispareri sul corso delle acque destinate all'irrigazione dei terreni.

Da principio si offesero indirettamente, cercando di ridurre in podestà loro le città vicine più deboli; lo che divise tutta la Lombardia in due fazioni, delle quali erano capo Milano e Pavia. Cremona che dopo queste era la più potente repubblica, tentò del 1100 d'impadronirsi di Crema (1). Pavia moveva guerra a Tortona nel 1107, e Milano attaccava Lodi e Novara; le quali per timore di servitù chiedevano ajuto alla metropoli amica. E per tali cagioni Crema e Tortona si posero sotto la tutela de' milanesi, mentre Pavia, Cremona, Lodi e Novara si collegarono per far testa alla potenza de' milanesi. I bresciani, antichi rivali di Cremona, si collegarono con Milano, siccome gli astigiani, nemici dei tortonesi, s'unirono a Pavia. E tra le città più lontane Parma e Modena seguivano d'ordinario la parte milanese; Piacenza e Reggio l'opposta lega.

Le loro guerre incominciarono sempre con leggiere scaramucce tra le popolazioni vicine che in tempo delle messi danneggiavano le campagne nemiche. Riscaldati dalle fresche offese gli antichi odj, sollevano sfidarsi a battaglia in un luogo e giorno determinati, in cui gli uomini de' due stati atti alle armi andavano tutti col loro carroccio contro al nemico. Presso questi repubblicani la bravura

(1) *Campi, Istoria di Cremona*, l. 1, p. 17, - *Ludov. Cavatelli Cremon. Annales apud Graevium*, t. III, p. 1293.

teneva sola luogo d'ogni arte militare, ed una sola battaglia chiudeva d'ordinario la campagna e la guerra. Siccome le due parti non aspiravano che all'onore del trionfo, cercavan meno d'esterminare il nemico, che di beffarlo e d'avvilirlo. I milanesi avendo del 1108 sconfitti i pavesi, e fatti loro moltissimi prigionieri, li condussero nella pubblica piazza, ove, poichè ebber loro legate le mani dietro le spalle ed appesavi una fiaccola accesa, permisero loro di tornare alle proprie città accompagnandoli per breve tratto di strada colle fischiate (1).

Non però tutte le guerre terminavano con sì poco danno. Milano era chiuso dai territorj di sette repubbliche; Como, Novara, Pavia, Lodi, Cremona, Crema e Bergamo: delle quali la più lontana, Cremona, trovavasi a sole cinquanta miglia di distanza da Milano. Crema più debole delle altre erasi posta sotto la protezione de' milanesi, e formava per così dire parte del loro stato. La comune sicurezza riuniva le altre contro Milano, la quale quando potesse momentaneamente disunirle, era sicura di opprimere le più deboli: e siccome veruna stabile alleanza legava le sei città, e la pace e la guerra erano ugualmente cagione di frequenti separazioni; i milanesi ebbero ben tosto opportunità di combatterle separatamente, ed incominciarono col dichiarar guerra a Lodi l'anno 1107 (2).

(1107-1111) Questa guerra durò quattro anni,

(1) *Galvan. Flamma, Manip. Florum*, c. 159, *Rer. Ital.*, t. XI, p. 628.

(2) *Johan. Bap. Villanovæ Laudis Pomp. Hist. ap. Grævium*, t. III, l. 1, p. 856. - *Landulphi Junior. Hist. Mediol.*, c. 16, p. 486.

dal 1107 al 1111, nel qual tempo, se dobbiamo credere agli storici lodigiani, i loro concittadini furono più volte in aperta campagna vittoriosi. Non pertanto perdettero molta parte del loro raccolto e dovettero soffrire le ingiurie de' nemici che avanzandosi ad insultarli fin presso alle mura della città. A que' tempi non conoscevasi quasi miglior modo di far gli assedj: perciocchè quando gli assalitori non riducevano il nemico ad uscir dalle porte per vendicarsi dei dileggi battendosi in aperta campagna, erano ben tosto costretti di ritirarsi. Gli artigiani che formavano il grosso dell'armata, e non erano pagati, mal potevano tenersi lungo tempo lontani dalle loro officine. I milanesi rinnovavano ogni anno la guerra, ed ogni anno abbruciarono la messe de' lodigiani o la trasportarono nel proprio territorio malgrado i soccorsi de' cremonesi e de' pavesi. Finalmente nel giugno del 1111 presero d'assalto le muraglie delle città che le milizie lodigiane, spossate dalle lunghe vigilie e dalla fame, non ebbero forza di difendere (1). I milanesi diedero allora libero corso al concepito odio, atterrarono le mura di Lodi, e ne incendiarono le case, ripartendone gli abitanti in sei borgate che sottoposero a severissime condizioni, alle più odiose leggi; di modo che di quell'infelice città non rimasero che le miserabili ruine nel luogo che poi chiamossi Lodi vecchio. Quarantasette anni dopo quegli abitanti rifabbricarono una nuova città a qualche distanza dalla distrutta.

(1) *Galvan. Flam. Manipulus Florum*, c. 163, t. xi. *Rer. Ital.*, p. 629. - *Trist. Calchi Hist. Patriæ*, l. vii, p. 208.

(1118) Una guerra di maggior conto intrapresero i milanesi contro la città di Como l'anno 1118, la quale fu descritta da un poeta comasco assai vicino a que'tempi. Il suo poema è quasi la sola memoria che ci rimanga di quella sanguinosa contesa (1).

In principio del poema il cantore comasco paragona le sventure della sua patria a quelle di Troja (2): e quantunque egli non si rassomigli in veruna cosa ad Omero, i descritti avvenimenti ci ricordano vivamente le generali circostanze della guerra trojana. L'assedio di Como dura dieci anni e combattono contro gl'infelici comaschi tutte le piccole repubbliche lombarde. In questa lunga lotta le milizie delle città lombarde fecero i primi esperimenti del proprio valore; esse combatterono contro i montanari delle alpi, gli abitatori delle valli di san Martino, e quelli delle rive dei laghi, e si agguerrirono in modo da potere in appresso resistere a Federico Barbarossa, il formidabile Serse de' secoli di mezzo.

Le opinioni religiose non furono da principio straniere a tale contesa. Mentre i lombardi seguivano generalmente la parte imperiale, Como stava per il papa, che gli aveva dato un vescovo di loro

(1) *Cumanus, seu de Bello Comensi, Anonimum Poema ap. Scr. Rer. Ital., t. v, p. 399. Cum notis Jo. Mariae Stampæ.*

(2) *Testantur montes, testatur et hoc Baradellus.
Troja suis ducibus defenditur; Hector in illis
Affuit, Aeneas, nec non Paris; Hectoris omnes
Pugnabant fratres; pugnât fortissimus Adam
Deque Pirro dictus, duos de verberat hostes,
Horatur socios, in pugna recreat omnes.*

Cuman., v. 38, p. 414.

piena soddisfazione ⁽¹⁾. L'antipapa Burdino, ossia Gregorio VIII, aveva nominato vescovo di Como un diacono della chiesa milanese, chiamato Landolfo della nobile famiglia de' Carcani. Sperando costui di trarre profitto dalla dimora d' Enrico V in Italia, erasi recato fino al castello di san Giorgio, di dove co' suoi maneggi disturbava la diocesi del suo rivale. Una notte il legittimo vescovo Guido, sortito dalla città coi due consoli Adamo di Pirro e Gaudenzio Fontanella, sorprese il castello di san Giorgio facendo prigioniero Landolfo, ed uccidendo molti suoi congiunti e partigiani che cercarono di difenderlo. Coloro che poterono sottrarsi alla strage fuggirono a Milano, portando con loro le insanguinate vesti degli uccisi che stesero sulla pubblica piazza, sedendosi taciturni a canto alle medesime; mentre le vedove ed i figli degli estinti colle lagrime e coi gemiti invocavano i passeggiere, e supplicavano il popolo di vendicare tanta ingiuria. Intanto le campane chiamavano i fedeli ai divini uffizj. L'arcivescovo Giordano fermò il

(1) Guido Grimoldi di Galavesca. Gli storici milanesi riguardano come una cosa vergognosa per la loro patria l'avere sostenuto lo scisma, onde o non ne fanno parola, o cercano di darne colpa ai comaschi loro nemici; e per tal modo resero oscura assai questa parte del loro racconto; ma ciò che non è dubbioso, si è che Landolfo Carcano, difeso dai milanesi, era un vescovo scismatico eletto da Enrico V (*Scheda Antiqua ap. Jos. Mariam Stampam, Præfat. ad Cumanum*, p. 407); e che il poeta comasco dà ad Anselmo da Clivio, uno degli arcivescovi di Milano, l'aggiunto di *male pactus*, che pare corrispondere al vocabolo di simoniac. Veggasi *Cumanus*, v. 686, p. 428; la prefazione premessa al Poema dal Muratori, p. 402, e Landolfo di san Paolo, c. 37, t. v, p. 507.

popolo all'ingresso del tempio, ordinando al clero che lo seguiva di chiuderne le porte; e dichiarò che non si riaprirebbero che a coloro che prendessero le armi per vendicare la chiesa e la patria (1). Nei paesi liberi si commovono ed agitano le menti con tutto l'apparato d'un grande spettacolo; mentre laddove la volontà d'un solo decide della pace e della guerra, tutto ciò rendesi inutile.

I milanesi corsero alle armi, e dietro ad un araldo mandato a sfidare i comaschi, uscirono pomposamente col carroccio e colle bandiere spiegate dalla città loro, prendendo la strada di Como. Trovarono a' piedi del monte Baradello le milizie comasche, con cui attaccarono una battaglia, che senza alcun vantaggio degli uni o degli altri si protrasse fino a notte. I milanesi approfittarono dell'oscurità per discendere inosservati sulle ghiaie del torrente Aperto, lungo il quale s'accostarono fino alle mura di Como, i di cui abitanti abili alle armi trovandosi tutti nel campo presso Baradello, fu facile ai primi di rompere le porte della città non difesa, e darla alle fiamme. In sul far del giorno vedendo i comaschi che i nemici eransi allontanati s'avviarono alla città loro a traverso la montagna; e quando giunsero alla sommità la videro atterriti coperta da denso fumo illuminato dalla fiamma divoratrice. Scesero impetuosamente dalla cima del Baradello, e fattisi addosso ai milanesi intenti al saccheggio, gli oppressero e fugarono in modo che rimasti di nuovo padroni della città, ebbero

(1) *Landulph. Junior, Hist. Mediol.*, c. 34, p. 504. *Notæ Saxii ad eundem.* - *Trist. Calchus, Hist. pat.*, l. VII, p. 210.

tempo di estinguere l'incendio e di rimettere le atterrate porte (1).

Sembra che in que' tempi i comaschi fossero i più valorosi soldati d'Italia. Forse la vicinanza della Svizzera, l'abitudine di viaggiare per le alte montagne e di navigare sopra un lago assai burrascoso, gli aveva agguerriti prima degli altri. I ricchi e potenti villaggi situati sul pendio delle Alpi erano tutti soggetti a Como; ma non tutti erano contenti di tale onerosa dipendenza. Quello d'Isola posto presso al lago in faccia ad un'isoletta da cui prese il nome (2), volendo affatto emanciparsi da Como, (1119) spedì deputati a Milano che segnarono un trattato d'alleanza colla repubblica. Allora gli abitanti d'Isola allestirono una flotta di battelli, e nella susseguente primavera osarono sfidare i comaschi; i quali sortiti colla loro flotta li ruppero e dispersero, senza poter approfittare della vittoria, costretti di rientrare in città per opporsi a più temuti nemici che s'avanzavano dalla parte di terra.

Non si sa comprendere la cagione che consigliò tutte le città lombarde ad abbracciare le parti della città, di cui erano a ragione più gelose, contro

(1) *Cum.*, v. 63-114, p. 415. - *Trist. Cal. Hist. Patriæ*, l. vii, p. 211. - *Bern. Corio, Stor. Mil.* par. 1, p. 28. - Il monte Baradello celsa a chi giugne da Milano, a guisa di tenda, la città di Como. È un colle verdeggianti, non molto alto, sopra cui siede un antico castello. Si può dire l'antiguardo de' monti, tra cui giace il lago di Como. Per recarsi in città, si fa un giro di mezz'ora attorno al promontorio, che forma nella pianura il monte Baradello.

(2) Quest' isoletta, a sedici miglia al nord di Como, e cinquanta passi solamente lontana dalla spiaggia, può avere un miglio di circuito. Ebbe un castello assai forte fabbricato dai lombardi.

una repubblica che non mai le aveva offese, e da cui non avevano che temere; e cresce la sorpresa vedendole prender parte a tale confederazione in tempo che non potevano ignorare che il principale motivo della guerra era quello di sostenere un vescovo scismatico contro il legittimo pastore. Lo che è una aperta prova, che in que' tempi la parte d' Enrico e dell' antipapa Burdino era prevalente in Lombardia; attestando il poeta comasco (1), che i milanesi avevano spediti deputati a tutte le città vicine, ed ottenuti soccorsi da Cremona, Pavia, Brescia, Bergamo, Vercelli, Asti, Novara, Verona, Bologna, Ferrara, Mantova e Guastalla. La contessa di Biandrate, che aveva il suo feudo tra Milano e Novara, andò al campo dei milanesi portando in braccio il figliuolo ancora bambino, ed i gentiluomini della Garfagnana, alpestre contrada degli Appennini, mandarono ai confederati un nerbo di cavalleria.

Non osarono i comaschi di affrontare in aperta campagna tanti nemici, e gli aspettarono entro le loro mura. La città di Como presenta la configurazione di un gambero; la sua bocca è rivolta all'estremità del lago e ne forma il porto. Due sobborghi, Vico e Colognola, stendonsi lungo le spiagge opposte, come le chele del gambero, il di cui

(1) Cumano v. 200-215. Malgrado la positiva testimonianza del poeta comasco, seguito poi da tutti gli storici lombardi, io dubito tuttavia di questa lega fra tante città, che non avevano verun motivo di inimicizia verso i comaschi, ed erano anzi fra di loro rivali. Forse eransi soltanto arruolati all'armata milanese pochi volontarj di quelle città; forse il poeta ne accrebbe il numero per render più gloriosa la lunga resistenza e la caduta della sua patria.

corpo si allunga in sul piano chiuso da tre colline tutte difese da una rocca, cioè Castelnuovo a levante, Baradello a mezzodì e Carnesino a ponente; per ultimo un terzo sobborgo, che ripiegandosi si prolunga tra levante e mezzogiorno, raffigura la coda del gambero (1). I milanesi coi loro confederati attaccarono i sobborghi di Vico e di Colognola; ma non avendoli ottenuti d' assalto, dopo aver perduta molta gente ed uccisi quasi altrettanti degli assediati, fecero proclamare da un araldo che in agosto del susseguente anno riprenderebbero l'assedio della città. Questa costumanza d'annunciare l'epoca d'una nuova spedizione (2) era un impegno d'onore che guarentiva i nemici da ogni sorpresa, e che fra tanti e così acerbi odj procurava lunghi intervalli di tregua alle rivali popolazioni.

(1120-1127) Negli otto annisusseguenti dal 1120 al 1127 i milanesi rinnovarono ogni estate le ostilità loro contro i comaschi, ma sempre meno vigorosamente. Spedivano soccorsi ai villaggi che avevano fatti ribellare a Como, e la guerra omai non si faceva che sulle rive dei laghi Maggiore, di Lugano e di Como, ov' eran posti i paesi ribelli. I comaschi furono lungo tempo vittoriosi, castigarono sul proprio lago gli abitanti d' Isola e di Menaggio, ed allestirono una flotta su quello di Lugano per contenere le popolazioni ancora fedeli e far rientrare nell' ubbidienza loro i sollevati. E

(1) Piano di Como presso Alessandro Ducker, *Grævius*, t. III, p. 1199.

(2) *Cumanus*, v. 263. Trovansene altri esempi ne' successivi anni, v. 271 e 313.

perchè i nemici dominavano il fiume Tresa, per cui il lago di Lugano comunica con il lago Maggiore, trasportarono le navi della flotta coi carri da uno all'altro lago, benchè distanti otto miglia; ed avendo di buon mattino lanciate in acqua le loro barche, corsero trionfanti le coste del Verbano, assicurando i loro alleati e saccheggiando i sorpresi nemici.

(1125) La perdita del vescovo Guido, che fu l'anima di tutte le loro intraprese, accaduta del 1125, riuscì oltremodo dannosa ai comaschi. Una così lunga guerra gli aveva impoveriti di gente e di danaro: ogni anno parte del raccolto era stato distrutto, molti paesi eransi sottratti al loro dominio, e le stesse vittorie avevano distrutti i loro più valorosi guerrieri. Ma la campagna del 1126 riuscì loro costantemente svantaggiosa, onde i milanesi poterono accorgersi che raddoppiando i loro sforzi, otterrebbero nel susseguente anno intera vittoria.

(1127) In primavera del 1127 i milanesi avanzaronsi di fatto verso Como con un'armata assai più numerosa che negli antecedenti anni, avendo avuto modo d'interessare nella loro lite quasi tutte le repubbliche che vi avevano presa parte del 1119. Se prestiamo fede al poeta comasco, vedevansi nell'armata milanese gli stendardi di Pavia, di Novara, di Vercelli, del giovane conte di Biandrate, d'Asti, d'Alba, d'Albenga, di Cremona, di Piacenza, di Parma, di Mantova, di Ferrara, di Bologna, di Modena, di Vicenza e dei cavalieri della Garfagnana⁽¹⁾. Nè i milanesi accontentaronsi allora

(1) *Cum.*, v. 1834. e seg., p. 452. - Veggasi la nota a p. 14.

d'attaccare i castelli che difendevano la città, ma s'avanzarono sul piano ov'è fabbricata, ed accamparonsi presso alle mura. Avevano ordinato agli abitanti della bergata di Lecco, posta all'estremità d'un golfo del lago di Como (1), di condurgli legnami di costruzione, ed avevano assoldati a Pisa ed a Genova alcuni ingegneri. Quelli di Pisa erano specialmente esercitati nell'arte di dirigere le mine; ed i genovesi in quella di costruire macchine militari (2). Fabbricarono gli ultimi a non molta distanza dalle mura quattro torri col tavolato coperto di pelli di bue, onde preservarle dal fuoco. Posero fra le torri due gatti, specie di montoni, in ciò solo diversi da quelli usati dagli antichi che erano armati d'un uncino destinato a cavar le pietre smosse dal loro urto. Formarono inoltre quattro baliste per lanciare massi di pietra al di là delle mura: e quando tali macchine trovaronsi terminate, furono dall'armata a suono di trombe strascinate presso alle mura in mezzo alle grida di gioia.

Dal canto loro i comaschi non trascuravano verun mezzo di difesa. Avevano sprofondate le fosse, aggiunti speroni alle mura, coperte le parti più deboli di tavolati e di cuoi. Avevano in pari tempo allestita la loro flotta, destinata ad attaccare all'opportunità gli abitanti dell'Isola che bloccavano la città dal lato del lago. Malgrado il numero infinitamente maggiore de' loro nemici, tentarono con una sortita d'incendiare le macchine

(1) Lecco è posto all'estremità del golfo a Levante, dove le acque del lago tornano a formare l'Adda.

(2) *Cum.*, v. 1815. e *ieg.*, p. 452.

degli assediati; ma furono respinti dopo aver dato sorprendenti prove di valore.

Intanto a fronte della vigorosa resistenza degli assediati, le macchine erano state spinte fino alle mura: il montone aveva squarciata parte della muraglia, e si continuava a batterla onde allargarne la breccia per renderla praticabile alla cavalleria, di cui i milanesi volevano prevalersi nell' assalto del susseguente giorno. I comaschi tentarono di ehiudere durante la notte l'apertura della breccia eolle palafitte, ma s'avvidero allora che la maggior parte de' loro guerrieri eran periti in sì lunga guerra, non restando omai che vecchi spossati dalle fatiche e fanciulli inetti alle armi (1). Ridotti vedendosi a tali estremità, piuttosto che arrendersi, presero la disperata risoluzione d' abbandonare la patria e cercare altrove la pace e la libertà. Per primo luogo di rifugio prescelsero il castello di Vico; e mentre caricavano sulle barche le donne ed i fanciulli con quanto avevano di prezioso, fecero nel cuore della notte una disperata sortita per tenere i milanesi occupati intorno alla breccia onde non s'accorgessero della fuga. L'evento corrispose ai loro voti: dopo avere con un subito attacco sparso il terrore nel campo nemico, s'imbarcarono anco i soldati e giunsero al castello di Vico senz'essere molestati nel loro tragitto.

I milanesi, rinvenuti da quella subita sorpresa, s'accostarono alle porte che trovarono aperte ed abbandonate (2), vi accesero fuochi, ma non ardirono d'avanzarsi più in là, finchè il nuovo giorno

(1) *Cumanus*, v. 1905 e seg., p. 454.

(2) *Id.*, v. 1953, p. 455.

non li rassicurò dal timore d'un'imboscata. Crebbe la loro sorpresa quando videro la città spogliata di gente^{re} e di roba, ed il castello di Vico provveduto di soldati e di macchine, e disposto a sostenere un nuovo assedio ancora più lungo di quello di Como, perciocchè gli scogli, su cui Vico era fabbricato, lo assicuravano dai danni della zappa e del montone. I milanesi mandarono allora una deputazione di chierici ad offrire ai comaschi una vantaggiosa capitolazione, che fu ben tosto accettata. Venivano lasciati ai vinti tutti gli averi a patto che prendessero parte in tutte le guerre dei milanesi, che soggiacessero alle tasse comuni, ed atterrassero le mura di Como, di Vico, di Colognola (1). In tal modo ebbe fine la guerra comasca; e questa città, ormai incapace di difendersi, rimase lungo tempo in podestà dei milanesi, e non riebbe la libertà che ai tempi della lega lombarda formatasi sotto gli auspicj di Federico Barbarossa, di cui Como seguì le parti.

La sommissione di Lodi e di Como rese Milano più potente delle sue rivali e di lunga mano più potente, non essendovene altre che avessero città soggette. L'ambizione de' milanesi crebbe per sì prosperi successi, e li trasse ben tosto in nuove guerre. Abbiamo altròve veduto che avevan preso a proteggere Crema, più borgata che città, dipendente rispetto alle cose spirituali dal vescovo, e nelle temporali dalla città di Cremona. Del 1129 i cremaschi tentarono di sottrarsi dalla dipendenza di Cremona, ed invocarono il braccio dei milanesi

(1) *Cum.*, v. 1974, *ad finem*, p. 455.

siccome garanti dei loro privilegi. I cremonesi invece si rivolsero ai pavesi, ai piacentini, ai novaresi, ai bresciani, i quali gelosi dell'ingrandimento di Milano cui avevano essi medesimi contribuito, colsero con ardore questo pretesto per attaccare così potenti rivali.

Questa nuova guerra tra popolazioni di forze quasi pari rimase seconda a liti di più alto conto cui aveva dato luogo la successione dell'impero. Enrico V era morto senza lasciar figliuoli l'anno 1125. La dieta de' principi tedeschi, riunitasi in Magonza per dargli un successore, era divisa fra due case da lungo tempo rivali, le di cui gare agitarono la Germania e l'Italia, ed i di cui nomi divennero in appresso i distintivi di due opposti partiti. I quattro ultimi imperatori erano usciti da una famiglia che governava la Franconia quando fu fatto imperatore Corrado; famiglia talvolta distinta col nome di *Salica*, e talora con quello di *Gueibelinga* o *Waiblinga*, castello della diocesi d'Augusta nelle montagne dell'Hertfeld (1), dove forse ebbero origine i suoi primi antenati; ed i suoi partigiani chiamaronsi poi *Ghibellini*. Un'altra potente famiglia originaria d'Altdorf possedeva in questi tempi la Baviera, e perchè progressivamente ebbe più principi chiamati Guelfo o Welf, fu alla medesima ed ai suoi partigiani dato il nome di *Guelfi* (2). Gli ultimi due Enrichi e la casa

(1) *Otto Frising. de Gest. Friderici I*, l. II, c. 2, *Rer. Ital.*, t. VI, p. 699. — *Mascovius Commem. de Reb. Imp. sub Conrado III*, l. III, p. 141.

(2) *Chron. Weingartense, de Guelfis ap. Leibn.*, t. I, p. 781. Stando ad una cronaca bavara citata da Mascovio, l. III, p. 141,

de' Ghibellini avevano sostenute lunghe guerre contro la chiesa, di cui i Guelfi eransi dichiarati protettori. Quando morì Enrico V, suo nipote Federico d' Hohenstauffen duca di Svevia, che aveva avuta la miglior parte della sua eredità, lusingavasi pure che la corona imperiale non uscirebbe dalla propria casa. Pure la dieta, per consiglio dell'arcivescovo di Magonza nemico della casa Salica, ne dispose diversamente proclamando imperatore Lotario duca di Sassonia, nemico della famiglia Ghibellina (1). Questo monarca non tardò a stringersi con nuovi legami ai Guelfi, dando in isposa al loro capo Enrico IV duca di Baviera l'unica sua figlia ed erede, che gli portava in dote il ducato di Sassonia (2).

Quantunque Lotario fosse il legittimo successore di Enrico, il passaggio dell'autorità sovrana ad una casa nemica dove essere cagione di violenti sconvolgimenti nello stato. Nella primavera del 1126 il principe Ghibellino prese le armi, e ridusse la guerra in Alsazia ove possedeva molte castella; ma in questa prima campagna non avvenne fatto di alcun rilievo (3).

(1127) Nel 1127 Corrado, duca di Franconia e fratello di Federico, tornato di terra santa dove aveva combattuto contro gl' infedeli, rialzò colla sua presenza il partito che d' ora innanzi chiameremo ghibellino: forzò Lotario a levarsi dall'assedio

tali nomi furono dati alle parti dopo la battaglia di Winsberg tra Corrado III e Guelfo il 21 dicembre del 1140.

(1) *Ouo Fris. in Chr.*, l. vii, c. 17, p. 137. - *Mascov. Comment. de Reb. Imp. sub Lothario II.*, l. 1, p. 1.

(2) L'anno 1127 alla dieta di Mosburgo. *Mascov.*, p. 12.

(3) *Mascov. Comment.*, l. 1, § 6, p. 9.

di Norimberga; prese, trovandosi a Spira, il titolo di re, e passò di là in Italia, sperando di prevenire Lotario, e di trarre i lombardi nella sua parte (1).

(1128) Di fatti i milanesi nel 1128 ricevettero con grande apparato Corrado qual successore d' Enrico e legittimo monarca. Il clero ed il popolo furono chiamati a parlamento sulla pubblica piazza, in cui Ruggiero Ciivelli cavaliere, e Landolfo da san Paolo, lo storico, deputati dell' arcivescovo, discussero le ragioni dei due competitori innanzi al popolo, il quale chiese concordemente che venisse l' arcivescovo ad incoronare il principe. Questa cerimonia si eseguì in Monza il 29 giugno del 1128, e rinnovossi poi a Milano nella basilica di sant' Ambrogio. (2).

Frattanto papa Onorio, e le città di Pavia, Cremona, Novara, Brescia e Piacenza eransi dichiarate in favore di Lotario: onde queste città aprirono una Dieta in Pavia per trattare intorno alla guerra da farsi a Corrado; ed i loro vescovi riuniti scomunicarono Anselmo, arcivescovo di Milano, chiamandolo reo d'aver posta la corona sul capo dell' usurpatore; il quale, indebolito da questa opposizione del clero, non potè dare esecuzione all' impresa che meditava contro Roma, e gli fu forza consumare in Parma un tempo troppo prezioso, aspettando l' esito della guerra che le città lombarde faceansi in apparenza per cagion sua, ma infatti per i particolari loro interessi. Nè in Germania si proseguiva la guerra più vigorosamente,

(1) *Otto Frising. Chron.*, l. vii, c. 17, p. 137.

(2) *Landulphus Jun.*, l. i, § 23, p. 37.

opponendovisi l'indipendenza de' principi e de' prelati dell' impero, come in Italia quella delle città. Perciò Lotario, che nel 1131 attaccò nuovamente Federico nella Svevia e nell' Alsazia, non ottenne che la distruzione di alcune castella (1131) di poca importanza (1); e quando nel susseguente anno (1132) scese in Italia per le alpi trentine, condusse una così debole armata, che veniva insultata e derisa dagl' italiani; perchè non s'attentando d' avvicinarsi a Milano, dovette fare un vizioso giro per portarsi a Roncaglia, ove aprì l' assemblea de' giudizj del regno. Il suo emulo Corrado, dopo essere lungo tempo rimasto a carico dei milanesi e dei parmigiani suoi alleati, trovandosi sprovvéduto di soldati e di danaro, non aspettò che giungesse Lotario, e si ridusse vilmente e quasi profugo in Germania. (2).

(1133) Pure Lotario colla piccola sua armata si avanzò fino a Roma, ed ebbe la corona imperiale dalle mani di Papa Innocenzo II il giorno 4 giugno del 1133. Ma questa cerimonia, contro l'antica consuetudine, si eseguì nella chiesa di san Giovanni di Laterano a motivo che la basilica del Vaticano era occupata dai soldati di Ruggiero re di Sicilia, e dall' antipapa Anacleto, più assai potenti di Lotario (3): onde, appena incoronato, si affrettò d' abbandonar Roma e l' Italia.

Mentre le liti di questi due sovrani ugualmente

(1) *Mascov. Comment.*, l. I, § 23, p. 37.

(2) *Otto Fris. Chron.*, l. VII, c. 18, p. 138.

(3) *Fulconis Benev. Chron.*, t. V, p. 115. Se crediamo a quest' autore, Lotario non aveva con sé più di duemila soldati.

deboli, e la fiacca guerra che si facevano avvez-
zava le repubbliche italiane a disprezzare l'auto-
rità imperiale; lo scisma della chiesa distruggeva
il rispetto dovuto ai pontefici, ed incoraggiava il
popolo romano a rendersi indipendente dalla lo-
ro autorità.

Questo scisma aveva origine dalla rivalità di
due potenti famiglie di Roma, dei Frangipane e
dei Pietro Leone, le quali aveano usurpati tutti
i diritti della nazione e della Chiesa. Fino da quan-
do mancò nel 1118 papa Pasquale II, queste due
famiglie avevano fatto nascere uno scisma; essendosi
Pietro Leone dichiarato protettore di Gelasio II,
che la chiesa riconobbe legittimo, ed i Frangipane,
coll'ajuto d' Enrico V, avendo fatto consacrare Gre-
gorio VIII conosciuto sotto il nome di antipapa
Burdino. Lo stesso partito divise del 1130 i cardi-
nali, che dopo il decreto di Nicolò II arrogavansi
la più essenzial parte nelle elezioni. I partigiani
di Pietro Leone elessero un suo figlio, che prese
il nome d' Anacleto II, mentre l' opposto parti-
to dichiarossi per il cardinale di sant' Angelo che
si fece chiamare Innocenzo II. Ma in questo re-
cente scisma, in cui le ragioni delle parti sem-
bravano pari, la chiesa (1) decise a favore della
fazione contraria a quella, alla quale dodici anni
prima aveva data la vittoria. L'avo di Pietro Leo-
ne protettore di Gelasio II era un ebreo conver-
tito; e per questa ragione furono profusi a suo

(1) Stando anche alla relazione del Fleury, *Stor. Eccles.*,
L. LXVIII, c. 1 e 2, qualunque uomo imparziale giudicherà il-
legale l'elezione d' Innocenzo.

figliuolo Anacleto i nomi d'empio e di sacrilego giudeo, e proclamati difensori della chiesa quei Frangipane medesimi che dodici anni prima erano stati dichiarati gli oppressori della fede (1). Gli scrittori ecclesiastici dimenticaronsi che in questa elezione non era riconoscibile la buona causa, di modo che i due competitori dovevan essere giudicati ugualmente colpevoli, o innocenti. È bastantemente provato che nella elezione del 1130 la maggior parte dei suffragi fu per Anacleto (2), ma i più *rispettabili*, ei ci dicono, riunironsi in favor d'Innocenzo, in ciò più *rispettabili* che non si associarono agli scismatici (3). E per tal modo il più grossolano circolo vizioso, il più assurdo sofisma viene adottato come incontrastabile ragione nelle dispute di tale natura.

Ma in sostegno delle ragioni i due partiti non tardarono a prendere le armi. Innocenzo erasi affortificato nel Palazzo di Laterano posto in una estremità di Roma, e lontano da ogni abitazione; e non credendo questo luogo abbastanza sicuro, non tardò a ritirarsi coi cardinali del suo partito ne' rovinati monumenti di Roma, di cui i Frangipane avevano fatte altrettante fortezze, oltre l'arco di Giano, e gli archi di Tito e di Costantino. Dall'altra banda Anacleto s'impadroniva colle armi delle basiliche di san Pietro, di santa Maria

(1) *Baron. Ann. Eccl. ad ann. 1130*, p. 183.

(2) Ventisette contro diciannove. Tra i primi contavasi il vescovo di Porto decano del sacro Collegio ed i più vecchi cardinali. Anacleto godeva pure del favore del popolo e della nobiltà.

(3) *Anonimus apud Baronium ann. 1130*, §2, t. xii, p. 184.

del clero e le pericolose conseguenze del suo potere temporale. E perchè tale argomento solleticava la comune degli uditori, l'eresia de' politici, nome espressivo che allora si diede alle sue dottrine, faceva rapidissimi progressi (1).

Arnaldo conservava per Pietro Abelardo suo maestro la più tenera amicizia; e non è affatto improbabile che le persecuzioni e l'imputazione di eresia, ond'ebbe tanto a soffrire Abelardo nel 1140 derivassero dall'odio del clero contro il suo discepolo Arnaldo. Si vollero ambedue colpevoli di oscuri ed inintelligibili errori intorno alla Trinità: Abelardo ebbe la modestia di abiurare tutto ciò che poteva trovarsi di erroneo nelle sue scritture, e morì compianto dai monaci di Clugny, presso i quali aveva trovato asilo e generosa ospitalità (2). Arnaldo fu perseguitato prima del maestro; ed i suoi nemici ottennero dopo una lunga ed ostinata guerra di farlo condannare alla morte ed all'infamia (3). Nel 1139 Arnaldo fu condannato nel concilio di Laterano, e costretto ad abbandonare l'Italia (4). La persecuzione di san Bernardo lo seguì a Costanza, ov'erasi riparato presso quel

(1) *Gunt. in Ligur.*, l. III, v. 170, p. 41, *apud Pitheum Scrip. Germ. Basileæ*, 1569.

(2) *Bar. ad an.* 1140, §§ 4-19. - *Fleury, St. Eccl.*, l. LXVII.

(3) Intorno ad Arnaldo da Brescia merita di esser letta la *Apologia* pubblicata in Pavia l'anno 1790 in due volumi in 8.^o, e dedicata al Patrizio veneto Andrea Quirini. Oltre l'apologia trovasi nel secondo volume la di lui vita, nella quale il dottissimo autore raccolse ed illustrò tutto ciò che intorno a questo celebre teologo era stato scritto nel suo secolo, o nel susseguente.

(Nota del Traduttore.)

(4) *Baron. Ann. Eccl.*, an. 1099, §§ 10 e 11.

vescovo⁽¹⁾: di dove salvatosi prodigiosamente (1139) passò intrepido a predicare la libertà ai Zurigani, come l'aveva predicata in Italia: e dopo cinque o sei anni tornò in trionfo a dar le leggi alla repubblica romana.

Mentre trovavasi Arnaldo in esiglio, i romani mantenevano viva coi tivolesi la guerra cui aveva dato apparente motivo il precedente scisma (1140). Ridotta per così dire alla sua prima infanzia, e chiusa negli antichi confini, Roma appena sosteneva la rivalità di Tivoli, città formata dalle case di campagna de' suoi antichi cittadini. Finchè i romani seguirono le parti d'Innocenzo II, i tivolesi appoggiarono lo scisma d'Anacleto (1141). Nel 1141 un'armata romana, preceduta dalla scomunica, andò ad assediare quella piccola città; ma i tivolesi con una improvvisa sortita la rupero in modo, che si diede ad una vergognosa fuga, lasciando nel campo ragguardevoli ricchezze. Nel susseguente anno vollero i romani riparare la loro perdita,

(1) *Sancti Bernardi Epist.*, 195, 196. Questo Santo così scriveva al vescovo di Costanza: « Voi scorgete in costui » un uomo che apertamente si ribella contro il clero, confi- » dando nel tirannico potere della gente di spada; un uomo » che insorge contro i medesimi vescovi, ed inveisce contro » tutto l'ordine ecclesiastico. Sapendo io ciò, non saprei in » tanto pericolo meglio consigliarvi e più sanamente, che a » seguire il precetto apostolico, di allontanare il male che vi » sta vicino. Un amico della chiesa vorrebbe che costui fosse » legato piuttosto che posto in fuga, onde pellegrinando di » più non faccia danno ad altri. Il papa nostro Signore, quan- » do era ancora con noi, ne aveva dato l'ordine in iscritto, » dietro le informazioni avute del male che quest' uomo au- » dava facendo; ma sgraziatamente non trovossi alcuno che » volesse fare una così buona azione. »

e ricominciato l'assedio della città nemica, la ridussero alle ultime estremità. Animati dalla memoria del sofferto disastro pensavano di distruggerla, e ripartire gli abitanti ne' vicini villaggi; ma il papa ascoltando più moderati consigli, accordò ai tivolesi la pace ad oneste condizioni, costringendoli a giurar fedeltà alla Chiesa; come se gli avesse vinti colle proprie armi, non con quelle de' romani (1).

(1143) Intanto i discepoli d'Arnaldo, e tutti coloro che avevano un cuore libero e romano, mal soffrendo il dominio teocratico, approfittarono dell'indignazione del popolo per la pace di Tivoli. I nobili sparsi per le pubbliche piazze rappresentavano ai cittadini la condotta d'Innocenzo come la conseguenza d'un piano da lui formato per annientare il loro onore ed i loro privilegi; invocavano la seducente memoria dell'antica grandezza di Roma, e paragonando il governo de' Cesari e la maestà dell'antico senato col reggimento de' preti, scossero in modo il popolo già esacerbato dalla fresca ingiuria, che lo trassero dietro loro al Campidoglio, ove ristabilirono il senato come caparra del ristabilimento della repubblica. Su questo monte sacro all'antica libertà dimora anche al presente il senatore di Roma, troppo debole immagine de' padroni del mondo. Posto tra l'antica e la moderna città, pare che il senatore appartenga ancora agli antichi gloriosi tempi, e faccia parte delle sue ruine; siccome la colonna isolata che vedesi innanzi al suo palazzo, ricorda la

(1) *Osio Fris. Chron.*, l. vii, p. 143.

grandezza e la maestà del tempio di Giove, ond' essa è l'ultimo avanzo (1).

Innocenzo II sentì tanto vivamente questa sommosa del popolo, che cadde infermo e morì pochi giorni dopo (1144). Il breve papato di Celestino II suo successore non gli permise di porre limiti al sempre crescente potere de' cittadini, i quali sotto il pontificato di Lucio II posero l'ultima mano alla loro costituzione, sostituendo al prefetto della città, nominato dal papa, un nuovo magistrato incaricato della rappresentanza della repubblica, col titolo di patrizio di Roma. I romani nominarono a così grande dignità Giordano figliuolo del celebre Pietro Leone, e fratello del defunto antipapa Anacleto (2).

La città dividevasi in tredici rioni; ed i cittadini di ogni rione nominavano tutti gli anni dieci elettori, i quali avevano la facoltà di scegliere i cinquantasei membri che componevano il senato (3). Se dobbiamo giudicarne dall'interessamento che la nobiltà prendeva a favore del governo repubblicano, pare che i senatori fossero gentiluomini. E siccome i più ragguardevoli aggiungevano al titolo di senatore quello di consigliere, è da credersi che il patrizio avesse un consiglio privato, forse formato per turno di tutti i membri del senato.

(1) Si suppone che questa colonna appartenesse al tempio di Giove conservatore. È di marmo greco, d'ordine corinzio, di sessanta quattro palmi d'altezza. *Vasi, Itin.*, t. 1, p. 110.

(2) *Otto Frisin. Chron.*, l. VII, c. 31, p. 145.

(3) Carta, o trattato di pace tra papa Clemente III ed il senato e popolo romano. Anno 1118. *Murat. Ant. It. Dissert. XLII*, v. III, p. 785. - *Stor. diplom. de' Senat. di Roma*, di F. A. Vitale. Roma, 1791.

Anche il papa aveva un ragguardevole partito di nobili e di popolani, alla testa de' quali trovavansi i Frangipane, e, cosa difficile a credersi, i fratelli del patrizio Giordano, gelosi della sua autorità. Il pontefice, che aveva di fresco contratta alleanza con Ruggiero re di Sicilia, aveva ragione di sperare assai da così potente alleato. Intanto il senato per assicurarsi dagli interni nemici fece attaccare le torri dei Frangipane e dei loro aderenti; i quali però ne rifecero ben tosto delle altre, conservando pure gli antichi monumenti quasi tutti fortificati; onde i nobili possedettero lungo tempo entro Roma degli asili sicuri, ove sottrarsi al potere de' magistrati. Il senato, per opporsi con vantaggio alla potenza di Ruggiero, spedì una deputazione al monarca alemanno, invitandolo a venire a Roma a prendere la corona imperiale.

Questo monarca era Corrado III ⁽¹⁾, ch'era stato incoronato a Milano nel 1128, ed aveva poi abdicata la corona del 1135. Allorchè morì Lotario, Corrado ebbe un rivale in Enrico il *superbo*, genero di quest'imperatore, erede della casa Guelfa, duca di Sassonia e di Baviera, e marchese della Toscana: ma presso la dieta di Coblenz del 1138 aveva prevaluto la casa Ghibellina, o di Hohenstauffen, a fronte d' Enrico, reso dal suo orgoglio esoso ai principi; e Corrado fu consacrato il sei marzo dello stesso anno in Aquisgrana. Ma i sassoni ed i guelfi non riconobbero legittima tale elezione, ed avendo prese le armi, non permisero

(1) Corrado II per l'Italia, è III per la Germania.

mai a Corrado di venire a farsi incoronare in Italia (1).

Ottone di Frisinga ci conservò una delle lettere del senato e del popolo romano all'imperatore Corrado. « Se fedeli figliuoli, gli scrivono, posso-
 » no permettersi di giudicare le azioni del loro si-
 » gnore e padre, siamo sorpresi che l'eccellenza
 » vostra non rispondesse alle lettere colle quali le
 » davamo parte del nostro operato, che dalla
 » nostra fedeltà è sempre diretto all'onor vostro.
 » Il senato fu colla grazia di Dio ristabilito; col vi-
 » gor del quale e del popolo romano, Costantino e
 » Giustiniano ressero gloriosamente tutto l'impero,
 » onde noi facciamo ogni sforzo e desideriamo che
 » voi possiate fare altrettanto, e ricuperiate tutti
 » gli onori che vi appartengono, e furonvi rapi-
 » ti Noi abbiamo poste le fondamenta di
 » questo nuovo ordine di cose, perchè manten-
 » ghiamo la pace e la giustizia a vantaggio di tutti
 » quelli che l'amano: ci siamo impadroniti delle
 » torri, delle fortezze e delle case di que'signori
 » che di concerto col Siciliano e col papa si di-
 » spongono a resistere al vostro impero; alcune le
 » conserviamo fedelmente in vostro nome, altre
 » furono spianate. La vostra prudenza rammenti
 » tutti i torti che la corte dei papi ed i signori di
 » cui parliamo, fecero ai vostri predecessori. Le
 » stesse persone collegate col Siciliano stanno pre-
 » parandovene di ancora più grandi . . . » (2).

(1) *Mascov, Comm. de rebus Imp. sub Conrado III*, l. III, p. 114. - *Otto Fris. Chron.*, l. VII, c. 22, p. 140. - *Id. de gestis Frid. I*, l. I, c. 22, p. 656.

(2) *De gestis Friderici I*, l. I, c. 27 e 28, p. 662.

Corrado che non già ignorava nascondersi sotto quest'apparente sommissione lo spirito d'indipendenza, non trovò opportuno di prender parte in questa lite, e non riscontrò il senato, onde non disgustare il papa che in pari tempo erasi a lui diretto.

Intanto Lucio II lusingossi che i romani, scoraggiati dall'abbandono di Corrado, e dall'alleanza ch'egli aveva contratta col re di Sicilia, rinuncierebbero alla nuova magistratura tosto che si vedessero vigorosamente attaccati (1145). In tale persuasione circondato dal clero e da tutta la pompa pontificia, e seguito da' suoi partigiani armati di tutto punto, marciò un giorno verso il Campidoglio per scacciarne il senato. Il popolo attonito in veder questa mescolanza di armi spirituali e temporali, non sapeva in sull'istante a qual partito appigliarsi, e lasciò che la processione s'avvicinasse al sacro colle. Ma tutt'ad un tratto vergognandosi di abbandonare i suoi magistrati, che risguardava come i soli campioni della romana libertà, fece piovere un diluvio di sassi sui soldati pontificii. Lucio medesimo, gravemente ferito, morì pochi giorni dopo, ed i suoi satelliti dovettero abbandonare l'impresa (1).

Eugenio III, discepolo di san Bernardo eletto in suo luogo, abbandonò immediatamente Roma per non essere costretto a dare la sua approvazione al ristabilimento del senato. Però quindi a pochi mesi disponevasi a riconoscerlo a condizione che i romani riconoscessero pure il suo prefetto; ed a tali

(1) *Godef. Viterb. in Panth. pars XVII, t. vii, R. It., p. 461.*

patti ritornò in Roma in mezzo alle più vive dimostrazioni di allegrezza; ma essendosene poco dopo allontanato, mentre viaggiava in Italia ed in Francia, tornò a Roma trionfante Arnaldo da Brescia (1), il quale si sforzò di dare ai romani più giuste nozioni intorno alle cause della grandezza della loro antica repubblica. Persuaso che la più durevole di tutte le riforme è quella che, invece di distruggere le antiche costumanze, cerca anzi di ravvicinarvisi, rendendole più vigorose, consigliò i romani a formare un ordine equestre che fosse intermediario tra i senatori e la plebe, di ristabilire i consoli per presiedere al senato, i tribuni per difendere il popolo; di escludere affatto i pontefici dall'amministrazione politica e di limitare i poteri ch'erano forzati di conservare all'imperatore. Ma l'assoluto silenzio degli storici italiani intorno alle cose accadute in tali tempi, e la brevità delle storie tedesche cui dobbiamo attenerci non ci fanno conoscere quale esecuzione avessero le riforme proposte da Arnaldo (2) (3). Sembra

(1) *J. de Muller* scrive che, stando ad una cronaca di Corbia, due mila montanari svizzeri accompagnarono Arnaldo a Roma, e lo assistettero a ristabilirvi la libertà. *B.* I., c. 14, p. 410.

(2) *Gunt. in Ligurino*, l. III, p. 43. - *Otto Fris. de gestis Frid.* I, l. II, c. 21, p. 719. - Le vite dei papi scritte da Bernardo Guidoni, e dal Cardinale di Arragona, t. III, p. 437, 439, quasi niente contengono d'importante.

(3) A torto si è tentato di attribuire ad Arnaldo da Brescia opinioni troppo libere in punto di religione e di governo. Lasciando da banda le prime perchè affatto straniere alla presente storia, non credo inutile il dare qualche schiarimento rispetto alle seconde, trattandosi di un uomo ch'ebbe tanta parte ne' movimenti popolari di Roma e di Brescia: e

soltanto che, durante tutto il non breve pontificato d' Eugenio III, i romani fossero sempre in guerra col papa, e che Arnaldo andasse loro rammentando l'esempio de' loro antenati, e ciò che far dovevano

vedremo che tutta la sua colpa si riduce all'aver predicato contro il dominio secolare del clero. Lunga fu la lotta che sostenne nella sua patria contro il vescovo Mainfredo, il quale faceva ogni sforzo per rialzare in Brescia il prostrato edificio della signoria episcopale, onde andava accarezzando i nobili, mirando a valersi delle forze loro per distruggere i consoli, e farsi egli principe. Lo che conoscendo Arnaldo contrario allo spirito, alle leggi ed all'utilità della chiesa, animò i consoli ed il popolo ad opporsi agli attentati dell'ambizioso vescovo. Colle scritture e coi sacri canoni mostrava al popolo che i vescovi, siccome descritti in capo alla milizia di Dio, non devono prender parte nelle faccende secolari; che come successori degli apostoli debbono esserne gl'imitatori; *non essendo giusto che abbandonino la parola di Dio per occuparsi di governi temporali, di milizie, ec.* Queste spiacevoli verità annunciate da Arnaldo al popolo con robusta eloquenza, e avvalorate dalla santità de' suoi costumi, riunirono contro di lui il vescovo, tutto il clero, gli abati ed i monaci, i quali accusando Arnaldo di eresia al concilio lateranese, ottennero, colla calunnia, di farlo condannare. San Bernardo chiama pessimo scisma, non eresia il titolo d'accusa dato ad Arnaldo. E tale doveva veramente essere in faccia alla corte pontificia la dottrina d' Arnaldo, che non solo non concedeva agli ecclesiastici la superiorità da loro pretesa sopra il temporale dei principi, ma concedeva ai principi una piena autorità sopra i beni ecclesiastici per regolarne l'uso a tenore dei canoni.

Obbligato di abbandonare la patria per sottrarsi alle calde persecuzioni del clero, fu alcun tempo a Costanza, e nella Svizzera, di dove passò in Francia per difendere il suo maestro Abaelardo accusato da san Bernardo. Ma sul principio del pontificato d' Eugenio III si ridusse a Roma per appoggiare colla sua eloquenza e co' suoi consigli la fazione de' romani, che contrastavano al papa la temporale signoria. E forse vi fu chiamato dai romani medesimi, conoscendo quanto poteva esser utile al loro partito. Nè Arnaldo mancò alle loro speranze, perchè distinguendo accuratamente le incumbenze

per mantenere la patria libera. Vedremo nel seguente capitolo l'infelice fine di quest'uomo martire della libertà in quella medesima città che aveva cercato di rendere libera.

ecclesiastiche dalle secolari, persuase al popolo, che il papa doveva accontentarsi della cura spirituale di tutta la cristianità, ma non addossarsi ancora il peso del governo temporale, la di cui alta ispezione doveva lasciare all'imperator dei romani suo sovrano, e l'immediata amministrazione al senato ed al popolo romano. A tal fine confortava i romani non solo a conservare il senato, ma a ripristinare ancora tutti gli antichi ordini e costumanze, l'ordine equestre, i tribuni, i censori, i consoli, e l'antica forma de' giudizj e delle milizie.

(*Nota del Traduttore.*)



CAPITOLO VIII.

Federico Barbarossa. imperatore. —

Sua prima spedizione contro le città libere d'Italia.

(1152-1155) CORRADO III, che regnò quattordici anni in Germania, s'intitolava pure re d'Italia senza aver avuta mai la più leggiera ingerenza nelle cose di questo paese. La guerra che faceva ai principi guelfi Enrico il *superbo* e Guelfo VI, duchi di Baviera e di Sassonia, lo tenne molti anni in Germania. Del 1147 s'arrese, siccome Luigi VII di Francia, alle eloquenti esortazioni di san Bernardo, e passò in Oriente con una potente armata di crociati; e di ritorno ne' suoi stati, dopo tre anni di sgraziata guerra, fu sorpreso dalla morte il 15 febbraio del 1152 mentre apparecchiavasi a scendere in Italia per ricevere la corona imperiale (1).

Quantunque lasciasse un figliuolo in tenera età, la dieta del regno riunitasi in Francoforte, seguendo i consigli di Corrado medesimo, dava la corona a suo nipote Federico Barbarossa duca di Svevia, allora nel fiore della gioventù. Potevano i principi lusingarsi che l'elezione di questo giovane

(1) Vedasi intorno a questo regno, *Mascov. Comment. de rebus Imp. sub. Conrado III*, l. IV e V.

monarca avrebbe posto fine alle sanguinose divisioni delle due più potenti famiglie dell' impero , i ghibellini , ossia la casa di Svevia in Franconia , ed i guelfi , ossia la casa di Baviera in Sassonia. Federico era l'erede della casa ghibellina, siccome nipote d'una sorella d' Enrico V; e d'altra parte era congiunto in parentela colla famiglia guelfa per essere figliuolo d'una figlia di Enrico il *nero* duca di Baviera: di modo che dal lato della madre veniva ad essere nipote di Guelfo VI duca di Baviera , e cugino di Enrico il *leone* duca di Sassonia, i due capi della casa guelfa (1).

Le speranze dell'Allemagna non andarono deluse; e, quasi durante tutto il lungo regno di Federico le dissensioni di queste due famiglie che avevano cagionati tanti travagli ai suoi predecessori, rimasero sopite. Le forze dei tedeschi rese maggiori dall'abitudine delle guerre civili, si riunirono sotto le bandiere di Federico. Vero è che questa concordia ebbe fine colla sua vita; quando le due famiglie, separandosi nuovamente sotto il regno del suo successore, comunicarono il loro odio ai popoli, i quali confondendo le contese di queste famiglie con quelle del sacerdozio e dell'impero, fecero nascere in Italia le troppo famose parti dei guelfi e de' ghibellini, le quali, siccome vedremo, furono cagione che si spargessero torrenti di sangue per più secoli.

Lo stesso giorno dell' incoronazione , il nuovo sovrano lasciò travedere il severo ed inflessibile

(1) *Ouo Frisin.. de Gestis Frid. I.* l. II, cap. 2, *Scrip. Rer. Ital.*, t. VI, p. 699.

carattere che portava sul trono. Uno de' suoi cortigiani, che avendo avuto la disgrazia di spiacergli, era stato per suo ordine allontanato dalla corte, credette che in questo giorno d'allegrezza gli sarebbe stato facile d'ottenere il perdono. In tempo della cerimonia si gittò ai piedi del nuovo re, e gli chiese grazia. I grandi che udirono le sue preghiere, benchè non sapessero quale fosse il suo fallo, aggiunsero alle sue le loro suppliche, e tutta la moltitudine, commossa a tale spettacolo, chiamò grazia per il supplicante. Federico impose a tutti silenzio, e nell'istante in cui andava a ricevere la sacra unzione, dichiarò con alta e severa voce, che la giustizia e non l'odio aveva dettato il suo giudizio, e che niuna cosa al mondo potrebbe farglielo rivocare (1). Tal era l'uomo che si preparava ad armare la Germania contro la libertà italiana.

Federico era stato eletto nella dieta di Francoforte dai soli principi tedeschi; onde l'Italia veniva, siccome una provincia soggetta, data ad un nuovo sovrano dall'altrui suffragio. Vero è però che alcuni pochi gentiluomini toscani, lombardi e liguri avevano assistito alla dieta, ma ciò fu per caso, e senza missione (2). Essi non pretesero di conferire coi loro suffragi le due corone italiche; ma i loro concittadini, contenti, se non della

(1) *Ibid.* - *Guntheri Ligurinus*, l. 1, p. 12, *ap. Pitheum*.

(2) *Gunth. Ligur.*, l. 1, p. 6. - V'erano nella Liguria parecchi feudatarii immediati dell'impero, i Palavicini, i Malaspina, i marchesi del Bosco e del Carretto, ec., egli è tuttavia dubbioso, ch'essi siano intervenuti alla dieta, perciocchè il nome di *Ligures* viene dato da Guntero a tutti i lombardi.

dominazione allemanna almeno del modo con cui la loro patria veniva amministrata e della libertà di cui godevano sotto stranieri sovrani, invece di opporsi, applaudirono all'elezione di Federico.

Fu nella dieta convocata il mese d'ottobre in Erbpoli, ossia Wurtzburgo, che i deputati mandati da Federico in Italia resero conto della loro missione, ritornando accompagnati dai delegati di papa Eugenio III per implorare i soccorsi del nuovo monarca contro i romani diretti sempre da Arnaldo da Brescia. Roberto principe di Capoa, quello stesso che con tanto coraggio aveva sussidiati i napoletani nella guerra che loro tolse la libertà, si presentò alla stessa dieta, implorando insieme ad altri baroni della Puglia esiliati anch'essi, dal re e dalla nazione tedesca di restituir loro il perduto patrimonio, e di porre fine alle usurpazioni del re di Sicilia ugualmente nemico suo, come dell'impero (1).

Federico, giovane valoroso ed avido di gloria, vedeva quanto fossero accresciute le sue forze per la riunione delle fazioni allemanne, ed era impaziente di usarne. L'Italia era la sola provincia in cui potesse far conoscere la sua operosità ed i suoi talenti militari, ed ove avrebbe dovuto essere incoronato imperatore e re; ma sapeva pure che in Italia non avrebbe trovato nè ubbidienza, nè sudditi, nè tesori, nè armate; ed egli risguardava la indipendenza d'Italia come uno stato di rivolta; i privilegi come ingiuste usurpazioni. Promise perciò soccorso a Roberto ed ai baroni pugliesi, e

(1) *Otto Frisin., Frid. I, l. II, c. 7, p. 703.*

segnò un trattato d'alleanza col papa, nel quale Eugenio prometteva di conferirgli la corona imperiale, e Federico di ristabilire in Roma l'autorità papale. In sul finire della dieta intimò a tutti i vassalli del regno germanico di disporsi ad accompagnarlo in Italia entro due anni al più tardi; e tutti i signori che assistettero alle deliberazioni della dieta, giurarono di seguirlo in tale impresa (1).

In marzo del 1153 tenendo Federico un'altra dieta a Costanza, due lodigiani colla croce in mano attraversarono la folla de' principi, e gittandosi ai piedi dell'imperatore domandarono colle lagrime la libertà della loro patria che i milanesi avevano ridotta nella più dura servitù. Erano omai quarant'anni da che la repubblica di Lodi era stata sottomessa ed aggregata al territorio milanese; e la generazione che aveva potuto aver parte in un governo libero, ed esercitare nelle pubbliche adunanze i diritti della popolare sovranità, era forse tutta discesa nel sepolcro: ma la dolce ad un tempo e trista memoria della perduta indipendenza è una eredità sacra che i repubblicani lasciano ai loro figliuoli coll'obbligo di trasmetterla d'una in altra generazione, per rivendicarla qualunque volta ne avranno la forza. A' cittadini lodigiani che senz'esserne autorizzati dai loro compatriotti erano stati condotti dal caso a Costanza, dettò il cuore le parole che potevano destare la compassione di persone che non intendevano il loro idioma. I loro singhiozzi e le lagrime della rimembranza d'una patria che più non avevano,

(1) *Ouo Frising, Frid. I*, l. II, c. 7.

toccarono il cuore di Federico, il quale fece subito dal suo cancelliere spedire un ordine ai milanesi di ristabilire i lodigiani negli antichi privilegi, e di rinunciare alla giurisdizione che si erano usurpata. Sicherio suo ufficiale di corte fu incaricato di portare all'istante quest'ordine ai consoli del popolo di Milano (1).

Da prima recossi Sicherio a Lodi, ove partecipò ai magistrati delle borgate, tristi avanzi della distrutta città, la missione di cui era incaricato. Erano i lodigiani troppo persuasi che una semplice lettera non farebbe loro rendere la perduta libertà, e tremarono in vista del pericolo cui gli esponeva l'inconsiderata procedura de' loro concittadini. La loro città era stata distrutta dal fuoco, ed essi ridotti ad abitare in villaggi aperti da ogni lato. Sapevano che la possente cittadinanza milanese poteva, provocata dall'albagiosa lettera di Federico, distruggere in poche ore le loro case, ed i loro raccolti, intanto che i soccorsi di Germania tarderebbero almeno un anno. Federico li proteggeva all'uso de' grandi: essi credono d'aver tutto fatto per i loro clienti, quando si prendono la cura di vendicarli. Invano i magistrati di Lodi rappresentarono a Sicherio i loro pericoli; che non ottennero di sopprimere la lettera imperiale o di differirne la consegna fino all'epoca in cui Federico entrasse in Italia.

I consoli milanesi ricevettero Sicherio in presenza dell'assemblea del popolo, che ascoltò la

(1) Otto Morena, *Hist. Laud., Rer. Ital.*, t. vi, p. 957. - Galvan. *Flamma, Manip. Flor.*, c. 173, t. xi, p. 634.

lettura del dispaccio imperiale. L'indignazione eccitata da una lettera così imperiosa fu universale: fu strappata di mano all'araldo e calpestata, mentre tutti giuravano ad alta voce di difendersi e caricavano d'imprecazioni il despota. Sicherio si sottrasse a stento alla moltitudine furibonda (1).

Intanto i lodigiani trovavansi in preda a mortali terrori: essi mandavano le mogli ed i figli colle robe di maggior prezzo a Cremona ed a Pavia; e gli uomini restavano di giorno nelle proprie abitazioni, che abbandonavano la notte disperdendosi ne' borghi e nelle campagne, per timore d'essere ad ogni istante sorpresi dall'armata milanese, che volesse punirli d'aver osato desiderare la libertà. Ma il popolo milanese, prevenuto dell'imminente arrivo dell'imperatore, non volle, attaccando i lodigiani che questi aveva presi a proteggere, provocare maggiormente il suo sdegno; che anzi unitamente agli altri lombardi mandarono a Federico i regali che le città avevano costume di spedire al nuovo sovrano. I deputati di Pavia e di Cremona portarono in tale occasione al trono imperiale le loro lagnanze contro la crescente ambizione dei milanesi, i quali conobbero ben tosto l'aggravio loro fatto dalle vicine città, ed all'aprirsi della campagna tentarono di vendicarsene con alcune scorrerie sui territorj di Pavia e di Cremona (2).

La Lombardia era ancora in armi nell'ottobre del 1154 in cui v'entrò l'imperatore. Scendeva egli le Alpi per la vallata di Trento, e marciava alla

(1) *Otto Morena, Rerum Laudensium.* p. 965.

(2) *Otto Morena,* p. 971.

testa di tutti i suoi vassalli, e di un'armata maggiore assai di quante ne avevano i suoi predecessori condotte in Italia. Fermossi alcun tempo in riva al lago di Garda per aspettarvi i suoi feudatarij; poi s'avanzò fino a Roncaglia in vicinanza di Piacenza; segnò il suo campo sulla pianura in riva del Po, e secondo l'antica costumanza vi aperse i comizj del regno d'Italia (1).

Il primo suo atto ne' comizj fu quello di privare dei loro feudi coloro che non erano intervenuti; poi l'imperatore si dichiarò pronto a giudicare le cause de' suoi sudditi italiani, ed a soddisfare alle loro lagnanze. Il primo che domandasse giustizia fu Guglielmo marchese di Monferrato, il quale accusò la città d'Asti ed il borgo di Chieri. Questi due popoli eransi costituiti in governi liberi, e non avendo potuto ridurre il marchese a porsi sotto la loro protezione, facevano la guerra ai suoi vassalli. Il vescovo d'Asti s'unì al marchese contro la sua greggia. Tutte le nascenti repubbliche eccitavano la diffidenza o la collera di Federico, onde prometteva al prelato ed al marchese di castigare esemplarmente i popoli che gli avevano offesi.

Presentaronsi poscia i consoli lodigiani e comaschi, rinnovando le lagnanze che i lodigiani avevano già fatte a Costanza contro i milanesi. I consoli di Milano trovavansi presenti e parati a rispondere, onde si discussero le rispettive ragioni innanzi all'imperatore, e tutte le città manifestarono le loro

(1) *Otto Fris.*, l. II, c. 12 e 15, p. 706. - *Otto Morena*, p. 969. - *Sire Raul, seu Radulphus Mediol.*, *De gestis Frid. I.*, p. 1175, t. VI, - *Ligurinus*, l. II, p. 24.

inclinazioni. Si conobbero amici dei milanesi i cremaschi, i breseiani, i piacentini, gli astigiani, i tortonesi; dei pavesi soltanto le città di Cremona e di Novara, poichè quelle di Como e di Lodi erano soggette a Milano. Il partito pavese era dunque evidentemente il più debole; perlocchè Federico chiamato a favorire una delle due leghe, si dichiarò per quella che in appresso potrebbe sempre facilmente opprimere; mentre ove avesse assecondati i milanesi, questi non avrebbero in breve più avuto bisogno del suo favore (1).

Ordinava intanto alle due parti di deporre le armi, e faceva che i milanesi lasciassero liberi i prigionieri pavesi: in appresso avendo manifestata la sua intenzione di avvicinarsi a Novara prima di nulla decidere intorno alle lagnanze di Como e di Lodi, chiese ai consoli di Milano di condurlo essi medesimi a traverso al loro territorio.

La strada che naturalmente doveva tenere l'armata fu quella che i consoli di Milano avevano indicata, la quale attraversava in linea quasi retta per lo spazio di circa cinquanta miglia, Landriano, Rosate e Trecate ov'era il ponte sul Ticino. Ma su questa medesima linea appunto avevano pochi mesi prima combattuto più volte i milanesi ed i pavesi; di modo che la campagna era stata devastata: e perchè i tedeschi prendevano, senza pagare, non solo le vettovaglie di cui abbisognavano, ma gli animali ed i mobili, i contadini fuggivano innanzi a loro, e lasciavano deserti i paesi per cui l'armata doveva passare. La prima notte

(1) *Sire Raul*, p. 1175.

l'esercito di Federico s'accampò innanzi a Landriano ove trovò appena di che nutrirsi. Arrivò il susseguente giorno a Rosate, e perchè le dirotte pioggie ne rendevano difficile la marcia, fece alto quarantott'ore presso a quel castello. I milanesi non avevano preveduto tale ritardo, e le provvisioni colà preparate essendosi consumate il primo giorno l'armata trovossi senza viveri. Lo stesso Ottone di Frisinga osserva che il principe ed i soldati, travagliati dalle non interrotte pioggie, erano insofferenti e di mal umore, ed incolpavano perciò i milanesi dell'avversa stagione ⁽¹⁾. La sera del secondo giorno Federico ordinò ai loro consoli di allontanarsi dal campo e di sottrarsi alla reale indignazione; soggiungendo di far subito sgombrare il castello di Rosate, ove trovavansi cinquecento soldati, onde la sua truppa potesse valersi dei viveri della guarnigione. I consoli ubbidirono: né la guarnigione solamente, ma ancora tutti gli abitanti uscirono dal castello conducendo di notte già inoltrata, e sotto una pioggia freddissima e continuata, le loro mogli e figli; lo che rendeva quest'esecuzione militare più odiosa e crudele. Presero la strada di Milano da cui erano lontani dodici miglia, lasciando, com'era loro stato ordinato, tutti gli averi nel castello. V'entrò in sul far del giorno l'armata tedesca, e dopo averlo saccheggiato lo spianò da cima in fondo ⁽²⁾.

Quando i fuggiaschi di Rosate giunsero a Milano, volendo pure dar colpa della loro sventura

(1) *De rebus gestis Frid. I*, l. II, c. 14, p. 710.

(2) *Otto Morena*, p. 973.

a qualcuno esposto alla loro vendetta, ripetevano le lagnanze de' tedeschi, rimproverando ai consoli milanesi d'aver dato motivo della collera di Federico e della sua armata. Que' magistrati avevano torto in faccia a quegli abitanti dell'aver condotta l'armata presso al loro castello. Il popolo milanese era incapace di resistere all'affascinamento d'un grande spettacolo; le lagrime delle donne di Rosate, la miseria de' fanciulli che portavano in collo lordi di fango ed assiderati da una pioggia gelata, lo scoraggiamento dei padri di famiglia che avevano tutto perduto, commovevano i milanesi ben più che non la ferma e misurata eloquenza dei consoli Oberto dall'Orto e Gherardo Negro, che rendevano ragione della propria condotta. La plebe tumultuante si portò contro la casa dell'ultimo e la demolì interamente. Pure questo magistrato dimenticò la sconoscenza del popolo, e non lasciò di servire con zelo e fedeltà alla patria (1):

Altri deputati furono mandati a Federico, i quali rappresentarongli il castigo inflitto al console, siccome una luminosa soddisfazione che il popolo di Milano aveva voluto dargli: tentarono pure di calmarlo offerendogli una ragguardevole ammenda, a condizione per altro di lasciare la loro repubblica nel tranquillo possesso di Como e di Lodi. Ma il leone che aveva assaporato il sangue, rifiutava tutt'altro nutrimento. Federico si crucciò fieramente dell'offerta di un tributo come se altri volesse corromperlo col danaro (2); e menando i

(1) *Otto Fris., de gest. Frid. 1, l. II, c. 13 e 15.*

(2) *Ibid., l. II, c. 14.*

suoi soldati nelle più fertili campagne del milanese, le lasciò a discrezione loro. S'avanzò poscia verso i due ponti fortificati che i milanesi avevano costrutti sul Ticino per passare quando il volessero nel territorio novarese, e dopo averli attraversati egli e l'armata, li fece abbruciare. Milano possedeva pure sull'opposta riva due castella risguardate come chiavi del novarese, Trecate e Galliate, nelle quali teneva sempre guarnigione. Federico le prese d'assalto, e dopo averle saccheggiate le fece spianare (1).

I milanesi osservavano attoniti le rovine fatte da questa barbara armata, che a guisa di turbine devastatore aveva attraversato il loro territorio. Essa ne era finalmente uscita, ma non potevano prevedersi i suoi ulteriori movimenti; e dopo varj inutili tentativi, si era abbandonato il progetto di calmare coi doni la cieca sua collera. Rinvenuti da quella prima sorpresa, i magistrati pensarono a porsi in sicuro contro nuovi attacchi. Introdussero in città abbondanti provvigioni, ne rinforzarono con estrema cura le fortificazioni, e posero i castelli del territorio nel migliore stato di difesa. Mandarono in pari tempo ambasciatori alle città alleate per rinnovare gli antichi patti, domandare ed offerire reciproco soccorso in caso d'attacco (2).

Nel 1154 Federico celebrò il Natale nelle vicinanze di Novara, ed al principio del susseguente anno 1155 attraversò i territorj di Vercelli e di

(1) *Epist. Frid. ad Ottonem Frisin. ap. Scrip. Rer. Ital.*, t. VI, p. 635.

(2) *Tristani Calchi Hist. Patriæ*, l. VIII, p. 222.

Torino ⁽¹⁾. Benchè queste due città si governassero a comune, ebbero la sorte di trovar quel monarca loro propenso, perlocchè nella guerra ch'egli fece in seguito ai lombardi, l'ultima fu sempre a lui attaccata. Dopo avere passato il Po, riprese, attraversando la pianura che giace a dritta, la strada di Pavia. Guglielmo di Monferrato che seguiva l'armata imperiale, gli rammentò le ingiurie fatteggi dagli abitanti di Chieri e d'Asti, chiedendogli il castigo di que' popoli così superbi e gelosi della loro indipendenza. Questi spaventati dall'avvicinamento di tanto formidabile armata e non si fidando abbastanza delle loro torri e delle loro mura, eransi salvati colla fuga. L'imperatore trovò affatto deserti ed abbandonati Chieri e la città di Asti ⁽²⁾; le quali dopo il saccheggio de' soldati furono incendiate.

S'avvicinò quindi a Tortona, città ch'era sempre stata alleata di Milano, ed aveala soccorsa nella guerra contro Pavia. Gli fece il re intimare che rinunciasse all'alleanza de' milanesi, e si unisse ai pavesi: e perchè il comune di Tortona rispose non essere sua costumanza di abbandonare gli amici quand'erano nella sventura, fu la città posta al bando dell'impero con solenne decreto, ed il giorno 13 febbrajo il re ne intraprese l'assedio ⁽³⁾.

(1) *Otto Fris. de Gest. Frid. I*, l. II, c. 15.

(2) Tutti gli storici contemporanei chiamano questa borgata Cairo, ed il Muratori suppone che si parli d'un castello di tal nome posto alle falde delle Alpi liguri, quaranta miglia lontano da Asti. Ma ponendo mente alla strada tenuta da Federico, non può essere che Chieri. Questa borgata, ch'egli attraversò passando da Torino ad Asti, ebbe governo repubblicano fino alla fine del tredicesimo secolo.

(3) *Otto Fris.*, l. II, c. 17, p. 712. - *Trist. Calchi*, l. VII, p. 222.

Siede Tortona sopra un monticello che domina le pianure alla destra del Po, a non molta distanza dalle falde delle Alpi liguri. Terre basse e profonde la circondano da ogni banda, dividendola pure da Novi che trovasi ove comincia la catena delle Alpi. La collina di Tortona non si riunisce a questa catena che per mezzo di alcune alture che prolungansi a levante. Su questa dirupata collina è fabbricata la fortezza, e più abbasso un sobborgo, che quantunque circondato di mura, non è atto a lunga resistenza; onde il re non tardò ad impadronirsi del sobborgo, o della bassa città, che gli abitanti avevano abbandonata ritraendosi con tutti i loro averi nella città superiore.

Quando i milanesi conobbero il pericolo dei loro amici spedirono loro all'istante duecento dei loro più valorosi soldati, e persuasero molti gentiluomini delle montagne liguri, i quali eransi posti sotto la protezione della repubblica milanese e tra questi Obizzo Malaspina, a ridursi nella città assediata (1).

Aveva Federico fissato il suo quartiere all'occidente della città verso il Tanaro; il duca Enrico di Sassonia occupava a mezzogiorno il sobborgo, e le milizie pavesi eransi accampate dalla banda della loro città. Gli assediati aprirono tra questi diversi quartieri una fossa che toglieva ogni comunicazione fra Tortona e la campagna. Si fabbricarono macchine d'ogni sorta, altre per

(1) Tristano Calco ci diede i nomi de' capi di questi valorosi.

sgombrare i merli gettando pietre e frecce contro i soldati, altre per rompere le mura. E tali erano i progressi ch'eransi fatti dagl'ingegneri in quest'arte, che raccontasi avere un gran macigno, gittato da una balista avanti il portico della cattedrale, ucciso, spezzandosi, tre de' principali cittadini che stavano colà deliberando intorno al modo di difendere la città. Per ordine di Federico erano state innalzate alcune forche in faccia alle mura per appendervi coloro che si facessero prigionieri, siccome colpevoli di ribellione.

Intanto i tortonesi venivano resi forti, per così dire, dalla disperazione, ed insultavano gli assediati con frequenti sortite, e specialmente il campo dei pavesi, perchè tra i posti avanzati di questi ed i vambosti loro era situata la sola fonte cui gli assediati potessero attinger acqua; ma il re rinforzò questo quartiere mandandovi colle sue truppe il marchese di Monferrato. Cercò pure di abbattere la torre, chiamata *Rubea*, la sola che non fosse fondata sulla rupe, ma i minatori reali furono scontrati dagli assediati che scavavano delle contromine, e li fecero perire soffocati nelle loro gallerie (1).

Non potendo i pavesi allontanare affatto dalla fonte affidata alla loro custodia gli assediati, vi gettarono cadaveri d'uomini e d'animali per corrompere le acque; ma la sete vincendo ogni ribrezzo, non lasciavano per questo di berne con avidità. Giunsero in fine a renderla affatto inservibile gittandovi zolfo infiammato e pece. Queste pugne

(1) *Otto Fris. de gestis Frid. I*, l. II, c. 17.

si protrassero fino alle feste di Pasqua; per celebrare le quali, Federico concedette alla propria armata una tregua di quattro giorni: tregua di cui pochissimo approfittarono gli assediati travagliati dalla fame e dalla sete.

Il clero di Tortona sortì processionalmente per chiedere al re la grazia di non involgerlo nel castigo di una città colpevole ch' egli abbandonava alla sua collera; ma Federico non ascoltò le vili preghiere d'una corporazione che abbandonava i suoi fratelli in tanta calamità, ed avendo costretto que' preti a rientrare in città fece ricominciare l'attacco (1).

Intanto la sete facevasi insopportabile ai tortonesi, i quali avendo esauriti tutti i soccorsi della pazienza e del coraggio, dopo sessantadue giorni di trincea aperta, non potendo ottenere migliori condizioni, si arresero a patto di sortire dalla città portando sugli omeri le robbe di cui potrebbero caricarsi in una sola volta, lasciando tutto il restante all'armata vittoriosa. Così sortirono in fatto da Tortona, ma dimagrati e sfiniti in modo, che più gloriosa rendevasi la lunga loro resistenza. Si avviarono alla volta di Milano, e mentre si scostavano dalla loro patria, vedevano innalzarsi le fiamme che la distruggevano (2).

Qual che si fosse l'infelice fine dell'assedio di Tortona, i repubblicani lombardi prendevano buon

(1) *Ibid.*, c. 19.

(2) *Otto Morena*, p. 981. - *Otto Fris.*, l. II, c. 29 e 21, p. 718. - *Abbas Usp.*, in *Chron.*, p. 283. - *Godefr. Viterbiensis in Panth. pars XVIII*, t. VII, p. 464. - *Sicardi Ep. Crem. Chron.*, p. 599, t. VII, *Rer. Ital.*

augurio dal vedere che una sola, ed una delle meno popolose e potenti loro città, avesse fermata la marcia della più formidabile armata che il re tedesco potesse condurre contro di loro, e gli fosse costata più sangue e sudore che ad Ottone la conquista di tutta l'Italia. Un grandissimo esempio di costanza e di coraggio era stato dato per la libertà; i tortonesi ne erano i martiri, e furono posti sotto la protezione delle repubbliche per la di cui causa avevano tanto sofferto. Furono ripartiti tra le famiglie milanesi con cui avevano formati legami di ospitalità, ed i consoli promisero di rialzare le mura di Tortona tosto che partirebbe l'armata tedesca.

Mentre questi valorosi fuorusciti delle loro mogli e figli, portando i miseri avanzi di loro fortune, entravano in Milano tra le acclamazioni del popolo ammiratore della loro virtù, Federico entrava trionfalmente in Pavia, ove facevasi coronare nella chiesa di san Michele presso all'antico palazzo dei re lombardi (1).

Impaziente di associare a quello di re il titolo d'imperatore s'incamminava ben tosto alla volta di Roma, passando in vicinanza di Piacenza e di Bologna, ed attraversando la Toscana senza provocare nè provare ostacoli.

Papa Eugenio III era morto del 1153; Adriano IV suo successore non aveva regnato più di un anno; e quando Federico s'avvicinava a Roma era salito sulla cattedra di san Pietro Adriano IV. In questa città viveva da più anni in pace Arnaldo da

(1) *Otto Fris.*, l. II, c. 21, p. 718.

Brescia, protetto dal senato ed applaudito dal popolo, cui denunciava le ambiziose usurpazioni del clero. In principio dell'anno Adriano IV aveva fulminato l'interdetto contro di Roma ⁽¹⁾, che fino a que' tempi non era mai stata sottoposta a così fatto castigo spirituale; e siccome il popolo incominciava a lagnarsi d'essere, all'avvicinarsi della pasqua, privo delle sacre cose, il senato, consigliandosi colla prudenza, non volle compromettere la pubblica tranquillità, ponendola in urto colle usanze religiose, e persuase Arnaldo ad allontanarsi da Roma; condizione richiesta dal papa per riconciliarsi colla città. Arnaldo si rifugiò presso un gentiluomo della Campania, aspettando le determinazioni che prenderebbe Federico.

I due partiti facevano a gara per cattivarsi il favore del monarca. Aveva Adriano mandati a riceverlo a san Quirico tre cardinali, i quali ottenevano in compenso della promessa della corona imperiale, che Federico lo aiuterebbe a soggiogare i romani. Il re per dargli una caparra della sua protezione fece arrestare il conte campano che aveva dato asilo ad Arnaldo, e non lo rilasciò finchè non ebbe consegnato quell'eloquente nemico de' papi al prefetto di Roma, magistrato eletto da Adriano ed a lui devoto. Il popolo atterrito ugualmente dai fulmini della chiesa e dalle minacce dell'esercito alemanno, non si mosse a favore dell'apostolo della libertà, diffamato e dichiarato eretico da un concilio; e prima che i romani avessero

(1) *Bar. Ann. Ecc. ad ann. 1155*, §§ 2, 3 e 4, *Card. Aragonius in Vit. Ad. IV*, p. 442, *Scr. Rer. Ital.*, t. III, p. 1.

tempo di rinvenire da questa prima sorpresa, la vendetta papale era compiuta. Il prefetto teneva il prigioniero nella sua abitazione in castel sant'Angelo, di dove in sul far del giorno lo fece tradurre alla piazza del Popolo, destinata al supplizio dei delinquenti. Dal rogo eretto di fronte al corso per abbruciarlo, Arnaldo potè gettar lontano lo sguardo nelle tre lunghissime vie che facevan capo innanzi al patibolo, e che formano quasi la metà di Roma. Colà, ignorando l'estremo pericolo del loro legislatore, giacevano ancora immersi nel sonno quegli uomini ch'egli tante volte aveva chiamati alla libertà. Il trambusto, il crepito e le fiamme del rogo risvegliarono i romani, che si armarono ed accorsero ma troppo tardi per salvarlo. Le coorti del papa rispinsero colle lance coloro che desideravano di raccogliere come preziose reliquie le ceneri d' Arnaldo (1).

Dopo tale supplizio, Adriano accompagnato dai suoi cardinali s'avanzò fino a Viterbo all'incontro di Federico. Qualunque fosse il bisogno ch'egli aveva di lui, voleva, in sull'esempio de'suoi predecessori, ridarre l'imperatore ad umiliarsi innanzi al capo della chiesa prima d'essere da lui esaltato. Federico, vedendolo avvicinarsi, non si mosse per tenergli la staffa ed aiutarlo a discendere dal mulo: tanto bastò perchè il papa si rifiutasse di dargli e di ricevere il bacio di pace finchè l'orgoglioso monarca, arresosi al consiglio dei suoi cortigiani, che avevano veduto Lotario nella medesima circostanza, si piegò a così umiliante

(1) *Vite de' Pap.* - *Otto Fris.*, l. II, c. 21, p. 721.

ceremoniale. Vi fu chi accortamente gli fece intendere che tale condiscendenza non avviliava in verun modo la sua dignità, giacchè non al papa, ma all'apostolo da questi rappresentato riferivasi tale omaggio (1).

Venti miglia più lontano tra Nepi e Sutri presentaronsi a Federico i deputati del senato romano. Ottone di Frisinga ci conservò per intero il discorso che diressero all'imperatore (2). Rammentarono l'antica gloria di Roma, che era debito dell'imperatore di ripristinare; parlarono del dominio che la loro città ebbe lungo tempo di tutto il mondo: dominio cui poteva ancora aspirare dopo avere scosso l'ingiusto giogo de' preti; e richiesero da Federico che, prima d'entrare nella loro città, giurasse di rispettare le costumanze e le antiche leggi di Roma riconfermate coi loro diplomi da tutti gl'imperatori, di assicurare i cittadini dalla licenza dei barbari, e di pagare cinque mila libbre d'argento agli ufficiali che in nome del popolo romano dovevano coronarlo in Campidoglio.

Quantunque l'orgoglio di Federico fosse rimasto ferito dall'altero carattere d'Adriano, aveva sacrificato alla dignità della religione ed all'età del pontefice l'amor proprio; ma nulla aveva potuto prevenirlo per l'alterezza del senato romano. Quei sentimenti repubblicani che combattuti aveva in Lombardia non gl'ispiravano punto di stima e di rispetto; onde rispose in tal modo da despota:

(1) *Mur. Ant. It. Dis. IV*, v. 1, p. 117.

(2) *Otto Fris.*, l. II, c. 22.

non essere egli fatto per ricevere condizioni; spettare al principe di dar leggi al popolo, non al popolo di darle al principe; e questi non dover seguire se non gl' impulsi del proprio cuore allorquando fa il bene de' suoi sudditi, senz' esservi obbligato da veruna legge o giuramento. Dopo ciò rimbrottando ai deputati romani la degenerazione loro dagli antenati e la debolezza attuale in confronto dell'antico valore, li rimandò con disprezzo. Mentre i deputati si ritiravano, li fece inseguire da un corpo di mille cavalieri che occuparono la città Leonina. È questa una parte di Roma posta sul monte Vaticano al di là del Tevere intorno alla basilica di san Pietro. Era stata fortificata dell' 848 da papa Leone IV., dopo che i saraceni avevano spogliata quella basilica, e perciò portava il suo nome (1). La città Leonina non comunica colla città principale che per mezzo di un ponte fabbricato a lato di castel sant' Angelo (2), il quale fu preso dai tedeschi e trincerato. Dopo tali precauzioni Federico ed Adriano poterono all'indomani entrare senza pericolo e senza incontrar resistenza in quelle deserte strade, e celebrare la cerimonia dell'incoronazione in onta dei romani che, ritenuti al di là delle barricate, fremevano di sdegno vedendo che il nuovo imperatore credeva di non abbisognare dei loro suffragi. Poichè Federico ricevette dalle mani di Adriano IV nella basilica di san Pietro la corona d'oro, si ritirò co' suoi soldati nel campo piantato fuori delle mura (3).

(1) *Anast. Bib. de vita Leonis IV.*, p. 240. *Scr. Rer. It.*, t. III.

(2) Si chiama oggi Ponte sant' Angiolo, prima *Pons Aelii Adriani*.

(3) *Ouo Fris.*, l. II, c. 23, p. 724.

Tosto che i romani videro levarsi le guardie che difendevano il ponte sul Tevere, si precipitarono entro la città Leonina e massacrarono tutti coloro del seguito dell'imperatore che rimasti erano presso al Vaticano. All'avviso di questa sommossa popolare riunì all'istante Federico i suoi soldati, e si portò nella città Leonina contro gli ammutinati. La battaglia s'impegnò innanzi a castel sant' Angelo alla testa del ponte, e tra il Gianicolo ed il fiume presso ad una fonte di cui ora non rimane verun avanzo: nel primo luogo combattevano gli abitanti della città, nell'altro i trasteverini. Tale era già l'effetto della disciplina repubblicana, che i romani sostennero tutto il giorno lo sforzo dell'armata imperiale benchè composta delle migliori truppe tedesche. Furono però alla fine respinti, lasciando sul campo di battaglia mille morti e duecento prigionieri. All'indomani l'imperatore, che incominciava a mancar di viveri, s'allontanò da Roma col papa e s'accampò presso Tivoli. Colà celebrò la festa di san Pietro e Paolo, nella quale il papa dopo la messa assolse tutti i soldati che avevano trucidate le sue pecore, dichiarando, *non essere delitto il versare il sangue umano per sostenere il potere de' principi e vendicare i diritti dell'impero* (1).

Intanto l'avvicinamento della canicola moltiplicava nell'armata le febbri pestilenziali, onde per evitare la fatale influenza dell'eccessivo caldo, Federico condusse le sue truppe nelle montagne del ducato di Spoleti, la di cui capitale, siccome tutte

(1) *Otto Frising*, l. II, c. 24, p. 725.

le altre città italiane, reggendosi a comune, ebbe la sventura di muover la bile dell' imperatore. Il fisco pretendeva dalla città di Spoleti un residuo pagamento di ottocento lire per diritto di fodero, e per questo titolo venivale imputato d' aver defraudati i diritti reali. Inoltre i consoli di Spoleti avevano arrestato il conte Guido Guerra, uno dei più potenti gentiluomini toscani, che di ritorno da una legazione, voleva raggiungere l' armata. Federico adunque spinse le sue truppe contro gli spoletini, che coraggiosamente affrontarono gli assalitori; ma attaccati dalla cavalleria tedesca, non ne sostennero l' urto e fuggirono verso la città inseguiti dai vincitori, che entrandovi coi fuggiaschi, la misero a fuoco prima d' averla interamente spogliata. Due giorni rimasero i tedeschi in quelle vicinanze per dividere le spoglie degl' infelici spoletini sottratte alle fiamme (1).

I baroni pugliesi ch'eransi rifugiati presso l' imperatore, lo andavano esortando a portare le sue armi negli stati del re di Sicilia. Ruggeri, il primo dei re normanni, era morto in Palermo il 26 febbraio del 1153 in età di cinquantasei anni, dopo un regno glorioso ma in sul finire infelicissimo; perciocchè nell' ultimo anno di sua vita perdette i suoi due maggiori figliuoli Ruggeri ed Alfonso, le di cui virtù mostravangli degni successori degli eroi normanni. Guglielmo I, il terzo de' suoi figli uomo pusillanime ed incapace di governare, erasi perciò abbandonato alla direzione di un oscuro cittadino di Bari, chiamato Majò, ch'era stato da

(1) *Idem, ibid.*, p. 726.

lui nominato cancelliere e grande ammiraglio; per locchè aveva disgustata la nobiltà e dato occasione ad una sommossa popolare in Puglia (1). Roberto principe di Capoa, alla testa degli esuli era entrato nella Campania per farla ribellare; e tutte le città gli avevano aperte le porte, tranne Napoli, Amalfi, Salerno, Troja e Melfi. Emmanuele Comneno, imperatore di Costantinopoli, faceva nello stesso tempo assalire da una flotta Brindisi e Bari, che gli opponevano una lieve resistenza. Tutto il regno di qua dal Faro credevasi perduto dal monarca normanno se Federico, come ne aveva dato voce, si fosse avanzato per terminarne la conquista: ma i tedeschi impazienti di restituirsi alla loro patria, onde rimettersi dalle fatiche e dalle malattie di così micidiale campagna, non permisero all' imperatore di prolungare la guerra. Fu dunque costretto di licenziare la sua armata in Ancona, ove molti de' signori che l'avevano seguito s'imbarcarono per Venezia; altri attraversando la Lombardia ed il Piemonte, valicarono le Alpi della Savoia. Federico, ch'erasi conservato un considerabile corpo di truppa passando per la Romagna, il Bolognese ed il Mantovano, si ridusse nel territorio veronese (2).

Era costumanza de' veronesi di non accordare alle truppe imperiali il passaggio per la loro città. Per non esservi obbligati usavano perciò di fabbricare fuori delle mura un ponte sull'Adige. Quando Federico entrò sul loro territorio cogli avanzi

(1) *Romualdi Salernit. Chron.*, p. 197, . VII.

(2) *Otto Frising.*, l. II, c. 25.

d'un'armata che aveva portato la desolazione in tutta l'Italia e che da Asti fino a Spoleti aveva seguita la sua marcia cogl'incendj e colle stragi, i veronesi lusingavansi, se riusciti fossero a dividerli, di distruggerli affatto e vendicare essi soli la Lombardia. Il ponte di battelli costruito al di sopra della città era, dice Ottone di Frisinga (1), un tranello teso ai tedeschi piuttosto che un ponte, perchè le barche che lo formavano erano legate soltanto quanto bastava per resistere alla forza della corrente; e mentre l'armata lo attraversava, enormi masse di legnami, che facevansi scendere lungo il fiume, dovevano urtarlo e romperlo. Un leggiero errore di calcolo sul tempo necessario perchè dal luogo in cui venivano posti nel fiume giungessero i legni fino al ponte, fece andare a vuoto il progetto. Gl'imperiali avendo affrettata la marcia onde sottrarsi al furore dei villani che gl'inseguivano per vendicarsi delle loro rapine, non solo ebbero tempo di passare il ponte prima che si rompesse, ma lo avevano di già attraversato molti degl'insorgenti che tenevano lor dietro, i quali rimasti poi separati alcuni istanti dai lor patriotti furono tutti massacrati. Pure l'imperatore non si trovò abbastanza forte per vendicarsi di coloro che gli avevano tesa tale insidia; onde proseguendo il suo viaggio verso le montagne, rientrò in Baviera per Trento e Bolzano un anno dopo la sua partenza.

(1) *De Gestis Frid. I.* l. II, c. 36.

CAPITOLO IX

Continuazione della guerra di Federico Barbarossa colle città lombarde. — Primo assedio di Milano; assedio di Crema; resa e rovina di Milano.

(1155-1162) I consoli milanesi non avevano aspettato che Federico licenziasse le sue truppe per mandare ad effetto le promesse fatte agli abitanti di Tortona. Appena aveva egli abbandonato Pavia per recarsi a Roma, ch'essi presentarono al popolo quegli infelici fuorusciti, vittime onorate del loro attaccamento alla causa della libertà lombarda, ed ottennero dal parlamento, o consiglio generale, il decreto di rifabbricar Tortona a spese del comune. Il tesoro era esausto, ma i cittadini erano usi a soccorrerlo. Coloro che non potevano dar danaro, offrivano le loro braccia allo stato. Gli abitanti di due porte della città, che ne formavano il terzo, furono incaricati di tale spedizione. Gentiluomini e borghesi, cavalieri e pedoni, tutti partirono assieme, e nello spazio di tre settimane in cui rimasero a Tortona, a vicenda e soldati e muratori respinsero i pavesi che volevano impedire il rifacimento della città, e nel medesimo tempo rialzarono le mura e le rovinate

case (1). Alle porte ticinese e vercellina furono surrogate la renza e la romana; e mentre toccava a quest'ultima la guardia, i milanesi accantonati nel sobborgo di Tortona, furono sorpresi dalle milizie di Pavia e costretti di salvarsi nella città alta, abbandonando la maggior parte dei loro effetti e munizioni. Altri rifugiaronsi nella chiesa mentre i loro fratelli d'armi respingevano dalle mura non ancora ultimate gli assalitori. Dopo la battaglia i consoli fecero scrivere sulla porta della medesima chiesa i nomi di coloro che disperando della salute pubblica vi avevano cercato un rifugio con dispendio del proprio onore (2).

I milanesi non si limitarono a ristabilire Tortona ed a richiamarvi gli abitanti, ma si disposero inoltre a punire coloro i quali, benchè del pari interessati alla libertà d'Italia, eransi uniti all'oppressore di quella. Essi rialzarono e fortificarono il ponte sul Ticino presso Abbiategrasso, che era stato abbruciato da Federico: il qual ponte aprendo loro i territorj della Lomellina e di Vigevano da loro sottomesse, potevano assalire, quando loro piacesse, il Novarese ed il Monferrato. E per tal modo minacciando ad un tempo tutti i loro nemici, seppero approfittare di così eccellente posizione per costringere i pavesi ad una pace umiliante e per battere il marchese di Monferrato, per impadronirsi di molti castelli del Novarese, e ristabilire interamente la reputazione delle loro

(1) *Otto Mor. Hist. Rer. Laud.* p. 983. - *Trist. Calchi Hist. Patriæ*, l. viii, p. 223.

(2) *Sire Raul, de Gest. Frid. I*, p. 1176.

armi, che dalle vittorie di Federico parevano messe in fondo (1).

Nel tempo medesimo all' altra estremità del territorio erano entrati nella vallata di Lugano ed avevano occupate circa venti castella che seguirono la parte imperiale. Avevano ricostruiti ed affortificati i ponti sull'Adda, fugati i cremonesi che venivano ad attaccarli, ed assicurata la sommissione dei lodigiani, di cui diffidavano con ragione (2).

Dopo la guerra disastrosa che loro aveva fatta Federico, chi avrebbe creduto che le loro armi potessero trionfare in ogni lato della Lombardia, ed i loro consoli impiegare cinquanta mila marche di argento nel fortificare la città e le castella dello stato?

L'energia dei milanesi si comunicò ancora agli altri popoli attaccati alla causa della libertà. I bre-sciani ed i piacentini resero più intima l' antica alleanza, ed accrebbero le difese delle loro città. Tutta la Lombardia si diede a divedere avversa ai tedeschi, e Federico non tardò ad accorgersi che lungi dall' avere assicurata sul suo capo la corona d' Italia, non aveva la sua prima discesa ad altro giovato che a renderlo più odioso, e meno rispettato de' suoi predecessori.

Il mezzo giorno d' Italia era stato il teatro di traversie ancora più umilianti. Il principe Roberto di Capoa tradito dal suo vassallo Riccardo dall' Aquila, conte di Fondi, era stato dato in mano di Guglielmo re di Sicilia, che dopo averlo barbaramente

(1) *Carol. Sigon. de Regn. It.*, l. xii, p. 293. - *Sire Raul*, p. 1179. - *Trist. Calch.*, l. viii, p. 225.

(2) *Sire Raul*, p. 1178.

privato della vista, lo aveva fatto perire nelle prigioni di Palermo (1). I greci che sostenevano il suo partito, ed erano alleati dell' imperatore di occidente e del papa, furono battuti a Brindisi (2), e quasi tutti i baroni ribelli della Puglia presi e mandati al supplizio, o posti in ferri: per ultimo, papa Adriano spaventato dai prosperi successi di un nemico così vicino e tanto potente, aveva fatto pace con Guglielmo, ed abbandonati alla sgraziata loro sorte tutti coloro che per suo ordine, e per i suoi vantaggi eransi esposti a tanti travagli e pericoli (3). Accordò al re Guglielmo l' investitura della Sicilia, del ducato di Puglia, del contado di Capoa, di Napoli, di Salerno, d' Amalfi e della Marca. Il trattato venne segnato a Benevento nella state del 1156, meno d' un anno dopo che Federico aveva ricevuto la corona imperiale a Roma dalle mani del papa (4).

Questo monarca doveva bensì prevedere che il pontefice dopo una pace, forzatamente fatta, conserverebbe qualche riconoscenza per il principe che lo aveva protetto; ma non già che Adriano, dopo essersi riconciliato col re normanno non meno potente alleato che temuto nemico, cercherebbe pretesti di umiliarlo. Alcuni signori tedeschi avendo arrestato un arcivescovo di Svevia, il papa scrisse all' imperatore per ottenere giustizia dell' oltraggio fatto alla chiesa. In questa lettera egli

(1) *Romualdi Salernit. Chronicon*, p. 198.

(2) *Villelmus Tyrius*, l. xviii, c. 8, p. 937, *Gesta Dei per Francos*.

(3) *Baronius, Annales*, an. 1156, § 1.

(4) *Ibid.*, § 4-9.

spiegava tutto l'orgoglio d'un successore d'Ildebrando avvezzo a creare e deporre i re. I suoi nunzj presentandosi a Federico nella dieta di Besanzone, tennero un contegno che annunciava le pretese e l'alterigia della corte papale. « Il beatissimo papa Adriano vostro padre e nostro, ed i cardinali vostri fratelli, vi salutano », dissero costoro: indi lessero le lettere di cui erano apportatori, nelle quali fu principalmente notata la seguente frase: « Noi ti abbiamo accordata la corona imperiale e tutta la pienezza delle dignità mondanee, nè avremmo avuto difficoltà di accordarti altri maggiori benefici se potean esservene di maggiori » (1). Queste parole eccitarono maravigliosamente lo sdegno del superbo monarca; più fortemente inasprito dall'equivoco vocabolo di beneficio, *beneficium*, che usavasi per indicare i feudi,

(1) *Radevicus Frisingensis, Appendix ad Ottonem de rebus gestis Friderici I*, l. 1, c. 8, t. vi, *Rer. Ital.* Radevico canonico di Frisinga continuò l'istoria incominciata dal suo vescovo Ottone. Noi siamo per congedarci da costui che pure è uno de' più eleganti storici, illuminati ed imparziali de' mezzi tempi. Ottone di Frisinga aveva sortiti illustri natali, essendo figliuolo di Leopoldo marchese d'Austria e di Agnese sorella dell'imperatore Enrico V; era fratello di Corrado III, re dei romani, e zio di Federico Barbarossa. Ci rimangono di lui due opere: una cronaca dal principio del mondo fino a' suoi tempi pubblicata a Basilea in fol. nel 1569, da Pitteo, divisa in otto libri. Abbiamo più volte citato il settimo, che contiene il secolo precedente al suo. L'ottavo è consacrato alla storia religiosa. L'altra sua opera è ancora più interessante, contenendo il racconto della prima discesa di Federico in Italia, ed è divisa in due libri. Fu pubblicato nel t. vi, *Rer. Ital.* Ottone morì del 1558. Benchè il suo continuatore Radevico non sia senza merito, non compensa la perdita d'Ottone, che è quasi il solo autore che sparga qualche luce sopra un secolo barbaro ed oscuro.

o *beneficj conferiti* dal signore, *Suzerain*; e per cui pareagli che il papa attribuivasi in alcun modo la supremazia sopra la corona imperiale. Tutti i signori tedeschi presenti alla dieta parteciparono del risentimento di Federico, onde senza ch'ei degnasse di rispondere al papa, fu ordinato ai legati di sortire all'istante dal regno di Germania.

L'imperatore sentiva la necessità di tornare quanto prima potesse in Italia, e nella primavera del 1157 invitava tutti i principi a recarsi alla dieta d'Ulma coi loro vassalli per la festa di Pentecoste del susseguente anno 1158, a fine di passare di là in Italia, onde forzare i milanesi a sottomettersi all'impero (1). Furono in pari tempo mandati deputati ai feudatarj italiani per annunziare loro questa spedizione (2).

S' avvide allora il papa che Federico non era in modo lontano, che non fosse più a temersi. Aveva Adriano già cercato di farsi favorevole il clero di Germania, ma non aveva potuto staccarlo dagli interessi dell'impero: (1158) scrisse quindi all'imperatore, del 1158, e frammischiando accortamente le più lusinghiere espressioni ai sentimenti di tenerezza e di paterna affezione, spiegava la frase che aveva più adombrato quel sovrano: « *beneficium*, scriveva, è un favore, e non un *beneficio*; *conferire* la corona non altro significa che l'averla posta sul vostro capo: altro senso non venne da noi attaccato a questo vocabolo, ed in tale occasione voi medesimo non potete

(1) *Otto Fris.*, l. II, c. 31.

(2) *Radevic. Fris.*, l. I, c. 19.

» negare che non abbiamo operato verso di voi
» con amore ». Tale lettera calmò l'imperatore;
che riscontrandola, assicurò il papa della sua ami-
cizia e del desiderio che nutriva di conservarsi ami-
co della Chiesa (1).

Intanto, all'avvicinarsi della Pasqua di Pente-
coste, la città di Ulma si andava riempiendo di
soldati, di modo che molti principi tedeschi, ve-
dendo che l'armata sarebbe troppo numerosa per
tenere la stessa strada, s'incamminarono di consen-
so dell'imperatore per diversi passaggi delle Alpi,
sicchè dal Friuli fino al grande s. Bernardo uscì-
vano in Lombardia da tutte le valli battaglionì te-
deschi. Il duca d'Austria, quello di Carinzia e gli
ungaresi tennero le strade di Canale, del Friuli
e della Marca veronese; il duca di Zeringen valicò
il san Bernardo coi lorenesi ed i borgognoni; gli
abitanti della Franconia e della Svevia passarono
per Chiavenna e per il lago di Como; finalmente
lo stesso Federico accompagnato dal re di Boemia;
da Federico duca di Svevia e figliuolo del re Cor-
rado, dal fratello di questo duca Corrado, conte
palatino del Reno, e dal fiore della nobiltà tede-
sca, discese in Italia per la valle dell'Adige (2).

I milanesi informati dell'avvicinamento di que-
st'armata destinata a soggiogarli, avevano tutto
disposto per una vigorosa resistenza. Avevano in
particolare cercato d'assicurarsi della fedeltà e
dell'ubbidienza de' lodigiani, di cui temeano a ra-
gione. Le precauzioni prese a tale oggetto sono

(1) *Radev. Frisin.*, l. 1, c. 22.

(2) *Idem*, c. 25.

una luminosa prova della buona fede degli italiani nel dodicesimo secolo. Non chiesero ostaggi, nè posero guernigioni nelle loro castella, ma andati a Lodi i consoli di Milano nel mese di febbrajo, chiesero che tutti gli abitanti del distretto, senza eccezione, giurassero di ubbidire in ogni cosa agli ordini del comune di Milano. I lodigiani, che avevano nel loro cuore stabilito di sottrarsi a quella città, non vollero giammai prestare un giuramento che ne avrebbe loro tolti i mezzi; si lagnarono che nella formola del giuramento non era espressa la condizione, *salva la fedeltà dovuta all'imperatore*, lo che essi ritenevano necessario per la tranquillità della loro coscienza, essendo da precedente giuramento legati a questo monarca (1). I consoli per ridurli all'ubbidienza marciarono contro di loro alla testa delle milizie milanesi, e portarono via i loro mobili, senza che questi oppo-nessero la più piccola resistenza. Passati due giorni, ultimo termine loro accordato, i milanesi presentaronsi di nuovo innanzi alle borgate di Lodi; ma tutti gli abitanti, uomini, donne, fanciulli, avevano abbandonate le proprie case, ed eransi rifugiati a Pizzighettone. I milanesi, dopo averle saccheggiate, le incendiarono (2).

Benchè involti in questa guerra civile nell'istante della più pericolosa invasione, i milanesi non si scoraggiarono. Essi faceano grande assegnamento sopra la resistenza che i loro alleati i bresciani doveano opporre a Federigo, e speravano che

(1) *Otto Morena, Hist. Laud.*, p. 935.

(2) *Ibid.*, p. 1003.

avrebbero lungo tempo trattenuti i nemici. Furono questi infatti attaccati dall'armata imperiale nei primi giorni di luglio, ma dopo aver resistito quindici giorni, spaventati dall'imminente loro pericolo, offrirono ostaggi ed una grossa somma di danaro per prezzo della pace (1).

Federico in mezzo al proprio campo tenne sul loro territorio una specie di dieta, in cui proclamò un regolamento intorno alla disciplina militare, il quale, non meno de' fatti storici, può farci conoscere la maniera con cui di que' tempi si guerreggiava, ed i costumi del secolo dodicesimo. Tale regolamento fu chiamato *la pace del principe*, perchè destinato a prevenire le querele nel campo.

Per impedire le battaglie private, conviene trovar mezzo di reprimere e punire legalmente le ingiurie; e questo infatti è lo scopo del primo articolo del regolamento, che proporzionando la pena alla qualità dell'insulto, sulla deposizione di due testimonj non congiunti dell'istante, ordina, a seconda dei casi, la confisca delle robe e del cavallo, il castigo delle verghe, la tosatura, e la scottatura della mascella, infine per gli omicidj la morte. Ma in mancanza di testimonj dovevano le cause d'ingiurie essere decise per un combattimento giudiziario; oppure, se due schiavi avevano parte nel processo, colla prova del ferro caldo.

Alcuni altri articoli sono destinati a proteggere i popoli ne' di cui territorj l'imperatore aveva stabilito di condurre l'armata. « Il soldato che

(1) *Radev. Frising.*, l. 1, c. 25.

» spoglia un mercante, sarà obbligato di restituire il doppio, e di giurare che ignorava che il derubato fosse mercanté: » onde pare che la mercatura fosse particolarmente protetta. « Quegli che abbrucierà una casa in città o in campagna, sarà battuto colle verghe, tosato e scottato alla mascella. Colui che troverà vasi pieni di vino, non li romperà nè taglierà i cerchi della botte, e si contenterà di prendere il vino. Quando l'armata s'impadronirà d'un castello, i soldati porteranno via tutto quanto vi si trova, ma non lo abbrucieranno senz'ordine del maresciallo. Quando un tedesco avrà ferito un italiano, se questi potrà provare con due testimonj d'aver giurata la pace, il tedesco sarà castigato ». I ventiquattro articoli ond'è composto questo regolamento, hanno tutti l'impronta dell'indisciplina e della barbarie; e se fu noto ai lombardi, non dovette ispirar loro troppa fiducia nell'armata che entrava in paese (1).

Nella stessa dieta furono citati i milanesi a comparire per giustificarsi della loro ribellione, e non avendo essi scosso ancora il giogo dell'impero in modo da non riconoscere una tal quale autorità

(1) Tale regolamento viene riferito per intero da Radevico, l. 1, c. 26. Un tedesco contemporaneo, e suddito di Federico, chiamato Guntero, fece un poema di 12 canti dei quattro libri d'Ottone di Frisinga, e del continuatore Radevico. Gli ha quasi sempre servilmente parafrasati ne' suoi versi, che pure sono i meno cattivi dei poeti storici di questo secolo. Egli tradusse perfino questo regolamento, l. vii, p. 101, ciò che forma una strana sorte di poesia. Il suo *Ligurinus* si stampò in Basilea del 1569 in seguito alla storia di Ottone di Frisinga per cura di Pitteo.

nel suo capo, ubbidirono alla citazione. I loro deputati, dopo aver giustificata la condotta dei milanesi, offerirono per taglia una ragguardevole somma di danaro, che fu dall' imperatore rifiutata. La dieta li dichiarò nemici dell' impero, e l' armata ebbe ordine di prepararsi all' assedio di Milano. I milanesi avevano posti mille cavalli al ponte di Cassano, il solo che avevano lasciato sull' Adda, che ingrossato dallo scioglimento delle nevi sembrava sufficiente a difendere il loro territorio, come l' aveva altre volte difeso contro le incursioni de' cremonesi. Ma il re boemo, scendendo lungo l'Adda fino a Cornaliano, ove il fiume è più largo, lanciossi in acqua alla testa della sua cavalleria, ed ora guadando, ora nuotando giunse all' opposta riva perdendo in questo tragitto duecento uomini sopraffatti dalla corrente (1). Alcuni drappelli di milanesi che marciavano lungo il fiume incontrarono il re di Boemia che si avanzava verso Cassano. Diedero questi il segno d' allarme alla cavalleria destinata alla difesa del ponte; la quale trovandosi esposta ad essere presa alle spalle non poteva senza pericolo restare in quella posizione: onde ripiegò subito verso Milano lontano poco più di dodici miglia dal fiume: e gli abitanti della campagna, sentendo che i nemici erano penetrati nel loro territorio, s' affrettarono di ripararsi entro le mura della città, cacciandosi avanti i loro bestiami, e trasportando i più preziosi averi: e come suole accadere, per iscusare la loro paura, magnificando

(1) *Otto Morena*, p. 107. - *Sire Raul*, p. 1180. - *Radevic. Frising.*, l. 1, c. 29. - *Guntherus in Ligurino*, l. VII, p. 105.

il numero de' nemici, accrebbero quella de' loro concittadini.

Poi ch'ebbe passato il ponte di Cassano col rimanente dell'armata, Federico invece d'avanzarsi sopra Milano, attaccò e prese il castello di Trezzo, indi quello di Melegnano, poi andò fino al fiume Lambro sulle di cui rive era posta l'antica città di Lodi. Mentre stava accampato su quelle rovine, i lodigiani, che forzati ad abbandonare l'incenerita patria eransi rifugiati a Pizzighettone, si presentarono a lui, portando nelle mani croci, siccome era uso dei supplicanti e chiedendo un nuovo ricinto per fabbricarvi la loro città distrutta dai milanesi. Federico accordò loro quello di Monteghezzone in riva all'Adda quattro miglia distante dalle rovine dell'antica Lodi; e su questo poggio che alquanto signoreggia il piano, fece porre in sua presenza la prima pietra della città che tuttora sussiste (1).

Intanto eransi recati al campo imperiale quasi tutti i marchesi ed altri feudatarj italiani, e le milizie della maggior parte della città; onde trovavansi colà riuniti più di quindici mila cavalli, e cento mila pedoni. Un gentiluomo tedesco, lusingandosi che i milanesi spaventati da tanto esercito non oserebbero uscire dalle loro mura, partì da Lodi con circa mille cavalli per segnalarsi con uno strepitoso fatto d'armi, insultando i nemici dell'imperatore fino sulle loro porte; ma fu ricevuto in modo dalle milizie milanesi, che dopo un ostinato

(1) *Otto Morena*, p. 1009. - *Joh. Bap. Villanovæ, Laudis Pomp. hist. ap. Grævium*, t. III, l. II, p. 863.

combattimento rimase sul campo di battaglia egli e quasi tutti i suoi soldati (1).

Due giorni dopo tale badalucco, il sei o l'otto d'agosto, come alcuni vogliono, l'imperatore andò ad accamparsi nel *Broglia* di Milano luogo destinato al passeggio fuori di porta romana (2). Immenso essendo il circuito delle mura affortificate esternamente da larga fossa piena d'acqua (3), conobbe Federico che non era possibile d'attaccar la città col montone, le torri mobili, ed altri ingegni militari, che impiegavansi allora negli assedj: e credette più prudente cosa di aspettare che l'immensa popolazione di Milano venisse dalla fame costretta ad arrendersi; lo che doveva accadere tra non molto, perchè que' cittadini, credendo impossibile il chiuderli da ogni banda, non avevan fatti grandissimi approvvigionamenti. Perciò l'imperatore divisè l'armata in sette squadre che pose innanzi alle porte, ordinando loro di coprirsi subito colle trincee.

Quella di queste squadre che più difficilmente poteva darsi mano colle altre, era capitanata dal conte palatino del Reno e dal duca di Svevia. I milanesi non tardarono ad accorgersi ch'era quasi segregata, ed avendola attaccata la prima notte, la posero in disordine. Ma il re boemo, accorso in ajuto de' suoi alleati, forzò i milanesi a ritirarsi

(1) *Radev. Frising.*, l. 1, c. 31.

(2) *Idea*, l. 1, c. 32. - *Sire Raul*, p. 1180.

(3) Radevico dice che la città aveva cento stadj di circuito. Questa misura greca ugualmente straniera allo storico tedesco ed agli assediati, non ci dà che un'idea assai inesatta. Le mura presenti hanno circa sei mila tese di lunghezza.

con perdita. Pochi giorni dopo gli assediati attaccarono il corpo comandato da Enrico duca d' Austria, ma furono ugualmente respinti.

A due o trecento passi fuori della porta romana eravi un antico monumento chiamato l' Arco de' romani; quattro arcate massicce di marmo formavano una specie di portico (1), al di sopra del quale ergevasi un' altissima torre ugualmente di marmo. Quaranta soldati milanesi eransi in questa rinchiusi, e quattunque non avessero comunicazione colla città, vi sostennero otto giorni d' assedio, finchè i tedeschi essendosi appostati sotto il portico medesimo, ove erano al sicuro dalle frecce e dalle pietre che si gittavano dall' alto, ruppero il vólto dell' edificio e forzarono gli assediati ad arrendersi (2). Federico fece porre sulla sommità di questa torre una petriera che, signoreggiando le mura della città, faceva grandissimo danno agli assediati.

D' altra parte i milanesi, in alcune scaramucce di non molta importanza, sorpresero i tedeschi, e tolsero loro sì grande quantità di cavalli che vendevansi cadauno per quattro soldi di terzuoli (3);

(1) Erarvi altravolta in tutte le piazze di Roma, e fors' anche in tutte le colonie romane, di tali portici, chiamati *archi di Giano*, e destinati a riparare i mercanti dal sole e dalla pioggia. L' arco di Giano quadrifronte nel Velabro di Roma è il solo che siasi conservato fino ai nostri giorni. La torre posta sull' uno e sull' altro erano opere posteriori de' tempi barbari.

(2) *Rad. Fris.*, l. 1, c. 38. - *Otto Morena*, p. 1013.

(3) Tre franchi. Le monete de' tempi d' Ottone erano state alterate assai: Federico le ristabilì. Il suo danaro d' argento pesava un danaro ed un grano; ma lasciò ugualmente in corso il danaro di terzuolo, pesante 18 grani con un terzo di

ma non ebbero ulteriori vantaggi. Fino dal cominciare della guerra provarono la fortuna contraria, e tutto loro riusciva male: nè solamente erano stati abbandonati dai loro alleati, ma li vedevano servir nel campo nemico. I cremonesi ed i pavesi abusavano del favore imperiale per rovinare le campagne, estirpando e bruciando i vigneti, i fichi, gli ulivi; atterravano le case, scannavano i prigionieri; e per dirlo in una parola, facevano la guerra con quella feroce barbarie cui s'abbandonano spesso i deboli esacerbati da lunga oppressione, ed inebriati dalla presente prosperità ⁽¹⁾. I milanesi miravano dall'alto delle mura la rovina delle loro campagne, e soffrivano al di dentro la fame e la moria; e molti del popolo che risguardavano siccome un sacro dovere l'ubbidienza all'imperatore, attribuivano alla vendetta del cielo queste per essi nuove calamità. Altri e specialmente la gioventù, mostravano maggior costanza; e nelle loro assemblee obbligavansi gli uni verso gli altri a sacrificare la vita per la salvezza della patria, e per l'onore della città.

Mentre i cittadini divisi di sentimento rimanevano in forse sul partito da prendersi, il conte di Biandrate, il principale e più potente gentiluomo di Milano, aveva saputo cattivarsi la benevolenza

fino e due di rame. Venti di questi grani formavano il soldo in discorso. Devo al conte Luigi Castiglione di Milano, ed alla sua ricca collezione di monete milanesi, tutte le mie teorie intorno alla storia monetaria di Lombardia, che gli antiquari hanno lasciata nella più profonda oscurità.

(1) *Rader. Frising.*, l. II, c. 39.

dei due partiti, e senza perdere il favore popolare, conservare il suo credito alla corte. Poi ch'ebbe scandagliato l'animo dell'imperatore, chiese ed ottenne dai consoli di adunare il popolo nella piazza pubblica. Allora rammentando ai suoi concittadini quanto aveva fatto egli medesimo per difesa della patria, ed il suo conosciuto attaccamento alla causa della libertà, il più grande dei beni, il solo per cui s'acquisti gloria combattendo, gli scongiurò a non prolungare una resistenza che omai non lasciava veruna speranza di felice fine; di cedere, non alle armi, ma alla fame, alla peste, più assai terribili nemici di Federico; di cedere a coloro cui i loro antenati non avevano sdegnato di sottomettersi, avendo malgrado il valore e la virtù loro ubbidito ai re transalpini, a Carlo Magno, al grande Ottone; di cedere perchè instabile è la fortuna, onde conservando illesa la loro patria potevano pure sperare di vederla un giorno ricuperare l'antico suo splendore (1).

Ai lombardi mancava quella ferma fiducia nel destino della loro repubblica, che avevano gli antichi romani; quella impossibilità di concepire altra esistenza fuori dell'indipendenza e della libertà; quella forza d'animo che si ostina contro le sventure per un sentimento superiore al freddo calcolo dei vantaggi e dei pericoli. La repubblica era ancora giovane, e la ricordanza della passata dipendenza indeboliva l'energia de' cittadini; le loro istituzioni non erano proprie a sostenere e

(1) *Rad. Fris.*, t. 1, c. 40. - *Ligur.*, l. viii, p. 114.

formare le virtù pubbliche; e non andavano debitori del valor loro, qual ch'ei si fosse, se non alla natura ed alla libertà, non già all'avvedutezza dei legislatori. Essi cedettero alle persuasioni del conte, e spedirono deputati a Federico il quale concedette loro tali vantaggiose condizioni cui ben potevano sottoporsi senza vergogna: obbligavansi i milanesi a rendere la libertà a Como ed a Lodi, a giurare fedeltà all'imperatore, a fabbricargli un palazzo a spese del comune, a pagargli in tre termini entro un anno nove mila marche d'argento, per guarentire la quale somma dovevano dare alcuni ostaggi, finalmente a rinunciare ai diritti reali ch'essi possedevano. L'imperatore dal suo canto prometteva che tre giorni dopo aver ricevuti gli ostaggi, allontanerebbe l'arma a dalle mura di Milano senza permettergliene l'ingresso. Venivan compresi nel trattato gli alleati di Milano, i tortonesi, i cremaschi e gl'isolani del lago di Como; sanzionando l'imperatore colla sua autorità la continuazione della loro alleanza e permettendo ai milanesi l'elezione dei consoli nella pubblica assemblea del popolo, a condizione che gli eletti gli giurassero fedeltà, e che altri deputati si presenterebbero a lui nelle seguenti calende di febbrajo a rinnovare il giuramento de' consoli. Per ultimo offeriva la sua mediazione per trattare la pace tra Milano ed i suoi alleati da un lato, e dall'altra parte le città di Cremona, Pavia, Novara, Como, Lodi e Vercelli a patto che fossero dalle due parti rilasciati i prigionieri: sul quale ultimo articolo acconsentì che nel caso che non potessero aver felice esito le trattative di pace, gl'italiani

potessero ritenere i rispettivi prigionieri, senza ch'egli avesse diritto di lagnarsene (1).

Ben lungi che la costituzione repubblicana di Milano e delle altre città dipendenti dall'alta signoria dell'impero fosse riconosciuta dalle leggi, queste città non aspiravano nemmeno apertamente all'indipendenza, ritenendo che il giuramento di fedeltà all'imperatore era una formalità di obbligo, e che per antico costume dovevasi pagare al medesimo una somma di denaro qualunque volta veniva in Italia; onde la tassa di nove mila marche imposta in quest'occasione ai milanesi non doveva sembrar loro esorbitante. La liberazione di Lodi e di Como era il solo articolo oneroso di questo trattato, sembrando gli altri convenuti tra uguali potentati (2); di modo che il trattato smentisce in parte il racconto degli storici imperiali, i quali mostrano Federico in quest'impresa sempre accompagnato dalla vittoria. Se i successi non fossero stati compensati dalle perdite non è supponibile che i milanesi avessero potuto ottenere così vantaggiose condizioni. Ma in tutto questo periodo non posso rinvenirsi che scrittori parziali di Federico (3).

(1) Questo trattato viene riportato intiero da Radevico Frisingense, l. II, c. 41.

(2) Il preambolo di questo trattato non ricorda nè l'umiliazione dei milanesi nell'implorare perdono, nè la clemenza dell'imperatore nell'accordarlo. Niente ritrovasi nella sua forma che sia più duro delle condizioni. Comincia con semplicità in tal modo. « In nomine Domini nostri Jesu Christi, » *haec est conventio per quam Mediolanenses in gratiam imperatoris redituri sunt et permansuri ».*

(3) Le nostre guide in questa parte di storia fino alla conquista di Milano sono tre scrittori contemporanei. Radevico

Tale convenzione fu sottoscritta il giorno 7 di settembre e non molto dopo, cioè il giorno della festa di san Martino, l'imperatore si trasferì a Roncaglia per presiedere la dieta del regno d'Italia, alla quale intervennero ventitre tra arcivescovi e vescovi delle principali diocesi, molti principi, duchi, marchesi e conti, i consoli ed i giudici di tutte le città. L'imperatore aveva con lui quattro legisti bolognesi discepoli di Guarnieri che in sul cominciare del secolo aveva introdotto nello studio di Bologna la scuola di giurisprudenza.

In niuna precedente dieta italiana eransi, siccome lo furono in quella, vilipesi i diritti del popolo.

canonico di Frisinga di cui ho già parlato, è il primo. Allicvo di Ottone di Frisinga di cui continuò la storia, adotta i suoi pregiudizj di famiglia, ed è come il maestro, appassionato ammiratore di Federico cui dedicò la sua storia, cercando ad ogni modo di dar risalto alla sua gloria, a spese dei suoi nemici. Pure non era insensibile all'entusiasmo della libertà, e siccome d'ordinario riporta estesamente gli atti originali, la verità traspira dalla sua narrazione aneora quando non è favorevole al suo eroe. Il secondo è Ottone Morena; magistrato lodigiano, ed impiegato da Federico nell'ufficio di giudice, scrisse una storia de' suoi tempi intitolata *Historia rerum laudensium* assai voluminosa, ed abbondante di curiose particolarità, ma segnata dell'impronta di quella servilità che io rimprovero ai legisti italiani, e piena d'invettive contro Milano. Abbiamo finalmente uno storico milanese, Sire laul, o Radolfo milanese, la di cui storia di Federico I sempre abbreviatissima, e probabilmente interpolata in più luoghi, c'istruisce assai più delle passioni de' lombardi, che dei fatti. Qualunque ella siasi, ci è pertanto preziosa, perchè Radolfo è il solo scrittore repubblicano di questo mezzo secolo, di cui siasi conservata l'opera, col di cui sussidio si possano rettificare gli esagerati racconti degli scrittori del contrario partito. Lessi pure, ma con pochissimo profitto, due scrittori tedeschi contemporanei *Otto de Sancto Blasio*, ed *Abbas Uspergensis, Chronicon*.

L'arcivescovo di Milano in un discorso di consuetudine rispondendo a quello pronunciato da Federico, diede il primo esempio di vile adulazione. I vescovi, che due secoli prima dominando essi le città, erano così caldi per l'indipendenza, furono i principali nemici della libertà dei popoli, dopo che le città ebbero scosso il giogo vescovile. « Spetta a voi (diceva il prelato milanese a Federico) spetta a voi a statuire intorno alle leggi, alla giustizia ed all'onore dell'impero; sappiate che vi fu accordato pieno diritto sui popoli per istabilire novelle leggi, e che la vostra volontà sola è la regola della giustizia: una lettera, una sentenza, un editto da voi emanati, diventano all'istante leggi del popolo. E per verità non è forse doveroso che il lavoro abbia la sua ricompensa? che colui che ha l'incarico di proteggerci, goda invece le dolcezze del comando? » (1)

Tale a un dipresso era il linguaggio de' legisti, approvando essi tutto quanto di basso e di servile si contiene nella giurisprudenza de' romani imperatori; usi a riguardare i libri di Giustiniano come la ragione scritta, e non altro conoscendo delle cose romane che i suoi padroni, univano le massime del dispotismo all'amore che professavano alla loro scienza, da cui riconoscevano la propria riputazione e la loro gloria. I legisti infatti fino alla fine delle repubbliche italiane ebbero sempre opinioni poco liberali.

Federico fece rivendicare dai suoi giureconsulti

(1) *Rad. Fris.* l. II, IV, p. 786. - *Guntheri Ligurinus*, l. XVIII, p. 124.

in faccia alla dieta i reali diritti di cui erasi a poco a poco spogliata la sua corona. Le prerogative imperiali reclamate da un principe vittorioso, alla testa di una potente armata, furono spiegate e difese con tutte le sottigliezze scolastiche e legali. I proprietari dei diritti signorili scoraggiati dalle nuove opinioni del clero, e trovandosi ugualmente incapaci di far fronte agli argomenti de' dottori bolognesi ed alle armi tedesche, s'appigliarono al partito di rassegnare tutti i loro privilegi al monarca. La dieta dichiarò che le *regalie* spettavano a lui solo, e che sotto il nome di regalia erano compresi i ducati, i marchesati, le contee, il diritto di coniar monete, i pedaggi, il diritto del *fodero*, ossia approvvisionamento, i tributi, i porti, i mulini, le pesche e tutti i redditi provenienti dai fiumi. Per ultimo aggiunse a tutto questo che i sudditi dell'impero dovevano pagare un testatico al suo capo (1).

Per altro Federico non fece uso di così ampie concessioni; nè forse era prudente il farlo. Confermò a tutti i diritti di cui erano possessori mercè un'annua corresponsione indicante l'alta signoria dell'impero. E per tal modo con apparente generosità aggiunse trenta mila talenti, dice Radevico che non suole impiegare che frasi classiche, all'entrate dell'impero. Furono verosimilmente trenta mila marche o trenta mila libbre d'argento, trovandosi queste valutazioni impiegate negli editti della stessa epoca.

La medesima dieta dichiarò pure di pertinenza dell'imperatore la nomina dei consoli e dei giudici,

(1) Otto Mor., p. 1019. - Radev. Fris., t. II, c. 7.

ma coll' assenso del popolo. Federico introdusse in quest'occasione un importante cambiamento nell'amministrazione della giustizia. Durante la dieta erano state prodotte, secondo l'antica consuetudine del regno, moltissime cause private, affinchè venissero giudicate dall'imperatore. Egli si lagnò d'essere sollecitato a pronunciare giudizj, dicendo che l'intera sua vita non basterebbe a ciò; ed in conseguenza incaricava in ogni diocesi delle incumbenze giudiziarie alcuni nuovi magistrati, detti *podestà*, ch'egli obbligavasi di nominare sempre stranieri alle città che dovevano reggere (1).

Tale innovazione apparentemente provocata dal solo amor di giustizia, poteva riuscir fatale alla libertà, ed ebbe infatti il preveduto effetto. I *podestà* bentosto vennero a contese coi consoli. I primi, siccome persone scelte dall'imperatore nella classe de' gentiluomini a lui più affezionati o in quella de' legisti, mostravansi sempre favorevoli al potere arbitrario; i secondi, nominati dal popolo, erano i campioni della libertà cui dovevano la propria esistenza. Quando l'imperatore conobbe questa rivalità, si prese cura d'abolire i consoli, onde rimanessero più potenti i *podestà*. Ciò diede luogo a quasi tutte le guerre che si accesero in appresso; ma è cosa notevole che avendo il popolo ottenuta intera libertà, non abolisse un'istituzione straniera, che aveva ricevuta dalle mani d'un sovrano. Rispettando l'ordine stabilito, conservò i *podestà* ch'egli stesso nominava, e coi *podestà* tenne vivo nel comune un lievito del

(1) *Facet. Fris.*, l. II, c. 6.

potere arbitrario; e quest' abitudine di riportarsi all'autorità d'un solo, costò in progresso a molte repubbliche la libertà.

Nella stessa dieta fu ratificata una legge intorno alla conservazione della pace, affatto opposta alle prerogative dei comuni; perciocchè a questi, siccome ai duchi, marchesi, conti, capitani, valvasori, si toglieva il diritto di far la guerra e la pace, di cui erano in possesso da tanto tempo: ma perchè tutti erano a parte dei disordini inseparabili dalle guerre private, niuno ardi opporsi ad una legge tanto favorevole all' umanità ⁽¹⁾.

Questa notabile dieta fu chiusa con un giudizio dell'imperatore intorno alla contesa che da lungo tempo agitavasi tra Piacenza e Cremona. La prima fu alleata dei milanesi, l'altra aveva mandate le sue milizie sotto le insegne di Federico; e ciò bastò a determinare il favore del principe, che fece atterrare le mura di Piacenza e le torri, e riempirne le fosse.

Tutto omai piegava ai voleri di Federico, il quale approfittando di tanta prosperità, faceva ansiosamente ricercare se nelle antiche provincie romane eravi alcun diritto da rivendicare all'impero: nell'antica divisione del quale erano toccate all'imperatore d'Occidente le isole di Corsica e di Sardegna. Mancando di miglior titolo, egli pensò di valersi di questo, e spedì i suoi commissarj ai pisani ed ai genovesi, ingiungendo loro di trasportarli in quelle isole. E perchè sì gli uni, che gli altri non si arresero alle sue domande, arse di sdegno contro di loro, e

(1) *Radev. Frisin.*, l. II, c. 7.

minacciò di sfogarlo sopra Genova⁽¹⁾. I genovesi dal canto loro non erano contenti della legge emanata dalla dieta intorno ai diritti reali; appoggiandosi ad antichi privilegi degl'imperatori, che li dispensavano da ogni tassa e da ogni servizio, a motivo della povertà delle loro montagne, e per ricompensarli della cura che si prendevano di difendere le coste dagli infedeli. Temendo che Federico facesse tener dietro i fatti alle minacce, uomini, donne, fanciulli, lavoravano notte e giorno con instancabile zelo per mettere la loro città in istato di vigorosa difesa, rinforzando le mura, coprendole di macchine da guerra, e facendo delle *piatta-forme* con alberi ed antenne di navi. Non trascurarono intanto di mandare una onorata deputazione di magistrati all'imperatore, tra i quali trovavasi pure lo storico Caffaro. Seppero questi così opportunamente impiegare l'accortezza e le ragioni, e mostrarsi ad un tempo sommessi e coraggiosi, che Federico si accontentò di ricevere dodici mila marche d'argento in tacitazione d'ogni sua pretesa⁽²⁾.

Supponeva l'imperatore che le decisioni della dieta di Roncaglia lo assolvessero dall'osservanza del trattato fatto coi milanesi, e quindi sottrasse Monza alla loro giurisdizione, quantunque loro avesse assicurato il possedimento di tutto il territorio, tranne Lodi e Como. Poco dopo li privò pure dei contadi della Martesana e del Seprio, investendone un nuovo signore; pose guarnigione tedesca nel castello di Trezzo, e per far cosa grata ai cremonesi,

(1) *Radev. Frisin.*, l. II, c. 9.

(2) *Caffari Annal. Gen.*, l. I, p. 270 e 271.

ordinò che si distruggessero le mura di Crema. Mandava in pari tempo a Milano il suo cancelliere per sostituire il podestà ai consoli in onta alla letterale convenzione del trattato di pace ⁽¹⁾; perchè il popolo risguardando quest'atto come un aperto oltraggio, prese furibondo le armi, e sforzò il cancelliere ad uscire all'istante dalla città: nè i Cremaschi avevano diversamente trattato il messo che loro recava l'ordine di atterrare le mura.

Prima che ciò accadesse, gran parte de' signori tedeschi che avevano accompagnato l'imperatore; eransi, dopo la sommissione di Milano, ritirati alle loro case, ed al cominciare dell'inverno l'armata di Federico trovavasi molto indebolita; oltre che erasi avanzata in parte verso Bologna per sostenere i deputati, che dovevano far eseguire nel territorio della Chiesa i decreti della dieta di Roncaglia. I milanesi, convinti che il sovrano credevasi disobbligato dall'osservanza dei trattati fatti coi sudditi; i milanesi che sapevano d'averlo offeso e non ignoravano quanto fosse proclive alla vendetta, credettero utile il prevenirla, e si prepararono subito alla guerra. L'imperatore teneva guarnigione nel castello di Trezzo, posto in riva all'Adda, quattro miglia al di sopra del ponte di Cassano; lo che aprivagli sempre la strada del territorio milanese, e toglieva a quegli abitanti il vantaggio di difendersi dietro i fiumi che da due lati cingono la loro diocesi. I milanesi attaccarono perciò Trezzo, e se ne impadronirono in tre giorni; ma non furono ugualmente

(1) *Sire Raul*, p. 1181, 1182. - *Otto Morena* p. 1021. - *Radev. Frisin.*, l. II, c. 21.

felici nell'attacco di Lodi che difende un altro passaggio dell' Adda (1).

L'imperatore conoscendosi troppo debole per punire all'istante tanti oltraggi, si limitò a denunciarli ad una corte plenaria che adunò ad Antimiacco presso Bologna. Il vescovo di Piacenza, quattunque città da lungo tempo alleata coi milanesi, si diffuse in invettive contro di questi, provocando un decreto della corte che metteva Milano al bando dell'impero, ed ordinava ai principi di riunirsi di nuovo per muovergli guerra.

Questa corte o dicta si occupò inoltre di altre gravissime cause. Adriano IV si lagnò della condotta de' messaggieri reali venuti a visitare il patrimonio della chiesa. Sosteneva il papa, che l'imperatore senza il suo assentimento non poteva mandare deputati a Roma, perchè quella città non era sottoposta ad altri che alla chiesa; che l'imperatore non poteva pretendere il dritto del *fodero* dal patrimonio di san Pietro se non quando recavasi a Roma per ricevere la corona dalle mani del papa; che i vescovi d'Italia sono bensì tenuti a prestargli il giuramento di fedeltà, ma non di vassallaggio; siccome non erano tenuti a ricevere i messaggieri imperiali ne' loro palazzi; per ultimo, che tutti i possedimenti della contessa Matilde essendo devoluti alla Santa Sede, spettavano al papa i tributi di Ferrara, di Massa, di tutto il territorio posto tra Acquapendente e Roma, del ducato di Spoleti e delle isole di Sardegna e di Corsica. A questi gravi contrasti un

(1) *Radev. Fris.* l. II, c. 32. - *Otto Morena*, p. 1023. - *Sire Raul.*, p. 1182.

altro se n'aggiunse assai più frivolo, ma forse più caldo rispetto allo stile adoperato dalla cancelleria imperiale nello scrivere al papa (1).

Rispondeva Federico, che i suoi messaggeri abitando ne' palazzi vescovili, abitavano in propria casa, perchè fabbricati sul suolo imperiale; che i vescovi non potevano esimersi dal dichiararsi suoi vassalli finchè rimanevano in possesso dei feudi dell'impero; per ultimo essere affatto insussistente la pretesa sovranità del papa nella città di Roma, mentre egli aveva il titolo di re dei romani.

La guerra di questo monarca coi milanesi e la vicina morte di Adriano non permisero, è vero, che questa lite s'inasprisse troppo, ma fu cagione che il senato romano, che ancora mantenevasi nemico de' papi, si rappacificasse coll'imperatore.

Nella disuguale contesa che i milanesi rinnovavano coll'imperatore, non contavano altri alleati che i cremaschi, popolo valoroso ma debole, ed i bresciani che nella precedente campagna non avevano dato prove di molta fermezza. I tortonesi o non osarono, o non hanno potuto soccorrerli. Federico aveva costretti gli abitanti di Piacenza e dell'Isola sul lago di Como a rinunciare all'alleanza de' milanesi per unirsi a lui; e le città di Como e di Lodi, già soggette ai milanesi, avevano prese le armi contro di loro. Lodi nuovamente fortificata con un ponte sull'Adda, apriva il territorio milanese ai nemici, padroni di quella città. Aggiungevansi a tali strettezze le campagne rovinato

(2) *Rad. Fris.*, l. II, c. 18-20, 30 e 31. - *Baron ad ann.* 1159, §§ 1-19.

nella precedente guerra, il tesoro esausto, la morte de' più bravi cittadini, per cui trovavansi in peggiori circostanze che all'epoca della prima invasione: di modo che la risoluzione ardita di dichiarar la guerra potrebbe chiamarsi stoltezza, se generosi motivi non l'avessero provocata. È nobile orgoglio il poter dire: siamo deboli, siamo abbandonati, saremo sterminati, chè non è in nostro potere di soggiogar la fortuna; ma questo residuo di ricchezze che possiamo sacrificare alla patria, questa rimanenza di vigore che sentiamo nelle nostre braccia, questo sangue libero che bolle ancora nelle nostre vene, dobbiamo pur consacrarli ad un nobile oggetto; noi non possediamo tutto ciò che per combattere il dispotismo; e non ci sottometeremo che allora quando, oltre aver perduta ogni speranza di vincere, ci sarà tolto ogni mezzo di resistenza. Con tali sentimenti, con tanta costanza, l'entusiasmo si perpetua, la seguente generazione vendica quella che soggiace, i despoti si snervano a forza di vincere, e sulle rovine delle città libere s'innalza di nuovo lo stendardo della libertà.

Federico non intraprese la seconda volta l'assedio di Milano, ma usando destramente di tutti i vantaggi che gli dava la facilità di entrare all'improvviso nel territorio milanese, di porsi in sicuro nel caso di sinistro evento, e della prevalenza della sua cavalleria tanto pel numero che per la disciplina, si limitò in quella estate a devastare le campagne de' suoi nemici, bruciando le messi, facendo atterrare o scorzare gli alberi fruttiferi, distruggendo ogni sorta di vettovaglie, e vietando sotto severissime pene il recar viveri a Milano,

per lo che faceva continuamente battere dalla cavalleria tutte le strade (1). I milanesi per altro che eransi anticipatamente provveduti, ed inoltre avevano stabilita una saggia parsimonia nella distribuzione de' viveri, videro con apparente non curanza la desolazione delle loro campagne.

In questo frattempo i cremonesi, avendo avuto qualche considerabile vantaggio sui bresciani, indussero l'imperatore a far l'assedio di Crema. Essi furono i primi ad accamparsi presso questa città il giorno 3 o 4 di luglio, raggiunti otto giorni dopo dall'imperatore con rinforzi che aveva ricevuto di Germania.

Crema è posta lungo il Serio in una paludosa pianura tra l'Adda e l'Oglio, ventiquattro miglia distante da Milano ed altrettante dalle montagne. Questa piuttosto borgata che città, che borgata allora si chiamava, era cinta di doppio muro, e d'una fossa piena d'acqua larga e profonda assai. I cremaschi, che non senza pena eransi sottratti alla dipendenza de' cremonesi, conservavano per Milano una fedeltà a tutta prova. Avvertiti del pericolo de' loro alleati, i milanesi destinarono Manfredi di Dugnano, uno de' loro consoli, a recarvisi con quattrocento pedoni ed alcuni cavalli, che promettevano di mantenere finchè durasse l'assedio, quantunque a tale epoca avendo Federico divisa la sua armata, danneggiasse già il territorio milanese (2). Anche i bresciani mandarono a Crema alcuni soccorsi.

(1) *Radev. Fris.*, l. II, c. 23.

(2) *Sirs Raul*, p. 1182.

Intanto gl'imperiali avevano, secondo l'antico costume, incominciato a lavorare intorno ad una linea di circonvallazione, per togliere alla città ogni comunicazione colla campagna ed assicurarsi ad un tempo dalle sortite-degli assediati. Ma questi non cessavano di molestarli; ed in un attacco che fecero mentre l'imperatore era lontano, combatterono con tanto valore che si mantennero superiori fino a notte, quantunque non avessero più di cento cavalli. Allorchè Federico tornò al campo, indispettito fieramente perchè i cremaschi avessero osato di battere le sue truppe, come avesse giusto motivo di farlo, ordinò che si appiccassero alcuni prigionieri in faccia alle mura. Gli assediati, credendosi in dovere di far uso del barbaro e talvolta impolitico diritto di rappresaglia, esposero sulle mura allo stesso supplicio un egual numero di tedeschi (1).

Allora Federico fece loro intimare da un araldo che ad alcun patto non farebbe loro grazia, essendo determinato di trattarli coll'estremo rigore: e per darne una barbara prova fece morire quattro ostaggi presi a Crema prima della guerra, e sei deputati che i milanesi mandavano a Piacenza, tra i quali un nipote dell'arcivescovo.

Alcuni giovanetti cremaschi trovavansi ancora come ostaggi in potere di Federico. Ei li fece attaccare ad una torre che doveva spingersi contro la città, mentre gli assediati con nove mangani o catapulte, sforzavansi di tenerla lontana. Sperava così Federico di costringere i cremaschi

(1) *Radev. Fris.*, l. II, c. 45, p. 823.

a non adoperare le loro macchine che minacciavano di spezzare la sua torre; pure non lasciava loro veruna speranza di salute, avendo fatti morire altri ostaggi; onde quand'anche i cremaschi per salvare quegli infelici avessero data la città, non erano perciò speranzosi di ottenere sopportabili condizioni. I padri di quelle sventurate vittime, armati sulle mura, mettevano lamentevoli grida, ma non lasciavano di combattere e di dirizzare le catapulte contro la torre che avanzavasi contro la città; ed uno di loro, secondo lo attesta Radevico di Frisinga, gridava ad alta voce a' suoi figliuoli (1): « Fortunati coloro che muoiono per la patria » e per la libertà! Non temete la morte, che può » sola oramai rendervi liberi. Se foste giunti alla » età nostra, non l'avreste voi disprezzata come » noi facciamo? Voi felici, che morite avanti di » temere come noi altri l'infamia delle nostre spose » e non udite le grida de' vostri figli che implorano pietà! Oh ci sia dato di seguirvi ben tosto! » e non rimanga veruno de' nostri vecchi seduto » sopra le ceneri della città! Possano chiudersi i » nostri occhi prima di vedere la santa nostra patria caduta tra l'empie mani de' cremonesi e » de' pavesi! »

La torre intanto, colpita dagli enormi sassi lanciati dalle catapulte minacciava rovina, l'armatura di travi era conquassata, e l'imperatore aveva ragione di temere che prima d'arrivare a' piè delle mura schiaccerebbe cadendo i guerrieri che portava. La fece perciò arretrare, e staccarne gli

(1) *Radev. Fris.*, l. II, c. 47. - *Gunt. Lig.*, l. I, p. 146.

ostaggi che la ricoprivano col loro corpo; de' quali nove furono trovati morti, quattro milanesi e cinque cremaschi, e tra i primi uno de' Posterla ed un Landriano, due delle principali famiglie di quella città; tra gli ultimi un giovane chierico. Altri due ostaggi erano gravemente feriti; molti erano tuttavia illesi (1).

Nè queste furono le sole atroci azioni che infamassero l'assedio di Crema; ma il dovere di storico non mi astringe ad intrattenermi più lungamente in mezzo a così ributtanti memorie.

I milanesi che desideravano divertire dall'assedio di Crema parte delle forze imperiali, assediaron il castello di Manerbio, che possedevano i tedeschi sul lago di Como; ma furono costretti a ritirarsi da certo conte Goswino (così è chiamato da Radevico) che con un corpo di truppe era stato spedito dall'imperatore in soccorso di Manerbio, e vi perdettero molti uomini. In pari tempo furono posti al bando dell'impero i piacentini per avere approvvigionato di viveri Milano e Crema (2).

Erano più di sei mesi che quest' ultima città era stata cinta d'assedio, nè l'imperatore si lasciava muovere dall'asprezza dell'inverno a renderlo men vivo. Fece riparare la torre mobile che gli assediati avevano rispinta, e costruirne un'altra, che, a fronte della più ostinata resistenza furono portate in tanta vicinanza della muraglia, che i balestrieri soprastavano agli assediati. (1160) Ma ciò che gli diede maggior speranza di condurre

(1) *Otto Mor.* p. 1037, 1139. - *Sire Raul*, p. 1183. - *Trist. Calchi Hist. patr.*, l. II, c. 48 e 49.

(2) *Radev. Frising.*, l. II, c. 48 e 49.

l'impresa a felice fine fu il tradimento di Marchese, principale ingegnere de' cremaschi, il quale corrotto da Federico, passato essendo nel campo imperiale, presiedette alla costruzione di nuove macchine contro quella città che aveva fin allora lungo tempo difesa (1). Egli consigliò l'imperatore a mettere sulle torri i migliori soldati ed i balestrai nella parte più elevata, perchè, dominando le mura, facessero ritrarre gli assediati dalle difese, mentre il fior de' guerrieri getterebbe dal primo piano i ponti sulle mura. Il rimanente dell'armata avanzavasi all'assalto tra l'una torre e l'altra, disposta a valersi della zappa e della scala, secondo che tornerebbe più in acconcio, tosto che vedessero abbassati i ponti levatoi. Dal canto loro gli assediati si ordinavano sulle mura, e coperti di mantelletti sforzavansi coi loro gatti o montoni adunchi d'impadronirsi o di rovesciare i ponti che dalle torri facevansi cadere sulle loro mura. Respinti più volte da queste, altre tante le ricuperarono, ributtando sempre valorosamente gli assalitori, tra i quali facevasi distinguere Ottone, conte palatino di Baviera, il primo a lanciarsi sulle mura, l'ultimo ad abbandonarle. Dopo aver perduto assai gente esposta alle frecce degli arcieri, senza che potessero nè difendersi nè vendicarsi, in sul cadere del giorno furono costretti d'abbandonare le mura esteriori e di ripiegarsi entro i secondi ripari, disposti in tutto a sostenere con ugual vigore un secondo assedio (2).

(1) *Otto Morena*, p. 1046.

(2) *Radev. Frising.*, l. II, c. 59 - *Otto Moren.* 1045, 1047. - *Guntheri Liguarius*, l. I, p. 148, 150.

Ma quando, durante la notte, riconobbero le poche forze che loro rimanevano, e numerarono i valorosi soldati che avevano perduti, quando videro le fosse colmate e quanto debole era il muro interno, abbandonaronsi alla disperazione. All'indomani proposero al patriarca d'Aquilea ed al duca di Baviera di entrare in trattato per la resa colla loro mediazione. Il patriarca assicurò i consoli che il solo mezzo di calmare la collera dell'imperatore era quello di darsi a discrezione.

Uno di loro, comprimendo il suo dolore, rispose non aver essi prese le armi contro Federico, ma bensì contro i cremonesi, risoluti di non servire che a Dio ed all'imperatore: che credevano d'aver fatto conoscere, che preferivano la morte ad una ingiusta schiavitù: che la loro alleanza coi milanesi non aveva avuto altro oggetto che quello di liberarsi dalla servitù: che l'avevano mantenuta fin che Dio lo permise, ma che ora erano sforzati di riguardare come un segno della celeste collera la disperata situazione cui trovavansi ridotti. Ed in fatti essi avevano ancora armi e viveri senza poterne far uso per salvezza della loro libertà. Il console pose fine al suo parlare, chiedendo che, poichè il vittorioso imperatore era pur determinato di castigare i suoi concittadini, non volesse almeno darli in mano ai loro più feroci nemici, i cremonesi.

Finalmente Federico si lasciò piegare ad offrir loro alcune condizioni, che vennero subito accettate. Permetteva loro di sortire dalla città colle mogli e figli portando in una sol volta sulle proprie spalle quanti effetti potevano. Rispetto alle

milizie sussidiarie di Milano e di Brescia volle che sortissero senz'armi e senza salmeria; ma permise a tutti, senza riserva, di recarsi dove più loro piacesse.

In forza di tale convenzione, il giorno 22 gennaio del 1160 gli abitanti di Crema, uomini, donne e fauciulli in numero di circa ventimila sortirono da questa sventurata città, avviandosi verso Milano. L'imperatore abbandonò Crema al saccheggio, dopo il quale i suoi soldati appiccaronvi il fuoco, ed i cremonesi atterrarono poi fino alle fondamenta tutto quanto aveva resistito all'incendio (1).

Il settembre del precedente anno era morto papa Adriano IV, quando la sua lite coll' imperatore incominciava a farsi acerba. Il collegio de' cardinali, raunatosi per dargli un successore, si divise fra due rivali; Rollando oriondo di Siena, canonico di Pisa, cardinale del titolo di san Marco e cancelliere della chiesa, fu eletto dagli uni; mentre dall'opposta fazione fu nominato Ottaviano, nobile romano, cardinale del titolo di santa Cecilia. Il primo ch'ebbe maggiori suffragi ed aveva il favor popolare, fu consacrato sotto nome di Alessandro III, e dalla chiesa riconosciuto pure per legittimo papa. Il secondo, che prese il nome di Vittore III, era spalleggiato dal senato e dalla nobiltà romana; ma è verosimile che fosse egli medesimo persuaso della illegittimità di sua elezione, poichè cercò il favore degli antagonisti dei papi e della libertà romana in Germania ed in Lombardia. Sperando Federico che questa doppia elezione

(1) *Radev. Fris.*, l. II, c. 62.

indebolirebbe la corte pontificia, convocò di sua propria autorità un concilio a Pavia, intimando ai due pontefici di presentarsi. Alessandro era stato fatto prigioniero dal suo rivale, e quantunque liberato dalla fazione popolare, non trovandosi abbastanza forte per sostenersi in Roma, dimorava ora in una ed ora in altra città a guisa di fuoruscito: pure rispose con fierezza, che il legittimo successore di san Pietro non era sottoposto al giudizio dell'imperatore, o dei concilj. All'opposto Vittore passò a Pavia e si guadagnò i suffragi di Federico e de' suoi vescovi; onde, nell'atto che fu confermata la di lui elezione, fulminò la scomunica contro Rollando o Alessandro III, il quale dal canto suo scagliò tutti i fulmini della chiesa sul capo di Federico, e dichiarò i suoi sudditi sciolti dal giuramento di fedeltà (1).

La caduta di Crema non aveva scoraggiati i milanesi, i quali per l'alleanza che contratta avevano

(1) *Baron. ad ann. 1159, § 70 et seq. - Vita Alexand. papæ III a Card. Arragon., t. III, Rer. Ital., p. 448-450.*

Qui incominciamo a far uso della storia di Alessandro III, scritta da un autore contemporaneo e raccolta con alcune altre dal cardinale di Arragona. Questa preziosa opera ci compensa di quella di Radevico che termina poco dopo quest'epoca. Essa devesi piuttosto riguardare come la storia della guerra di Lombardia, che come quella del pontefice. Questa storia, ordinatamente scritta, è particolarizzata in modo che ben si conosce dettata da un testimonio oculare; e vi si trova tutta quella imparzialità che può pretendersi da una storia scritta in mezzo alle guerre civili. Sembra probabile che l'autore morisse prima di papa Alessandro, poichè il racconto non arriva che fino al 1178. Le altre due vite, quasi contemporanee, dello stesso papa raccolte da Amalrico Augerio e da Bernardo Guidone, non meritano pure di essere ricordate.

col legittimo pontefice, univano la loro causa a quella di mezza l'Europa ed ammorzavano lo zelo de' loro nemici. Inoltre i tedeschi, dopo aver sostenuta una così lunga e penosa campagna, sospiravano pel ritorno alla loro patria; onde Federico, quantunque rimasto in Lombardia per continuar la guerra, si trovò obbligato di licenziare la maggior parte della sua armata ⁽¹⁾, non ritenendo presso di sè che suo cugino il duca Federico, figliuolo di Corrado, i due conti palatini Corrado ed Ottone coi loro vassalli, i vassalli proprij e gl'italiani della sua fazione. Conoscendo di non avere forze superiori a quelle de' nemici, nel 1160 si limitò a fare la guerra guerriata.

Il fatto di Cassano fu il più importante di questa campagna. I milanesi avendo posto l'assedio a quel castello occupato dalle truppe imperiali, Federico marciò il nove agosto per soccorrere gli assediati con alcune milizie pavesi, tutte quelle di Novara, di Vercelli e di Como, i vassalli di Seprio e della Martesana, il marchese di Monferrato ed il conte di Biandrate. Un rinforzo condotto dal duca di Boemia lo raggiunse quando già trovavasi in faccia all'armata repubblicana, ch'egli circondò da ogni banda, togliendole la comunicazione con Milano. Allorchè i consoli s'avvidero della difficile situazione cui erano ridotti, non volendo dar

(1) *Otto Mor.*, p. 1061. - *Radev. Fris.*, l. II, c. 75. Questa è l'ultima notizia che prendiamo da così pregevole scrittore, il quale dettò la sua storia lo stesso anno 1160, e la terminò allorchè furono licenziate le truppe allemanne. Alla stessa epoca termina Guntero il suo poema; onde dei tedeschi non ci rimangono che Ottone da san Biagio e l'abate Uspergensc. Sussidio assai debole.

tempo ai soldati di conoscere il comune pericolo e non esporli a soffrire la fame, ordinarono di attaccare all'istante i nemici. Opposero ai tedeschi ed all'imperatore i battaglioni di porta Romana e di porta Orientale, confidando loro la guardia del carroccio, perchè l'ardore con cui difenderebbero quel sacro deposito gli uguagliasse per lo meno ai tedeschi, più di loro esperti nell'arte militare. Collocarono i battaglioni delle altre due porte e gli ausiliarj bresciani contro gl'italiani. Il valor personale di Federico, sormontando ogni ostacolo, penetrò fino al carroccio, uccise i buoi che lo conducevano, atterrò la croce dorata ond'era ornato, e prese lo stendardo del comune. Ma intanto l'altra ala dei milanesi trionfava compiutamente degl'imperiali, di modo che le due armate credevano ugualmente d'aver guadagnata la battaglia, quando una violenta pioggia obbligò i combattenti a separarsi. Rientrando nel campo l'ala vittoriosa dei milanesi, conobbe la rotta avuta dall'altra; perlocchè insofferenti dell'affronto fatto al carroccio, uscirono tutti di nuovo per attaccare l'imperatore, il quale avendo perduto molti suoi valorosi soldati e trovandosi separato dai novaresi ch'erano fuggiti, abbandonò precipitosamente i prigionieri ed i suoi bagagli. I repubblicani, paghi d'aver veduto l'imperatore fuggire dinanzi a loro, rientrarono trionfanti in Milano carichi delle sue spoglie (1).

Il susseguente giorno furono ugualmente rotte le milizie cremonesi e lodigiane, che marciavano con un convoglio d'approvvigionamenti in

(1) *Otto Morena, Hist. Laud.*, p. 1087.

soccorso dell'imperatore: ed in pari tempo gli assediati del castello di Cassano piombarono improvvisamente addosso alle poche truppe rimaste nel campo, e bruciate le macchine dei milanesi, gli sforzarono a levar l'assedio malgrado tutti i vantaggi riportati il precedente giorno.

Prima di porsi ai quartieri d'inverno in Pavia, Federico radunò i feudatari italiani e gli obbligò sotto la santità del giuramento di raggiungere con tutte le loro forze i suoi stendardi nella veggente primavera. Si annoverano con dispiacere tra costoro il marchese Obizzo Malaspina ed il conte di Biandrate, che in principio della guerra avevano combattuto per una causa più nobile. (1).

(1161) Alcune scaramucce di nessun conto aprirono la campagna del 1161. Il giorno sedici di marzo i lodigiani ed i piacentini, senza che gli uni sapessero degli altri, andarono nel bosco di Bulchignano posto al confine dei loro territorj per sorprendersi reciprocamente con un'imboscata, e vi stettero tutta la notte senz'avvedersi della prossimità del nemico: ma essendosene in sul far del giorno accorti i piacentini, approfittarono della sorpresa dei lodigiani e li fecero quasi tutti prigionieri.

Intanto vergognandosi i tedeschi che l'imperatore rimanesse come abbandonato in mezzo ai lombardi, verso la metà di giugno valicarono le Alpi per venire in suo soccorso. La loro armata di quasi cento mila uomini si congiunse a Federico avanti il raccolto; ond'egli postosi alla loro testa potè

(1) *Otto Morena, Hist. Laud.*, p. 1087.

avanzarsi nel territorio milanese, e bruciarne le biade ancora immature fino alla distanza di dodici in quindici miglia dalla città. I milanesi tentarono più volte inutilmente di scacciare il nemico dal loro territorio, ma rimasero perdenti in quasi tutti gl'incontri (1).

Quando poi in settembre s'avvicinavano a maturità i secondi raccolti, il miglio e la saggina (2), Federico invase di nuovo il territorio milanese e consumò queste derrate col fuoco, come aveva prima distrutte le biade. In tutto il rimanente della campagna i vantaggi e le perdite si compensarono da ambe le parti; di modo che i soli fatti notabili sono le crudeltà dell'imperatore verso i prigionieri cui faceva tagliar le mani o appiccare.

Al cominciar dell'inverno Federico stabilì il suo campo a Lodi, facendo in pari tempo fortificare Rivalta Secca e san Gervasio per impedire la comunicazione tra Milano, Brescia e Piacenza, di maniera che i milanesi non potevano procacciarsi le vittovaglie da queste due città. Ad accrescere le angustie di questi, oltre la ruina quasi totale

(1) *Otto de Sancto Blasio in Chron. c. 16 Scrip. Rer. Ital.*, t. vi, p. 874.

(2) Morena nel suo barbaro latino li chiamava *blava*, che è la biada degl'italiani, vocabolo adoperato per indicare il raccolto d'autunno e sopra tutto il miglio, il gran turco, ed il miglio africano, o saggina (*holcus sorgum*). Non è ben noto il tempo in cui gl'italiani abbiano incominciato a coltivare queste piante così preziose all'uomo; pare nondimeno, che la saggina sia stata recata in Italia dagli arabi accantonati nel regno di Napoli, o da' pisani marinaj, ma non si estese la coltivazione di essa se non al xii secolo all'incirca. Il gran turco poi (*zea mays*) benchè così chiamato, è natio dell'America, e non fu recato in Europa prima del xvi secolo.

delle loro campagne, s'aggiunse un fatale incendio che consumò due quartieri della città, ov' erano posti quasi tutti i granai, talchè in sul cominciare dell' inverno mancavano già quasi i viveri. (1162) L'imperatore che non ignorava le sventure de' suoi nemici, faceva crudelmente punire coloro che si attentavano d'introdurre vittovaglie in Milano, cosicchè in un solo giorno rimasero senza mani venticinque paesani che i suoi soldati avevano trovati carichi di munizioni (1). Perlocchè conobbero i milanesi essere loro impossibile di giungere con sì scarse provvisioni fino al nuovo raccolto, che pure dovevano credere che verrebbe, siccome il precedente, distrutto dai nemici. In tale guisa ciò che la forza delle armi non ottenne, si conseguì dall'onnipotenza della fame. I consoli spedirono all'imperatore, che allora soggiornava a Lodi, deputati ad offrire umili condizioni di pace, cioè di demolire, in attestato di sommissione, le mura in sei luoghi, e di ricevere in avvenire i podestà che avrebbe voluto mandarvi. Ma Federico rispose ai loro deputati che non isperassero grazia finchè non gli si arrendessero senza condizione, abbandonandosi affatto alla sua clemenza. Allorchè si ebbe in Milano tale risposta, i magistrati protestarono invano di non voler rinunciare alla libertà che perdendo la vita, perciocchè il popolo ammutinato trionfò della loro resistenza e gli obbligò a sottomettersi (2).

(1) *Sire Raul.*, p. 1186.

(2) *Otto Morena*, p. 1099. È verò, che l'imperatore lasciava in loro arbitrio di arrendersi a discrezione o sotto così dure condizioni, che i suoi medesimi cortigiani non credevano eseguibili; e perciò s'appigliarono al primo partito. *Burchardi Ep. de Excid. Med.*, t. vi, *Rer. Ital.*, p. 915.

Cedendo al volere del popolo gli otto consoli con altri otto cavalieri si presentarono il giorno primo di marzo al palazzo dell'imperatore in Lodi, e tenendo la spada nuda in mano si arresero a discrezione in nome della città. Giurarono nello stesso tempo d'essere disposti ad ubbidire a tutti gli ordini imperiali; giuramento che verrebbe rinnovato da tutti i milanesi. Tre giorni dopo richiese l'imperatore che trecento cavalieri venissero a deporre ai suoi piedi le loro spade e i trentasei stendardi del comune. In tale occasione Guintellino, capo degl'ingegneri, gli portò pure le chiavi della città. Allora l'imperatore, senza per altro far conoscere le sue intenzioni, domandò che venissero al suo campo tutti quelli ch'erano stati consoli negli ultimi tre anni, e gli si recassero tutti gli stendardi della città; umiliante cerimonia cui i milanesi si sottomisero il susseguente martedì.

I cittadini di tre quartieri della città andavano avanti al carroccio portando in mano supplicevoli croci, e quelli degli altri tre chiudevano la processione. Quando il sacro carro fu a vista dell'imperatore, i trombetti della signoria fecero per l'ultima volta eccheggiar l'aria del clangore delle trombe; l'albero su cui sventolava lo stendardo s'abbassò come spontaneamente innanzi al trono, e non fu rialzato senz'ordine di Federico. Il carroccio con novantaquattro stendardi furono in seguito dati ai tedeschi. Allora uno de' consoli milanesi si fece ad arringare l'imperatore supplicandolo d'usare misericordia alla sua patria. Tutto il popolo si gettò subito ginocchione, domandando perdono in nome delle croci che portava. Il conte

di Biandrate che militava sotto Federico, prendendo una croce di mano a quelli contro cui aveva poc'anzi combattuto e a pro di cui per lo innanzi serviva, si prostrò innanzi al trono domandando grazia per loro. Tutta la corte, tutta l'armata piangeva a così compassionevole spettacolo; e soltanto non iscorgevasi verun indizio di commozione sul volto dell'imperatore. Diffidando della sensibilità della consorte, non aveale permesso di assistere a questa cerimonia; perchè i milanesi non potendo avvicinarsi, gettavano verso le sue finestre le croci che erano portate e che dovevano parlare per loro. Federico poi ch'ebbe ricevuto il giuramento di fedeltà da tutti quelli che accompagnavano il carroccio, e scelti quattrocento ostaggi, ordinò al popolo di tornare a Milano, di demolire le sei porte della città ed i muri attigui, e di riempire la fossa ond'egli potesse liberamente entrare colla sua armata. Dietro loro mandò pure sei gentiluomini tedeschi e sei lombardi, tra i quali lo storico Morena, per ricevere il giuramento di fedeltà da coloro ch'erano rimasti in Milano, e rievocò la sentenza che aveva posti i milanesi al bando dell'impero.

Erano omai dieci giorni passati dopo la resa della città, ed il vincitore in cambio di occuparla colle sue truppe conduceva l'armata da Lodi a Pavia, ove rimaneva otto giorni, senza manifestare le sue intenzioni. Finalmente il 16 di marzo ordinò ai consoli di Milano di far sortire tutti gli abitanti del circondario dalle mura: misteriosi ordini che i magistrati eseguirono tremando. Molti cittadini rifugiaronsi in Pavia, in Lodi, in Bergamo

in Como e nelle altre città lombarde; ma la maggior parte della popolazione aspettò l'imperatore fuori delle mura, avendo tutti, uomini, donne e fanciulli abbandonato le proprie case, che non sapevano se avrebbero più rivedute; e Milano rimase affatto deserta.

L'imperatore comparve alla testa delle sue truppe il giorno 25 di marzo, e pubblicò finalmente la sentenza da lungo tempo sospesa: che Milano doveva atterrarsi fino alle fondamenta, ed il nome dei milanesi cancellarsi dalla nota delle nazioni lombarde. All'istante i quartieri della città furono consegnati ai più caldi nemici con ordine di distruggerli; la porta Orientale ai lodigiani, la Romana ai cremonesi, la Ticinese ai pavesi, la Vercellina ai novaresi, la Comacina ai comaschi, e porta Nuova ai vassalli del Seprio e della Martesana. L'armata imperiale attese con tanto ardore alla distruzione di Milano, che dopo sei giorni di travaglio non rimaneva in piedi la cinquantesima parte delle case. L'imperatore ritornò a Pavia la domenica delle palme (1).

(1) *Otto Mor.*, p. 1103, 1105. - *Sire Raul.*, p. 1187. - *Otto de Sancto Blasio*, c. 16, p. 875. - *Trist. Calchi Hist. patr.*, l. x, p. 253. - *Galv. Flamma, Manip. Flor.*, c. 189, p. 642. - Veggasì sopra tutto, *Epist. Burchardi Notarii Imp. ad Nicol. Sigebergensium abbatem*, t. vi, *Rer. Ital.*, p. 915-918. Abbiamo in questa lettera un assai circostanziato racconto della ruina di Milano e dell'impressione che fece sui tedeschi la vittoria dell'imperatore.

CAPITOLO X.

Oppressione dell'Italia. — Lega lombarda — Sua resistenza all'imperatore. — Fondazione di Alessandria.

(1162-1168) **LA** vittoria ottenuta da Federico sovra la prima città d'Italia e l'acerbo castigo inflitto si celebrarono dai partigiani dell'impero come un nobile e glorioso trionfo, come un luminoso atto di giustizia di un grande monarca: i deputati delle provincie, i vescovi, i conti, i marchesi, i podestà, i consoli delle città s'affrettarono di recarsi a Pavia per congratularsi coll'imperatore di sì glorioso avvenimento; e quando si presentò loro coll'imperatrice ornato dell'impeiale diadema, ch'egli aveva giurato di non portare finchè non avesse soggiogati i milanesi, fu accolto coi più caldi e rumorosi applausi (1). I bresciani ed i piacentini che vedevano nella perdita di Milano l'estrema rovina della libertà, cercarono, sottomettendosi alle più odiose condizioni, di calmare la collera di Federico. Essi atterrarono le torri e le muraglie delle

(1) *Otto Mor.*, p. 1105, 1107. — *Trist. Calc. Hist. patr.*, l. 2, p. 256. — *Joh. Bap. Villan. Hist. Laud. Pomp.*, l. 2, p. 875.

loro città, ne colmarono le fosse, pagarono enormi tributi, e ricevettero il podestà mandatogli dall'imperatore. Tutto piegava innanzi a lui, ed universale era il terrore; sicchè poteva omai lusingarsi d'aver assicurato il suo trono contro qualunque avvenimento. Ma il potere fondato sul terrore non è stabile, finchè la nazione non sia compiutamente avvilita: e quantunque in que' primi istanti estremo fosse il terrore, il carattere lombardo non aveva ancora perduta tutta la sua elasticità, e se piegò alcun tempo sotto l'oppressione, non fu che per rialzarsi con maggior forza. I fuorusciti milanesi, passando d'una in altra città, raccontavano agli uomini, com'essi una volta liberi, la deplorabile ruina della loro patria, la caduta di quelle mura difese con tanta bravura, l'incendio e la profanazione delle chiese, la rapina o la dispersione delle reliquie e delle sacre immagini, e le vessazioni d'ogni maniera che dopo distrutta la loro città facevansi soffrire agli sventurati loro concittadini. Non saziavansi di andar replicando come il vescovo di Liegi e Pietro de' Cunin, che successivamente li governarono, non contenti di averli divisi in quattro borgate, che per loro ordine avean dovuto fabbricare due miglia lontano dalla città, pigliavansi le loro messi, s'appropriavano i poderi, accrescevano i tributi, e gli sforzavano a trasportare essi medesimi i materiali della distrutta città per innalzare castella e palagi all'imperatore (1). Generose lagrime cadevano loro

(1) *Sire Raul.*, p. 1188. - *Galv. Flam. Manip. Flor.*, c. 192, p. 644. - *Bern. Corio, Stor. milanese*, par. I, p. 54.

dagli occhi quando descrivevano le battaglie che avevano sostenute, e que' gloriosi giorni ne' quali, in mezzo ai pericoli e mancanti d'ogni cosa, pure credevansi ancora felici finchè vedevansi armati per difesa della patria.

Le grandi sventure sogliono soffocare le antiche nimistà. Pavia, Cremona, Lodi, Bergamo, Como, avevano aperte le loro porte ai rifugiati. Anche in mezzo alle guerre nazionali i legami dell'ospitalità riunivano le famiglie delle vicine città; ed accoglievansi cordialmente al desco coloro contro i quali poc' anzi per onore della propria città si era combattuto. I racconti de' milanesi s'imprimevano più profondamente nell'animo degli uditori dopo che i partigiani dell'impero incominciarono ad esperimentare ancor essi i funesti effetti della loro vittoria. Aveva bensì Federico permesso ai cremonesi, ai pavesi, ai lodigiani di eleggersi i loro consoli; ma aveva mandati podestà a Ferrara, a Bologna, a Faenza, ad Imola, a Parma, a Como, a Novara, città che pur non erano alleate ai milanesi o che anzi avevano mandate le loro milizie in soccorso dell'imperatore: e quando in sul finire dell'estate questi passò in Germania, lasciava in Italia Rainaldo cancelliere dell'impero, ed arcivescovo eletto di Colonia, in qualità di suo luogotenente generale, il quale rese indistintamente più grave a tutti i lombardi il giogo loro imposto.

Niuna scrittura ci fa meglio conoscere il terrore da cui erano compresi gl'italiani, quanto gli annali genovesi. Siccome lo storico Caffaro gli andava dettando anno per anno, conservarono dopo tanti secoli l'impressione del momento. Perciò lo stesso

scrittore che con tanto entusiasmo aveva descritto l'universale ardore dimostrato dai genovesi, quando nel 1158 temendo d'essere attaccati dall'imperatore, rialzarono e rinforzarono le loro mura (1), parlando poscia delle fresche vittorie di Federico adopera le più lusinghiere frasi, chiamandolo *l'imperatore sempre augusto, sempre trionfante, quello che innalzò l'impero al più alto grado di gloria* (2). Infatti i genovesi spedirono una deputazione a Federico per congratularsi seco lui della sua vittoria, ed assicurarlo della loro sommissione. E perchè nel tempo medesimo gli offrirono una flotta per valersene nella sua guerra di Sicilia, ottennero da lui un atto che ci fu conservato, col quale accorda ai consoli di Genova il diritto di chiamare sotto le loro bandiere in tempo di guerra gli abitanti della costa ligure da Monaco fino a Porto Venere, vale a dire di quasi tutto l'attual territorio della repubblica; salva però sempre la fedeltà che questi vassalli di second'ordine dovevano all'impero, ed il diritto di giustizia de' conti e dei marchesi. Riconfermò al popolo il diritto di eleggere i suoi consoli, ed accordò in feudo ai genovesi Siracusa ed altri duecento cinquanta feudi nella valle di Noto, promettendogliene loro il possesso all'istante che col loro ajuto sarebbesi impadronito della Sicilia. Concedette inoltre a' genovesi con pregiudizio de' provenzali il privilegio esclusivo di commerciare in tutti i luoghi marittimi, non escluso lo stato di Venezia, qualora i veneziani

(1) *Caffari Ann. Genuenses*, l. 1, p. 271.

(2) *Idem.*, p. 278.

non riacquistassero la sua grazia. Li dispensò pure dal militare per lui, tranne sulle coste della Provenza e delle due Sicilie; e per ultimo si obbligò a non far la pace con Guglielmo re di Napoli, o con i suoi successori senza il libero assenso dei consoli genovesi (1).

Mentre con questi speciosi privilegi pareva che Federico esentasse i soli genovesi dal giogo che aveva imposto alle altre città, si offerse arbitro delle contese che avevano coi pisani, perchè desiderava di rendere la pace a' due popoli, onde valersi a proprio vantaggio delle loro armi. La guerra che allora facevansi le due repubbliche ebbe principio in Costantinopoli, ove ambedue avevano stabilita una colonia. I pisani trovandosi colà in numero di due mila, mal soffrivano nel commercio di quella capitale la concorrenza de' genovesi, la di cui colonia non contava più di trecento uomini; perciò gli attaccarono, e senza che il governo greco, testimonio di tanta violenza, osasse d'immediarsi nella contesa dei mercadanti bellicosissimi ch'egli accarezzava e temeva, gli spogliarono affatto e cacciarono dalla città. I genovesi disponevansi appunto a vendicare sul mar tirreno l'affronto fatto ai loro concittadini quando Federico usò della sua autorità per far loro deporre le armi. I deputati delle due città rivali dovettero firmare in Torino una tregua colla quale s'obbligavano di non riprendere le armi finchè l'imperatore non

(1) Questo trattato viene riportato per intero dal Muratori. *Antiqu. Ital. Diss. XLVIII*, t. iv, p. 253.

pronunciasse la sua sentenza dopo tornato dalla Germania (1).

(1163) Quando l'imperatore tornò in Italia in sul finire del 1163, non più come conquistatore ma come padrone, trovò queste due città sommanente invelenite l'una contro all'altra da un novello argomento di discordia. Avevano i pisani, come si disse a suo luogo, conquistata già da un secolo l'isola di Sardegna, e ne avevano dato in feudo le signorie a molti loro gentiluomini. Ma questi feudatarj, trovandosi lontani dalla metropoli, eransi quasi emancipati da ogni soggezione e resi sovrani indipendenti, spalleggiati dall'alleanza de' genovesi che possedevano alcune fortezze in Sardegna. Quest'isola era allora caduta quasi tutta in potere dei quattro signori, di Gallura, di Logodoro, di Arborea e di Cagliari, i quali col titolo di giudici vivevano con fasto reale. Barisone giudice d'Arborea che discendeva dall'antica famiglia Sardi di Pisa (posta in possesso d'Arborea quando i pisani conquistarono la Sardegna) essendo di questi tempi andato a Genova, trovò che due suoi compatriotti erano stati innalzati alle principali magistrature della repubblica. Corso Sismondi era console del comune e Sismondi Muscula console delle liti (2). Propose loro di riporre tutta l'isola sotto l'alta signoria di Genova, a condizione d'ajutarlo ad allargare la propria autorità. Federico sempre avido di

(1) *Caffari Ann. Gen.*, p. 280-283. - *Breviarium Pisane Hist.* l. II. p. 268. - *Marang.*, *Cronache di Pisa. Scrip. Etr.*, t. I, p. 387.

(2) *Obertus Cancel.*, *Ann. Gen.* l. II, p. 292.

ricquistare gli antichi dominj dell'impero romano, non avea per anco potuto far valere (1164) i suoi pretesi diritti sulla Sardegna: a lui pertanto si presentò in Fano Barisone, offrendogli l'omaggio dell'isola di Sardegna e un canone di quattro mila marche a titolo di tributo, a condizione che l'imperatore volesse riconoscere i suoi diritti o piuttosto le sue orgogliose pretese, ed investirlo del regno sardo. I consoli genovesi Corso Sismondi e Baldizzo Us-smari, deputati del comune presso Federico, dovevano dare guarentia per Barisone e promettere l'assistenza della loro flotta per metterlo al possesso del nuovo regno, ch'egli doveva poi sempre mantenere legio e devoto alla repubblica di Genova.

Tosto che i consoli pisani, che pure trovavansi alla corte di Federico, ebbero sentore di questo trattato, ricamarono altamente contro la concessione che l'imperatore era per fargli, rimostrando che la Sardegna era una proprietà di Pisa e che Barisone, il quale aveva la sciocca vanità di aspirare allo splendore della corona, era vassallo e livellario della loro repubblica. I consoli genovesi che fino allora non eransi più che tanto interessati alle proposizioni fatte dal giudice d'Arborea, abbracciarono subito la sua difesa per dar peso alle loro pretese sulla Sardegna, ed impedire che non fossero dall'imperatore riconosciuti i titoli dei loro rivali. Ma questi senza prendersi troppa cura di scandagliare il merito della causa, s'affrettò d'accettare il danaro che venivagli offerto per una corona che non gli apparteneva; e fece stendere dai suoi notaj un diploma col quale dichiarava Barisone re di Sardegna;

dopo di che domandavagli le quattro mila marche promesse (1).

Il giudice d' Arborea, costretto d'imitare il fasto della corte e largamente spendendo, aveva omai consunti que' tesori che il ristretto vivere tra i suoi rustici vassalli gli faceva credere inesauribili. Di modo che quando Federico gli accordò il diploma sì lungo tempo desiderato, il nuovo re non aveva la somma convenuta. Vero è ch'egli disponevasi a stabilire nella sua isola le imposte di cui vedeva aggravati i popoli del continente, e protestando che i suoi sudditi, abbagliati dallo splendore della nuova dignità, s'addosserebbero con piacere le spese del trono, chiedeva a Federico di rientrare nella sua isola ond'essere in grado di soddisfare in breve al suo debito; ma l'imperatore dichiarò che non gli avrebbe permesso di allontanarsi dalla sua corte senza aver prima mantenute le sue promesse.

I consoli genovesi che avevano favoreggiata la sua causa più per soddisfare al loro odio contro di Pisa che per affetto che portassero a Barisone, si risolsero di soccorrerlo. Nè pagarono soltanto le quattro mila marche dovute all'imperatore; chè vi aggiunsero altre più ragguardevoli somme per accompagnarlo con un'armata in Sardegna; ma perchè risguardavano la sua persona come la sola cauzione del loro credito, non gli permisero mai di sbarcare nella sua isola; e dopo essere rimasto alcun tempo in faccia ad Arborea sospettando che li

(1) *Obertus Cancel., Ann. Genuens.*, p. 293, 294. - *Breviar., Pisanae Hist.*, p. 175, 176. - *B. Marangoni, Cron. di Pisa* p. 394.

tradisse e si accomodasse di nuovo coi pisani, lo ricondussero a Genova ove lo tennero prigioniero per i suoi debiti (1).

Intanto i giudici di Gallura e di Logodoro avendo rinnovato il loro giuramento di fedeltà ai pisani, avevano coi soccorsi della repubblica occupato il distretto d'Arborea e postolo a fuoco ed a sangue, di modo che il nuovo re di Sardegna lungi dall'assoggettarsi i suoi uguali, aveva inoltre perduto l'antico suo patrimonio. Non però, quantunque dimenticato più anni in prigione, lasciarono le rivali repubbliche di battersi in mare e di distruggere i vascelli nemici e le fortezze poste lungo le loro spiagge.

Ma in tempo di queste guerre con Pisa erano i genovesi internamente travagliati da una civile discordia, di cui lo storico pubblico non trascrisse i particolari per timore di disonorare la sua patria (2). Racconta solo che le nobili famiglie degli Avogadi e de' marchesi della Volta, forse rivali in credito ed in potenza, eransi offese ed avevano strascinati gli amici nella loro contesa. Un marchese della Volta era stato ucciso del 1165 quantunque fosse allora console; e furono ugualmente uccisi nel susseguente anno Rubaldo Barattieri, Sismondo Sismondi, Juscello e Scotto. E perchè l'odio delle due famiglie, facendosi ogni giorno più vivo, toglieva ogni speranza di accomodamento, i consoli del 1169 per ristabilire la pace tra fazioni sorde alle loro voci e più del governo potenti furono

(1) *Obert. Can.*, p. 295-298. - *B. Maran. Cron. di Pisa*, p. 398.

(2) *Obertus Canc.*, p. 310.

costretti di ordire in certo qual modo una cospirazione.

Cominciarono dall'assicurarsi segretamente delle pacifiche disposizioni di molti cittadini che la parentela colle famiglie rivali strascinava loro malgrado nella lite; indi consigliatisi con Ugo, venerabile vecchio loro arcivescovo, fecero avanti giorno chiamare dalle campane del comune i cittadini a parlamento, sperando che la sorpresa e l'allarme di così improvvisa chiamata, in mezzo all'oscurità della notte, renderebbe l'adunanza e più numerosa e più tranquilla. I cittadini nel recarsi a parlamento videro in mezzo alla piazza il loro vecchio arcivescovo circondato da'suoi chierici in abito di cerimonia e con torchie accese in mano, mentre che le reliquie del protettore di Genova, san Giovanni Battista, stavano colà esposte, ed i più ragguardevoli cittadini tenevano tra le loro mani le croci de'supplichevoli.

Quando l'assemblea fu riunita, alzossi il vecchio prelato, e colla mal ferma sua voce scongiurò i capi di fazione in nome del Dio della pace, per la salute delle anime loro, in nome della patria e della libertà che le loro discordie menavano ad aperta ruina, a giurare sul Vangelo intera dimenticanza delle loro contese e stabile pace. Poich'ebbe terminato di parlare, gli araldi si presentarono a Rollando Avogado, l'un de' capi d'una fazione che trovavasi presente all'assemblea, ed assecondati dalle acclamazioni del popolo e dalle preghiere de'suoi parenti medesimi, gl'intimarono di accedere al voto dei consoli e della nazione.

Rollando stracciavasi gli abiti di dosso, e sedn-

tosì in sulla terra e piangendo, chiamava ad alta voce i morti parenti che aveva giurato di vendicare e che non gli acconsentivano di perdonare le loro antiche offese. E perchè non potevano ridurlo ad appressarsi al luogo ove stava il libro de' Vangeli, gli s'avvicinarono i consoli stessi, l'arcivescovo ed il clero, i quali a forza di preghiere lo fecero finalmente giurare sul Vangelo l'oblio delle passate inimicizie.

Folco e Castro ed Ingo della Volta, capi della contraria parte, non erano intervenuti all'adunanza, onde il popolo ed il clero recaronsi in folla alle loro case, e trovaronli già commossi da quanto era stato loro raccontato; perlocchè approfittando delle loro disposizioni, li fecero giurare una sincera riconciliazione, e dare il bacio della pace ai capi dell'opposta fazione. In segno di allegrezza per così lieto avvenimento, si suonarono le campane della città e l'arcivescovo ritornato sulla pubblica piazza intonò il *Te-Deum* in onore del Dio della pace che aveva salvata la patria (1).

Abbiamo detto che Federico era tornato in Italia del 1163 conducendo seco la sposa ed una splendida corte, ma senza esercito. I pavesi approfittando del terrore del di lui nome, mossi da vecchia gelosia vollero distruggere Tortona; onde rappresentarono all'imperatore che i milanesi non l'avevano rifabbricata che per mostrar disprezzo delle sue vendette, e che una città, da lui atterrata e rifatta da' suoi più acerbi nemici, cospirerebbe sempre coi

(1) *Obertus Canc., Ann. Genuens.*, p. 324-327. *Uberti Folettas Genuensis Hist.*, l. II, p. 278.

faziosi: a queste ragioni aggiunsero l'offerta di ragguardevole somma, ed ottennero dall'imperatore la facoltà di atterrare fino alle fondamenta le mura della già ruinata città. Nell'eseguire quest'imperiale rescritto non solo distrussero le mura che potevano dare agli abitanti di Tortona un mezzo di difesa, ma ne demolirono ancora le case (1).

(1164) Questo fu per altro l'ultimo atto violento a cui la fazione vittoriosa trascendesse per soddisfare ad un'antica rivalità che omai andava calmandosi. Durante la lontananza dell'imperatore i podestà da lui posti al governo delle diocesi avevano brutalmente abusato della loro autorità, esigendo contribuzioni sei volte più gravi di quelle che portavano le antiche consuetudini, e non lasciando agli abitanti del milanese e del cremasco che il terzo del raccolto. Lo stesso Morena, tanto affezionato storico dell'imperatore, depose che non cravi alcun lombardo il quale rammentando l'antica libertà della sua patria non riguardasse come un obbrobrio le tasse da cui vedevasi oppresso, e non desiderasse di vendicarsi (1). Pure gl'italiani avevano atteso il ritorno dell'imperatore, lusingandosi che in allora avrebbe posto riparo agli abusi d'ogni maniera sotto cui gemevano.

(1) *Otto Mor. Hist. Laud.*, p. 1123.

(2) *Id., Ibid.*, p. 1127-1129. Non sappiamo per altro se Otto Morena sia sempre l'autore di questa parte della storia, o se abbia a quest'epoca incominciato la continuazione scritta da suo figliuolo Acerbo. La narrazione del padre viene senza interrompimento continuata dal figliuolo e da uno sconosciuto, senza che possa sapersi ove termini l'uno ed incominci l'altro. Acerbo Morena militò sotto l'imperatore, e morì nella spedizione di Roma l'anno 1167. Acerbo manifesta sentimenti più generosi e più liberali del padre.

Difatti avvertiti i milanesi che Federico recavasi da Lodi a Monza, ove faceva fabbricare un palazzo, presentaronsi affollati lungo la strada che doveva tenere, ed in tempo di notte in mezzo al fango e sotto una dirotta pioggia lo pregavano colle ginocchia a terra e con profondi gemiti a trattarli con maggior dolcezza. Federico si mostrò commosso ed ordinò che si rilasciassero i loro ostaggi, ma avendo rimesso ai suoi ministri l'esame delle loro lagnanze, questi ne presero anzi motivo per aggravare di nuove tasse gli sgraziati che avevano osato di lamentarsi (1).

Gli abitanti della Marca veronese che non avevano quasi presa parte alcuna nelle guerre di Lombardia, presentarono pure le loro istanze contro queste vessazioni tanto più odiose, quanto che i ministri regi non avevano alcun motivo di trattarli ostilmente. Pure non furono ascoltati. Intanto essendosi l'imperatore inoltrato nell'Emilia dalla banda di Fano, le città lombarde approfittarono del suo allontanamento per tenere un'adunanza. Verona, Vicenza, Padova e Treviso giurarono di sussidiarsi vicendevolmente ne' tentativi che farebbero per minorare i diritti dell'impero, riducendoli alla misura praticata dagli'imperatori ortodossi predecessori di Federico. Convennero inoltre di opporsi ad ogni usurpo del monarca, e di esaminare le prerogative che gli appartenessero per diritto (2).

(1) *Sire Raul*, p. 1189.

(2) *Vita Alex. III a Card. Arragonio*, p. 456 - Se può darsi fede allo storico greco Cinnamo (L. V, c. 13, p. 103. *Byzant.*, t. XI), quest' alleanza fu conchiusa ad istigazione dell'imperatore Manuele Comneno geloso del crescente potere di

Anco i veneziani che da lungo tempo erano diventati odiosi a Federico, presero parte in questa lega. I collegati si tennero allora abbastanza forti per metter fine alle prepotenze de' governatori tedeschi, attaccarono nella Marca trivigiana que' gentiluomini ch'eransi rifiutati d'entrare nella lega, e scacciarono gli ufficiali dell'imperatore più odiosi al popolo.

Tosto che Federico ebbe notizia di tali novità tornò a Pavia, ed avendo raunato de' lombardi in cui più si fidava, le milizie di Pavia, di Novara, di Cremona, di Lodi e di Como, s'avanzò alla volta di Verona per devastarne il territorio; ma la lega veronese trasse in campagna la sua armata, che marciò coraggiosamente contro l'imperatore. Non tardò Federico ad avvedersi che le milizie lombarde lo seguivano di mala voglia; e spaventato di trovarsi in loro balia, abbandonò precipitosamente il campo, e fuggì innanzi ai veronesi (1). Dopo tal epoca tutte le città gli divennero sospette, e perchè i marchesi, i conti, i capitani dovevano essere naturali nemici delle città libere, contrasse alleanza con queati, e ripartì nelle loro fortezze i suoi migliori soldati tedeschi (2).

Dopo così umiliante esperimento della sua debolezza, Federico non poteva prolungare il suo soggiorno in Italia senza esporsi a grandissimi

Federico. Egli contestavagli il titolo d'imperatore, e mandò Niceforo Calusi a Venezia, ed altri inviati di minor conto nelle altre città con ragguardevoli somme di danaro per eccitare alle armi i lombardi in difesa della loro libertà.

(1) *Acerbus Morena*, p. 1123.

(2) *Vita Alex. III, a Card. Arrag.*, p. 456.

rischi. Passò dunque in Germania poco dopo essersi ritirato dal veronese, assicurando però i suoi alleati che sarebbe in breve tornato con un'armata capace di mettere a dovere i sudditi ribelli.

Comunque insopportabil peso dovesse riuscire a così impetuoso ed altero uomo, come era Federico, il ritardo della vendetta, fu non pertanto obbligato di lasciare ai lombardi che lo avevano offeso, abbastanza di tempo per esercitare le truppe, affortificare le città, e contrarre nuove alleanze. L'antipapa Vittore III, che l'imperatore aveva opposto a papa Alessandro, era morto in principio di quest'anno; ed il successore ch'egli aveva fatto nominare, Guido da Cremona che faceva chiam. si Pasquale III, non era riconosciuto da verun altro sovrano; onde Federico trovavasi avviluppato in continui negoziati coi re di Francia e d'Inghilterra, che lo andavano eccitando a dar la pace alla Chiesa, e coi proprj sudditi di Germania che non erano sempre disposti a riconoscere vescovi scismatici. A tali ostacoli s'aggiunse in Germania la guerra che rinnovossi tra le case guelfa e ghibellina, cui Federico non poteva essere indifferente (1).

(1165) Intanto essendo morto il vicario di Roma, papa Alessandro nominò suo successore il cardinale di san Giovanni e Paolo, il quale s'adoperò per ridurre i romani all'ubbidienza del legittimo pontefice. Per riuscire nell'intento seppe costui opportunamente spargere danaro tra il popolo;

(1) *Otto de Sancto Blasio, Chron.*, c. 18 e 19, t. vi. *Rev. It.*, p. 875. - *Conradi Abb. Usper. Chron.*, p. 293, *apud Pithaeum*

ascrisse al Senato persone a lui affezionate, escludendone i scismatici; ottenne la restituzione della chiesa di san Pietro e del contado della Sabina ove il partito dell'antipapa aveva lungo tempo dominato, e finalmente a fronte dell'opposizione d'alcuni cittadini ottenne dalla maggioranza del popolo romano l'atto con cui spediva una deputazione ad Alessandro per invitarlo a tornare alla sua greggia (1). Alessandro, così consigliato dai re di Francia e d'Inghilterra, partì da Sens ove aveva stabilita la sua dimora, e s'imbarcò a Mompellieri. Spinto dai venti a Messina, si valse di tale opportunità per rinfrescare l'antica alleanza con Guglielmo re di Sicilia, e di là venne a sbarcare ad Ostia. I nobili, i senatori, il clero ed il popolo gli si fecero incontro in processione, e lo accolsero come loro pastore con dimostrazioni sincere di rispettosa ubbidienza (2).

Dall'altro canto Cristiano, arcivescovo eletto di Magonza il quale era luogotenente dell'imperatore in Toscana, erasi con un'armata tedesca avanzato nella campagna di Roma sottomettendo Viterbo e quasi tutte le altre città all'antipapa Pasquale; ma appena s'allontanò dalle sue conquiste che i romani sussidiati dalle truppe del re Guglielmo fecero rientrare nell'ubbidienza della chiesa quasi tutte le piazze occupate dagli scismatici.

(1166) Guglielmo I soprannominato il *cattivo*, dopo avere giovato alla Chiesa ed alla causa della

(1) *Vita Alex. III, a Card. Arrag.*, p. 456.

(2) *Ibid.*, p. 457. - *Romuald. Saler. Chron.*, p. 205.

libertà, morì (1), lasciando un fanciullo per suo successore, che fu poi chiamato Guglielmo il *buono*, il quale rimase lungo tempo sotto la tutela di Margarita sua madre. Benchè distinti da opposti nomi, il padre ed il figlio tennero la stessa condotta rispetto all'Italia, per mantenere libera la quale, siccome richiedeva la sicurezza del loro regno, fecero causa comune col papa, coll'imperatore di Oriente e colle città libere.

Quelle della Marca veronese facevano grandi preparativi per difendere la propria e la libertà della Chiesa. I veronesi ed i padovani attaccarono il castel di Rivoli ed il forte d'Appendoli che chiudevano i passaggi delle montagne per cui poteva scendere Federico in Italia: ma questi, dopo aver raccolta una potente armata, prese in autunno la strada della Valcamonica, ed entrò in Lombardia per attraverso il territorio bresciano. Benchè ugualmente sdegnato contro tutte le città, che sapeva tutte a sè mal affezionate, non s'attentò di attaccarle finchè non gli veniva fatto di dividerle con segrete pratiche. Ne' comizi adunati in Lodi nel mese di novembre, promise di far giustizia dei torti che formavano l'argomento delle lagnanze dei comuni, e dopo averne favorevolmente accolti i

(1) Guglielmo I, coronato ancora vivente il padre l'anno 1150, morì del 1166. *Romual. Saler.* p. 205. Questo storico, che dopo la congiura di Matteo Bonella fu il principale liberatore del re, fu pure uno de' principali suoi ministri, uno dei più ricchi prelati del regno, suo confessore e suo medico. La sua storia di questo assai curioso regno merita d'essere letta.

deputati, e pacificamente congedatigli s'avviò senza dar battaglia alla volta di Ferrara e di Bologna (1).

(1167) Federico per ragioni a noi ignote rallentava la sua marcia verso l'Italia meridionale, e consumava sei mesi tra Bologna ed Ancona (2), senza aver castigati i lombardi che lasciavasi alle spalle, e senza avanzarsi verso Roma che si era ribellata. I veronesi, sempre più travagliati dai ministri imperiali, mandarono deputati a tutte le città ugualmente maltrattate, facendole risolvere a tenere una dieta il giorno settimo degl'idi d'aprile nel monastero di Pontida posto tra Milano e Bergamo (3), per risolvere sul modo di provvedere alla comune difesa (4). Intervenero a questa dieta i deputati di Cremona, di Bergamo, di Brescia, di Mantova e di Ferrara. I milanesi sempre divisi nelle loro quattro borgate vi spedirono alcuni primari cittadini i quali domandarono caldamente che la dieta facesse precedere ad ogni altra risoluzione quella di rendere loro la patria, affinchè non rimanendo più esposti alle continue incursioni dei loro nemici, potessero di nuovo unirsi alle milizie confederate per difendere la libertà d'Italia. I deputati di tutte le città, sovvenendosi della valorosa

(1) *Vita Alex. III. a Card. Arragonio*, p. 457. - *Acerbus Morena, Hist. Laud.*, p. 1131. - *Orto de Sancto Blasio*, c. 20, p. 8-6.

(2) Federico partì da Lodi l'undici gennajo ed intraprese l'assedio d'Ancona ai primi di luglio.

(3) Pontida è posta tra Bergamo e Lecco, quasi ad uguale distanza, ed è celebre il suo monastero per questa dieta della federazione lombarda.

(4) *Sigon. da Regn. It.*, l. xiv, p. 320. *Acerbus Morena*, p. 1133. - *Trist. Calchi Hist. Patr.*, l. xi, p. 268.

sa resistenza fatta dai milanesi, promisero d' impegnare i loro cittadini a rifabbricare le mura di Milano, ed a proteggere quel popolo finchè fosse messo in istato di potersi de sè medesimo difendere. Dopo ciò convennero intorno alla forma del giuramento federativo, che cadaun deputato riportò alla sua patria perchè fosse adottato dai proprj concittadini. Approvato che fosse dall' assemblea generale d' ogni città, doveva essere ripetuto da tutti gl' individui che la componevano. Con tale giuramento le città contraevano un' alleanza di vent' anni, durante la quale erano tenute di ajutarsi reciprocamente contro chiunque osasse attaccare i privilegi di cui erano in possesso dopo il regno d' Enrico IV fino all' assunzione al trono di Federico: promettevano pure di concorrere a compensare i danni cui potessero andare soggetti i membri della lega nel difendere la libertà (1).

In tempo che i consoli delle città e i loro deputati, ritornati alle proprie case, assoggettavano alle deliberazioni dei parlamenti generali l' alleanza conchiusa in Pontida, i milanesi disarmati e divisi in aperte borgate, temevano di essere ad ogni istante assaliti dalle milizie pavesi, cui non erano in grado di far resistenza. Sapevano essersi resa affatto pubblica l' inchiesta fatta all' assemblea di Pontida, ed ogni notte poteva essere anticipatamente stata destinata dai loro nemici per la strage e l' incendio: quindi l' avvicinarsi delle tenebre stringeva loro il cuore di spavento. Circondati da

(1) *Societatis Lombardiae rudimenta prima, et sacramentum civitatum in eam convenientium. Diploma apud Murat. Antiqu. Ital. Diss. XLVIII, t. IV, p. 261.*

città nemiche che in meno d' un giorno potevano mandare le loro milizie a sorprenderli, erano pure continuamente atterriti dagli amichevoli avvisi che i pavesi davano ai loro ospiti milanesi (1). Estrema era la costernazione, quando la mattina del giorno 27 aprile del 1167 comparvero all' ingresso della borgata di san Dionigi dieci cavalieri di Bergamo cogli stendardi del loro comune; e tenevan loro dietro altrettanti stendardi di Brescia, di Cremona, di Mantova, di Verona e di Treviso. Venivano dopo loro le milizie che portavano le armi da distribuirsi ai milanesi (2). Gli abitanti delle quattro borgate raunatisi immantinenti, s' avanzarono mettendo grida di gioia verso la distrutta città: colà distribuironsi tra di loro il lavoro dello sgombramento della fossa e della ricostruzione delle mura, prima di metter mano alle loro case. Le truppe della *lega lombarda* (allora la lega prese tal nome) non ritiraronsi da Milano finchè quei cittadini non furono in istato di respingere gl' insulti de' loro nemici e di resistere a un repentino assalto (3).

La città di Pavia era così ligia all' imperatore, che niuno lusingavasi di poterla staccare dai suoi interessi; ma la lega lombarda riguardava come cosa di somma importanza il trarre nell' alleanza la città di Lodi. Questa città posta tra Cremona

(1) *Sire Raul*, p. 1191.

(2) *Acta Sancti Galdini apud Bolland.* 18 april., p. 594. N.º 5, notae ad Morenam, p. 1134.

(3) *Acer. Morena*, p. 1135. - *Trist. Cal. Hist. patr.*, l. XI, p. 268. - *Galv. Flam. man. Flor.*, c. 198, 201, p. 648. - *Jacobi Malvetii Chron. Brix. dist. VII*, c. 46, p. 879, t. XIV.

e Milano diventava in mano all' imperatore una piazza d'armi troppo dannosa; perchè, occupandola egli, potrebbe sempre a sua posta intercettare i viveri ai milanesi, le di cui campagne erano state in modo devastate, che per lungo tempo ancora doveano provvedersi di viveri fuori del loro territorio. I cremonesi che in ogni tempo furono gli alleati ed i protettori di Lodi, vennero incaricati del trattato con que' cittadini.

I loro deputati ammessi nel consiglio di credenza salutarono, com' era di costume, a nome de' loro consoli e di tutto il popolo cremonese, i consoli ed il popolo lodigiano; indi narrarono ordinatamente quanto essi avevano fatto fino allora in servizio dell' imperatore, e le ricompense che ne avevano ricevuto; giustificarono poi i progetti della lega formata per difendere i comuni diritti, e conchiusero supplicando i lodigiani ad unirsi con loro per l'onore della nazione lombarda e per reclamare unitamente lo stabilimento degli antichi loro privilegi. Risposero concordemente i lodigiani, che più tosto che mancar di riconoscenza al loro liberatore, a colui che aveva rialzate le loro mura, erano tutti disposti a sacrificare i loro beni e le loro vite.

I cremonesi mandarono una seconda ambasciata che non ebbe miglior successo; onde esposero ai deputati riuniti di Milano, di Bergamo, di Brescia e di Mantova, il cattivo esito delle loro pratiche. La lega lombarda, e specialmente queste quattro città, rimanevano sommamente esposte finchè Lodi teneva le parti dell' imperatore, onde i confederati risolsero di ottenere colla forza ciò che le

amichevoli insinuazioni non avevano ottenuto. Allora riunirono le loro milizie, che furono precedute da una terza deputazione de' cremonesi, i quali aggiungendo le minacce alle preghiere, avvertirono gli antichi loro alleati che una inevitabile ruina terrebbe dietro alla sconsigliata opposizione ai voti de' lombardi.

Risposero i lodigiani che non potevano credere che i cremonesi, i quali a proprie spese e colle loro mani medesime rialzate avevano le loro mura, volessero oggi assediarle e distruggerle; che volessero trucidare coloro che gli erano affezionati, amici, ospiti, perchè mantenevansi costanti nel partito che anch'essi avevano fin allora sostenuto; che Cremona era sempre stata l'alleata dell'antica Lodi fino al giorno della sua ruina; che aveva con tutte le sue forze protette le borgate ov'eransi riparati i lodigiani ne' quarant'anni della loro servitù; che lo stesso affetto aveva fino al presente conservato alla novella Lodi. Ma che se adesso volevano opprimere i loro antichi amici, i lodigiani si esporrebbero al pericolo ond'erano minacciati, piuttosto che mancare ai giuramenti che legavano all'imperatore loro benefattore (1).

Non consentendo la comune salvezza di lasciarsi smuovere da così toccanti preghiere, l'armata confederata intraprese l'assedio di Lodi, facendo ben tosto soffrire agli abitanti una crudel fame. Abbandonati dall'imperatore, che in luogo di soccorrerli aveva seco condotta verso il mezzodì dell'Italia buona parte delle loro milizie, dopo avere

(1) *Acerbus Morena, Hist. Laud.*, p. 1135-1136.

difesa con tutte le loro forze la sua causa, finirono coll' emettere il giuramento della lega ed unirsi ai confederati. Ritirandosi l' armata che aveva asse-diato Lodi, attaccò il castello di Trezzo posto tra Milano e Bergamo, ove l' imperatore aveva lasciati i suoi tesori sotto la guardia d' una guarnigione tedesca, e presolo dopo lungo assedio, lo distrussero fino ai fondamenti.

Così prosperi successi aggiungevano ogni giorno nuovi associati alla confederazione, di modo che, avanti che si chiudesse la campagna, la lega lombarda comprendeva Venezia, Verona, Vicenza, Padova, Treviso, Ferrara, Brescia, Bergamo, Cremona, Milano, Lodi, Piacenza, Parma, Modena e Bologna (1).

L' imperatore erasi poco prima fatti dare trenta ostaggi da quest' ultima città, e l' aveva forzata a pagare una grossa contribuzione; ma quando l' armata tedesca ebbe appena abbandonato il suo territorio i cittadini scacciarono il podestà imperiale ed entrarono nella lega lombarda (2): le città di Imola, Faenza e Forlì, che i tedeschi occuparono nel loro passaggio, non poterono sottrarsi subito dal loro giogo.

Intanto Federico era giunto ad Ancona. L' imperatore di Costantinopoli, Manuele Comneno, adombrato dall' ambizione del monarca tedesco, aveva stretta alleanza cogli anconitani che facevano ne' suoi stati un commercio assai vivo. Per

(1) Giuramento dei confederati in dicembre del 1167, *ap. Murat. Diss. XLVIII*, t. iv, p. 261.

(2) *Sigon. de Reg. Ital.*, l. xiv, p. 320.

aiutarli a difendersi aveva loro mandata una guarnigione greca e molto danaro. Federico dal canto suo desiderava di scacciare i greci da quella città, ma perchè interessi di molta importanza chiamavano a Roma, dopo alcuni infruttuosi tentativi vendette per una grossa taglia la pace alla repubblica d'Ancona (1).

Gli abitanti d' Albano e di Tuscolo dichiaratisi a favore dell' imperatore, negavano di pagare ai romani i tributi da loro pretesi. Un' antica animosità nutrivano i romani contro queste due città; per soddisfare la quale, più tosto che per vendicare la chiesa, marciarono alla fine di maggio contro i tuscolani, assalendone le mura dopo avere abbruciate le messi e le viti. Rayno conte di Tuscolo, troppo debole per difenderlo, aveva implorato l' aiuto di Federico, il quale mandò in suo soccorso Rinaldo arcivescovo eletto di Colonia, che si chiuse nella città assediata. Non molto dopo Cristiano, arcivescovo eletto di Magonza ed il conte di Basville ebbero ordine di avanzarsi con mille cavalli per obbligare i romani a levare l' assedio; ma le milizie romane osarono di marciare contro questa truppa che quantunque assai minore di numero le superava di lunga mano per disciplina e per valore. I repubblicani non sostennero il primo attacco, ed essendosi posti in fuga perdettero circa cinque mila uomini parte uccisi e parte prigionieri. Giammai, dice lo storico di papa Alessandro che sognava d'essere ai tempi delle guerre

(1) *Vita Alex. III, a Card. Arrag.*, p. 457.

puniche, giammai i romani dopo la fatale disfatta di Canne avevano perduto tanta gente⁽¹⁾

Le milizie romane vedendo di non poter tenere la campagna, si affrettarono di riparare le mura della loro città, che si prepararono a difendere; mentre il papa implorava i soccorsi del re Guglielmo, le di cui truppe avevano già presa la strada di Roma. Questi furono gli avvenimenti che determinarono Federico a levar l'assedio d' Ancona, sentendo quanto importante fosse di arrivare sotto le mura di Roma prima che venisse fortificata in modo da non temerlo. Il 24 di luglio giunse avanti la città Leonina e ne intraprese subito l'attacco. L'imperatore occupò ben tosto questo quartiere della città debolmente difeso; se non che trovò una più lunga resistenza nelle guardie del papa che guardavano la basilica Vaticana trasformata in fortezza, e più volte resero vani gli attacchi delle truppe tedesche. Riuscendo vana l'opera delle baliste e delle altre macchine da guerra, Federico ordinò di dar fuoco alla vicina chiesa di santa Maria ⁽²⁾, le di cui fiamme alzaronsi con tanta violenza, che coloro che difendevano la basilica Vaticana, temendo di vederla ad ogni istante investita, si arresero. Il papa spaventato abbandonò il palazzo Laterano e si rinchiuse nel Coliseo coi Frangipane, i quali sopra alle grandi vólte di questo

(1) *Vita Alex. III, a Card. Arrag.*, p. 458.

(2) Sonovi in Roma cinquanta chiese di questo titolo. Questa doveva probabilmente essere quella di santa Maria della Pietà in Campo Santo, eretta da Leone IV. *Vasi, Itiner. di Roma*, p. 656.

imponente monumento avevano formata una fortezza che tenevasi come inespugnabile.

Mentre Federico spingeva caldamente l'assedio di Roma, cercava di alienare i cittadini da papa Alessandro, offrendo loro moderate condizioni; cioè che i due competitori rinunciassero alla dignità, incaricandosi egli di ottenere l'abdicazione di Pasquale, purchè anche i romani riducessero a fare tale sacrificio lo stesso Alessandro; promettendo inoltre di lasciare poi alla chiesa la piena libertà d'eleggere il nuovo pontefice. A queste condizioni offriva di levare l'assedio e di restituire ai romani tutto quanto aveva fin allora occupato. Nello stato in cui trovavansi gli assediati, erano queste troppo vantaggiose condizioni per essere rifiutate; onde pregavano il papa di accondiscendere ad un sacrificio reso necessario dalle circostanze. Ma Alessandro, che di tutt'altra virtù adornavasi che di disinteresse, fece rispondere dai suoi cardinali, che il sommo pontefice non era soggetto ad alcun tribunale della terra, nè a quello dei re, nè a quello dei popoli, nè a quello della chiesa; e che niuna cosa lo farebbe scendere dall'alto posto in cui Dio lo aveva collocato. E perchè temeva che ammutinandosi il popolo non lo forzasse ad abdicare il papato, fuggì segretamente dal Coliseo de' Frangipane, di dove scendendo per il Tevere fino alla marina, si ritrasse prima in Terracina, indi in Gaeta, poi in Benevento. Come i romani seppero la fuga d'Alessandro, trattarono di pace coll'imperatore, ammettendo nella loro città i suoi deputati, uno de' quali fu lo storico Acerbo Morena, ai quali prestarono giuramento d'essere fedeli a Federico,

che dal canto suo confermò i privilegi del loro senato (1).

L'armata imperiale aveva incominciato l'assedio di Roma in sul finire di luglio, quando l'eccessivo ardore dell'estate rende quel clima insalubre anche agli abitanti, nonchè agli uomini del settentrione. Perchè mentre trovavasi accampata fuori della città, la *febbre maremmiana*, terribile malattia la di cui violenza non è tutti gli anni uguale, si manifestò tra i soldati, accompagnata dai più spaventosi caratteri, resi ancora più terribili dalla loro immaginazione, che raddoppiò ben tosto le stragi della malattia: essi vedevansi sempre avanti agli occhi la chiesa di santa Maria incenerita dalle sacrileghe loro mani, la basilica Vaticana sottratta per caso alla medesima sorte, sulla di cui faccia erano state distrutte dalla violenza del fuoco le miracolose immagini di Gesù Cristo e di san Pietro. I preti continuavano a minacciar loro le vendette del cielo, di cui credevansi già vittima: lo scoraggiamento ed il terrore erano i primi sintomi della malattia: uguale alla peste per la rapidità della strage ed il gran numero delle vittime, la superava nella durata del pericolo e per lo stato di debolezza e di spossamento cui trovavansi ridotti coloro che non morivano. Alcuni perivano lo stesso giorno in cui cadevano infermi, altri, come accadde allo storico Morena, dopo lunghi patimenti. Morena si sentì assalito dalla febbre, ottenne

(1) *Vita Alex. III*, p. 458. - *Ann. Eccles. Baronii. an. 1167*, § 11. - *Acerbus Morena*, p. 1151, 1153. - *Romualdus Salern. Chron.*, p. 208.

di ritirarsi dall'armata, e si fece trasportare in lettiga nelle vicinanze di Siena, ove morì dopo due mesi di languore. I più distinti personaggi dell'armata e dell'impero caddero vittime di tanto infortunio. L'imperatore perdette suo cugino Federico, duca di Rotemburgo figliuolo di Corrado, Guelfo duca di Baviera, Rinaldo suo arcicancelliere, arcivescovo eletto di Colonia, i vescovi di Spira, di Liegi, di Ratisbona, di Verden, i conti di Nassau, d'Altemont, d' Lippe, di Sultzbach, di Turinga, più di due mila gentiluomini, ed un numero di soldati in ragione di quello di così illustri vittime (1).

Questa terribile epidemia fu il colpo più funesto alla causa dell'imperatore. La perdita di una floridissima armata senza combattere lo affliggeva assai meno dello scoraggiamento universale de' suoi sudditi, e del timore del giudizio celeste che sembrava aver rovesciato sopra di lui e sopra i suoi partigiani le disgrazie provocate dalle scomuniche di Alessandro. I suoi antichi commilitoni, che l'onore e l'affetto verso la sua persona tenevano sempre a lui vicini, quelli che del 1161 vergognaronsi di lasciarlo in mano degl'italiani e spontaneamente vennero a soccorrerlo con una potente armata, erano periti: i due capi delle case guelfa e ghibellina, ch'egli sapeva mantenere amici al campo, erano caduti ugualmente vittime della fatal malattia, come pure l'arcivescovo di Colonia

(1) *Contin. Acerbi Morenae*, p. 1153, 1155. - *Vita Alex. III*, p. 459. - *Otto de Sancto Blasio, Chron.*, c. 20, p. 878. - *Conrad, Abbas Usperg.*, *Chron.*, p. 294.

che da molti anni governava per lui la Toscana e teneva in dovere gl'italiani. Tutto perdeva in un istante.

Federico oppose il suo coraggio a tante sventure: confidava gli ammalati della sua armata ai romani, che per assicurarlo delle loro cure verso quegli infelici, gli davano alcuni ostaggi. Dopo di che, radunando tutti gli uomini capaci di portar l'armi s'incamminò verso più salubri climi. Attraversò egli la Toscana e lo stato lucchese, e penetrando nelle Alpi Apuané, condusse gli avanzi della sua armata in val di Magra vicino a Pontremoli. Non aveva in questo viaggio toccato il territorio della confederazione lombarda, ed era lontano da Pavia soltanto sessanta miglia, ove poteva recarsi senza avvicinarsi ad alcuna città. Quella di Pontremoli che non aveva preso parte nella guerra e che non troviamo unita dappoi alla lega, gli rifiutò il passaggio. Quantunque fosse mal affortificata, Federico non credette di poterne ottenere colla forza ciò che veniva negato alle sue preghiere. Chiuso tra il mare e le montagne omai disperava di poter sottrarsi a tanto pericolo, quando gli venne incontro il marchese Malaspina, il quale conducendolo per le strette gole delle montagne de'suoi feudi della Lunigiana, lo ridusse senza incontrar nemici fino a Pavia, ove giunse alla metà di settembre.

Colà Federico convocò subito una dieta, ordinando ai suoi vassalli di recarvisi con tutte le milizie che potevano riunire; ma il piccolo numero degl'intervenuti lo convinse che il proprio credito era venuto meno. I deputati di Pavia, di Novara di

Vercelli e di Como, il marchese Obizzo Malaspina, il conte di Biandrate, Guglielmo marchese di Monferrato ed i signori di Belforte, del Seprio e della Martesana, formarono soli l'assemblea. L'imperatore dipinse nel discorso d'apertura la condotta delle città federate come un'odiosa ribellione, che non poteva lasciare impunita senza pregiudizio del suo onore; e gettando il guanto in mezzo all'assemblea, giurò di castigare la loro insolenza. Pose quindi al bando dell'impero tutte le città confederate, ad eccezione di Cremona e di Lodi, rispetto alle quali, in vista de' grandi servigi prestatigli in addietro, non volle giudicarne severamente l'attuale condotta (1).

Nel sortire dall'assemblea marciò, alla testa delle truppe de' vassalli intervenuti, sulle terre di Milano, devastando quella parte di territorio che confinava con quel di Pavia, cioè i distretti di Rosate, di Abbiategrasso, di Corbetta, di Magenta, ed i paesi posti sulla riva sinistra del Ticino. Le città confederate, edotte del decreto di proscrizione, rauziarono ancor esse un'assemblea, nella quale si obbligarono vicendevolmente a scacciar dall'Italia colui che aveva voluto ridurle a vergognosa servitù. Appostarono in Lodi un nerbo di cavalleria bresciana e bergamasca; un altro in Piacenza di cremonesi e parmigiani; i quali tosto che seppero invaso dalla truppa imperiale il territorio milanese si avanzarono di conserva colle milizie di Milano per attaccarla (2). Ma Federico non osò di avventurare una battaglia con gente inferiore di numero ai

(1) *Continuator Acerbi Morenae*, p. 1137.

(2) *Vita Alex. III*, p. 460. - *Contin. Acerbi Mor.*, 1155-1159. - *Trist. Calchi Hist.*, I. XI, p. 271.

nemici e di dubbia fede. Egli non aveva che pochissimi soldati tedeschi, perchè quelli che sopravvissero all'epidemia, credendo d'essere stati salvati per particolare favore del cielo, o avevano rinunciato al mondo ed abbracciata la vita monastica, o languivano ancora negli spedali, o vivevano dispersi nella Germania. Colle milizie pavesi e comasche non altro proponendosi l'imperatore che d'arricchire i suoi partigiani colle spoglie de' villaggi nemici, si ritirò all'avvicinarsi delle truppe della lega al di là dei ponti che i pavesi avevano gettati sul Ticino e sul Po, ed andò a foraggiare sul territorio piacentino.

Continuando lo stesso metodo di guerreggiare tutto l'inverno, non tardò ad accorgersi che invece d'agguerrire con queste piccole scaramucce i suoi soldati, andava perdendo in faccia ai medesimi tutta la sua riputazione, non essendo permesso ad un imperatore il retrocedere ad ogni istante in presenza di coloro ch'egli trattava da ribelli. (1168) Risolse perciò di passare in Germania nel mese di marzo 1168 ed eseguì con tanta segretezza la presa risoluzione, che i lombardi stessi che militavano sotto di lui non ebbero sentore della sua partenza che allorchè egli trovavasi già fuori d'Italia nelle terre del conte Umberto di Savoia. Passando per Susa quegli abitanti lo sforzarono a porre in libertà tutti gli ostaggi che aveva seco condotti, e non gli permisero d'innoltrarsi sulle montagne finchè non ebbero piena contezza, che niuno dei trenta cavalieri, o poco più che lo accompagnavano, apparteneva all'Italia (1).

(1) *Baron. An.* 1168, § 75-78. *Epist. Johannis Salisburgensis ad Sanctum Thomam*, l. II, ep. 62. *In Codice Vaticano.*

Il partito imperiale tenuto in piedi soltanto dal coraggio e dai talenti militari di Federico, cadde affatto dopo la sua partenza. I confederati ne approfittarono per attaccare il castello di Biandrate che presero e distrussero, dopo aver liberati molti ostaggi che v'erano rinchiusi. Allora gli abitanti di Novara, di Vercelli, di Como, i feudatari di Belforte e del Seprio domandarono caldamente d'essere ammessi nella lega lombarda, abiurando il partito imperiale (1). Fecero lo stesso Asti e Tortona: ed il marchese Obizzo Malaspina che in principio della guerra aveva combattuto per la libertà, approfittò della ricordanza degli antichi servigi, per far dimenticare quelli che aveva di fresco prestati a Federico, ed entrò anch'esso nella lega lombarda (2).

E per tal modo non si mantenevano fedeli al partito imperiale che la città di Pavia ed il marchese Guglielmo di Monferrato. O sia che i confederati non si credessero abbastanza forti per ridurli colla forza, o che le vecchie alleanze di molti di loro ne arrestassero le armi, i confederati si astennero dall'usare la violenza per sottometterli, e si limitarono a ridurli in istato di non poter nuocere ai federati, fabbricando fra loro una città soggetta alla lega, che tagliasse la comunicazione fra i due territorj. Per colorire questo disegno tutte le truppe di Cremona, Milano e Piacenza porta-

(1) *Contin. Acerbi Mor.*, p. 1139. Qui termina il racconto di questo storico, che malgrado la sua parzialità ci riusciva molto utile.

(2) Questo trattato viene riportato dal Muratori nella *diss. XLVIII*, t. iv, p. 263.

ronsi al confine dei due stati tra l'alto Monferrato ed il territorio pavese oltre il Po, ed in quella vasta e magnifica pianura scelsero un luogo fortificato dalla natura al confluente del Tanaro e della Bormida, due de' più grossi fiumi che scendano dalle montagne poste alla destra del Po. Questi torrenti di un andamento affatto irregolare non presentano da per tutto un' ostacolo insuperabile alle armate, perchè non ugualmente profondi; pure i loro *guadi* non essendo frequenti nè stabili, e l'ingrossamento delle loro acque accadendo ogni anno nella stagione in cui i tedeschi sogliono stare in campagna, potevano formare una bastante difesa. Altronde la terra argillosa di quel territorio e profondamente penetrata dall'acqua, si oppone in tempo d'inverno alla marcia de' soldati ed al collocamento del campo; e nella state gl'immensi tratti di ghiaja che i fiumi lasciano scoperti, brulli affatto di cespugli e d'arbusti, oltre l'insoffribile calore che tramandano quando sono percossi dal sole, espongono da pertutto ai dardi lanciati dalle mura le truppe che osassero d'avvicinarsi. In questo luogo, distante venticinque miglia all' ovest-sud-ovest da Pavia, quindici miglia al nord da Acqui, venticinque al sud da Novara, quindici all'oriente da Asti e quaranta da Milano, i lombardi fondarono una città destinata a perpetuare la memoria del loro coraggio e del loro zelo per la causa della religione e della libertà; la quale città dal nome del capo della lega e padre dei fedeli fu chiamata Alessandria. Per renderla più sicura fu circondata di larga fossa in cui si fecero entrare le acque dei vicini fiumi; e per farla ad un tempo potente per

ricchezze e per gente, vi traslocarono gli abitanti de' vicini villaggi di Marengo, Gamundia, Bergoglio, Unilla e Solestia; ai quali costruirono sufficienti case, e permisero di darsi un governo libero e repubblicano. Gli ammisero inoltre a partecipare di tutti i privilegi per cui i lombardi avevano prese le armi ed indussero il papa a fondare in favor loro un nuovo vescovado. Dopo un anno gli alessandrini misero in campagna quindici mila combattenti di ogni arma (1).

(1) *Vita Alex. III, a card. Arrag.*, p. 460. - *Otto de sancto Blas.*, c. 22, p. 880. - *Benv. de sancto Georg. Hist. Montisfer.*, p. 345, t. xxiii, *Rer. Ital.* - *Trist. Calchi Hist. Patr.*, l. xi, p. 272. - *Oberti Cancel. Ann. Genuenses*, l. ii, p. 324.



CAPITOLO XI

Natura della lega lombarda. — Guerre dell' arcivescovo Cristiano luogotenente dell' imperatore contro le città libere. — Assedio d' Ancona. — Federico respinto avanti Alessandria, e battuto a Legnano; tregua di Venezia; pace di Costanza.

(1168-1183) **T**UTTI gli affari della lega lombarda prosperavano; l' imperatore era stato vergognosamente scacciato dall' Italia ed abbassati i suoi partigiani, e tranne una sola città ed un solo gentiluomo, avevano tutti dovuto abbandonare il partito reale ed abbracciar quello delle repubbliche. Milano e Tortona, che Federico aveva voluto distruggere, rialzavansi più floride che mai dalle loro ruine; ed una nuova città, fondata in onta della sua possanza, gli chiudeva la marca del Piemonte, la sola che dopo la lega della marca veronese, gli rimaneva aperta: finalmente quantunque egli dividesse tra i suoi figli l' eredità de' commilitoni che aveva perduti nella fatale impresa di Roma, tanti e sì grandi ostacoli incontrava nell' allestimento d' una nuova armata, che quasi venivagli meno la speranza di vincere la triplice alleanza che gli opponevano la religione, la libertà ed il clima.

Da ambe le parti consumaronsi sei anni in apparecchi ed approvvigionamenti per nuove guerre.

Momento importante, momento unico nella successione de' secoli, in cui l'Italia poteva fondare una repubblica federativa; momento sgraziatamente perduto perchè non produsse che una lega passeggera, una semplice alleanza.

La circostanza singolarmente favorevole per formare un governo federativo è quella di popoli liberi minacciati da potente invasione. Dove regna la libertà, il principio della forza è l'amor di patria; e quest'amore non è mai così appassionato, nè ricerca l'anima più profondamente che allorchando la patria trovasi chiusa entro stretti limiti ed entro il recinto delle stesse mura ti presenta la culla della tua infanzia, i testimonj, i compagni, i rivali tra i quali devi primeggiare nella carriera che unica ti è aperta, infine l'intero stato, di cui dividi la sovranità co' tuoi concittadini. Nelle piccole repubbliche ognuno si sforza di elevarsi fino al più alto grado cui può giungere l'uomo; e nelle repubbliche federate finchè la libertà è minacciata da potente nemico, ogni piccolo stato che la compone mette in campo tutte le forze sue. Non lentezza nelle deliberazioni, non esitanza nella esecuzione, perchè un sommo interesse maggiore di ogni altro riunisce tutti gli animi. È forza difendersi, vincere, respingere l'invasione, spezzare il giogo del dispotismo. L'entusiasmo, la di cui possanza è sempre superiore a quella d'un governo, comunque forte si creda, riunisce gli stati separati e dà un centro d'azione, un centro di potenza a quell'ammasso di repubbliche che risguardavasi come sì debole. Le fazioni che sovente dividono le città, si calmano quando possono riuscir dannosa

alla indipendenza nazionale; o se si agitano ancora, il fanno senza inceppamento della cosa pubblica, ed allora poco importa che trionfi l'una fazione o l'altra, perchè il grosso del popolo si dirigerà sempre verso lo stesso scopo. Le federazioni che mancano d'unione e di forza allorchè trattasi di conquistare lontane province, fino dalla nascita sono oltre ogni credere valenti per difendere la loro libertà.

Se diamo un'occhiata alla storia di tutte le federazioni, non ne incontreremo una sola che nata non sia nell'istante di dover respingere l'attacco d'un oppressore; niuna che non abbia trionfato di nemici di gran lunga superiori in numero ed in forze. I re macedoni furono vinti dagli ateniesi, il duca d'Austria dagli svizzeri, Filippo re di Spagna dagli olandesi, Giorgio III d'Inghilterra dagli americani. L'esempio de' lombardi è ancora più notevole; non ebbero bisogno d'una federazione, ma bastò loro una semplice lega mal composta per iscuotere il giogo del più valoroso e potente imperator d'Occidente. Tanto è vero che ne' piccoli stati in cui il sentimento della patria ha tutto il suo vigore, l'amore della libertà è un'arme vittoriosa contro il despotismo.

Una repubblica federativa in Lombardia non poteva trionfare di Federico Barbarossa che nel modo medesimo con cui trionfò la *società lombarda*; ma la prima dopo il suo trionfo avrebbe saputo meglio preservarsi dalle fazioni, dalle guerre senza cagione, dalla corruzione e dalla tirannia: con una costituzione federativa l'Italia sarebbe stata mantenuta libera, e le sue porte non sarebbero

rimaste sempre aperte a tutti i conquistatori che si fan giuoco della felicità de' popoli.

Ma il concepimento d'una costituzione federativa è una delle più elevate ed astratte idee che possa produrre lo studio delle combinazioni politiche. La scienza dell'ordinamento sociale non ha parte più difficile di quella che assegna i giusti limiti dei diritti delle città e di quelli della lega nel sistema federativo; questo richiede pronti ed immediati sacrificj, in compenso de' quali i singoli stati non puonno sperare altro vantaggio che risarcimenti contingenti: l'utile presente e certo di ciascun popolo confederato vuol essere non di rado posposto in contraccambio del precario interessamento de' confederati in suo prò; e questo interessamento non è tampoco guarentito dalla ragione della identità nazionale o dall'eccellenza dei lumi, che una città di provincia riconosce nella metropoli. Non è quindi maraviglia che uomini appena inciviliti non abbiano potuto afferrarla; che uomini che abborrivano il legame sociale cui erano stati astretti, uomini che confondevano l'idea della loro salvezza con quella dell'indipendenza della propria città, non volessero ad alcun patto limitare questa indipendenza e rigettassero il pensiero di sottoporre alle decisioni di un congresso straniero la pace, la guerra, le imposte, le spese, nel tempo stesso che ricuperavano appunto il diritto di regolare da sè medesimi tutti questi oggetti. Dobbiamo compiangerci, che non abbiano saputo meglio approfittare della loro situazione, ma dobbiamo ancora scusarli se non seppero innalzarsi a quelle idee che sfuggono talvolta alle meditazioni de' popoli assai più illuminati.

Troppo mancò alla lega lombarda perchè possa riguardarsi come una repubblica federativa, il di cui governo centrale dirizza le relazioni esterne, e ne mantiene la dignità; che anzi troverassi mancante, considerandola solamente come semplice alleanza. Da alcuni atti originali di adesione alla lega lombarda, che ci rimangono, vediamo che i confederati promettevano soltanto di non far pace o tregua coll'imperatore e suoi partigiani, e di non rallentare la guerra contro di lui senza l'assenso di tutti (1); promettendo, se Federico scendesse ancora in Italia, d'impugnare le armi contro di lui e contro i suoi aderenti finchè venisse forzato a ripassar in Germania.

Niuna convenzione determinava il numero dei soldati che ogni città doveva all'armata confederata, perchè si suppose che ciascuna avrebbe adoperato con tutte le sue forze per respingere il comune nemico; e che quando una delle città più esposte agli attentati del nemico avesse chiesto il soccorso delle altre, queste le avrebbero mandato tutti i soldati di cui non avessero esse medesime stretto bisogno. La lega non pensò pure a formare un tesoro pubblico, ed i confederati non si obbligavano che all'eventuale contribuzione destinata a rifare i danni della guerra, nel caso che qualche città soggiacesse alle armi imperiali.

La lega mancava pure di adunanze regolari, alle quali supplivano accidentali unioni dei consoli e dei podestà delle città, che adunavansi per

(1) *Murat. Diss. XLVIII*, p. 265, 266. - Nella formola del giuramento trovansi queste parole: *neque pacem, neque tregam, neque guerram recruditam cum imperatore faciam.*

prendere qualche deliberazione in comune, la quale poi, ritornando alla rispettiva città, sottoponeano all' approvazione de' loro concittadini. I membri del congresso avevano il titolo di rettori dell' associazione delle città, e sceglievano tra di loro un presidente (1).

Nell' assenza dell' imperatore la lega acquistò maggior consistenza, e stendendosi al mezzogiorno d' Italia ricevette i giuramenti delle città della Romagna, Ravenna, Rimini, Imola e Forlì; le quali per altrò non sostennero mai con molto zelo la guerra della libertà.

L'imperatore intanto non rimaneva affatto inerte; e mentre andava allestendo una nuova armata per invadere la Lombardia, cercava con segrete pratiche di separare gli alleati che voleva attaccare. Si provò pure d' entrare in privati trattati col papa o con Guglielmo re di Sicilia o con ciascuna delle città; ma tutte le proposizioni che miravano ad isolar gli alleati furono costantemente rigettate. (1171) Spedì in appresso a' suoi aderenti in Italia, per tenerli a sè devoti, Cristiano arcivescovo eletto di Magonza e cancelliere dell' impero. Questo prelato guerriero attraversò la Lombardia con tanta rapidità che non si pensò pure ad impedirne la marcia; e giunto in Toscana prese parte nelle guerre di quelle città strettamente collegandosi con quelle del partito imperiale; ed in tal modo gli venne fatto di avere nelle loro milizie una ragguardevole armata dipendente da' suoi voleri.

(1) Giuramento del reggente dell' associazione delle città in gennaio 1176. *Murat, Ant. It. Diss. XLVIII*, 269.

Intanto i pisani ed i genovesi continuavano a farsi un'arrabbiata guerra e la loro discordia aveva divisa tutta la Toscana. Fino del 1169 i genovesi avevano tratta Lucca nel loro partito, ed in appresso contrassero pure alleanza con Siena e Pistoia e col conte Guido Guerra il più potente feudatario della Toscana in que' tempi ⁽¹⁾. I pisani invece eransi collegati con Fiorenza e con Prato, ed essendosi avveduti, che l'arcivescovo Cristiano rappresentante dell'imperatore d'occidente in Italia stava per i loro nemici, si rivolsero a Manuele Comneno imperatore d'oriente che abbracciava con piacere tutte le occasioni di acquistiar credito presso i latini. Essi spedirono deputati a Costantinopoli e Manuele ne spedì a loro; ed un'alleanza onorevole e vantaggiosa alla repubblica fu il frutto delle loro pratiche. L'imperatore greco rese ai pisani le franchigie di cui godevano ne' porti del suo impero, e si obbligò per quindici anni a pagare ogni anno alla città di Pisa cinquecento bisanti d'oro e due tappeti di seta, e quaranta bisanti ed un tappeto al suo arcivescovo ⁽²⁾. Poteva risguardarsi il danaro come una pensione pagata da uno stato potente ad un debole, ma la domanda del tappeto o stoffa di seta è una condizione più straordinaria, un tributo in apparenza umiliante per chi lo dà, glorioso per chi lo riceve; e reca sorpresa che i ministri imperiali lo accordassero. Pure gli ambasciatori greci che dimoravano in Pisa, ammessi in piena adunanza

(1) Intorno ai dominj ed alla successione dei conti Guidi veggansi le ricerche di Fr. Idelfonso da san Luigi, *delizie degli eruditi toscani*, t. viii, p. 89 e 195.

(2) *Breviar. Pisanae Hist., Rer. Ital.*, t. vi, p. 186.

del popolo, convalidarono col loro giuramento questa nuova alleanza.

Quando Cristiano seppe che i pisani avevano fatto questo trattato, s'indispose più che prima contro di loro; pure, dissimulando il suo mal contento visitò come ambasciatore di Federico la città di Pisa siccome quelle di Genova e di Lucca, offrendo (1172) l'arbitramento del suo padrone per comporre le loro liti; ma i pisani che dovevano tenerlo in sospetto di parzialità ricusarono l'offerta, onde l'arcivescovo adirato li pose al bando dell'impero, dichiarandoli decaduti in pari tempo dal diritto di battere danaro e dalla sovranità dell'isola di Sardegna.

(1173) In luglio del susseguente anno, Cristiano finse di voler ristabilire la concordia tra le comuni toscane, onde levò il bando pubblicato contro di Pisa ed essendosi portato in quella città, stabilì avanti al di lei parlamento, ed alla presenza de' consoli delle città rivali, i preliminari di una pace, della quale fece giurare l'osservanza a tutti i consoli presenti. Non molto dopo convocò un'altra dieta a san Ginnasio in Val d'Arno inferiore, all'uopo, dicev'egli, di dar l'ultima mano al trattato; ma quando v'arrivarono i magistrati di Pisa e di Fiorenza, li fece arrestare e chiudere in una carcere (1).

Siccome Pisa e Fiorenza non eransi ancora dichiarate contro l'imperatore, nè avevano presa parte alla lega lombarda, avrebbe dovuto risguardarsi come ingiusta ed impolitica la condotta di Cristiano,

(1) *Cron. di Bern. Marangoni*, p. 436. *Brev. Pis. Hist.*, t. vi, p. 187.

il quale moltiplicava senza necessità i nemici del suo padrone (1); pure ottenne l'intento che si era proposto, perchè obbligò gli alleati dell'impero a porsi senza riserva sotto la sua dipendenza, ed a sostenere più vigorosamente ciò che prima non era che una privata contesa. S'egli si fosse limitato all'ufficio di mediatore, sarebbe rimasto senza credito e senza forze: fatto capo di partito, fu posto alla testa d'una potente armata, che allestirono i pistojesi, i sanesi, i lucchesi ed i gentiluomini della Toscana, dell'Umbria e della Romagna; e con quest'armata si fece a devastare il territorio fiorentino.

Non tardarono i pisani a spedire in soccorso dei loro alleati duecento venticinque cavalli sotto il comando di due consoli; e facendo ad un tempo una gagliarda diversione nel territorio lucchese, richiamarono i lucchesi a difendere il loro paese. Il 17 agosto a Ponte fosco ed il 23 a Monte calvoli furono i pisani vittoriosi dei loro nemici: ma non furono ugualmente fortunati in mare, ove perdettero tra sommerse ed arresi, in uno scontro avuto colla flotta genovese, più galere che i loro nemici (2).

Quantunque in questa prima campagna l'arcivescovo Cristiano non riportasse alcun segnalato vantaggio, disciplinò la sua armata e la rinforzò assoldando molti soldati tedeschi che rimasti in Italia dopo la ritirata di Federico, accorsero a raggiungere gli standardi imperiali. In principio del

(1) Le Cronache di Pisa accusano Cristiano d' essersi lasciato guadagnare dall'oro de' lucchesi.

(2) *Brev. Pisanae Hist.*, p. 188. *An. Genuens.*, l. II, p. 347, e seguenti.

susseguente anno Cristiano condusse le sue truppe ad un'impresa di maggiore importanza.

Quantunque la città d'Ancona non avesse presa parte nella lega lombarda, era diventata esosa all'imperatore Federico ponendosi sotto la protezione di Manuele Comneno. Possessori del miglior porto che forse abbia la costa orientale d'Italia, eransi gli anconitani dedicati con tanto profitto al commercio di levante, che i veneziani i quali pretendevano di avere l'esclusivo dominio dell'Adriatico, eransi ingelositi della loro concorrenza. Vero è che la repubblica veneta aveva da principio dato il suo nome alla federazione lombarda, nè finallora erasi riconciliata coll'imperatore d'occidente (1): ma ad ogni modo preponendo Cristiano a queste considerazioni l'interesse del suo padrone, allorchè risolse d'intraprendere l'assedio d'Ancona, approfittò della gelosia de' veneziani, e fu da essi potentemente soccorso (2).

Il primo giorno d'aprile del 1174 una flotta veneziana provveduta di baliste e di altre macchine

(1) Eransi i Veneziani disgustati nel 1171 con Manuele Comneno, il quale prima di dichiarar loro la guerra aveva fatto arrestare tutti i negozianti veneti, e porre sotto custodia le loro mercanzie. Questa nuova lite li consigliò a cercar l'alleanza di Federico, abbandonando la lega lombarda amica di Manuele. *Jo. Cinnami Hist.*, l. vi, c. 10, p. 128.

(2) Boncompagno dotto fiorentino, che fu il primo professore di belle lettere nell'università di Bologna, scrisse cinquant'anni più tardi una elegante relazione di quest'assedio. Probabilmente è questi lo scrittore indicato dal Sigonio col nome di Beno fiorentino, l. v, anno 1218. Tale relazione trovasi nel t. vi, *R. Ital. del Murat.*, p. 921, sotto il titolo *Liber de obsidione Anconae auctore Magistro Boncompagno florentino.*

guerresche entrò nel porto d'Ancona per assediare la città dalla banda del mare, mentre l'arcivescovo di Magonza s'avvicinava dall'altra parte alla testa di un'armata, che aveva ingrossata in Toscana nel precedente anno con reclute tedesche e recentemente colle milizie d'Osimo e dei feudatarij della Marca (1).

Una diramazione delle montagne del Piceno forma il promontorio su cui è fabbricata la città di Ancona. Questo promontorio s'avvanza nell'Adriatico da ponente a levante, e ripiegandosi presso all'estremità verso settentrione forma un vasto seno intorno al quale s'alza la città a guisa d'anfiteatro lungo un ripido pendio dalla spiaggia del mare fino alla bipartita sommità della montagna. Sur una delle sommità siede ora un convento di cappuccini, sull'altra la chiesa cattedrale, dal di cui porticato vedonsi a destra le nevose montagne della Dalmazia, a sinistra la ridente svariata costa dell'Emilia, mentre il sole sembra nascere e corcarsi nelle onde. Il rovescio della montagna dalla banda dell'alto mare è tanto scosceso, che rende inutili le fortificazioni dell'arte. Di verso terra la città è accessibile da un solo lato; e la stessa porta conduce a Sinigaglia posta a settentrione, come a Recanati che trovasi a mezzogiorno, ed oggi a Loreto che allora non esisteva. Apresi questa porta sopra un angusto piano fra il porto e le montagne, colle quali si comunica per mezzo di una seconda porta. L'apertura del porto verso settentrione viene in parte chiusa da un antico molo, lavoro romano

(1) *Boncomp. de obsid. Anconae*, p. 929.

ornato da un arco trionfale eretto in onore di Trajano; ma la bocca del porto è tuttavia troppo larga tanto per riparare le navi dai colpi di vento, che per assicurare la città dalle aggressioni nemiche. Le galee veneziane ne approfittarono e vennero a dar fondo in faccia allo sbarco della città.

La prima operazione che facesse l'arcivescovo di Magonza tostochè s'avvicinò ad Ancona, fu quella di devastarne il territorio, facendo svelle le viti, gli ulivi ed ogni altro albero fruttifero, e distruggendo tutto quanto poteva servire d'alimento agli uomini. Da principio cercarono gli anconitani di opporsi a tanta ruina, ma non sentendosi abbastanza forti per istare in campo aperto, perchè era assai limitata la popolazione della città, e di questa ancora parte trovavasi lontana per attendere al commercio, si videro costretti a ridursi entro le mura, dopo aver sofferto qualche perdita.

Ancona era mal provveduta di vittovaglie, sì perchè il raccolto del precedente anno era stato scarso, come perchè gli abitanti non credendosi minacciati d'assedio vicino, aspettavano il prossimo raccolto per riempire i loro granai. Ma la messe fu distrutta dal fuoco nemico senza che gli anconitani potessero mettere nulla in salvo, ed il porto era chiuso dalla flotta veneziana, onde a mezza state incominciarono a soffrire la fame. N'ebbe avviso l'arcivescovo, il quale quantunque avesse già accostato alle mura e baliste e torri mobili, aveva però evitato ogni incontro, nè tentato verun assalto contro la città. Sperando poscia di trovare i cittadini indeboliti dalla fame, fece suonar la carica, ed avanzar l'armata fin sotto le mura per dare un generale assalto.

I cittadini riuniti dal martellare delle campane uscirono contro ai nemici combattendo valorosamente. La flotta veneziana approfittando del tumulto s'accostò alla città per imbarcare la truppa sulla spiaggia; ma avendo i consoli opposte loro le compagnie del porto, continuarono col rimanente della milizia a combattere contro gl'imperiali che furono respinti fino al di là delle loro macchine, senza che però ardissero incendiarle, venendo difese dagli arcieri che gettavano una grandine di frecce e di sassi. Ciò vedendo una vecchia nominata Stamura, prese un legno acceso, e lanciandosi verso le torri in mezzo alle frecce, non si ritirò finchè non fu sicura che il fuoco appiccato alle macchine non poteva più essere spento. Incendiate tutte le macchine d'assedio, i tedeschi battuti allontanaronsi dalla città, e gli anconitani levarono dal campo molti cavalli, di cui nutrironsi alcun tempo. Anche i veneziani furono costretti di ritirarsi colla perdita di molti uomini, resa più grande pochi giorni dopo. Gli anconitani, approfittando di un vento di mare gagliardissimo, fecero tagliare da alcuni palombari le gomene delle ancore, e s'impadronirono di sette navi portate dal vento sulla spiaggia della città (1).

Malgrado questi passaggieri vantaggi, la situazione degli anconitani faceasi ogni giorno peggiorare. Cercarono perciò di far la pace coi loro nemici; e fecero offrire a Cristiano una grossa somma di oro perchè levasse l'assedio; ma questi rispose che aveva giurato di non accordare capitolazione, e

(1) *Boncompagni, Obsidio Anconae*, c. 4. p. 931.

che non rimaneva loro verun altro partito che di darsi essi e la città a discrezione.

Il deputato fu ammesso a render conto della sua missione in presenza dei consoli e del consiglio generale, i quali avanti di nulla risolvere incaricarono dodici uomini probi di prender conoscenza in tutta la città de' viveri che ancora rimanevano e di darne conto all'assemblea. A fronte della somma diligenza adoperata dai delegati non solo nelle case dei cittadini ma ancora nei ripostigli delle chiese, non trovarono che sei sacchi di frumento e nove sacchi di grano primaticcio ⁽¹⁾. Pochi giorni prima erasi fatta ricerca di uova per medicare le ferite, e non se ne trovarono dodici in tutta la città che allora aveva dodici mila abitanti d'ambo i sessi.

All'indomani i dodici delegati esposero all'assemblea il risultato delle loro ricerche, cui i cittadini non risposero che coi gemiti. Sembrava omai impossibile a tutti il poter sottrarsi all'infelice loro destino; e molti proponevano d'arrendersi, altri sciamavano esser meglio morire combattendo che sopravvivere alla ruina della patria; quando un vecchio cieco di quasi cent'anni, appoggiandosi al suo bastone, si levò in mezzo dell'assemblea e disse: « Cittadini d'Ancona, io era console di questa città quando il re Lottario l'assedì con una potente armata. Pretendeva ridurci in servitù; ma fu forzato di ritirarsi vergognosamente. Prima e dopo di lui altri re ed imperatori che assa-

(1) L'autore dice due e tre moggia. La misura attuale di Ancona si chiama *rubbia*, e pesa seicento quaranta libbre di dodici once. Ho supposto che sia l'antico moggio.

» lirono la nostra patria, non ebbero miglior successo. Qual vergogna per noi se questa città che » resistette alla loro potenza, cedesse ora ad un » prete? se un vescovo trionfasse dei nostri » dati? Rammentate, o cittadini, la mala fede tedesca e l'odio degli allemanni contro il nome » latino: non vi sovviene più di Milano che Federico ha poc' anzi distrutto malgrado le contrarie » promesse? e tenete per fermo che la vostra dedizione all'arcivescovo di Magonza sarebbe il » maggiore de' vostri mali. Fate dunque un estremo sforzo per ottener soccorso dai vostri alleati; » e se non riesce, gettiamo in mare colle nostre » mani tutte le nostre ricchezze per toglierle al » vincitore, ed andiamo a morire combattendo » valorosamente contro di lui » (1).

Degli alleati d'Ancona che potessero soccorrerla in così pressanti strettezze, non eranvi che la contessa di Bertinoro della nobile famiglia de' Frangipane di Roma, padrona del ricco feudo di Bertinoro in Romagna (2), e Guglielmo degli Adelardi di Marchesella, uno de' capi del partito guelfo in

(1) *Boncompagni, Obsidio Anconae*, c. 10, p. 933. I discorsi che si attribuiscono ai personaggi storici sogliono considerarsi come verosimili invenzioni dello scrittore; ma quando anche il presente fosse di Buoncompagni e non del vecchio cui viene attribuito, l'avversione che l'autore manifesta per la servitù dei preti non sarebbe meno notevole in un professore guelfo di Bologna, che in un abitante d'Ancona. Sono in un modo o nell'altro le opinioni di quel secolo, e poco monta il sapere chi le manifestasse. Ho abbreviato alquanto il discorso, senza farvi verun' altra mutazione.

(2) Il castello di Bertinoro, ch'era stato della contessa Matilde, è posto tra Forlì e Cesena vicino a Forlimpopoli.

Ferrara. I cittadini d'Ancona mandarono a richiedere di soccorso questi due signori, e a tal uopo scelsero tre gentiluomini, i quali montati sopra una barca con quanto danaro poterono raccogliere, furono abbastanza avveduti o fortunati per uscir dal porto bloccato dalla flotta veneziana.

Intanto la fame non era omai più sopportabile; e consumati tutti i cibi salubri gli si sostituivano carni infette, cuoi, erbe selvatiche, ortiche di mare che strappavansi sotto agli scogli benchè si credessero velenose. Erano gli anconitani in così misero stato ridotti che appena potevan reggersi in piedi e portar le armi, e soltanto quando erano chiamati dal martellar della campana, l'amor di patria e di libertà rendeva loro lo smarrito vigore, e lanciavansi tra i nemici con tanta forza ed ardore, che questi ne rimanevano sorpresi ed avviliti. Una gentildonna giovane e bella, recandosi con un suo figliuolino in braccio ch'ella allattava, presso a Porta balista, vide uno de' soldati di guardia giacente in terra, al quale chiedendo la nobil donna perchè rimanesse inattivo, risposele trovarsi in modo consumato dalla fame, che non credeva poter vivere più d'un'ora. « Sono già quindici giorni, » soggiunse l'altra, che io non mangio che cuoio » bollito, ed il latte incomincia a scemarsi; pure » alzati, e se il mio seno ne contiene ancora, avvicina le tue labbra e ristorati per difendere la » patria ». Il soldato scosso da queste parole alzò il capo e vergognandosi della generosa offerta della conosciuta gentildonna, presa la rotella e la spada, si lanciò con tanto furore tra gli assediati,

che ne uccise quattro avanti di cadere sotto i loro colpi (1).

Gli anconitani sostennero tante miserie con una costanza senza esempio, perchè da più giorni non avevano veruna notizia de' loro deputati. Giunti questi a Ferrara trovarono in Guglielmo Marchesella e nella contessa di Bertinoro due fedeli e zelanti amici. Il primo, non bastando il danaro portato dagli anconitani per assoldare la truppa che credeva necessaria all'impresa, obbligò tutto il suo patrimonio ed il suo credito per una grossa somma presa a censo. Alle truppe di Marchesella la contessa aggiunse tutti i suoi vassalli; in modo che si formò un'armata di dodici coorti di cavalleria, cadauna di duecento uomini, e d'un corpo ancora più numeroso di pedoni; la quale s'avanzò all'istante per il territorio di Ravenna, da cui con uno stratagemma eransi fatti allontanare i nemici, che ne occupavano la strada. Il quarto giorno s'accampò sul monte di Falcognara, dalla di cui sommità scoprivasi in distanza di quattro miglia Ancona ed il magnifico golfo. Quando fu notte, Guglielmo Marchesella ordinò ad ogni soldato di attaccare alla sua lancia due o tre lumi; poi discese alla loro testa il rovescio della montagna, facendo occupare alle sue genti la maggior estensione possibile. Gli avamposti dell'arcivescovo ingannati dalla quantità dei lumi, credettero l'armata più numerosa di quel che era veramente. L'arcivescovo stesso, spaventato dalle grida di gioja dei soldati, che facevano eco alle esortazioni

(1) *Boncomp. Obsidio Anconae*, c. 11, p. 37.

di Guglielmo e della contessa, e dalle grida degli anconitani che dal portico della cattedrale vedevano avanzarsi i loro liberatori, diede ordine di ritirarsi. La medesima notte trasportò il campo sulla prima montagna del Piceno, di dove dopo poche ore di riposo si rimise in cammino per entrare nel ducato di Spoleti. I veneziani, vedendosi abbandonati dall'armata di terra, s'allontanarono dalla liberata città, i di cui cittadini, soccorsi dai loro fedeli alleati, approfittarono di quel subito terrore ch'erasi impadronito dei loro nemici, per introdurre in città tanta quantità di viveri che non avessero ad essere affamati da più lungo assedio. Guglielmo Marchesella lasciò presto Ancona per recarsi a Costantinopoli, ove da Manuele Comneno fu magnificamente ricevuto e splendidamente regalato per i soccorsi dati ai suoi protetti (1).

In quest'anno finalmente furono ridotti a termine i grandi apparecchi di cui occupossi Federico nella lunga sua permanenza in Germania; ed i lombardi seppero in ottobre, che l'imperatore attraversava le Alpi con un'armata non meno potente di quelle che aveva altre volte condotte contro di loro. Dopo aver valicate le Alpi della Savoia, calò in Italia dal monte Cenisio e diede alle fiamme Susa posta a piè dell'Alpi per vendicarsi dell'umiliazione che vi aveva sofferta sei anni

(1) *Boncompagni, Obsidio Anconae*, c. 24, p. 944. - *Johan. Cinnami Hist.*, l. vi, c. 12, p. 131. *Bisan. Ven.*, t. xi. - Il Cinnamo non parla che della contessa, e le attribuisce una compiuta vittoria sull'armata del prelato. - *Romuald. Salernit. Chron.*, p. 214.

prima quando vi passò fuggiasco. Si diresse in seguito contro di Asti, città da lungo tempo associata alla lega lombarda (1).

I confederati preferivano all'incertezza di una battaglia generale nella quale tutte le probabilità della vittoria erano per Federico, la lentezza degli assedj in cui le truppe allemanne spossavansi e s'annoiavano. Si ristrinsero perciò a mandare alcuni deputati ai cittadini d'Asti, esortandoli a difendersi coraggiosamente e promettendo loro che quando stringesse il pericolo, farebbero avanzare un'armata in loro soccorso. Ma gli abitanti d'Asti spaventati dal numero e dalla ferocia delle truppe condotte da Federico, e soprattutto temendo i fiamminghi che formavano il nerbo della sua armata, si arresero recandogli le chiavi della città senza combattere.

Allora l'imperatore si mosse verso Alessandria, ove dovevano raggiungerlo le milizie pavesi e quelle del marchese di Monferrato. Intanto le piogge autunnali avevano a dismisura ingrossati i fiumi e ritardata la marcia dell'armata imperiale; lo che accrebbe il coraggio degli alessandrini, che riguardarono quest'avvenimento come un soccorso del cielo.

Ma a fronte delle piogge, delle nèvi e del rigori dell'imminente inverno, malgrado il terreno fangoso, Federico si accampò avanti Alessandria. Conobbe a colpo d'occhio che la sola difesa della città dopo il Tanaro, era la fossa che la circondava; non essendosi ancora innalzate nè mura nè

(1) *Vita Alex. III, a card. Arrag.*, p. 463.

torri per sostenere i baluardi che formati essendo di fango e legati colla paglia, gli fecero dare il nome, che gli è rimasto fino ai nostri giorni di *Alessandria della paglia* (1). Lusingavasi per ciò di poterla prendere d'assalto, sicchè dopo aver distribuite le macchine da guerra lungo i baluardi fece suonar la carica: ma gli alessandrini si difesero così valorosamente, che respinsero gli assalitori fino al di là delle loro baliste, che furono prese ed abbruciate, mentre i tedeschi fuggivano disordinati verso il campo.

Federico non si lasciò ributtare da questa perdita, risoluto di continuare fino all'estremo l'assedio d'una città fabbricata in onta sua. Invano cercarono i suoi generali di sconsigliarlo da una impresa in cui dovevasi combattere più contro gli elementi che contro gli uomini: il freddo crebbe ben tosto a dismisura, mancarono i viveri al campo, e la diserzione facevasi ogni giorno maggiore. (1175) Egli solo non si scoraggiava, e quattro mesi continui di rigoroso inverno, e i continui danni delle inondazioni, della fame, delle malattie, non lo rimossero dall'assedio, che andava stringendo sempre più con maggior ardore. Niu- no dei mezzi praticati a que' tempi per vincere le città fu da lui trascurato, e l'ultimo fu la mina. Egli fece aprire una galleria che avanzavasi sotto la città: questo lavoro assai malagevole in una stagione piovosa e più in un terreno pantanoso, fu malgrado l'estrema sua lunghezza continuato con tanto segreto che gli alessandrini non se ne

(1) *Romualdi Salern. Chron.*, p. 213.

avvidero che all'istante in cui le truppe imperiali uscivano dalla galleria nella pubblica piazza. Ma prima di questo avvenimento gli alessandrini, dopo un assedio di quattro mesi, avevano chiesto soccorso alla lega lombarda.

La dieta erasi adunata in Modena, ove fu appena informata dello stato d' Alessandria che determinò di far levare l'assedio e di approvvigionarla. Ordinò pertanto di far marciare tutte le truppe delle repubbliche alleate, facendo tener dietro all'armata un convoglio di vittovaglie. Il contingente di tutte le città in cavalleria, in fanteria e danaro per far acquisto di viveri fu tosto stabilito, ed i consoli di tutti i comuni ne giurarono l'esecuzione. A mezza quaresima l'armata alleata trovossi unita presso Piacenza, di dove si pose in cammino accompagnata da un convoglio di carri, mentre un altro convoglio di battelli rimontava le acque per raggiungerla sulle rive del Tanaro. La domenica delle palme i confederati s'accamparono presso Tortona in distanza di sole dieci miglia dal quartiere generale di Federico, il quale avvertito del loro arrivo e disperato (1) di veder andata a vuoto un'impresa nella quale pareagli andarvi del suo onore e della sua possanza, non s'arrettrò dal tentare perfino un tradimento. Egli offrì agli assediati una tregua per celebrare il venerdì santo, e mentre questi riposavansi sicuri sulla santità del giuramento, fece entrare a notte non molto inoltrata i suoi soldati nella città.

(1) *Sigonius de Regno Ital.*, l. xiv, p. 326.

per la mina che aveva fatto aprire (1). Per buona sorte le scolte repubblicane s' accorsero del tradimento e chiamarono all'armi i cittadini. Lo sdegno accresceva le forze degli assediati. Tutti i tedeschi entrati in città furono uccisi o forzati di precipitarsi dai bastioni, e coloro che trovavansi nella galleria della mina soffocati dal terreno che si fece smottare. Gli alessandrini aprirono in seguito le porte, e gettandosi furibondi sulle truppe imperiali le fugarono, ed incenerirono la torre di legno preparata per attaccare le loro fortificazioni.

Federico respinto dagli assediati, e minacciato dall'armata lombarda, non poteva più lusingarsi di ridurre Alessandria in suo potere; onde la susseguente notte fece metter fuoco al suo campo, ed il giorno di Pasqua s'avviò verso Pavia. I confederati erano accampati in luogo da poter impedirgli il passaggio, e la loro armata assai più numerosa dell'imperiale ne assicurava la disfatta ove fosse stata costretta di venire a battaglia. Ma Federico si credette guarentito dal rispetto che imprimeva ancora la dignità imperiale sull'animo di nemici pocanzi a lui soggetti, persuadendosi che non lo avrebbero attaccato i primi, e l'avvenimento giustificò i suoi calcoli.

Quando i lombardi videro le truppe imperiali avvicinarsi a bandiere spiegate, si disposero a sostenere l'urto de' tedeschi, ma mentre credevano d'essere attaccati, videro i tedeschi far alto, ed

(1) *Vita Alex. III*, p. 464. - *Sire Raul*, p. 1292. - *Romualdi Saler. Chron.*, p. 213. - *Trist. Calchi Hist. patr.*, l. XII, p. 227. - *Ottob. Scribe Annal. Genuens.*, l. III, p. 352. - *Otto de Sancto Blasio*, c. 23, p. 881.

occuparsi come fossero amici a piantare il loro campo. I lombardi stettero in forse un istante, e dubitando di farsi colpevoli di lesa maestà se attaccavano il loro imperatore che s'avanzava confidentemente in mezzo a loro, lasciarono passare la giornata senza decidersi.

La susseguente mattina alcuni nobili, che non erano sospetti ad alcuna parte, si fecero a trattar di pace. L'imperatore rispose alle proposte loro, « che salvi i diritti dell'impero, era disposto di » porre in arbitrio di giudici scelti dalle parti le » contese che aveva co' suoi sudditi ». L'armata lombarda rispose dal canto suo, « che salva la » devozione dovuta alla chiesa romana, e la libertà per cui le città confederate avevano prese » le armi, era disposta a sottomettersi al giudizio degli arbitri ». Furono in conseguenza nominati sei commissarij, ai quali le parti affidarono le decisione della loro contesa. I maggiorenti dei lombardi furono in seguito presentati all'imperatore, che gli accolse in modo assai cortese. Si convenne da ambe le parti di licenziare le armate; e l'imperatore s'affrettò di congedare la sua, ritirandosi col seguito delle sole guardie e della famiglia in Pavia ove si riposò dalle fatiche sostenute in una campagna d'inverno. I lombardi presero la strada di Piacenza per restituirsi alle proprie case, e quando giunsero presso questa città si scontrarono nei cremonesi che preceduti dai loro consoli s'avanzavano per raggiungerli (1).

Erano i cremonesi da lungo tempo rimproverati

(1) *Vita Alex. III*, p. 465.

di lentezza negli affari della lega, e l'antica amicizia ch' ebbero coi pavesi li ritraeva dall'entrare in battaglia contro di loro. Non pertanto quando seppero essersi conchiuso l'accordo senza di loro, vergognaronsi della propria lentezza; ed il popolo in particolare, temendo di essere a parte della vergogna del proprio governo, in un movimento di furore corse alle case dei consoli, e le smantellò, affidando a nuovi magistrati le redini del governo.

L'imperatore parve che si studiasse di accrescere i sospetti che la condotta dei cremonesi poteva far nascere nell'animo de' confederati, indicando i loro consoli come *sopr' arbitri*, promettendo di rimettersi alla loro decisione, quando non andassero d' accordo i sei conciliatori scelti nel campo di Tortona. I rettori che segnarono a nome della lega lombarda il compromesso fatto coll'imperatore, furono Ezelino da Romano padre del feroce Ezelino, ed Anselmo da Dovara padre di Buoso, emulo e compagno di questo tiranno. È cosa veramente notevole, che il primo trattato fatto coll'imperatore per guarenzia della libertà dei comuni sia stato firmato a nome loro dai genitori dei due più famosi capi del partito imperiale, dei due più feroci oppressori delle repubbliche (1).

E perchè lo stesso trattato che doveva ristabilire la concordia tra l'impero e le città lombarde rendesse altresì la pace alla chiesa, Federico scrisse

(1) *Compromissum Friderici I, et civitatum, ap. Murat. Ant. Ital. Dissert. XLVIII, p. 275.*

al papa di mandargli tre legati per trattare con lui, designandoglieli egli medesimo. Furono questi il vescovo di Porto, quello d'Ostia ed il cardinale di san Pietro *ad vincula* (1). I quali prelati muniti dei pieni poteri della santa sede, si portarono a Lodi ov' erasi adunata una dieta de' rettori delle città lombarde; ed in seguito passarono a Piacenza. Quando l'imperatore seppe ch'erano giunti nelle vicinanze di Pavia, gli fece invitare alla sua corte, ove onorevolmente gli accolse.

La prima loro udienza fu pubblica. Federico aveva fatto innalzare il suo trono sulla gran piazza di Pavia, ove, circondato da' suoi principi, rivolse la parola ai legati in lingua tedesca, invitandoli con gentili maniere ad esporre i motivi della loro missione. Intanto i pavesi trovavansi riuniti in parlamento. Allorchè l'interprete ebbe tradotto il discorso dell'imperatore, il vescovo d'Ostia avanzatosi in mezzo dell'assemblea, con aspri e duri modi, com'è talvolta uso de' cherici, dichiarò di non poter rendere all'imperatore il saluto finchè lo vedeva ostinarsi nello scisma e nell'impenitenza; quindi riandò tutta l'istoria delle sue persecuzioni verso la chiesa, impiegando a vicenda le minacce e le preghiere per indurlo a mutar condotta. Il popolo adunato applaudì questo discorso, e lo stesso Federico assicurò il legato, che mosso dai patimenti de' fedeli, era disposto a grandi sacrificj per mettervi fine (2).

Dopo questa pubblica udienza i legati ed i

(1) *Romualdi Salern. Chronic.*, p. 214.

(2) *Vita Alex. III, a Card. Arrag.*, p. 466.

deputati lombardi ebbero frequenti conferenze collo stesso imperatore e co' suoi ministri, il cancelliere, il vescovo eletto di Colonia ed il protonotaro. Essi dovevano procurare i vantaggi ancora del re di Sicilia e dell'imperatore di Costantinopoli: ma in fatto furono gli affari della chiesa intorno ai quali rendevasi difficile ogni accomodamento, e che finalmente furono cagione che si rompessero i negoziati. Lo storico d'Alessandro III assicura che Federico chiedeva alcune prerogative che non erano state mai accordate a verun laico, nè pure a Carlo Magno o al grande Ottone: ma le pretese del papa erano a dismisura cresciute dopo questi due imperatori, e Federico non rivendicava nè meno tutti i privilegi di cui godettero i suoi predecessori. Ad ogni modo i legati protestarono che la loro coscienza e le leggi della chiesa s'opponevano ai chiesti privilegi. Il congresso si ruppe bruscamente, e gli alleati ritornando alle loro case guastarono le campagne de' pavesi, de' comaschi e dei marchesi feudatarj. L'imperatore invece fece alcune incursioni nel territorio alessandrino, ma senza intraprendere colle sole milizie italiane l'assedio d'una città, innanzi alla quale le armate tedesche avevano perduta l'antica gloria.

Mentre ancora duravano le trattative, Federico aveva ordinata in Germania la leva d'una nuova armata, ed aveva pure invitato a prendere le armi Cristiano arcivescovo di Magonza suo vicario nella Toscana e nella Marca. Questo prelato alla testa delle truppe che aveva già condotte all'assedio d'Ancona, investì il castello di san Casciano ove i bolognesi tenevano una guarnigione composta di trecento cavalli

ed altrettanti fanti sotto il comando di Prendiparte, uno de' loro consoli. Due altri consoli Bernardo Vediani e Pietro Garisendi, s'avanzarono contro Cristiano colle milizie bolognesi ed ausiliarie per costringerlo a levar l'assedio. Lo forzarono in fatti ad allontanarsi, ma caddero poco dopo in un'imbooscata, e nel corso della campagna ebbero più volte la peggio.

(11176) Intanto Wicman arcivescovo di Maddeburgo, Filippo arcivescovo di Colonia e tutti i vescovi e principi di Germania chiamati da Federico, avevano adunati i loro vassalli ed erano preparati a soccorrerlo. Si mossero nella seguente primavera, e perchè la strada dell'Adige era guardata dai veronesi, s'avanzarono attraversando il paese dei Griggioni per l'Engadina e la contea di Chiavenna fino al lago di Como. Quando l'imperatore fu avvisato del loro arrivo in Italia, parti segretamente da Pavia, ed attraversando sconosciuto il territorio milanese, venne a riceverli a Como. Postosi alla loro testa in sul finire di maggio, andò contro il castello di Legnano nel contado del Seprio. I comaschi militavano sotto le sue bandiere, e le milizie dei pavesi e del marchese di Monferrato disponevansi a raggiungerlo.

I milanesi che trovavansi i primi esposti alle offese mostravano una straordinaria valenzia. Fino in gennajo avevano fatto rinnovare il giuramento che gli univa alle altre città lombarde, ed assicurava loro i comuni soccorsi. Avevano formate alcune coorti di cavalleria scelta, una delle quali chiamata *della morte* era composta di novecento soldati che avevano giurato di morire per la patria piuttosto

che ritirarsi; l'altra detta del *carroccio* era formata di trecento giovani delle principali famiglie, i quali con uguale giuramento eransi vincolati alla difesa del palladio della loro patria. Gli altri cittadini divisi in sei battaglioni seguivano le bandiere delle sei porte, e dovevano combattere sotto gli ufficiali del proprio quartiere ⁽¹⁾.

Il sabato 29 maggio i milanesi ebbero avviso che l'imperatore non era più di quindici miglia lontano dalla loro città. Benchè dei soccorsi che aspettavano dai confederati non avessero avuto ancora che le milizie piacentine ed alcune centurie scelte di Verona, di Brescia, di Novara e di Vercelli, trasero fuori il *carroccio* dalla città e si mossero contro di Federico prendendo la strada che da Milano conduce al Lago maggiore. Fermatisi presso Barano nella pianura che divide l'Olonà dal Ticino, staccarono settecento cavalli per riconoscere il nemico; i quali non tardarono a scontrarsi in trecento tedeschi seguiti a poca distanza dal grosso dell'armata. Essi li caricarono con vigore, ma dovettero ripiegare bruscamente verso il loro *carroccio* trovandosi addosso tutta l'armata di Federico. I milanesi vedendo avanzarsi contro di loro a galoppo la cavalleria tedesca, gittaronsi in ginocchio e fecero la loro preghiera ad alta voce a Dio, a san Pietro ed a sant' Ambrogio; indi spiegando i loro stendardi si mossero arditamente contro i nemici. La compagnia del *carroccio* piegò un istante, e le truppe imperiali vi s'avvicinarono tanto, che

(1) *Sigon. de Reg. Ital.*, l. xiv, p. 330. - *Galv. Flamma, Manip. Flor.*, c. 205, p. 650. - *Romualdi Saler. Chron.*, t. vii, p. 215.

s'incominciò a temere che cadesse nelle loro mani: la qual cosa vedendo la compagna della morte, ripeté ad alta voce e con entusiasmo il giuramento fatto di morire per la patria, e gettaronsi con tanto impeto sulle truppe allemanne che atterrarono lo stendardo imperiale. Federico stesso che combatteva nella prima linea fu rovesciato da cavallo, e posta in fuga la squadra da lui comandata ed inseguita dai lombardi per lo spazio di otto miglia. I fuggiaschi che non caddero sotto le loro spade, dovettero precipitarsi nel Ticino, o rendersi prigionieri. Quasi tutti i comaschi perirono sul campo o perdettero la libertà per essere contro di loro più vivo l'odio de' lombardi, che li riguardavano quali traditori della causa comune. Tutte le più ricche spoglie del campo rimasero ai vincitori, i quali per colmo della loro gloria seppero ben tosto che Federico non trovavasi coi soldati fuggiaschi, che i suoi fedeli avevano cercata invano la sua persona o il suo cadavere, e che l'imperatrice rimasta a Pavia, omai più non dubitando della di lui perdita, aveva vestito il corrotto (1).

Ma Federico non era stato ucciso nella battaglia di Legnano, come supponevasi, e dopo pochi giorni ricomparve a Pavia, solo, avvilito, diviso da quella florida armata con cui credeva di soggiogare l'Italia, e che ora valicava disordinata le Alpi per salvarsi dal ferro italiano. Abbandonato sul campo di battaglia tra i suoi nemici, sottraendosi

(1) *Vita Alex. III*, Card. Ar., 467. - *Sire Raul*, p. 1192. - *Otto de Sancto Blas.*, Chron., c. 13, p. 882. - *Conradi Abbatis Uspereg. Chron.*, p. 297. Edit Basil. 1569. - *Baron. ad an.* § 17. - *Trist. Calchi Hist. Patr.*, l. xii, p. 278.

alle loro ricerche, ottenne dopo molti stenti di ricoverarsi nella sola città rimastagli ancora fedele.

Erano già decorsi ventidue anni da che questo monarca aveva la prima volta devastato il territorio milanese, e durante questo lungo intervallo, aveva successivamente condotte o chiamate in Italia sette formidabili armate dal fondo della Germania (1). Per lo meno un mezzo milione d'uomini aveva prese le armi a suo favore e sparsi torrenti di sangue; ma dopo vittorie più strepitose che utili terminò coll'essere disfatto in distanza di poche miglia dal luogo in cui ottenne le prime vittorie. I pontefici romani avevano contro di lui provocate le vendette del cielo; ed i suoi partigiani vedevano nelle proprie e nelle sue sventure la mano di Dio. Non gli rimaneva dunque altro partito che quello della pace, e Federico la ricercò di buona fede.

Spedì dunque al papa gli arcivescovi di Maddeburgo, di Magonza e di Worms, per entrare con lui in negoziazioni. Giunti alla città d'Agnani, ove allora risiedeva il pontefice, vennero ammessi in pieno concistoro. In questa prima udienza Alessandro dichiarò loro in termini positivi, ch'egli non

(1) Federico fece la prima impresa d'Italia in ottobre del 1154, la seconda in luglio del 1158. L'imperatrice gli condusse una terza armata per l'assedio di Crema in luglio del 1159. I principi alemanni scesero in Italia colla quarta l'anno 1161, che fu quella che distrusse Milano. Del 1166 Federico allatesta d'una quinta armata s'avanzò fino a Roma e perdette le sue truppe per la febbre *maremmana*. Si consumò quasi tutta la sesta armata nell'assedio d'Alessandria, e la settima finalmente fu battuta dai milanesi a Legnano l'anno 1176.

separerebbe giammai la sua causa da quella dei lombardi, del re di Sicilia e dell'imperatore d'Oriente. Non pertanto nelle segrete conferenze segregò poc'a poco i suoi interessi da quelli de' confederati.

Siccome Federico non pretendeva più dal papa nuovi privilegi, le trattative diventavano semplicissime, nè ammettevano ulteriori difficoltà. Gli si chiedeva che abiurasse lo scisma e gli antipapi da lui nominati; e rispetto a ciò Federico chiedeva che dopo l'abiura anche i prelati addetti alla sua fazione fossero ammessi in grazia della santa sede e riconfermati nelle loro cariche. Tali articoli furono ben tosto accettati dalle parti ⁽¹⁾. Non era così facile il porre d'accordo gl'interessi dell'imperatore con quelli de' lombardi; per discutere i quali il papa prometteva di passare in Lombardia, ove avrebbe presieduto all'adunanza delle città confederate. Ed in pendenza di queste trattative le parti stipularono una tregua generale per tutta l'Italia.

Se l'imperatore avesse adottata prima la via delle amichevoli trattative, non avrebbe sofferte le ultime traversie, nè perduta quella somma influenza che poteva esercitare sulle repubbliche italiane. Si può vederne la prova nell'apertura delle conferenze. I repubblicani non ardivano negare gli antichi diritti dell'impero; ed erano contenuti da un natural rispetto verso le persone e verso le leggi, che loro vietava di segnare i confini dell'autorità di colui contro il quale avevano però osato di

(1) *Vita Alex. III*, p. 467.

combattere e di sconfiggerlo. Quando Federico cessò d'essere il loro nemico, fu ancora il loro monarca. Aveva in ogni città dei partigiani e specialmente tra i gentiluomini che dichiaravansi i protettori delle prerogative imperiali; e la vanità, l'ambizione, l'avarizia non erano pienamente soddisfatte che coi favori della corte. I partigiani di Federico adoperavansi destramente per risvegliare fra i popoli le sopite gelosie che in addietro dividevano le città, onde staccarne alcune dalla confederazione.

I cremonesi furono i primi a sciogliersi da quel legame che aveva salvata la Lombardia. Erano stati in ogni tempo nemici dei milanesi, ed alleati dei pavesi: acerbi trattamenti gli avevano staccati dal partito imperiale ed uniti alla lega, ma col tempo indebolitasi la memoria delle ricevute offese, il loro odio si spense: al tempo dell'assedio d'Alessandria i cremonesi erano già stati notati di poco zelo. Federico offerì loro la riconferma dei loro privilegi, di non prender parte all'elezione dei consoli e di conceder loro parzialmente tutto ciò che i confederati chiedevano per tutte le città, a condizione che ritornassero all'antico partito, fidandosi al loro protettore, al loro amico che loro stendeva le braccia (1).

I cremonesi accettarono le offerte di Federico e sottoscrissero un atto d'alleanza, che il loro storico Campi estrasse dagli archivj della città. Dichiararono subito ai lombardi che rinunciavano alla

(1) *Vita Alex. III*, p. 469. - *Istoria di Cremona d'Ant. Campi*, caval. pittore ed archit. *Cremon.* dedicata a Filippo IV d'Austria verso il fine del 1.^o libro, p. 24. - *Romuald. Salern. Chron.*, p. 217.

confederazione, essendo garantiti dal loro nuovo alleato di essere potentemente soccorsi qualunque volta la lega tentasse di punire la loro mala fede. I tortonesi ne seguirono l'esempio; onde le altre città ed il papa se ne sdegnarono e temettero a ragione che ciò potesse avere le più triste conseguenze.

(1177) Intanto il papa erasi imbarcato sulle galere del re di Sicilia coll'arcivescovo di Salerno e col conte d'Andria che questo monarca spediva in qualità di ambasciatori al congresso (1). La tempesta gli spinse sulle coste della Dalmazia a Zara (2),

(1) Uno degli ambasciatori, Romualdo arcivescovo di Salerno, storico da noi rammentato più volte con lode, ci ha lasciata una assai circostanziata ed interessantissima relazione del suo viaggio e della sua missione. Siamo ben fortunati d'averla, perchè all'epoca presente ci abbandonano quasi tutte le guide che fin qui diressero la nostra narrazione. Questa relazione che comincia nella cronaca di Romualdo t. vii, p. 217, viene ancora riportata negli Annali del Baronio all'anno 1177.

(2) Il soggiorno del pontefice a Zara risguardato senza dubbio come una specie d'esilio, diede motivo cento cinquant'anni più tardi all'invenzione d'un favoloso racconto, ripetuto poi ciecamente da tutti gli storici del quattordicesimo e quindicesimo secolo. Si disse che il papa, salyandosi sul mare adriatico dallo sdegno di Federico, venne vilmente travestito a procacciarsi un asilo in Venezia; dove dopo alcuni mesi che vi esercitava in un'isoletta la professione di giardiniere, fu riconosciuto. Allora il doge ed il senato si affrettarono a rendergli i più grandi onori; e venuto a reclamarlo con una potente flotta Ottone figliuolo di Federico, i Veneziani lo sconfissero e fecero prigioniero. Che per tale avvenimento Federico risolse di far la pace; e che ricevuto in Venezia, quando s'accostò per baciare il piede al papa, questi glielo pose bruscamente sul capo, pronunciando queste parole: *ambulabis super aspidem et basiliscum, et conculcabis leonem et draconem*: cui l'imperatore rispose: *non tibi sed*

città non ancora visitata da verun papa, per cui non imbarcarono a Venezia che il giorno 24 di marzo. Il papa fu alloggiato nel monastero di san Nicolò *del lido*. Benchè non a Venezia, ma in Bologna dovesse tenersi il congresso, ciò null' ostante quando l'imperatore, ch' era giunto a Cesena, seppe l' arrivo del papa a Venezia, gli rimandò i medesimi commissarij, che avevano già trattato con lui, onde fargli sapere come avendo Cristiano arcivescovo di Magonza suo arcicancelliere fatta una sanguinosa guerra ai bolognesi, non potrebbe fermarsi in quella città per i maneggi di pace, senza risvegliare la loro animosità contro di lui.

La scelta del luogo in cui si aprirebbero le conferenze, era difficile e diede argomento a lunghe discussioni. I lombardi offerivano l'alternativa tra Bologna, Piacenza, Ferrara e Padova, tutte città della lega, e perciò sospette agl'imperiali. I tedeschi invece proponevano Pavia o Ravenna per lo stesso titolo di parzialità sospette ai lombardi, perchè la prima era sempre stata loro nemica, e l'altra aveva di fresco rinunciato alla lega per fare separatamente la pace coll'imperatore. Finalmente fu proposta Venezia i di cui interessi erano affatto

Petro, ed il papa replicò: *et mihi, et Petro*. - *Vita Alex. III, ex Amalrico Augerio, Scrip. Rer. It.*, t. III, par. II, p. 373. - *Gio. Villani*, l. V, c. 111. - *Malavolti Istoria di Siena*, par. I, l. III, p. 34. - *Corio storia di Milano*, par. I, p. 60. - *Il Baronio che smentisce questo racconto, ad an. § 4 e seg.* Questo romanzo caro ai Veneziani fu illustrato dai più celebri pittori, che ne fecero l'argomento dei quadri che adornano la magnifica sala del gran consiglio della repubblica. Si mostravano non senza orgoglio agl'imperatori che visitavano il palazzo di san Marco.

separati da quelli della lega lombarda. Vero è che da principio aveva presa parte alla confederazione, e in appresso, senz'essersi formalmente rappacificata coll'imperatore, aveva di conserva colle truppe imperiali spedita una flotta all'assedio d'Ancona. Poteva perciò risguardarsi come neutrale, onde i lombardi furono contenti di aprirvi le conferenze coi deputati imperiali, a condizione per altro che il doge ed il popolo di Venezia prometterebbero con giuramento di non ricevere nella loro città l'imperatore avanti che fosse segnata la pace. Temevasi che assistendo questo principe ad una dieta, rispetto alle persone che la componevano rassomigliante a quella di Roncaglia, vi recuperasse colla sua presenza tutte le prerogative ch'egli si era colà usurpate; e che in cambio di ricever la legge, terminasse col darla egli all'assemblea (1).

Il congresso s'aprì dunque in Venezia verso la metà di maggio. I principi tedeschi, i principali prelati di Lombardia, i rettori delle città, i marchesi ed i conti si radunarono in presenza del popolo. I confederati vollero che s'incominciassero le trattative colla difficile quistione dei diritti signorili controversi tra le città ed il monarca. Essi domandavano che i diritti dell'impero sulle città fossero stabiliti in conformità di quelli ch'erano in uso ai tempi d' Enrico V, e volevano inoltre che nel caso di disparere in ordine alla loro estensione si stes-

(1) Il Muratori ne conservò, disser. XLVIII, p. 277, il documento intorno al quale aprirono questa discussione intitolata: *Petizione preliminare indirizzata a nostro signore l'imperatore dai rettori di Lombardia, Marca, Venezia e Romagna.*

al giuramento che darebbero i consoli d'ogni città rispetto alla pratica locale. D'altra parte i confederati riconosceano espressamente doversi all'imperatore, oltre al transito o passaggio consueto ed un mercato conveniente, anche la prestazione del *fodero* reale, o diritto di approvvigionamento per l'imperatore e suo seguito in occasione del suo passaggio; la *parata* o tributo per rifar le strade quando l'imperatore andava a Roma a prendere la corona imperiale e il diritto di *spedizione* ossia marcia dei vassalli sotto le bandiere imperiali. Domandavano in compenso, che l'imperatore riconoscesse formalmente aver essi il diritto d'essere governati dai consoli da loro scelti; che annullasse qualunque carta accordata in pregiudizio dei loro privilegi; che sanzionasse la prerogativa di mantenere ed accrescere le fortificazioni della propria città; che accordasse un'assoluta amnistia del passato; che gli autorizzasse a mantenere la confederazione lombarda, lasciando in loro arbitrio il riconfermarla con mutui giuramenti quando loro piacesse, non escluso pure il giuramento di difendersi contro l'imperatore o suoi successori, qualunque volta il monarca movesse guerra alla chiesa, o ad alcuna delle città federate. Chiedevano ancora che l'imperatore confermasse le sentenze pronunciate dai giudici durante la guerra, che i prigionieri fossero vicendevolmente restituiti senza prezzo, e per ultimo che le possessioni feudali e regali fossero mantenute *in statu quo* secondo le antiche costumanze attestate dai consoli.

Ben diverse erano le pretese dell'imperatore nel modo che furono proposte a Venezia da Cristiano

arcivescovo di Magonza. Lasciava in arbitrio dei lombardi lo scegliere una di queste proposizioni: cioè di stare alla sentenza pronunciata contro di loro in Roncaglia l'anno 1158 dai giudici di Bologna, o di prendere per regola dei diritti rispettivi quelli ch' erano in vigore sotto il regno di Enrico IV (1).

Il console di Milano, Gherardo de' Pesci, che assisteva alle conferenze, e che aveva presa la parola per i lombardi, protestò in nome de' confederati contro la sentenza dei giudici bolognesi, che era, com' egli diceva, un editto dell' imperatore, e non un giudizio tra le due parti. Rispetto alla seconda proposizione oppose, che Enrico IV, il fautore di uno scisma ed il nemico dei più illustri pontefici, non era altrimenti un re, ma un tiranno; talchè non potevansi distinguere tra le sue azioni quelle che procedevano dalla violenza del suo carattere da quelle che erano conformi alle reali prerogative. Egli insistè quindi nella proposta che avevano già fatta i lombardi, vale a dire, di regolare i reciproci diritti dietro le costumanze ricevute durante i regni di Enrico V, di Lotario e di Corrado (2).

Tutti gli storici lombardi, tranne Sire Raul, ci mancano a quest'epoca, ed anche questo non consacrò più di dieci linee intorno alle conferenze di Venezia; dimodochè siamo costretti di consultare

(1) *Baron. ad an. § 78. - Romuald. Archiep. Salern. Chron. p. 225.*

(2) *Sire Raul, p. 1192, 1193. - Baron. ad an. 1177, § 82, 85. - Romualdus Salernit. Chron., p. 225.*

gli scrittori ecclesiastici, nei quali era ben naturale che venissero ommesse tutte le ragioni delle lagnanze accennate da Sire Raul contro Alessandro per aver mancato alla fede data ai lombardi ed essersi riconciliato coll'imperatore senza provvedere alla loro sicurezza. Per lo contrario se dobbiamo dar fede a Romualdo da Salerno che assistette a queste conferenze come ambasciatore del re di Sicilia, Federico non acconsentì alla tregua che il papa proponeva per accomodamento, se non quando il papa gli accordò il godimento per quindici anni dell'eredità della contessa Matilde (1).

Ad ogni modo sembrava che una tregua potesse essere il solo mezzo di dar la pace all'Italia, poichè non era possibile di convenire intorno alle opposte pretese e conchiudere un trattato definitivo. Alessandro propose perciò una tregua di quindici anni col re di Sicilia, e soltanto di sei coi lombardi. Federico, senza rifiutarvisi positivamente, chiedeva d'avvicinarsi al congresso per facilitarne i trattati. Di consenso del papa abbandonò la Pomposa, delizioso palazzo in cui faceva la sua dimora presso Ravenna, per stabilirsi a Chiozza; ma quando si seppe essere arrivato in questa città posta nella laguna alla distanza di sole quindici miglia da Venezia, quei veneziani

(1) *Sire Raul*, p. 1192, 1193. - *Romualdus Salernit.*, p. 223. *Baron.*, § 82, 85. - Abbiamo, è vero, uno storico lombardo contemporaneo, Sicardo vescovo di Cremona, ma egli parlò di questo negoziato, e della guerra che lo precedette, senza circostanziare i fatti particolari; sicchè non avremo motivo di citarlo altra volta. Intorno a questo trattato veggasi *Sic. Chron.*, t. vii, p. 692.

che favorivano la sua parte, importunavano il doge perchè lo ricevesse nella capitale; rimostrando non potersi senza indecenza lasciare il capo dell'impero esiliato in una miserabile bicocca; che avendo Alessandro acconsentito che venisse fin là, non aveva più ragione d'impedire ch'essi soddisfacessero al dover loro, accogliendolo in una maniera conforme alla sua dignità (1). Federico avvisato di questi movimenti, ricusò a bella prima di sottoscrivere i due trattati che gli si presentarono; ma quando seppe che il papa e gli ambasciatori siciliani per timore della sua venuta disponevansi ad abbandonare Venezia, approvò gli articoli convenuti dai suoi plenipotenziarj. Il giorno 6 luglio, il conte Enrico di Dessau giurò, per parte dell'imperatore ed in suo nome, una pace perpetua colla Chiesa, una pace di quindici anni col re di Sicilia, ed una tregua di sei anni da incominciarsi il primo agosto seguente coi lombardi (2). Durante questa tregua, i beni e le persone dei membri della lega dovevano godere ne' dominj imperiali di una piena sicurezza e de' vantaggi che vi si godono in tempo di pace; ed a vicenda le stesse immunità venivano accordate ai sudditi dell'imperatore nelle terre de' lombardi. I consoli ed i consigli di credenza così delle città confederate, come di quelle che stavano per l'imperatore dovettero giurare nella pubblica assemblea, ed in nome del popolo, che osserverebbero la tregua,

(1) *Romualdi Salern. Chron.*, p. 226.

(2) *Baron. Ann.*, § 29. - *Istrumentum treugæ, apud Murat. Antiq. Ital., disser. XLVIII*, p. 283.

e non farebbero ingiuria nè alle persone nè agli averi.

Fu ancora convenuto che ogni città dei due partiti nominerebbe due arbitri, *Treugarii*, ossia difensori della tregua, che avrebbero il carico di terminare le contese che potessero aver luogo tra i membri delle opposte parti, cosicchè per particolari ingiurie niuna persona potrebbe, avanti che fossero scorsi sei anni di tregua, farsi ragione colle armi.

Finalmente l'imperatore rinunciava in tal tempo al diritto di chiedere il giuramento di fedeltà da verun membro della lega (1).

Poichè dal conte di Dessau fu emesso il giuramento di pacificamento in nome di Federico, e che un simile giuramento venne pronunciato dal cappellano dell'arcivescovo di Colonia in nome dei principi del suo partito, Alessandro sciolse dal giuramento il doge ed il popolo di Venezia, ed acconsentì che l'imperatore entrasse in città. Sei galere veneziane andarono subito a prenderlo a Chiozza, ed il sabbato di sera 23 giugno lo condussero a san Nicolò di lido ove la Signoria avevagli

(1) La tregua si dichiarò comune, da una parte a Federico ed al suo partito, cioè Cremona, Pavia, Genova, Tortona, Asti, Alba, Torino, Ivrea, Ventimiglia, Savona, Albenga, Casal sant'Evasio, Monvelio, Imola, Faenza, Ravenna, Forlì, Forlunpopoli, Cesena, Rimini, Castrocaro, i marchesi di Monferrato, Vasto e Bosco, ed i conti di Biandrate e di Lomellina. Dall'altra parte alla società dei lombardi, composta a quell'epoca di Venezia, Treviso, Padova, Vicenza, Verona, Brescia, Ferrara, Mantova, Bergamo, Lodi, Milano, Como, Novara, Vercelli, Alessandria, Carnesino, Belmonte, Piacenza, Bobbio, Reggio, Modena, Bologna, il marchese Malaspina e gli uomini di san Cassano e di Doccia.

fatto allestire un alloggio. All'indomani mattina il papa montò sulle galere siciliane, e coll'accompagnamento degli ambasciatori di quella corte e dei rettori delle città lombarde, venne a sbarcare sulla piazza di san Marco. Nel tempo stesso il doge Sebastiano Ziani, il patriarca, il clero ed il popolo di Venezia condussero colle loro galee sulla stessa piazza l'imperatore Federico, il quale vedendo il pontefice si sciolse il mantello, e prostratosegli avanti gli baciò i piedi. Dopo quest'atto ricevette il bacio di pace, e quindi entrarono insieme in chiesa, ove il popolo intuonò il *Te-Deum* (1). Terminato il divino ufficio, e rievocata la scomunica fulminata contro il monarca ed i suoi sudditi, Federico condusse il papa al suo cavallo, e gli tenne la staffa; indi ricevette la briglia dallo scudiere, e preparavasi a far le veci di questo ufficiale in conformità del ceremoniale cui eransi sottomessi i suoi predecessori; ma il papa vedendo che la strada che doveva ancora fare non era breve, lo dispensò da così umiliante formalità (2). In una privata visita ch'egli ricevette il successivo giorno, i due capi dell'impero e della chiesa si congratularono a vicenda della loro riconciliazione (3).

Resa per tal modo la pace all'Italia, si sciolse

(1) *Baron.* § 98 e 99. - *Romuald. Saler. Chron.*, t. vii p. 231.

(2) *Vita Alexan. III.*, a *Card. Arrag.*, p. 471.

(3) Tra i prelati scismatici ch'entravano in tal epoca in seno della chiesa, contavansi i vescovi di Padova, Pavia, Piacenza, Cremona, Brescia, Novara, Acqui, Mantova e Fano, che quasi tutti tenevano le parti dell'imperatore, perchè le loro gregge, con cui erano poche volte d'accordo, seguivano il partito della chiesa.

il congresso di Venezia, ed il papa si ritirò nella piccola città d'Anagni ove dopo le turbolenze di Roma aveva stabilita la sua residenza. Ne' primi mesi del 1178, ricevette una deputazione di quel senato che lo invitava a riprendere il governo della sua greggia ed a rientrare nella sua capitale. Ma perchè il papa non ardiva darsi in mano del popolo senza che la sua persona venisse assicurata da ogni molestia, si convenne che i senatori giurerebbero in mano del papa fedeltà alla chiesa di san Pietro, pel consueto omaggio; che gli ritornerebbero i diritti di suprema signoria, e prometterebbero di non attentare alla sua libertà, nè a quella de' cardinali suoi fratelli. Poichè queste condizioni furono accettate da ambe le parti, i senatori si presentarono al pontefice con tutti i magistrati di Roma, e lo accompagnarono pomposamente in città (1).

Anche Federico aveva abbandonata Venezia, e dopo aver visitate le città toscane che avevano per lui combattuto con tanta fedeltà, passò a Genova, e di là per il monte Cenisio ne' suoi stati di Germania e di Borgogna.

I sei anni della tregua si consumarono in trattative di più stabile pace, le quali per altro non distoglievano Federico dal tentar la fede dei popoli confederati; adoperandosi egli a tutt' uomo per istaccarli dalla lega l' un dopo l' altro, e far con loro separate paci. Poco dopo proclamata la tregua, ammise a segrete conferenze alcuni gentiluomini trivigiani collegati alla confederazione, dai

(1) *Vita Alex. III.*, p. 475.

quali ricevette un giuramento di cui rimase segreto l'oggetto. Il popolo di Treviso n' ebbe sentore, e prese le armi contro di loro quando tornarono in città, volendo che come traditori della patria e spergiuri fossero condannati ad ignominiosa morte. I consoli trovaron modo di conoscere il trattato stipulato da questi gentiluomini, e ne diedero parte alla dieta della lega, la quale avendo dichiarato manifesto il tradimento, condannò i colpevoli a severo castigo, e pensò al modo di far ire a vuoto i maneggi della fazione imperiale (1).

Non perciò ottenne di sventarne tutte le trame. In febbraio del 1183 Federico rinnovò il trattato che aveva precedentemente conchiuso col popolo di Tortona, dandogli la più grande pubblicità, onde avvertire le altre città confederate che antivenendo la pace generale potevano da lui sperare vantaggiose condizioni. Con questa carta, che tuttavia conservasi, Federico promette di non pretendere dai tortonesi tasse maggiori di quelle imposte ai pavesi proporzionatamente alle ricchezze delle due città; d'annullare le infeudazioni accordate in pregiudizio del comune di Tortona; di ristabilire la pace tra questa città ed i suoi vicini; e di lasciare i castellani del suo territorio dipendenti dal comune, conservandogli il privilegio del consolato e dei diritti feudali, siccome lo conserva al popolo di Pavia (2).

Videsi allora partirsi dalla lega una città che

(1) *Vita Alexan. III*, p. 473.

(2) *Charta reconciliationis Friderici I Aug. cum populo Dertonenſis Urbis*. Murat. *dissert.* XLVIII, p. 289.

doveva alla lega la propria esistenza, e che più di tutt'altre doveva esserle fedele. Alessandria temeva la particolare animosità di Federico contro di lei, perciocchè discacciato vergognosamente innanzi alle sue mura, egli risguardava quest'avvenimento siccome un testimonio dell' odio del popolo, e sembrava risoluto di far atterrare le fortificazioni della città tosto che terminasse la tregua, e di rimandare gli abitanti negli otto villaggi da cui erano usciti. Per mettersi in salvo dalla sua collera, e procurarsi anticipatamente i privilegi pei quali gli altri confederati contendevano ancora, i cittadini d' Alessandria acconsentirono di sottomettersi ad una cerimonia umiliante che doveva appagare l' orgoglio di Federico. Il quinto giorno degl'idi di marzo del 1183 promisero di sortire tutti dalla città per aspettare al di fuori delle mura il deputato dell' imperatore che doveva introdurli di nuovo in città, per dar loro quasi una nuova patria, la quale d' allora in poi chiamerebbesi *Cesarea*. A tali condizioni prometteva loro il diritto d' eleggere i consoli, di averli sotto la sua protezione, e difenderli dalle aggressioni dei loro vicini (1).

Appressavasi intanto il fine della tregua senza che il trattato definitivo fosse ancora conchiuso. Fortunatamente per la lega, che il principe che in appresso regnò sotto il nome di Enrico VI

(1) *Sigonius, de Regno*, p. 340. Vero è ch' egli riferisce quest' avvenimento all' anno 1184 con manifesto errore, imperciocchè l' anno 1183 la città d' Alessandria fu compresa nel trattato di Costanza tra le città alleate dell' imperatore sotto il nome di *Cesarea*.

desiderava che suo padre nella vicina dieta convocata a Costanza lo associasse alle due corone di Germania e d'Italia. Rinnovandosi la guerra in Lombardia temeva che potesse insorgere ostacolo alla promessagli associazione, onde si adoperò perchè si riprendessero le trattative, e indusse l'imperatore a far partire per l'Italia quattro plenipotenziarj, Guglielmo vescovo d'Asti, il marchese Enrico Guercio, il di lui fratello Teodorico e Rodolfo suo gran cameriere (1). Questi deputati andarono a Piacenza ov' erasi unita la dieta delle città, e convennero intorno ai preliminari della pace (2). Dopo ciò indussero i consoli ed i rettori della lega a seguirli a Costanza, ove in presenza dell'imperatore fu data l'ultima mano al celebre trattato che porta il nome di questa città; trattato che per lungo tempo fu la base del diritto pubblico italiano, ed in conseguenza venne inserito nel corpo del diritto romano di cui forma l'ultima parte (3). Fu stipulato dalle due parti il giorno 7 delle calende di luglio, ossia il 25 giugno del 1183 (4).

(1) *Sigonius*, l. xiv, p. 338, - Le loro credenziali presso *Murat. dissert. XLVIII*, p. 291.

(2) Questi preliminari conservati nell'archivio di Modena furono riferiti per intero dal Muratori nella dissertazione XLVIII, p. 295, *Antiq. Ital.*

(3) *Corpus Juris Civilis, ad calcem, liber de pace Constantice.*

(4) L'imperatore dichiara nel preambolo di questo trattato che la sua dolcezza e la sua clemenza sono tali, che, quantunque avesse il potere di castigare i colpevoli, ha voluto perdonar loro e far loro del bene; che per conseguenza accoglie nell'ampiezza della sua grazia la società dei lombardi ed i loro fautori che una volta offesero il suo impero. Questo è un prendere ben dall'alto le mosse per accordar poi così importanti concessioni.

L' imperatore cedeva col trattato di Costanza alle città senza eccezione tutti i diritti di suprema signoria ch' egli possedeva nell' interno delle loro mura. Loro cedeva ugualmente nel rispettivo distretto tutti i diritti signorili ch' esse avevano acquistato coll' uso o colla prescrizione ; e nominatamente accordava loro il diritto di levare armate, fortificare le città, e di esercitare nel loro circondario ogni giurisdizione civile e criminale.

Quando si facesse luogo a contestazioni intorno ai diritti regali reclamati dai comuni in virtù d' una prescrizione, si convenne che il vescovo d' ogni città avrebbe l' autorità di nominare gli arbitri da scegliersi tra i cittadini e gli abitanti del distretto, scevri da parzialità tanto per l' imperatore che per la città. E qualora questi arbitri non credessero di poter sentenziare intorno alle controverse pretese, venivano autorizzati a mutare le prestazioni contestate contro l' annuo censo di due mila marche d' argento, che, volendolo l' equità, potrebbe essere dall' imperatore ridotto a minor somma.

Furono annullate tutte le infeudazioni fatte dopo la guerra in pregiudizio delle città, e restituite senza frutti e danni tutte le possessioni apprese. Prometteva l' imperatore di non soggiornare troppo lungamente in una città o nel suo territorio, onde non arrecarle pregiudizio; ed acconsentì che le città conservassero la loro confederazione e la rinnovassero a loro beneplacito.

D' altra parte furono conservate alcune prerogative all' impero ancora nell' interno delle nuove repubbliche. Il consolato fu riconosciuto, ma i consoli dovevano ricevere, bensì gratuitamente, l' investitura della loro carica da un legato

dell'imperatore, quando però in forza di una costumanza locale non la ricevessero dal vescovo conte della città. L'imperatore venne autorizzato a deputare in ogni città un giudice d'appello, cui potrebbero deferirsi le cause civili per somma maggiore di venticinque lire imperiali⁽¹⁾. Questo giudice entrando in carica doveva giurare di conformarsi alle costumanze della città e di non permettere che una causa rimanesse indecisa più di due mesi.

Ogni città doveva giurare di sostenere in Italia i diritti imperiali rispetto a coloro che non erano membri della lega. Prometteva all'imperatore di corrispondergli il *fodero* reale quando entrava in Lombardia, di ristabilire i ponti e riparar le strade, tanto in occasione del suo arrivo che del ritorno, e di preparargli un sufficiente mercato per l'approvvigionamento della sua casa e dell'armata. Finalmente promettevano tutte le città di rinnovare ogni dieci anni il giuramento di fedeltà⁽²⁾.

In tale maniera ebbe fine la lunga contesa della libertà d'Italia; e le repubbliche lombarde, che ebbero fino a tal epoca una precaria esistenza, furono legalmente riconosciute e costituite.

(1) La lira allora valeva circa lire 63, peso per peso, e lire 25 equivalevano a lire 1575 d'Italia.

(2) In questo trattato furono comprese come confederate le città di Vercelli, Novara, Milano, Lodi, Bergamo, Brescia, Mantova, Verona, Vicenza, Padova, Treviso, Bologna, Faenza, Modena, Reggio, Parma e Piacenza. L'imperatore dichiarava sue alleate Pavia, Cremona, Como, Tortona, Asti, Cesarea ossia Alessandria, Genova ed Alba. Si lasciò Ferrara in libertà di dichiarare entro due mesi se accedeva al trattato, dal quale favore furono escluse Imola, Castro, san Cassiano, Bobbio, Gravedona, Feltre, Belluno e Ceneda. Venezia non fu nominata perché, riguardandosi affatto indipendente dall'impero, non volle con questo trattato sottoporsi alla più leggiera dipendenza.

CAPITOLO XII.

Ultimi anni di Federico Barbarossa. — Suo figliuolo Enrico VI riunisce all'impero il regno delle Due Sicilie. — Turbolenze eccitate dalla nobiltà nelle repubbliche italiane.

(1183-1200) **D**OPO la lunga e pericolosa guerra che con tanto valore avevano le repubbliche italiane sostenuta per la libertà, non gustarono i vantaggi che loro assicurava la pace di Costanza. Le civili discordie e le rivalità fra gli stati vicini turbarono ben tosto la pubblica tranquillità; l'autorità nazionale cadde in mano di prepotenti nobili o di sanguinari tiranni; e più d'una volta il furore delle fazioni ricondusse volontariamente le città a quella dipendenza per sottrarsi dalla quale avevano versato torrenti di sangue.

Un popolo non può vantare una libera costituzione quando il potere de' governanti non sia contenuto entro giusti limiti da una podestà qualunque, che possa continuamente richiamarlo e sottometterlo al tribunale della pubblica opinione. D'uopo è che un sentimento di timore raffreni le passioni del governante qualunque volta s'oppongono all'interesse dei governati; ma l'istituzione di una podestà repressiva è forse la più

difficil parte della legislazione repubblicana. Perciocchè, se si stabilisce nello stato un nuovo potere d' un' autorità abbastanza grande per frenare i governanti e per giudicarli, questo stesso potere diventerà la molla principale del governo, onde sarà poi necessario di comprimerlo ugualmente perchè non degeneri in aperta tirannia. Se poi si vuol rendere il popolo depositario di questo poter compressivo, tostochè avrà l' autorità di mutare il governo, o di deporre i suoi magistrati, ridurrà la costituzione ad un' assoluta democrazia, la sua potenza diventerà tirannica ed egli sarà il principal nemico della libertà.

Ma in tempo che le politiche combinazioni riescono d' ordinario inutili per istabilire quell' equilibrio di poteri per cui si assicuri e mantenga la libertà, accade talvolta che quest' equilibrio sia il risultato d' estranee circostanze, e, per così dire, l' opera del caso. E per tal modo un sommo pericolo nazionale, un eminente interesse comune ai governanti ed ai governati ha potuto alcune volte riunire i loro sforzi per il conseguimento del ben pubblico. In faccia a questo taccionq le private passioni, le rivalità non hanno occasione di manifestarsi, il popolo conosce il bisogno di essere governato da persone che uniscano ai talenti la virtù, e non s' affida che negli ottimi. Gli amministratori della repubblica sentono allora il bisogno di cattivarsi la confidenza del popolo onde poter mettere in opera tutta la forza nazionale contro l' imminente pericolo; allora la più rozza ed imperfetta costituzione basta per contenere nei giusti limiti i governanti e per rendere i cittadini

docili, zelanti, disinteressati. Le repubbliche italiane ebbero questi vantaggi finchè durò la guerra di Lombardia, e li perdettero dopo la pace di Costanza. Tosto che l'indipendenza delle città fu riconosciuta dall'imperatore, credette il popolo che fosse venuto il tempo di farsi render conto del potere dei gentiluomini che avevano fino a tal epoca amministrata la cosa pubblica con sommo patriotismo, valore ed avvedutezza: e quantunque questa nuova diffidenza cadesse sopra uomini cui tanto dovevano le repubbliche, non si deve però attribuirle soltanto allo sviluppo dell'ambizione e della vanità dei plebei, nè accusarli d'ingratitude. Cessati i pericoli che minacciavano le città, gl'interessi de' nobili e del popolo si separarono. I primi non avendo più di mira la pubblica difesa, eransi di nuovo abbandonati a progetti di ingrandimento e d'ambizione. Ad una libertà divisa coi borghesi dovevano preferire un'indipendenza solitaria nei loro castelli; e desiderando procacciarsi il favore d'una potenza cui non volevano essere ubbidienti, preferivano l'imperatore al popolo. Per la quasi assoluta mancanza di storici contemporanei che scrivessero degli ultimi anni del secolo dodicesimo, non possiamo saper bene se prima si manifestasse la gelosia de' plebei, o l'ambizione de' nobili; tanto più che diversi furono in ogni città i motivi delle prime dissensioni: comechè ben presto in ogni città queste passioni muovessero all'armi l'un contro l'altro gli opposti partiti.

Quantunque ne sia incerta l'epoca, sappiamo che dopo la pace di Costanza i milanesi fecero

alcune mutazioni alla loro costituzione, separandolo con maggior precisione le pubbliche podestà. Nel 1185 Federico Barbarossa aveva loro accordato il privilegio di nominare il podestà e di conferirgli coi soli suffragi del popolo il titolo e le prerogative di conte della loro città (1). Privarono perciò degli attributi giudiziarij i loro consoli, dandogli allo straniero podestà, che nominavano ogni anno per essere nel tempo medesimo il depositario della forza pubblica. A questo magistrato spettava esclusivamente il diritto d'ordinare i supplizi capitali, e per insegna di questo *poter di sangue*, che così allora si chiamava, il podestà era preceduto da un uomo che portava una spada sguainata. Dopo tal epoca v'ebbero in Milano tre diversi poteri, dell'arcivescovo, del podestà e dei consoli. Perchè il primo fu anticamente conte della città, venivano ancora in suo nome pronunciate tutte le sentenze, benchè attualmente non vi prendesse alcuna parte; erasi pure conservato all'arcivescovo il diritto di coniare le monete, di fissare ed alterare il valore de' prezzi; come pure in suo nome e per suo conto esigevasi un pedaggio alle porte di Milano (2). Quantunque gli fossero dalle leggi conservate queste prerogative, il popolo teneva aperti gli occhi sul suo prelato, pronto a scacciarlo dalla città, qualunque volta si accorgesse che avesse oltrepassati i limiti dei diritti conservatigli. Il podestà era, più che giudice, il capitano

(1) *Galv. Flam. Man. Flor.*, c. 215. *Scr. Rer. Ital.*, t. XI, p. 655.

(2) *Galv. Flam. Man. Flor.*, c. 223. *Scr. Rer. It.* t. XI, p. 657.

generale del popolo, in di cui nome faceva la guerra ai nemici dell'ordine pubblico: ed anco l'amministrazione della giustizia era in sua mano affatto militare. Per ultimo i consoli erano depositarj di tutti gli altri diritti governativi. In Milano erano dodici, e la loro adunanza formava il *consiglio di credenza*, cui erano attribuite tutte le relazioni esteriori dello stato, le nomine degl' impiegati, l'amministrazione delle finanze, tutte in somma le più importanti attribuzioni della sovranità. Pretendevano i nobili che il consiglio avesse il diritto di nominare i consoli dell'anno seguente; e questa prerogativa fu la prima a risvegliare la gelosia de' plebei, onde si alterò la buona armonia dei due ordini. Il popolo emanò una legge che affidava il diritto di eleggere i consoli a cento elettori scelti dal consiglio generale tra gli artigiani della città, obbligando però questi elettori a prendere tutti i consoli nell'ordine della nobiltà. Non era dunque ancora il possedimento delle magistrature che si contrastasse ai gentiluomini; si voleva solamente che fossero gl'immediati rappresentanti della nazione. Ma più volte a dispetto dell'incontrastabile diritto dei cittadini i consoli regnanti s'arrogarono l'elezione dei loro successori.

Si può credere, che in modo più conveniente aveva già allora la repubblica di Bologna divisi i suoi poteri; comechè non sia facile l'assegnare il tempo preciso in cui fu introdotta la costituzione di cui ci danno notizia i suoi storici (1).

(1) Il Sigonio, *de Reb. op. omni. t. ut, ad an.* ed il Ghirardacci, l. II, p. 63, riportano questa costituzione all'anno 1123. Tale epoca parmi anteriore assai all'origine di quasi tutte le istituzioni di cui parlano.

L'autorità sovrana era in Bologna divisa fra tre consigli, i consoli ed il podestà. La città dividevasi in quattro tribù; e quaranta elettori scelti a sorte, dieci in ogni tribù, eleggevano ogni anno, rispettivamente nella propria, i cittadini degni di formare i tre consigli. Tutti i cittadini giunti all'età di diciott'anni erano ammessi al consiglio generale, esclusi però i bassi artigiani e quelli che esercitavano una vile professione; il consiglio speciale era composto di seicento cittadini; e quello di credenza, nel quale avevano luogo di pieno diritto tutti i giureconsulti di Bologna, di un numero assai minore. Tutte le decisioni di qualche importanza dovevano ricevere la sanzione di questi consigli, ma ne era riservata l'iniziativa ai soli consoli ed al podestà, o per lo meno un cittadino non poteva senza il loro assenso proporre un partito e prender parte alla discussione. Il più delle volte le proposizioni fatte dai consoli si dibattevano soltanto da quattro oratori che avevano l'incarico di parlare in nome del popolo; e gli altri consiglieri non avevano la parola e davano il loro voto con palle bianche e nere. A questa influenza dei magistrati sulle deliberazioni, la nobiltà, a dispetto d'una costituzione quasi democratica, andò lungo tempo debitrice della conservazione del suo potere. Il Ghirardacci, lo storico migliore di Bologna, non ritrovò sicure notizie intorno al modo con cui eleggevasi i consoli: il podestà nominavasi ogni anno in settembre in tal maniera. Fra i membri del consiglio generale e speciale estraevansi a sorte quaranta cittadini, che venivano rinchiusi assieme, e sotto pena di perdere

il diritto d'elezione dovevano entro ventiquattr'ore aver fatta la nomina colla maggioranza di ventisette voti. Spesse volte i consigli indicavano agli elettori la città in cui dovevano prendere il podestà. Questo magistrato non poteva scegliersi tra i congiunti di verun elettore fino al terzo grado, non poteva possedere beni stabili nel territorio della repubblica, doveva essere nobile, d'età non minore di trentasei anni, ed avere buon nome. Fatta le scelta, scrivevasi a nome del comune all'eletto per invitarlo a venire a prendere possesso della carica che gli era offerta, ed accettare l'onore che la repubblica gli faceya (1).

Somiglianti leggi press'a poco erano state fatte dalle altre città libere: in ogni luogo la costituzione aveva sofferto qualche cambiamento, e le contrarie pretese dei due opposti partiti che desideravano introdurvene di più grandi, eransi già apertamente manifestate. Le generali rivoluzioni dell'impero tennero alcuni anni sospesi questi umori, che si svilupparono nuovamente con terribili sintomi quando gl'imperatori ed i papi, venuti tra loro a nuove contese, si procacciarono in tutte le città il favore delle fazioni da loro tenute vive.

Queste rivoluzioni dell'impero diventano adesso l'argomento delle nostre indagini; ma è d'uopo ricordarsi che nel campo della storia incontransi

(1) Il Ghirardacci scrive che i consoli ed i pretori governavano a vicenda la repubblica e talvolta congiuntamente, e che l'ultimo aveva la stessa autorità dei consoli, ed inoltre le insegne del potere, cioè il cappello, lo stocco e lo scettro, e che dall'usare queste insegne di podestà venne ai pretori il nome di podestà.

(Nota del Traduttore.)

vasti deserti: sono questi i tempi in cui verun sentimento generalmente diffuso anima i popoli, in cui nessun personaggio d'alta riputazione a sè richiama l'interesse generale; i tempi inoltre ne' quali nessuno scrittore contemporaneo di qualche conto lasciò ne' suoi racconti l'impronta di questi sentimenti, nè diede alle sue scritture il carattere del secolo. Dalla pace di Costanza al regno di Federico II, abbiamo uno spazio di quindici anni affatto deserto. In questo tempo presentaronsi sulla scena per scomparire all'istante alcuni personaggi affatto nuovi senza far sugli animi veruna impressione; uomini inetti che non potevano trarsi gli sguardi de' popoli. Guglielmo II e Federico; Tancredi e suo figlio Ruggiero; Sibilla, vedova del primo; Guglielmo III fratello del secondo; Enrico IV e Costanza; Lucio III, Urbano III, Gregorio VIII, Clemente III, Celestino III, si mostrarono un istante per ricadere in una perpetua oscurità. Il dodicesimo secolo pareva che, terminando, strascinasse con sè tutti i nomi che gli appartenevano, per non lasciare al nuovo che personaggi nuovi.

A quest'epoca novella diede un carattere proprio l'interregno dell'impero con cui incominciò: allora fu che le fazioni ispiegarono tutta la loro energia; che i nomi dei guelfi e dei ghibellini divennero motivi di proscrizione; che le città toscane fin allora sommesse all'impero posero i fondamenti della loro libertà, riunendosi al partito della chiesa; e che molte di quelle della Lombardia e della Marca Trivigiana, abbracciando l'opposto partito, caddero la prima volta sotto il giogo d'alcuni piccoli ma feroci tiranni.

Dobbiamo perciò dal lettore chiedere indulgenza per aride ricerche ed attenzione a fatti intralciati che mal si legano gli uni cogli altri, e che non ci furono tramandati con sufficienti particolarità per interessarci, ma cui non pertanto è necessario di conoscere, perchè spiegano le rivoluzioni cui diedero origine nel susseguente secolo.

La storia della casa di Svevia e dei diritti che ella acquistò sul regno delle Due Sicilie trovasi essenzialmente legata a quella dei destini di tutte le repubbliche italiane, perchè alcune atterrite da tanta grandezza divennero implacabili nemiche degl' imperatori, mentre le altre, memori de' ricevuti beneficj, consacrarono i loro tesori, armi e cittadini in difesa del vacillante trono dei monarchi di Germania e di Sicilia.

La storia di alcune nobili famiglie che, ne' quindici anni che abbraccia questo capitolo, incominciarono a sorgere dall' oscurità, minacciando colle loro querele perfino l'esistenza delle vicine repubbliche, è forse ugualmente arida ma del pari ancora importante per le conseguenze che ebbe, essendo usciti più tardi da queste famiglie i tiranni di tante illustri città.

A questi due oggetti soli intenderemo dunque il racconto fino alla fine del secolo dodicesimo: tralasciando di far lunga menzione delle animosità di alcune città rivali e delle passaggio guerre di alcuni popoli, quando esse non influiscono sulla loro sorte, o non furono illustrate da avvenimenti degni della nostra curiosità.

L'anno dopo la pace di Costanza, venendo Federico in Italia con il figliuolo Enrico, cui destinava

la corona dell'impero, quelle città, che avevano più valorosamente contro di lui combattuto, fecero a gara per onorarlo. I milanesi tra gli altri nulla omisero per cattivarsi la sua affezione, e l'imperatore dal canto suo, dopo avere sperimentata la debolezza delle comuni già sue amiche, credette di appoggiarsi sopra una lega più potente procacciandosi l'amicizia de' milanesi, a' quali accordava perciò nuovi privilegi e permetteva di rifare la città di Crema, le di cui mura non eransi più rialzate dopo ch'egli, ventiquattr'anni prima, le aveva spianate. I cremonesi che vi si erano opposti quando la lega lombarda dispiegava tutta la sua potenza si offesero gravemente e diedero così aperti segni del loro malcontento verso l'imperatore per aver egli, mosso dalle preghiere dei milanesi, perdonato agl'infelici cremaschi, che Federico irritato si pose alla testa delle milizie di Milano, e facendo trarre innanzi il carroccio del comune, entrò nel territorio cremonese, bruciò molte castella di quel popolo ammutinato, e lo forzò ad implorare la sua clemenza (1).

Federico era venuto in Italia per trattare il matrimonio di suo figlio Enrico con Costanza, la più prossima erede della casa normanna che regnava in Palermo. Questa principessa, figliuola postuma di Ruggieri primo re di Sicilia, quantunque in età di soli trent'anni, era zia di Guglielmo II allora regnante. Prevedevasi che questi, benchè ammogliato, non lascerebbe figli, onde Enrico, fatto sposo di Costanza, sarebbe chiamato alla corona delle

(1) Sicard. *Ep. Crem. Chron.*, t. VII, p. 602.

Due Sicilie ed a quella di Lombardia. Sembrava con ciò che la casa di Svevia acquistar dovesse una preponderanza tale, cui non potrebbero resistere nè la Santa Sede, nè le città libere, nè i grandi feudatarj.

Il regno normanno, nato nel precedente secolo, aveva nel corso di due sole generazioni cambiato natura e governo. Ruggieri, primo re di Sicilia, e figliuolo del gran conte dello stesso nome, aveva steso il suo dominio non solo su tutte le province che formano oggi il regno di Napoli, ma inoltre sopra molte città d'Africa e della Grecia. Temuto da' suoi vicini, veniva in pari tempo servito con zelo da' suoi sudditi malgrado la durezza del suo reggimento; credendo eglino di essere compensati dei mali che loro faceva soffrire la sua ambizione, dalla gloria delle sue armi vittoriose. I nobili dei suoi stati, parte tenuti a freno della severità de' castighi, parte guadagnati dai suoi favori, avevano quasi deposto il fiero ed indipendente carattere normanno. Due figliuoli degni di tanto padre, che promettevano alla famiglia accrescimento di gloria ed un governo vigoroso alla nazione, morirono in fresca età, onde il terzo figlio Guglielmo, di cui il padre compiangeva l'imbecillità, si vide inaspettatamente chiamato a succedergli.

Questo principe, detto Guglielmo il *cattivo*, appena occupato il trono paterno, abbandonossi così ciecamente ai più indegni favoriti, che la nobiltà della corte, per salvargli la vita, dovette congiurare contro le creature del re. Majo o Majone, oscuro cittadino di Bari, nominato grande ammiraglio, aveva tramato di far morire Guglielmo per montar

egli sul trono; disegno che avrebbe avuto intera esecuzione se il pugnale de' cospiratori non veniva in soccorso del re (1). Durante il debole e burrascoso regno di Guglielmo I e la lunga minorità di Guglielmo II, l'edificio sociale innalzato con tanta fatica dai conquistatori normanni fu quasi totalmente distrutto. Nelle provincie di quà dal Faro i lombardi avevano introdotto il reggimento feudale, onde allorquando pubblicaronsi le loro leggi i signori riebbero un' indipendenza che sarebbe stata assoluta, se l'ambizione non gli avesse spinti ad avvicinarsi alla corte e a prender parte nei affari di essa; e le città medesime si cressero in corpi politici talvolta indocili, liberi mai. Tutt' altro era lo stato delle cose in Sicilia. Governati da lungo tempo dagli arabi, e prima dai greci, i siciliani non conoscevano che le costumanze e la politica degli orientali. Guglielmo era per quest'isola uno di quegli effeminati sultani che tosto o tardi disonorarono tutte le dinastie dell'Asia: circondato d'eunuchi, di donne, di preti corrotti, di villissimi servi, governava il suo regno a seconda dei meschini intrighi del serraglio di Palermo. Intanto i saraceni, ridottisi nelle montagne, occupavano ancora la maggior parte dell'interno dell'isola; essi non ubbidivano che ai loro capi, e la fede di questi verso il re era assai sospetta. Altri saraceni più inciviliti esercitavano la mercatura nelle città, altri godeano il favore della corte e vi occupavano spesso le prime cariche; tutti gli eunuchi erano musulmani e

(1) *Hugo Falcandus, Historia sicula*, t. VII, *Rer. Ital.*, p. 272 e seguenti.

favorivano presso al re col proprio credito i loro compatriotti. I signori cristiani possedevano nell'isola contee e baronie tanto nelle città, che sulle coste, ma questi piccoli governi rassomigliavansi molto meglio ai *bassalicchi* de' turchi, che non ai feudi dell'Occidente: in ogni luogo vedevasi cadere di forze il dispotismo, e crescere l'anarchia, senza verun principio di libertà. Pure lo storico Ugo Falcando (1), dietro al quale abbiamo giudicata quest'epoca, parla enfaticamente della prosperità e della pacc di cui godeva la Sicilia in sul finire del regno di Guglielmo II, senza però ch'egli abbia scritta la storia di questi tempi di tanta felicità; e siccome le nazioni non passano mai rapidamente dall'estrema disfatta d'ogni ordine sociale a tanta prosperità e gloria, così ci dev'essere permesso di credere che lo storico abbia voluto col contrapposto di questa immaginaria felicità, dare maggior risalto alla tirannide da lui descritta sotto il regno di Guglielmo, ed a quella che prevedeva sotto il dominio de' tedeschi. Vero è intanto e cosa assai notabile, che la Sicilia dopo essere stata tolta agli arabi non ebbe mai più regolare governo; e che

(1) Ugo Falcando viene risguardato siccome il più eloquente storico del suo secolo, ed ancora del seguente. Fu detto il Tacito della Sicilia; e nel quadro che fece dei delitti della corte di Guglielmo, si possono infatti ravvisare molti tratti che ci rammentano Claudio e Tiberio quali furono dipinti dal grande storico di Roma: ma Falcando volendo far pompa d'eloquenza, distrugge l'impressione che vorrebbe fare, e rende sospetta la sua veracità. La sua storia non abbraccia, strettamente parlando, che il regno di Guglielmo il *malvagio* ed i primi anni della minorità del suo successore, cioè dal 1154 al 1169. Questa storia fu dal Muratori inserita nel t. VII, *Rer. Ital.*

anche il ladroneccio cui trovavasi oggi in preda, è la conseguenza della sua antica anarchia, da cui non si è mai potuta interamente liberare.

Qualunque si fosse la debolezza e il disordinamento del regno sul quale la casa di Svevia acquistava nuovi diritti, Federico ed i suoi successori rinunciarono, per conquistare la Sicilia, ai progetti che il primo aveva formati contro la libertà della Lombardia, e resero perciò la pace alle repubbliche. Di fatti in luogo di alimentare le discordie tra le città, come avea praticato fin allora, e di sostenere i più deboli contro i potenti, l'imperatore s'adoperava allora per riunirli onde valersi delle loro forze quando reclamerebbe l'eredità di sua nuora Costanza. E siccome i suoi sforzi per conservar la pace tra le città lombarde erano sinceri, così furono sempre coronati da prospero successo. L'opera di Federico fu potentemente assecondata dalle prediche del clero e dalla profonda impressione che fece sopra tutta l'Europa un avvenimento riguardato dai cristiani come una calamità per l'universale.

Il nuovo regno latino di Gerusalemme avea nello spazio di ottant'anni toccati gli estremi della forza e della debolezza. Fondato dalle più potenti armate che militassero giammai sotto lo stesso stendardo, era stato in seguito abbandonato quasi senza difesa alla gelosia ed alla vendetta degli asiatici che lo circondavano. Talvolta poteva opporgli i formidabili ausiliari che arrivavano dall'Europa; ma ridotto non di rado alle sole sue deboli forze, non poteva riunire che pochi soldati, e questi ancora segreti nemici gli uni degli altri a

cagione della diversa loro origine, snervati dal clima e dalle delizie dell'Asia, ed indisciplinati a cagione di quelle stesse leggi che avevano portate dall'Europa (1). I crociati trapiantando in Siria il reggimento feudale, avevano conservata l'insofferenza del comando e perduta la valenzia. Intanto dimenticavansi in Europa i pericoli cui trovavasi esposta la santa città, quando nel 1187 si ebbe notizia che Saladino se n'era impadronito, che il re Guido di Lusignano era prigioniero, e che, tranne le città di Tripoli, di Tiro e d'Antiochia, tutta la Terra santa era ricaduta in potere degl'infedeli (2).

Qualunque sia la nostra opinione intorno al primo motivo delle crociate, poichè fu stabilito il regno di Gerusalemme e che, confidando nell'appoggio degli occidentali, tanti coloni di tutte le nazioni d'Europa erano venuti a popolare la Siria; restandovi come ostaggi e come mallevadori della volontà dei latini di mantenere indipendente la Terra santa, l'onore, il dovere, le più assolute promesse obbligavano gli occidentali a soccorrere i loro

(1) Veggasi il quadro fatto da Giacomo di Vitri dei costumi de' latini orientali che in Oriente chiamavansi *Pullani*: sono questi i creoli delle nostre isole d'America. *Historia Hierosol.*, l. 1, c. 72, *Gesta Dei per Franc.*, p. 1088.

(2) Il venerabile Guglielmo arcivescovo di Tiro non potè risolversi a terminar la storia delle sventure della sua patria. Non ci rimangono che la prefazione e poche linee del suo ventesimo terzo libro, che doveva contenere il racconto del regno di Guido di Lusignano e della presa di Gerusalemme. *Gesta Dei per Francos*, p. 1042. - Veggasi adunque Giacomo di Vitri, *Hist. Hierosolim.*, l. 1, c. 94 e 95, *Gesta Dei per Francos*, p. 1119. - *Bernardus Thesaurarius, de acquisitione terrae sanctae*, c. 148-166, t. VII, *Rer. Ital.*, p. 783, ec.

compatriotti, i campioni da loro stessi mandati e posti nel territorio nemico. Estrema fu perciò la costernazione cagionata dalla perdita di Gerusalemme, profonda, universale. Gregorio VIII, allora detto papa (1), impiegò i brevi giorni del suo pontificato a predicare ai cristiani la pace fra di loro e la lega contro gl'infedeli. Spedì lettere circolari a tutti i re, a tutte le repubbliche d' Europa, pregandoli di deporre le private nimistà e di riunirsi per la causa di Dio; perchè, com'egli diceva, i vizj de' cristiani e le pazze loro discordie avevano loro procurato sì grande calamità e tanta vergogna (2).

Le guerre d' Italia erano allora prodotte dalle passioni dei popoli e non dagli ambiziosi calcoli de' sovrani. Un profondo e doloroso pentimento de' loro errori entrò all'istante nell'animo de' cittadini, e l'entusiasmo attutò le inquiete loro rivalità. Cremona era in guerra con Brescia, Parma con Piacenza; Milano e Pavia si disponevano a nuove battaglie: ma fu loro predicata la pace di Dio, e tutte le repubbliche l'abbracciarono. I più valorosi soldati delle armate nemiche presero la croce, e giurarono di militare assieme. Una delle città diede, essa sola, due mila soldati per questa santa impresa; e perchè gli uomini più caldi ed impetuosi

(1) Venne universalmente attribuita la morte d' Urbano III al dolore concepito per la perdita di Gerusalemme. La città si rese a Saladino il 2 ottobre, ed Urbano morì a Ferrara il 19 dello stesso mese; cosicchè egli non poteva aver ricevuta la notizia dell'ultima catastrofe, ma soltanto delle precedenti disavventure. *Murat. Ann.*, t. x, p. 139.

(2) Veggansi queste lettere presso il Baronio *ad ann.*, § 18, t. xii, p. 780.

furono i primi ad arruolarsi per la guerra sacra, la loro lontananza riuscì, non v'ha dubbio, utilissima alla tranquillità della loro patria. Due repubbliche rivali che seppero soltanto per brevissimo tempo raffrenare l'odio nazionale, s'incaricarono in ispecial modo di predicar la pace ai cristiani. Furon queste Genova e Pisa, le di cui milizie per un fortunato accidente trovandosi riunite sotto gli stendardi del giovane Corrado marchese di Monferrato, salvarono la città di Tiro nell'istante che Saladino era in procinto d'assediarla con una potente armata (1). I pisani sconfissero due volte la flotta musulmana, ed i genovesi trasportarono gli ambasciatori mandati da Corrado a tutti i sovrani per implorare i loro soccorsi: e se alcuni porti di Terra santa rimasero aperti ai cristiani, questi ne andarono debitori soltanto alla valida assistenza di queste due repubbliche.

Clemente III, che del 1188 succedeva a Gregorio VIII morto dopo due mesi di papato, spedì nuovi deputati a tutti i potentati con prospero successo. I veneziani ed il re d'Ungheria, che contendeano per la Dalmazia, fecero la pace; come ancora i re di Francia e d'Inghilterra, che amenable promisero di andare in Oriente alla testa dei loro sudditi. Per ultimo due deputati del pontefice si presentarono alla dieta di Germania preseduta da Federico in Magonza (2), e seppero coi loro sermoni toccare in modo gli uditori, che lo

(1) *Ottobonus scriba*, contin. *Caffari*, *Ann. Genuen.*, l. III, p. 359, t. VI. - *Breviar. Pisanae hist.*, p. 191.

(2) *Otto de Sancto Blasio*, *Chron.*, c. 31, p. 887, t. VI, *Annal. Ecclesiast.*, ann. 1188.

stesso vecchio monarca prese la croce con suo figliuolo Federico, consacrando al servizio di Dio gli ultimi anni d'una vita lungo tempo travagliata dall'ambizione, ma resa gloriosa dal suo valore e dai militari talenti.

Di fatti Federico perdette la vita nella guerra santa. Egli condusse in Asia un'armata di novanta mila uomini, benchè licenziasse tutti coloro che non avevano del proprio almeno tre marchi d'argento per supplire alle spese del viaggio. La sola cavalleria formava un corpo di trenta mila uomini. Aveva attraversata l'Ungheria e la Bulgaria e resi vani gl'intrighi dei greci che non potevano vederlo senza diffidenza avanzarsi nel cuore della Romania. Nell'inverno del 1189 rimase in Grecia, ed attraversò lo stretto di Gallipoli soltanto in marzo del 1190. Soggiogò in seguito il sultano d'Iconium, che gli si era opposto, e ne bruciò la capitale. Già l'armata crociata era giunta nelle campagne dell'Armenia abitata dagli amici de' cristiani; quando il 10 giugno Federico perì nel piccolo fiume chiamato *Salef* annegato, o tocco d'apoplessia, come si vuole, a cagione della soverchia freddezza delle acque (1).

La morte di Federico fu compianta da tutte le città che pure furono lungo tempo esposte alla

(1) *Annal. Eccles.*, 1190, § 9, t. xii, p. 804. - *Jacob. de Vitriaco, Hist. Hier.*, l. 1, c. 99, p. 1121. - *Bernard. Thesaurar. de acquisit. Terrae sanctae*, c. 169, p. 804. - *Sicardi Episc. Cremon. Chron.*, p. 611, t. vii, *Rer. Ital.* - *Marini Sanuti Secreta Fidelium Crucis*, l. iii, par. 1, c. 2, *Gesta Dei per Francos*, t. ii, p. 196.

prepotente sua collera ed alla sua vendetta. I lombardi e gli stessi milanesi non potevano non ammirare il suo raro coraggio, la sua costanza nelle avversità, la sua generosità. L'intima convinzione della giustizia della sua causa l'aveva talvolta reso crudele fino alla ferocia contro coloro che gli resistevano; ma dopo la vittoria dissetava la sua vendetta coll' atterrare le insensibili mura; e per quanto fosse irritato contro i tortonesi, i cremaschi, i milanesi, per quanto sangue spargesse finchè combatteva, non lordò il suo trionfo con odiosi supplicj. Malgrado il tradimento cui discese una sola volta a danno degli alessandrini, in generale fu fedele mantenitore della data fede; e quando l'anno dopo la pace di Costanza fu ammesso entro le loro mura dalle città che gli avevano fatta la più ostinata guerra, non ebbero cagione di stare in guardia contro alcun suo attentato ai privilegi da lui riconosciuti. Il suo carattere meritò ancora maggior rispetto quando si poté farne confronto con quello d' Enrico VI suo figliuolo e successore.

Questo principe, siccome aveva desiderato il padre, portava già da cinque anni le corone di Germania e d'Italia. Valoroso come il padre, non ebbe il grande ingegno di lui. Fu nella guerra bestialmente feroce, perfido in pace ed impudente mancator di fede. Ugo Falcando, che scriveva nel tempo ch' Enrico sosteneva la prima volta colle armi i suoi diritti alla corona di Sicilia, dipinse gli alemanni come il più feroce popolo; ma senza dubbio aveva preso dal loro re i principali tratti del carattere attribuito alla nazione. « La

» rabbia tedesca , dic' egli , non è raffrenata mai
» dalla ragione , mai non piegasi a misericordia ,
» non mai è sospesa dal terrore della religione .
» Un innato furore agita sempre questo popolo ,
» eccitato dalla rapacità e strascinato nel delitto
» dalla dissolutezza » (1).

Pure l'assunzione d' Enrico al trono imperiale non influi direttamente sulla sorte delle repubbliche italiane. Trovavasi colla sposa in Germania quand'ebbe avviso della morte di Guglielmo II in Palermo (2), ed alcuni mesi dopo di quella di suo padre in Asia. Il primo non per altro erasi indotto a maritare Costanza che per assicurare l'ordine della successione e preservare il regno da una guerra civile: onde l'aveva dichiarata sua erede , facendo che i più principali baroni de' suoi stati le giurassero fedeltà. Ma i siciliani vedevano con orrore trasferirsi in un principe straniero la sovranità della loro isola , quando eravi un principe normanno , di non legittimi natali bensì , ma per altro illustri. Era questi Tancredi , conte di Lecce , figlio d' una contessa di Lecce e di Ruggeri , figliuolo primogenito del primo re di Sicilia. Il di lui matrimonio non era stato legittimato dall'approvazione paterna nè consacrato dalla chiesa. Pure l'unione di questo principe con una dama d'alto rango , cui era stato fedele fino alla morte , non sembrava tale agli occhi de' siciliani che dovesse disgradare il figliuolo e privarlo della sua eredità. Tancredi fu quindi chiamato a Palermo

(1) *Hugo Falcandus, Hist. Sicula*, p. 252.

(2) Guglielmo morì il 16 novembre del 1189.

in principio del 1190 dalla nobiltà dei due regni e proclamato re (1).

Il primo pensiero d' Enrico dovette essere quello di riconquistare un regno che gli veniva tolto nell'istante in cui verificavasi il suo diritto alla successione. Per recuperare l'eredità della sposa chiese aiuto alla repubbliche italiane e specialmente alle marittime. Ci furono conservate le parole stesse da lui dirette ai genovesi, quando pochi anni dopo bramava averli ausiliarj in una seconda spedizione: egli non faceva che ripetere le prime offerte. « Se, » col vostro aiuto, dopo quello di Dio, posso ricuperare il mio regno di Sicilia, l'onore sarà mio, ma tutto vostro il profitto. Diffatti io non devo soggiornarvi co' miei tedeschi, ma vi soggiurerete voi ed i vostri discendenti, ed il regno per ogni rispetto sarà piuttosto vostro che mio » (2). Oltre i privilegi e le esenzioni più vantaggiose in tutti i porti, aveva loro promessa la città di Siracusa con tutte le sue dipendenze e duecento cinquanta feudi di cavaliere in Val di Noto, per guarentia delle quali promesse aveva fatto spedire in loro favore un atto autentico col suo suggello (3). Tanto i genovesi che i pisani, allestito avendo una ragguardevole flotta in soccorso di Enrico, andarono in traccia di quella di Tancredi a Castellamare di Sicilia, poi all'isola d' Ischia per attaccarla. Ma in pari tempo l'imperatore medesimo, dopo qualche vantaggio di

(1) *Richardi a Sanct. Germano Chron.*, t. vii, *Rer. Ital.*, p. 970. - *Chron. Monast. Fossae Novae*, t. vii, p. 877.

(2) *Ottoboni Scribae Ann. Genuen.*, l. iii, p. 367.

(3) *Ibid.*

poco rilievo, vide la sua armata distrutta dalle malattie; onde fu costretto di ritirarsi precipitosamente, perdendo l'imperatrice, rimasta prigioniera de' suoi nemici (1). Dopo la ritirata d' Enrico le flotte repubblicane, non credendosi più sicure in quei mari, furono costrette di abbandonarli.

Scoraggiato Enrico da queste disavventure, e forse sorpreso dalla generosità di Tancredi, che senza taglia e senza condizioni gli aveva rimandata la sposa (2), non avrebbe probabilmente ricominciate così presto le ostilità: ma parve che a quest' epoca una generale sentenza di morte fosse pronunciata contro tutti i sovrani d'Italia. Il figlio primogenito di Tancredi, che il padre aveva già associato alla corona per assicurargli la successione, fu la prima vittima; e ben tosto gli tenne dietro il padre nel 1194, morto di dolore per la perdita del figlio (3). Dopo tali avvenimenti, quantunque non incontrasse più ostacolo nell'insignorirsi del regno di Sicilia, Enrico trattò le città sottomesse con quella durezza che appena sarebbe usata verso città conquistate colla vittoria. Egli spogliò la Sicilia de' suoi tesori che mandò in Germania, e con inaudite crudeltà si rese odioso non solo ai sudditi, ma perfino alla propria sposa Costanza, che ultima erede del sangue normanno di Sicilia, risguardava come proprie le sventure de' suoi compatriotti; onde fu comune opinione

(1) *Richardi de San. Germano Chron.*, p. 971.

(2) *Ibid.*, p. 973.

(3) *Ibid.*, p. 975.

che per metter fine a tanti furori cospirasse contro al marito (1). E perchè i suoi alleati non fossero meglio trattati de' suoi sudditi e de' suoi parenti, mancò a tutte le promesse fatte ai genovesi, annullando tutti i privilegi di cui godevano nei porti del regno di Napoli. Nè di ciò contento, volle pur rendersi esoso agl' italiani durante la breve dimora che fece due volte nel loro paese (2): se non che nella seconda sua spedizione morì inaspettatamente nell'assedio d'un castello ribellatosi contro di lui (3). Morì pure tre anni dopo papa Celestino III, che durante il suo regno di sett'anni, ebbe con Enrico di molte contese (4). Anche Costanza, che dopo la morte del marito aveva prese le redini del regno, lo raggiunse un anno dopo nel sepolcro, lasciando unico erede delle case di Svevia e di Sicilia un fanciullo di quattro anni già incoronato sotto nome di Federico II, ma sprovveduto d'amici e circondato di rivali (5).

Una sola guerra di qualche importanza disturbò l'alta Lombardia durante il regno d' Enrico VI, e fu quella delle repubbliche di Brescia e di Cremona. Avevano i bresciani accordata la loro pro-

(1) *Murat. Ann. d' Ital.*, t. x, p. 183 *ad ann.*

(2) *Richard. de San. Germano Chron.*, p. 976. - *Chron. Fossae Novae*, p. 880. - *Anon. Cassin. Chron.*, t. v, p. 143. - *Otto de San. Blasio*, c. 39 et 40, p. 893.

(3) Il 28 settembre 1197.

(4) *Richard. de San. Germano Chron.*, t. vii, p. 977. - *Johan. de Ceccano Chron. Fossae Novae*, p. 883. - *Conradus abbas Usperg. Chron.*, p. 304.

(5) Federico II, o Federico Rogero, nacque a Iesi nel dicembre del 1194. Sua madre morì il 27 novembre dell'anno 1198.

tezione a molti conti del territorio di Bergamo e in virtù di trattati stipulati nel 1191 avevano riunito al territorio di Brescia le castella di Merlo, Calepio e Sarnico, sopra delle quali Bergamo moveva pretese. I bergamaschi spedirono deputati ai cremonesi loro alleati partecipando loro la ricevuta ingiuria, ed in pari tempo ricordando a' medesimi che ancor eglino quand'ebbero a dolersi dei bresciani rispetto al corso ed alla navigazione dell'Oglio, non ottennero giustizia da questa repubblica; e perciò gli eccitavano a prendere le armi contro l'ambiziosa città. Prima però di dichiarar la guerra cercarono di rendersi più forti con nuove alleanze, e mandarono deputati alle città che potevano prender parte al loro malcontento, procurando di guadagnarle sia con eloquenti lagnanze, sia coll'offerire sussidj ai principali magistrati. Con tali mezzi venne loro fatto di unire alla lega Pavia, Lodi, Como, Parma, Ferrara, Reggio, Bologna, Mantova, Verona, Piacenza e Modena. I primi ad aprire la campagna furono i bergamaschi, assediando in sul cominciar di luglio le castella di Telgato e di Paulusco. I cremonesi avanzaronsi pochi giorni dopo con tutti i confederati, e dopo avere il 7 luglio gettato un ponte sull'Oglio, entrarono col carroccio nel territorio bresciano. Un valoroso capitano bresciano, Biatta di Palazzo, comandava la guarnigione, composta di pochi ma bravi soldati, del castello di Rudiano posto lungo il cammino dell'armata nemica. I milanesi, soli alleati di Brescia, avevano fatte avanzare le loro truppe fino alle rive del Serio.

I bresciani avanti l'arrivo dei loro alleati vollero

impedire il devastamento del loro territorio, e sortirono contro ai nemici assalendoli vigorosamente. Questi resistettero all'urto con intrepidezza almen pari, onde i bresciani sopraffatti dal numero, e non vedendo arrivare il promesso soccorso de' milanesi, incominciavano a perdere coraggio, quando Biatta di Palazzo, sortendo dal castello di Rudiano colla sua poca truppa, le fece gridare ad alta voce: *le nostre spie ci hanno ben serviti, tutto si avverò, viva la milizia di Rudiano!* Prima dell'invenzione della presente romorosa artiglieria, e quando i soldati combattevano corpo a corpo, le grida d'un'armata non erano senza effetto sull'armata nemica. I bresciani, incoraggiati da questo inaspettato soccorso, ripreser fiato; i cremonesi si credettero traditi, ed in quel primo momento di confusione, assaliti da fronte e da tergo, furono agevolmente sgominati e volti in piena ritirata (1). I fuggitivi affollandosi sul ponte mobile, fatto il precedente giorno, lo fecero crollare col loro peso e rovesciare nell'Oglio, ove s'affogarono tutti coloro che vi stavano sopra allorchè cadde. Questo funesto accidente accrebbe il terrore dell'armata in modo, che i soldati, malgrado il peso dell'armatura, gettavansi nel fiume per attraversarlo a nuoto, ma vi rimasero tutti affogati nella melma, o via trasportati dall'impeto della corrente; mentre perivano sotto le spade nemiche

(1) *Jacobi Malvecii Chron. Brixian.*, dist. vii, c. 62, 63, t. xiv, p. 883. - *Sicardi Episc. Cremon. Chron.*, t. vii, p. 615. - *Chron. breve Cremon.*, t. vii, p. 636. - *Galvan. Flamma Manip. Flor.*, c. 222, t. xi, p. 656.

gli altri che non si esposero al pericolo del fiume (1). Pochi salvaronsi di così bella armata, che si credette aver perduti dieci mila uomini. Questa battaglia, ed il luogo in cui si diede si chiamarono negli annali lombardi *mala morte*. Gli effetti di tale disfatta non influirono per altro sulla sorte dei vinti come poteva temersi, perchè Enrico VI, tornando allora dalla sua prima impresa della Puglia, volle che le città nemiche si rappacificassero e si rilasciassero vicendevolmente i prigionieri.

A questa guerra, ed all'altra che si fecero con quasi ugual furore Parma e Piacenza (2), tennero dietro alcune mal conte liti fra i comuni ed i gentiluomini del distretto: ma queste liti ebbero forse più importanti conseguenze perchè furono cagione di fare in processo di tempo cadere tutte le repubbliche dell'Italia settentrionale, per un tempo più o meno lungo, sotto il giogo di alcuni signori che crudelmente abusarono dell'usurato potere. Dobbiamo perciò risalire all'origine di questi usurpi nella provincia della Marca trivigiana o veneziana, di dove il contagio parve che si diffondesse ancora nelle altre.

Questa provincia è in parte montuosa, e nei secoli di mezzo l'ingrandimento o il decadimento della nobiltà parve cagionato dalla natura del paese in cui essa abitava. I gentiluomini trovavansi dovunque esposti ugualmente alla gelosia delle

(1) Si pretende che i Cremonesi, gettandosi nel fiume, gridassero: *è meglio annegarsi che morire*. Così l'ironia s'attacca spesso alle più funeste memorie; così facile è il passaggio dal ridicolo al terrore.

(2) Negli anni 1198 e 1199.

città; ma quelli che abitavano nella parte piana, non potendo giovarsi della natura del suolo per fortificare i loro castelli, furono forzati di sottomettersi più presto alle repubbliche, domandando il diritto di cittadinanza, e formando una classe separata, è vero, ma però di cittadini. Altronde que' nobili che avevano la loro stanza nelle montagne erano lontani del pari da tutte le repubbliche, ed appartarono quindi affatto i loro interessi da quelli delle città, non pensando ad altro che a mantenere indipendenti i piccoli loro principati. Alcuni sopravvissero agli ultimi comuni liberi, come i Malaspina che conservarono in Lunigiana la loro sovranità fino agli ultimi anni del decorso secolo, e come i signori dei feudi imperiali nelle alpi liguri che furono anche più tardi proprietà d'una nobiltà immediata, rimasta indipendente (1). Nello stesso modo i gentiluomini degli Appennini chiudevano le repubbliche toscane entro una fila di piccoli principati, che Fiorenza soggiogò soltanto poichè giunta fu al suo maggior grado di potenza. Ma nella Marca trivigiana i monti Euganei e le pendici delle Alpi, prolungandosi in mezzo alle fertili pianure ed alle più floride città, presentavano colli già affortificati dalla natura, che i nobili non tardarono a coprire di

(1) Tanto i Malaspina, che i feudatarj imperiali della Liguria erano dipendenti dall'impero, da cui ricevevano l'investitura del rispettivo feudo; come pure il duca di Massa ed il principe di Carrara. Tutti avevano nella loro giurisdizione il *jus sanguinis*, ma il solo duca di Massa aveva ancora quello di battere monete, ottenuto dall'Impero circa due secoli sono.

(Nota del Traduttore.)

rocche e di ridotti fortissimi. Colà mantenendosi in tutto il loro splendore, e resi potenti dal numero de' vassalli e dalle accumulate ricchezze, conservarono tra le repubbliche della Maroa un credito che non avevano i nobili d' altri paesi, e si appropriarono il godimento e l' elezione di tutte le magistrature, non lasciando tempo al popolo di scorgere le proprie forze e di scuotere il giogo.

Non perchè fossero vinti e sottomessi agli ordini delle repubbliche, ma solo per approfittare de' servigi degl' inferiori, e per aprire alla loro ambizione una più vasta carriera, i nobili vennero a stabilirsi nelle città della Venezia. Perciò fissandovi la loro stanza non vollero esporsi alle tumultuose passioni di un popolo incostante, e fabbricandosi case in seno alle città diedero loro, se non la forma, la solidità delle fortezze. Grosse mura, porte e sbarre di ferro, aperture assai più appropriate alla difesa che al comodo assicuravano al nobile nella propria casa un' assoluta indipendenza in mezzo ad una città nemica. E quand' ancora queste prime difese fossero state superate, una torre quadrata formata di enormi massi di pietra, offriva in ogni casa nobile un impenetrabile asilo che non poteva forzarsi senza un lungo assedio; poichè sull' alto della torre conservavansi abbondanti provvisioni e le armi necessarie alla difesa (1).

(1) A quest' epoca eranvi in Ferrara trentaquattro famiglie nobili, e trentadue torri. *Cron. Parva Ferrar.* t. viii, p. 480-482 (*).

(*) *Pavia chiamossi la città dalle cento torri, delle quali rimangono in piedi non poche anco a' dì nostri.*

(Nota del Traduttore).

La potenza de' gentiluomini in tutte le repubbliche della Marca non avrebbe crollato giammai, se fossero rimasti uniti; ma l' assoluta indipendenza di cui godevano, incoraggiando ognuno ad appagare tutte le passioni, fece nascere fra di loro le più sanguinose liti. Fin verso la metà del dodicesimo secolo niuno stonico si prese cura di tramandare alla posterità gli avvenimenti di quella contrada; ma dopo tale epoca molti sono gli scrittori che ci lasciarono d'ogni cosa racconti minutamente circostanziati. Sappiamo da questi che alla morte di Enrico VI tenevansi vive in ogni città le antiche fazioni, e che se in alcune repubbliche regnava la pace, ciò dovevasi alle pattuite divisioni de' pubblici ufficj e di tutte le dignità dello stato tra le famiglie rivali.

Quasi tutte le repubbliche italiane avevano abolita la magistratura consolare per sostituirvi quella dei podestà, quali avevali istituiti Federico Barbarossa. Ogni città chiamava per un determinato tempo un capo straniero, gentiluomo e d'arme, che seco conduceva arcieri e soldati, ed era depositario non meno del potere giudiziario, che della forza pubblica cui rivolgeva, a seconda del bisogno, contro gl'interni nemici dell'ordine, e contro quelli dello stato.

Benchè i borghesi avessero una parte più immediata nell'elezione de' consoli che in quella dei podestà, pure approvarono questa innovazione, e la tennero utile, perchè non richiedevasi men che la forza dell'armi per mettere freno alle turbolenti fazioni de' nobili.

Quando il podestà veniva informato di qualche

pubblico delitto, faceva appendere alle finestre del palazzo il gonfalone di giustizia; e facendo colle trombette avvisare tutti i cittadini di prendere le armi, usciva egli stesso a cavallo dal suo ostello circondato dalle sue guardie e seguito dal popolo. La casa del colpevole era all'istante assediata, e venuta in mano della forza pubblica si spianava fino alle fondamenta. In quest'esecuzione quantunque talora si punissero i colpevoli coll'ultimo supplicio, non conservavansi altrimenti le forme del foro, nè si aveva verun riguardo alla libertà d'una ben ordinata repubblica. In mezzo ad uomini indipendenti e quasi sempre in guerra gli uni contro gli altri, lo stesso capo dello stato moveva guerra ai cittadini ribelli, e coll'apparato della sedizione intratteneva nella repubblica una tal qual subordinazione. Ognuno poneva la garanzia della sua libertà nella propria valentia e non chiedeva al governo che la repressione d'un grandissimo disordine.

Non erasi ancora supposto che un podestà potesse usurparsi il supremo potere, e perciò non si era cercato che di porsi in guardia contro la loro parzialità. Per prevenirla, ogni repubblica della Marca trivigiana aveva diviso il diritto di elezione tra i due partiti che dominavano in ogni città. A Vicenza la nobiltà formava due fazioni, i conti di Vicenza ed i signori del Vivario. Ogni fazione nominava il suo commissario, ed i due commissari riuniti eleggevano ogni anno il podestà. A Verona le due famiglie di Montecchio, o Monticulo e di san Bonifazio, seguite dal rimanente della nobiltà, avevano tra di loro ugualmente diviso il diritto di

eleggere il podestà (1). Altrettanto facevano in Ferrara le fazioni dei Salinguerra e degli Adelardi equilibrate coll'attributo della stessa prerogativa.

Non era da sperare che questa divisione del potere elettivo permettesse lunga pace a repubbliche male ordinate che contavano tra' cittadini i nobili, sovrani nelle proprie rocche, di forze quasi uguali allo stato di cui erano membri, ed avvezzi a sbramare con aperto disprezzo dell'ordine pubblico tutte le loro passioni. Ed invero già prima che terminasse il dodicesimo secolo la violenza di alcuni gentiluomini aveva risvegliata la sopita animosità delle fazioni, e riaccesa la guerra in tutta la Venezia.

Sotto il regno di Corrado II un gentiluomo tedesco, chiamato Ezelino, aveva accompagnato quest' imperatore in Italia con un solo cavallo, ed in ricompensa di questi servigi aveva da lui ricevuta la terra d' Onara e di Romano nella Marca trivigiana (2). A questo primo fondatore d'una potente casa, resa famosa dai delitti, era succeduto un Alberico, ed in seguito un Ezelino che pure porta il nome del primo, e viene soprannominato il *balbo*. Avevano questi signori accresciuto assai il patrimonio della loro casa coll'acquisto di Bassano, di Marostica e di altre terre poste al nord di Vicenza e di Padova, in guisa che il loro feudo formava

(1) *Gerardi Maurisii Vicentini Historia; Scrip. It.*, t. viii, p. 11. - Dalla casa di Montecchio prese Shakespear Montagu. in *Romeo e Giulietta*. - *Richardi Comit. de sancto Bonifatio vita*, t. viii, p. 121 - *Chron. Veronen.*, p. 623.

(2) *Rolandini de factis in Mar. Trivis. Chron.*, l. 1, c. 7, p. 176.

già un piccolo principato non inferiore di forze alle repubbliche confinanti; e siccome le interne fazioni delle città ambivano l'alleanza delle fazioni imperiali, i signori da Romano erano omai risguardati in tutta la Venezia quai capi del partito ghibellino.

Ezelino il *balbo* e Tisolino di Campo Sampiero, il primo nobile vicentino, padovano l'altro, erano congiunti d'amicizia e di parentela, avendo il secondo sposata una figlia d'Ezelino, da cui aveva avuto più figli, de' quali alcuni erano già usciti di fanciullezza. Accadde che al primogenito di costoro s'offerisse in matrimonio la erede d'una potente famiglia padovana, chiamata Cecilia che Manfredi Ricco, signore di Abano, aveva morendo lasciata orfana. Tisolino volle prima di conchiudere tali nozze, avere l'assenso dell'amico e suocero Ezelino; il quale trovando che questo accasamento utilissimo sarebbe al proprio figliuolo Ezelino II, senza lasciar travedere il suo pensiero al genero si indirizzò segretamente ai tutori della donzella, che vinti dall'oro, rotta la fidanzza data a Tisolino, l'accordarono al signore da Romano; il quale la fece onorevolmente tradurre nel suo castello di Bassano e la maritò al figlio.

Questo tradimento eccitò la più viva indignazione nella famiglia di Campo Sampiero, che giurò di farne vendetta; nè dovette lungo tempo aspettarne l'opportunità. Alcuni mesi dopo il suo matrimonio, la sposa d'Ezelino recavasi a vedere i suoi poderi nello stato di Padova sulla riva destra della Brenta con un accompagnamento più splendido che forte. Gherardo, figliuolo di Tisolino che doveva essere

suo sposo e che invece era diventato suo nipote, postosi in agguato presso al castello di sant'Andrea, la tolse alle sue genti e la disonorò. Cecilia, tornata a Bassano, non celò al marito la sua sventura; perchè, ripudiata, passò in seguito a seconde nozze con un nobile veneziano (1). Ma le due famiglie irritate dai vicendevoli insulti, giuraronsi un odio che si propagò di padre in figlio e non s'estinse che col sangue.

Erasi intanto accresciuta la potenza d'Ezelino II e per questo matrimonio e per l'altro contratto dopo il divorzio. Alleato delle repubbliche di Verona e di Padova, ebbe in breve bisogno dei loro soccorsi; perciocchè essendo stato del 1194 nominato podestà di Vicenza uno de' suoi nemici, questi lo fece esiliare con tutta la sua famiglia e tutti i suoi partigiani indicati col nome di *del Vivario*. Prima d'assoggettarsi a tale sentenza cercò di difendersi incendiando le più vicine case; e gran parte della città fu in questo ammutinamento arsa dalle fiamme. Tali furono le prime scene di disordine e di sangue ch'ebbe sotto gli occhi appena nato il figlio del signore di Romano, il feroce Ezelino (2).

Non era per i signori da Romano troppo grave punizione l'esilio da Vicenza. Ritiratisi a Bassano in mezzo ai loro sudditi, si circondavano dei loro partigiani ugualmente perseguitati, ma sprovveduti

(1) Rolandino ricorda nello stesso tempo tre divorzi accaduti in questa famiglia. Egli ne parla come di avvenimenti allora comuni, senza farvi alcuna osservazione. Erano forse allora permessi dalla chiesa? o soltanto dissimulati?

(2) Nacque il 4 aprile del 1194.

di averi; e perciò costretti, approfittando delle beneficenze di così potente famiglia, di rendersi, di uguali che erano, loro sgherri mercenarij. L'esilio non poteva durar sempre, e le disgrazie non meno che le prosperità accrescevano il credito dei signori da Romano presso la repubblica. I veronesi interposti per rimettere la pace in Vicenza, ottennero il richiamo della casa di Romano e de' suoi aderenti e fecero autorità alle due fazioni di nominare un podestà (1). Così strana divisione dell'autorità giudiziaria affidata a passioni nemiche, non era, siccome già abbiamo riferito, senza esempio, e ciò che più è notabile, veniva praticata con felice successo pel mantenimento della pace: senza dubbio per la ragione medesima, che due armate nemiche comandate da esperti capitani possono stare a fronte lungo tempo senza combattersi.

Del 1197 i vicentini elessero ancora un podestà contrario alla fazione Ezelina; ed allora non solo il comune esiliò un'altra volta questo capo di parte, ma gli dichiarò guerra e mandò le sue milizie ad assediare Marostica (2). I signori di Romano, appostati tra i territorj di tre repubbliche, erano in libertà di allearsi con quella che credessero più favorevole ai loro interessi. Ezelino diede in pegno ai padovani per una considerabile somma la terra d'Onara posta nella loro diocesi, e stipulò con essi un atto di alleanza offensiva e difensiva, in virtù della quale i suoi nuovi alleati attaccarono i vicentini innanzi a Carmignano e fecero loro due mila

(1) *Gerardi Maurisii Hist.*, p. 11.

(2) *Id.*, p. 12.

prigionieri (1). Ciò accadde nel 1198, onde i vicentini, chiamati i veronesi in loro soccorso, avanzaronsi uniti nella campagna padovana per guastarla, spingendo le loro vanguardie fin sotto le mura di Padova, a segno che si videro volare sulla città le scintille degl'incendj delle vicine case. Di che spaventati i padovani, rilasciarono tutti i prigionieri senza il consenso d'Ezelino, ed ebbero a tale condizione la pace. Ma questi approfittò di tale pretesto per separarsi dalla cadente loro fortuna. Offerse ai vicentini di porsi per le loro contese in arbitrio de' veronesi; e diede loro in ostaggio suo figlio, ed i più forti suoi castelli, Bassano ed Angarani: colla quale assoluta confidenza si conciliò in modo l'affetto loro, che al podestà di Verona riuscì facile l'ottenergli la pace dalla repubblica di Vicenza e da tutta la fazione guelfa, facendogli restituire i castelli ed il figliuolo. I padovani non tardarono a punirlo dell'essersi riconciliato coi loro nemici, e confiscarono a loro profitto la terra di Onara di cui trovavansi in possesso, e che altra volta aveva dato il suo nome alla casa da Romano (2).

Mentre l'innalzamento d'una famiglia che doveva dominare tutto il partito ghibellino, dava motivo a frequenti guerre nell'alta Venezia, al mezzogiorno di questa provincia la crescente potenza d'un'altra casa, posta alla testa de' Guelfi, era fomite di sommosse e di civili discordie. Fra i territorj di Padova, di Ferrara, di Verona e di

(1) *Roland.*, l. 1, c. 7, p. 176.

(2) *Gerar. Maur.*, p. 14. - *Ant. Godi Nob. Vicentini Chron.*, p. 74.

Vicenza possedeva il marchese d'Este le borgate di Este, Montagnana, Badia ed il Polesine di Rovigo. Le prime sono poste sopra colline isolate che sovrastanno alle ricche pianure della Venezia, ed il Polesine è difeso dal corso di due gran fiumi, l'Adige ed il Po. Il marchese d'Este erasi giovato della vantaggiosa situazione delle sue terre per conservarsi indipendente in mezzo alle potenti repubbliche che lo circondavano; erasi inoltre guadagnato l'amore de'suoi vassalli con un giusto e moderato governo; ed aveva loro permesso di partecipare del vantaggio d'un'amministrazione repubblicana, eleggendosi i loro consoli (1). La casa d'Este congiunta di sangue con quella de'Guelfi duchi di Baviera e Sassonia, poi di Brunswik, sempre mai rivale della casa di Svevia, aveva già dato prove del suo attaccamento alla causa dei papi in occasione delle contese loro con Federico Barbarossa, quand'ella fu impensatamente chiamata all'eredità d'un altro capo dello stesso partito.

Guglielmo Marchesella degli Adelardi, capo della parte guelfa in Ferrara, quello stesso che abbiamo veduto salvare Ancona, poco dopo questa gloriosa impresa, ebbe la sventura di vedere successivamente perire gli ultimi eredi maschi di sua famiglia, suo fratello con tutti i suoi figliuoli. Di questo fratello sopravvivea però una fanciulla in ancor tenera età chiamata Marchesella: egli lasciolla erede di tutti i suoi averi, sostituendole,

(1) Veggansi diversi trattati tra il marchese ed i suoi sudditi. *Antiquit. Ital. Dissert. XLV*, t. IV, p. 42, 45 e seguenti ad ann. 1198 e 1204.

in caso che morisse senza prole, i figliuoli di sua sorella. Credette poscia che le sventure di sua famiglia potrebbero consolidare almeno la pace della patria, congiungendo con istretti vincoli i capi delle contrarie parti. Salinguerra, figliuolo di Torello, era allora capo dei ghibellini di Ferrara; e Guglielmo non contento di destinargli a sposa sua nipote, allora in età di sette anni, la pose nelle sue mani, lasciando allo sposo la cura della di lei educazione; poi spirò (1). Ma i guelfi non acconsentirono che l'unico rampollo d'un sangue loro tanto caro si desse in balia ad una famiglia nemica: nè sapendo risolversi ad affezionarsi a coloro contro i quali aveano sì lungo tempo combattuto, trovaron modo di rapire all'improvviso Marchesella dalla casa de' Salinguerra e di condurla in quella dei marchesi d'Este, offrendola in isposa ad Obizzo d'Este, cui diedero anticipatamente il possesso dei beni di Adelardo. Allora fu che la famiglia d'Este si stabilì in Ferrara, e che accettò la prima volta i diritti di cittadinanza in un comune: ma il favore de' guelfi di Ferrara giovò assai più alla sua grandezza che la passata indipendenza. Dopo tal epoca la casa d'Este fu così universalmente riconosciuta capo della parte guelfa, che questa in tutta la Venezia si chiamò *fazione del marchese*.

L'interesse particolare taceva in faccia allo spirito di partito. Marchesella morì avanti che si consumasse il suo matrimonio; ma non pertanto i

(1) *Chronica parva Ferrariensis*, t. viii, p. 481. - *Chronic. Fratr. Francisci Pipini*, l. i, c. 46, t. ix, p. 628.

nipoti di Guglielmo, che le erano stati sostituiti, non rivendicarono l'eredità di Adelardo per timore che spogliando la casa d'Este di tanta parte delle sue ricchezze, questa non s'allontanasse da Ferrara con gravissimo pregiudizio della parte guelfa. Dall'altro canto i Salinguerra avevano vivamente sentita l'ingiuria loro fatta, e dal 1180, in cui fu loro tolta la giovanetta sposa, fino al 1220 mantennero viva la guerra civile entro le mura di Ferrara. Dieci volte in tale periodo di tempo una parte cacciò l'altra di città, dieci volte gli averi dei vinti furono preda dei vincitori e le case distrutte fino ai fondamenti (1).

Mentre la libertà delle repubbliche della Venezia, o Marca trivigiana, veniva così crudelmente manomessa dalle turbolente passioni dei loro gentiluomini, ed il loro governo declinava in oligarchia irregolare, le repubbliche transpadane di Bologna, Modena, Reggio, Parma e Piacenza consolidavano ogni giorno più la loro indipendenza ed acquistavano un'assoluta superiorità sulla nobiltà castellana del loro territorio. Negli annali di Reggio, che di quest'epoca sono più circostanziati di quelli delle altre città, trovasi ogni anno accennato alcun trattato fra qualche gentiluomo ed il podestà con cui sottomettonsi castella alla repubblica (2). I gentiluomini obbligavansi con simili

(1) *Chron. parva Ferrar.*, p. 481. Di queste guerre civili scrisse estesamente Gio. Battista Pigna nella sua *storia dei principi d'Este. Venez.*, 1572, in 4.^o, l. II, p. 161 e seg. Ma il suo racconto abbonda di così grossolani errori, che non si può prestargli veruna fede.

(2) *Memoriale Potestatum Regiensium, Script. It.*, t. VIII, p. 1077 et sequent. Negli *Annal. Veter. Mutinens.* e nel
SISM. T. II.

atti a consegnare le loro terre alla città di Reggio, a vivere almeno due mesi in città, adempiendo a tutti i doveri di cittadini, sia coll'ubbidire ai magistrati della repubblica, che contribuendo con tutte le forze alla difesa delle persone, dei diritti e degli averi de' loro nuovi concittadini. Gli annali di Bologna contengono un ancora maggior numero di somiglianti sommissioni; ed oramai queste repubbliche non avevano più nel proprio territorio gentiluomini da loro indipendenti. I loro stati confinavano tutti con quelli di altre repubbliche, ed i nobili associati alla sorte loro, invece d'esser rivali, formavano un nuovo ordine di cittadini. Vero è che quest'ordine arrogandosi prerogative onerose a tutta la nazione, eccitava già la gelosia del popolo. I bolognesi avevano nel 1192 nominato il proprio vescovo, Gerardo de' Scannabecchi, in pretore ossia podestà, e questo prelado li governò nel corso di un anno con tanta saviezza e moderazione, che tutte le parti ne rimasero egualmente soddisfatte (1). Il susseguente

Chronic. Parmense non trovansi rispetto al XII secolo che i nomi dei consoli e dei podestà: ma il Muratori diede nella prefazione al *Malvezzi Script. It.*, t. XIV, p. 774. due carte di gentiluomini che in tale epoca si sottomisero alla repubblica di Modena.

(1) Uno storico di Bologna riferisce a' tempi del reggimento di Gerardo una leggenda che mi giova riferire in questo luogo, come prova dei costumi e della credulità di que' tempi.

Una giovane vergine chiamata Lucia, non meno bella che nobile, erasi chiusa nel monistero di santa Cristina di Bologna. Un bolognese, di lei innamorato, appostavasi ogni giorno sotto la finestra cui ella s' affacciava per udire la messa nella chiesa del suo convento. Lucia s' avvide della commozione del giovane nell' istante in cui ella s' avvicinava; e rammentò le parole dettele dal vescovo nell' atto di darle il velo: «che

anno fu perciò riconfermato nella carica; del che i nobili non tardarono a dolersi, dicendo che i soli plebei erano da lui favoreggiati, e che per poco che durasse ancora il suo governo, l'autorità dei gentiluomini riducevasi a nulla ⁽¹⁾. Prese perciò le armi, lo cacciarono fuori della città, nominando in sua vece due consoli. Questo primo argomento della loro gelosia, questa prima chiamata alla decisione delle armi sui diritti dei due ordini rivali poteva essere per i nobili, che non erano i più forti, di troppo pericoloso esempio. Poteva il popolo a vicenda riacquistare coi mezzi medesimi quell'influenza che di presente gli si toglieva,

» ella disgiungesse per sempre i suoi occhi da quelli degli
» uomini; » onde si credette obbligata a Dio di nascondersi
interamente agli sguardi del suo amante, il quale il susse-
guente giorno vide la finestra chiusa da una gelosia che ce-
lava interamente Lucia a' suoi sguardi. Era questo l'istante
in cui erano i cristiani tuttavia costernati dalla perdita di
Gerusalemme ed in cui chiamavansi tutti i cuori generosi a
prendere la croce. Giurò il giovane di consacrarsi a Dio,
come la sua diletta; partì per terra santa, e nel primo in-
contro, avventandosi tra le prime file degl' infedeli, vi cercò
piuttosto la morte che la vittoria. Atterrato e fatto prigio-
niero, fu dai saraceni sottoposto a crudeli tormenti perchè
rinegasse la fede. Trovandosi tra le mani dei carnefici, gridò:
« O vergine santa, o casta Lucia! Se tu vivi ancora sostieni
» colle tue preghiere quello che tanto ti amò; e se ti trovi
» in cielo, rendimi propizio il mio Signore! » Ebbe appena
dette queste parole, che cadde in profondissimo sonno, e
quando svegliossi, si trovò ancora carico di ferri presso al
monastero di santa Cristina. Lucia lo stava aspettando ri-
splendente di gloria e di bellezza. - « Lucia vivi tu ancora? »
gridò egli. « Io vivo, ma della vera vita: va, deponi i tuoi
» ferri sulla mia tomba e ringrazia Iddio del favore che ti
» ha fatto ». Ella era morta lo stesso giorno in cui aveva ab-
bandonato l' Europa. - *Cherubino Ghirardacci, Istoria di*
Bologna, l. iv, p. 106.

(1) *Ibid.*, p. 102.

poteva cacciare i nobili stessi dalla città; ed infatti quest' esempio fu cagione che in un' altra repubblica si facesse ciò che i bolognesi potevano fare.

Il governo di Brescia era tutt' intiero nelle mani dei nobili, che avevano successivamente strascinato il comune in varie guerre contro le vicine città di Cremona e di Bergamo. Istigati dai milanesi, questi nobili vollero di nuovo l' anno 1200 fargli prendere le armi contro i bergamaschi; ma il popolo, spossato da frequenti guerre, si rifiutò di assecondare i loro ambiziosi pensieri senza suo profitto, ed invece prese le armi per cacciare dalla città coloro che volevano costringerlo a servire; e dopo un sanguinoso combattimento dato in mezzo alle strade, gli obbligò a fuggire. Rifugiatisi nel territorio cremonese i gentiluomini bresciani formarono tra di loro una compagnia militare, cui diedero il nome di società di san Fausto. I plebei dal canto loro formarono pure una compagnia chiamata *Bruzella* (1): il qual nome di *Bruzella* o *Brighella* si conservò fino a' dì nostri, ed un plebeo bresciano, insolente, coraggioso e furbo, è pure una delle maschere del teatro italiano. I nobili si collegarono colle città di Cremona, Bergamo e Mantova, già da molto tempo nemiche della loro patria. D'altra parte il popolo si unì ai veronesi, e si continuò la guerra tra loro con estremo accanimento. Anche in Padova ebbe luogo lo stesso anno una quasi simile rivoluzione,

(1) *Jacob. Malvecii Chron. Brixian. Dist. VII, c. 81-84, p. 894, t. xiv.*

di cui la cronaca di quella città non ci dà che la seguente notizia: « L'anno 1200, vi si dice, i ple-
» bei tolsero ai magistrati l'amministrazione della
» città e presero essi soli le redini del gover-
» no » (1). E per tal modo le rivoluzioni dell' ul-
timo anno del secolo dodicesimo parvero presagire quelle che nel corso di tutto il secolo decimo-
terzo sconvolsero l'Italia.

(1) *Additam. ad Roland. in Regimin. Paduce*, t. viii, p. 368.



CAPITOLO XIII

Pontificato d' Innocenzo III. — Stabilimento del potere temporale della chiesa. — Abbassamento della fazione ghibellina.

(1197-1216) LA quasi simultanea morte di tutt' i sovrani d' Italia lasciò nel dodicesimo secolo libero il corso all' ambizione di uno de' loro successori, il pontefice Innocenzo III. Questo papa fu uno de' fondatori o ristauratori della temporale monarchia della chiesa; monarchia più volte ristabilita dai pontefici, perchè più volte, malgrado il sostegno delle opinioni religiose, i papi lasciaronsi spogliare da quello stesso poter militare ch' essi avevano istituito per propria difesa. I papi, sollevati a tanta potenza da Carlo Magno e da' primi successori di lui, ebbero a sostenere continue lotte per serbarsi in possesso di una dominazione che ad ognora sfuggiva loro di mano; ma tre soli pontefici vogliansi riguardare siccome i fondatori o ristauratori della signoria temporale della sede romana: Gregorio VII, che nel secolo undecimo ricuperò questa dominazione andata in fondo per causa della disordinata vita de' suoi predecessori: Innocenzo III che nel secolo tredicesimo rialzò la monarchia papale presso che sopraffatta dalla

grandezza della casa di Hohenstauffen; infine due secoli e mezzo dappoi, nel decorso de' quali con isvariata vicenda alcuni de' papi si adoperarono a ricuperare colle armi o colle frodi quella podestà che l' inettitudine di altri di essi, gli scismi della chiesa o i malusi del dispotismo faceano perduta, Giulio III il quale alla metà del sedicesimo secolo riconquistò un' altra volta il patrimonio già sotomesso da Gregorio VII e da Innocenzo III.

Lo stabilimento d'una potenza di primo ordine, che spesso cercò l' alleanza delle città libere, che talvolta le oppresse e che sempre s' immischiò in tutte le loro rivoluzioni, deve formare una parte essenziale della storia delle repubbliche italiane.

Tra i papi e gl' imperatori doveva mantenersi una gara incessante, necessaria conseguenza del supremo grado di questi due capi del cristianesimo, delle loro prerogative, delle pretensioni loro. Potevano ben segnare fra di loro alcune tregue, ma sincera pace non mai, finchè i papi non rinunciavano al dominio su tutti i troni della terra, finchè gl' imperatori non si spogliavano de' più importanti diritti. Quando la lite rimaneva sopita, non era tale tranquillità altro che l' effetto della soverchia prevalenza che un partito acquistava sull' altro; allora che pari erano le forze, rinascea sempre la guerra.

Dopo la pace di Costanza il partito imperiale si era fatto prevalente di molto. Alla potenza ed alla gloria di Federico I aggiungevasi il matrimonio di suo figlio colla erede di Napoli, il quale privava il pontefice d' un antico e fedele alleato, ed accresceva le forze del suo avversario. Lo stato della chiesa

circondato e diviso dalle possessioni del monarca trovavasi debole ed incapace di resistergli; per lo che i papi da Lucio III fino a Celestino III trovaronsi sforzati di coprire con apparente moderazione la debolezza e dipendenza loro. L'ultimo specialmente dovette opporsi agli attacchi d' Enrico VI, che parevano porre a repentaglio la sua esistenza; e per quanto fosse grande l'importanza della disputa ch' egli ebbe con questo monarca, non ardì mai di far causa comune coi suoi nemici, o d'impiegare contro di lui le armi spirituali, di cui i suoi predecessori avevano fatto così frequente abuso (1). Intanto Enrico aveva in ogni maniera ristretti i diritti, o a meglio dire, le pretensioni del papa. Dopo le investiture accordate ai normanni, la santa sede veniva considerata come abituale sovrana del regno di Napoli; ma a fronte di ciò, Enrico per impadronirsi di quel regno non erasi giovato che del suo diritto ereditario, senza curarsi dell'assenso del papa. Egli aveva continuato a godere i beni della contessa Matilde malgrado le rimostanze della santa sede, e gli aveva accordati in feudo ai suoi congiunti, o ai suoi generali; aveva richiamati in vigore gli antichi diritti dell'impero sulle province vicine a Roma, il ducato di Spoleti, la Marca d'Ancona e la Romagna, ed in niun conto avea tenuto la pretesa sovranità de' papi su

(1) Innocenzo III pretese in seguito, egli è vero, ch' Enrico era stato scomunicato per avere arrestato Riccardo I d' Inghilterra: effettivamente egli era incorso nelle generali scomuniche portate contro tutti coloro che attaccherebbero i crociati; ma questa formidabile sentenza non era mai stata contro di lui fulminata.

queste province; finalmente aveva perfino entro la stessa Roma doppiamente ristretta l'autorità ecclesiastica e coi poteri ch'egli erasi riservati e con quelli che aveva lasciato rivendicare dal governo repubblicano.

Enrico VI e Celestino III morirono l'anno 1197, e la loro morte cambiò sì fattamente la proporzione delle forze dei due partiti, che il pontefice ebbe la volta sua per ispogliare di alcuni diritti l'autorità reale senza incontrare resistenza, e senza che i suoi avversarj osassero muover querele contro la sua ambizione. Immediatamente dopo la morte di Celestino, Innocenzo III nobile romano, conte di Signa, fu nella fresca età di trentasett'anni nominato papa. Egli saliva sul soglio pontificio con la profonda conoscenza degl'interessi della sua patria e di quelli della santa sede, col coraggio e coll'ambizione d'un giovane gentiluomo, e colla fama di santità e di sapere che gli avevano procacciato la regolarità dei costumi ed alcune opere a que'tempi assai pregiate (1). Dall'altro canto Federico II, il successore d'Enrico, era ancora fanciullo di due anni. La di lui madre Costanza in quell'anno che sopravvisse al marito, tenea dal papa per averne l'appoggio; divideva co'suoi sudditi l'odio concepito contro i tedeschi ministri della tirannide del marito, ed aveva dichiarato nemico del suo regno il generale Marcovaldo allora duca di Ravenna e marchese d'Ancona. Poi

(1) Egli aveva scritto intorno alla miseria dell'umana condizione e sopra alcuni punti di disciplina. *Vita Innoc. III, ex anonym. synchro. a Balutio edita, et rursus Scrip. Ital.*, t. III, par. I, p. 486, § 2.

quando venne a morte, scelse Innocenzo III per tutore del figliuolo e per amministratore del suo regno: e come potesse temere che il papa si rifiutasse a tale ufficio, gli assegnava una provvisione annua per alletterarlo ad incaricarsene.

Enrico VI aveva prima di morire ottenuto dai principi di Germania l'elezione del figliuolo Federico I in re dei romani, onde assicurargli con tale atto la successione all'impero; pure, morto Enrico, niuno si prese cura dei diritti che poteva aver acquistati all'impero questo fanciullo; e la corona non fu contrastata che tra due pretendenti, Filippo duca di Svevia, il maggior de' fratelli d' Enrico VI, ed Ottone allora duca d' Aquitania, figliuolo d' Enrico il *leone*, già duca di Baviera e Sassonia (1). Filippo Augusto, re di Francia, si dichiarò a favore del primo; e Riccardo *cuor di leone*, re d' Inghilterra, per l' altro; ed amendue sostennero il loro protetto con tutti i loro tesori e tutte le loro forze, sicchè l' uno e l' altro furono dichiarati imperatori dal proprio partito; Filippo di Svevia dal ghibellino, ed Ottone dal guelfo: la qual cosa accrebbe a dismisura l' animosità delle due parti; le quali reputando legittima l' elezione del proprio capo, presero a difenderla con tanto ardore che ne seguirono lunghe e sanguinose guerre, le quali tutte occuparono le forze della Germania. Finchè queste

(1) Innocenzo, tutore del giovinetto principe, si credette obbligato di porre sulla bilancia ancora i diritti del suo pupillo. Abbiamo di lui uno scritto intitolato: *Deliberatio Domini papæ super facto de tribus Electis*; e conchiude in favore d' Ottone. *Annales Eccles. Oderici Raynaldi ad an. 1290.* § 26 e seguenti, p. 51, t. XIII.

durarono, i diritti degl'imperatori in Italia non ebbero chi li difendesse.

Innocenzo s' avvide ben presto di quanto fossero a lui propizj i tempi, e tutto si ripromise dal suo coraggio in sì favorevoli circostanze.

Le prime sue cure furono rivolte all' interna amministrazione di Roma: sotto il pontificato di Celestino III l'autorità del senato era stata dai papi definitivamente riconosciuta e fissatane la costituzione con un atto da noi altrove indicato ⁽¹⁾; ma i romani non ebbero appena ottenuto il privilegio per cui avevano tanto tempo combattuto, che ne furono mal soddisfatti, e vollero dopo un anno imitare ciò che vedevano praticarsi dalle altre città: ritolsero quindi l'autorità nazionale al nuovo consiglio, per surrogargli un magistrato straniero, e uomo d' arme che sapesse con maggior vigore tenere a freno le turbolente passioni de' nobili: diedero a questo magistrato il titolo di senatore; e gli assegnarono a stanza il palazzo medesimo che occupava il senato in Campidoglio, attribuendogli tutti i poteri del soppresso collegio ⁽²⁾. Benedetto Carissimo fu il primo senatore di Roma; a lui succedette Giovanni Capoccio: e ne' quattro anni del loro reggimento i romani s' impadronirono della città di

(1) Fu l'anno 1191. La carta trovasi nella *Diss. XLV, Antiqu. Ital. M. Aev.* t. iv, p. 35.

(2) *Storia diplomatica dei Senatori di Roma* di Antonio Vitale. Roma, 1791, 2 vol. in 4.^o, t. 1, p. 76. - *Michael Conrigius Curtius, Comment. de senatu Rom. post tempora reip. liberæ*, l. vii, c. 4, § 187, p. 282. *Geneva*, 1769. - *Vita Innocent. III*, p. 487, ubi per errorem nuncupatur *Benedictus Cariscus, vice Carissimi*.

Tuscolano, lungo tempo oggetto della loro gelosia, e la distrussero interamente (1); sottomisero tutta la Campagna marittima e tutta la Sabina, e costrinsero le piccole città di queste due province a ricevere i giudici ed i podestà dalle loro mani. Ma quando fu creato papa Innocenzo, il popolo incominciava ad essere geloso dell' autorità sovrana esercitata sopra di lui da un magistrato straniero, ed aveva chiesta al nuovo pontefice una distribuzione di danaro. Era questa come prezzo del giuramento d' ubbidienza a san Pietro, che il popolo era contento di dare in occasione di una nuova elezione. Innocenzo accondiscese alla domanda, ma prescrisse una formola di giuramento più ampia di quella che si usava dapprima, ed approfittando della momentanea docilità de' cittadini, fece nominare un nuovo senatore scelto tra le persone a lui bene affette (2); obbligò il prefetto della città, ufficiale dell' imperatore, a prestargli omaggio ligio ed a ricevere da lui una nuova investitura della sua carica; finalmente in tutte le città del Patrimonio di san Pietro scacciò i giudici e podestà nominati dal popolo, nominando altri in loro luogo; e per tal modo s' arrogò la sovranità di una provincia conquistata colle armi de' romani.

Durante il regno d' Innocenzo, nel reggimento di Roma avvenne ancora qualche altra rivoluzione: i romani alternarono a vicenda il governo d' un

(1) *Conrad. Abb. Usperg. Chron.*, p. 303. Gli abitanti di Tuscolano si riunirono ancora sotto capanne fatte di frasche e formarono una borgata al disotto dell' antica loro patria, cui rimase poi sempre il nome di Frascati.

(2) *Vita Innocent. III*, § 8, p. 487.

solo e di più senatori, come i loro antenati avevano alternato tra i consoli ed i tribuni dei soldati; ma del 1207 fissarono definitivamente, sempre colla mediazione d'Innocenzo, quegli attributi del senatore, che fino all'età nostra sono con leggerissime modificazioni conservati (1). Supremo capo della giustizia, della polizia e del poter militare, in lui solo stava la maestà del governo; ed uguale ai podestà delle altre città, in nulla differiva egli da un principe assoluto se non in quanto la sua carica riducevasi in breve spazio di tempo, ed era privo per salire sul trono del sostegno di una delle due fazioni; poichè la nascita il faceva quasi sempre straniero a coloro che avrebbero potuto innalzarvelo. Intanto il pontefice attendeva a far compilare la formola del giuramento che questo primo magistrato doveva prestare in sue mani; nel quale per non disgustare i romani, non volle che si facesse alcun cenno di quella sovranità cui sordamente egli aspirava, ma che ben sapeva che il popolo non avrebbe voluto riconoscere; e altresì non permise che il giuramento fosse in tal guisa concepito ch'ei potesse allegarsi in pregiudizio de' suoi diritti (2). Il senatore s'obbligò adunque soltanto verso il papa « a non attentare » nè coi fatti nè coi consigli alla di lui vita o all' » amputazione delle sue membra; prometteagli » di manifestargli le trame contro di lui ordite, » di cui avesse conoscenza, di mantenerlo con » tutte le sue forze in possesso del papato e dei

(1) *Storia de' senatori di Roma, d'Antonio Vitale.*

(2) Questa formola di giuramento è testualmente riportata nella storia diplomatica dei senatori di Roma, p. 82.

» diritti regali che si trovassero effettivamente appartenere a san Pietro, e finalmente di provvedere alla sicurezza de' cardinali e delle loro famiglie in tutte le parti di Roma e della sua giurisdizione ».

Enrico VI aveva ristabiliti molti de' principali feudi dell'impero in Italia: aveva dato a Marcovaldo, suo grande siniscalco, il marchesato d'Ancona ed il contado di Molise; a Filippo, duca di Svevia, suo fratello, cui aveva fatto sposare la vedova del figlio del re Tancredi, figlia dell'imperator greco ⁽¹⁾, aveva dato il marchesato di Toscana, ed a Corrado di Svevia, soprannominato *mosca in cervello*, il marchesato di Spoleti. Porzione di queste province trovavasi compresa nella pretesa donazione di Carlo Magno, un'altra nella eredità della contessa Matilde; e questi due titoli si avvaloravano l'un l'altro, quantunque fino allora non avessero procurato alla santa sede la pretesa sovranità. Per far valere le sue ragioni, Innocenzo approfittò della debolezza del partito imperiale in Italia, ed imitando l'esempio della antica Roma che commetteva ai consoli la conquista delle province, mandò due cardinali preti a sottomettere la Marca e due altri prelati a soggiogare il duca di Spoleti ⁽²⁾.

I signori tedeschi che da Enrico VI ricevettero questi feudi avevano talmente abusato del loro potere, che i loro vassalli erano tutti proclivi alla ribellione. Le città che trovavansi comprese nei

(1) *Otto de Sancto Blasio, Chron.*, c. 41, v. 897, - *Conrad. Abb. Usperg. Chron.*, p. 304.

(2) *Vita Innocentii III*, §§ 9 e 10.

loro governi, più piccole e più deboli di quelle di Lombardia, non avevano ancora osato di aspirare all' indipendenza ; e la loro amministrazione municipale era ancora tal quale a un di presso erasi stabilita nel decimo secolo : onde lusingavansi di godere più libertà sotto il governo della chiesa , che sotto il dominio di soldati stranieri ; e tutte aprirono le porte ai prelati spediti a ricevere il loro giuramento di fedeltà. Nella prima provincia , senza per altro rinunciare ai loro governi municipali , riconobbero la sovranità del papa , Ancona , Fermo , Osimo , Camerino , Fano , Iesi , Sinigaglia e Pesaro ; nella seconda Rieti , Spoleto , Assisi , Foligno , Nocera , Perugia , Agobbio , Todi e Città di Castello.

Il papa non avrebbe ottenuto di ridurre sotto la sua dipendenza immediata le città della Toscana. Vero è che fino allora esse aveano sempre ubbidito agl' imperatori , ma conoscevano troppo le proprie forze per non cambiare lo stato in cui erano con verun altro , tranne forse quello di repubblica. Ciò conoscendo il papa , indirizzandosi loro , dichiarossi il protettore della loro libertà ; e lungi dal reclamare sulle città principali i diritti della contessa Matilde , il di cui solo nome avrebbe risvegliata la loro gelosia , si limitò a chiedere la loro assistenza come ad amiche della religione ugualmente che della libertà , e protettrici della chiesa. Di così delicato negoziato incaricò Pandolfo e Bernardo.

Questi cardinali s' indirizzarono prima alle città di Fiorenza , Lucca e Siena , poi al vescovo di Volterra , allora signore temporale di quella città ,

ed agli abitanti di Prato e di Samminiato. Loro rappresentarono che la morte dell' imperatore gli aveva sciolti da ogni obbligazione verso l' impero (1), e che avrebbero mancato alla propria saviezza, se non approfittavano dell' interregno per impedire che un nuovo imperatore, strascinandole in nuove liti colla chiesa, non angustiasse la loro coscienza e non ponesse a contrasto i loro doveri verso gli uomini con i loro doveri verso Dio. Sotto il regno d' Enrico VI le città toscane avevano avuto cagione di lagnarsi dell' accrescimento delle imposte e delle concussioni de' suoi ministri tedeschi; onde acconsentirono di formare un' assemblea dei loro deputati a San Ginnasio, borgata posta alle falde del monte di Samminiato; ove cedendo agli stimoli dei due cardinali, s' associarono alla lega toscana o guelfa, che si rinnovò poi tra di loro un mezzo secolo dopo (2). Obbligavansi gli alleati di non riconoscere imperatore, re, principe, duca o marchese, senza l' espressa e speciale approvazione della chiesa romana: promettevano inoltre la vicendevole difesa e la difesa della santa sede qualunque volta ne venissero richiesti; e di più impegnavansi di darle aiuto a ricuperare tutte le parti del suo patrimonio e tutti i paesi sui quali credesse aver ragioni, tranne quelli ch' erano allora in potere di qualcuno degli alleati.

L' atto originale della lega toscana conservato nell' archivio di Fiorenza venne pubblicato da due

(1) *Scipione Ammirato, Istorie fiorentine*, l. 1, p. 63, anno 1197.

(2) *Dissert. sopra l' istoria pisana, del cavalier Flaminio del Borgo. Diss. IV*, p. 157. - *Vita Innoc. III*, § 12, p. 488.

storici moderni ⁽¹⁾, ma niuno degli storici contemporanei, ad eccezione del biografo d' Innocenzo III, ricorda questa lega, perlocchè ne conosciamo imperfettamente le condizioni e gli effetti. Pare che le città toscane fossero già use a considerarsi come un solo stato dopo che gl'imperatori stabilirono a Samminiato un commissario ⁽²⁾ destinato a raccogliere le imposte di tutta la provincia: esse ebbero dopo tale epoca frequenti adunanze provinciali, cui ogni città spediva un rettore o deputato. Se crediamo allo storico di Siena, Malavolti ⁽³⁾, questo rettore non aveva alcuna autorità nella sua patria, ma veniva obbligato da un giuramento a cooperare nell'adunanza al ristabilimento della pace in Toscana e al bene comune di tutta la provincia. Quando i rettori toscani sapevano esser nata qualche contesa tra due città, raunavansi all'istante, e quantunque le rispettive comuni fossero impegnate in opposti partiti, non iscioglievasi l'assemblea finchè non avesse fatta ogni pratica per ristabilire la pace; e non riuscendovi, non lasciavano, anche durante le guerra, di raunarsi i deputati a certi determinati tempi, onde valersi di ogni nuovo accidente per metter fine alla guerra. La dieta medesima eleggeva i rettori che dovevano entrare invece di quelli che cessavano, ponendo sempre gli occhi

(1) Scipione Ammirato, e l'autore anonimo *De Libertate Civitatis Florent. ejusque domini*, 1722, p. 69. Io non ho letto l'ultima opera.

(2) Di là il nome di *san Miniato* al tedesco.

(3) È questi uno de' migliori scrittori di second'ordine, e tra i non originali. Egli scrisse nel finire del sedicesimo secolo.

sopra persone conosciute le più atte a contribuire al mantenimento della pace ⁽¹⁾. Questa continuazione aristocratica non era pericolosa alla libertà delle repubbliche, da che i rettori non godevano di alcuna autorità nella loro patria, ed aveva invece il vantaggio grandissimo di conservare, anche in mezzo alle passioni popolari ed alle rivoluzioni dalle medesime eccitate, l'amor della pace nella assemblea, siccome principio vitale della sua esistenza. Ma l'ambizione delle più potenti città, che risguardava questa saggia istituzione come un ostacolo alle sue viste d'ingrandimento, non permise che sussistesse lungo tempo; ed appena una incerta e confusa memoria ce ne fu conservata da alcuni storici.

La sola città di Pisa non volle prender parte alla lega proposta dai deputati pontificj, forse perchè non poteva sperare verun nuovo privilegio prendendo le armi contro gl'imperatori, da' quali aveva già ricevute le più ampie prerogative: ed in varie circostanze assai disastrose mostrò apertamente che la riconoscenza d'un popolo libero è più potente e durevole di quella dei popoli sottoposti al governo di un solo. Nel 1192 Enrico VI aveva con un memorabile diploma accordato ai pisani tutti i diritti regali non solo entro la loro città, ma sopra un vasto territorio popolato da sessantaquattro tra borgate e castella ⁽²⁾. Aveva inoltre loro

(1) *Malavolti, Ist. di Siena. Venez.*, 1599, part. I, l. iv, p. 44.

(2) Flaminio del Borgo diede la somma di questo diploma nella *Dissertaz. IV*, p. 159, e il riferì poscia per disteso nell'appendice n.º 10. *Raccolta di diplomi Pisani* in 4.º, 1765. Questo diploma trovasi pure stampato nella *Diss. L*, p. 473, *Ant. Ital.*, Murat.

ceduta in feudo la Corsica colle isole dell' Elba , di Capraja e di Pianozza; riconfermato il privilegio, di cui godevano da lungo tempo, di eleggere i proprj consoli e magistrati, ed espressamente dichiarato essere sua intenzione che i pisani fossero e rimanessero liberi; e perciò gli esentava da ogni contributo e dall' alloggio militare. I cardinali passarono a Pisa per indurre que' magistrati ad entrare nella lega fatta per difendere la chiesa, chiedendo loro per primo pegno di sommissione alla santa sede di rappacificarsi coi genovesi; ma i pisani il negarono costantemente ⁽¹⁾, e da quest'epoca fino alla caduta della loro repubblica furono sempre capi della parte ghibellina in Toscana.

Mentre Innocenzo III dilatava la sua influenza sulle città libere, e si facea capo delle loro leghe, non trascurava i maggiori vantaggi che poteva ottenere nelle Due Sicilie, quasi affatto abbandonate a sè medesime. Costanza aveva morendo lasciata al papa la tutela di suo figlio, e poc'anni dopo, avendo le truppe devote ad Innocenzo sconfitto un generale tedesco ⁽²⁾, l'accorto pontefice diede fuori un testamento d' Enrico VI, che riconosceva tutti i diritti della santa sede sul regno di Napoli e poneva il giovinetto Federico sotto la sua protezione. Innocenzo conosceva tutto il profitto che gli dava la tutela di quel principe ch' egli voleva spogliare. Quando Costanza era ancora viva, ei non aveva accordata a lei ed al figlio l'investitura

(1) *Croniche di Pisa di Bernardo Marangoni. Supplement. Florent. ad Script. Ital.*, t. I, p. 479.

(2) *Vita Innoc. III*, § 28, p. 494.

della corona di Sicilia, che dopo averli privati di molte prerogative annesse alla medesima. In forza del trattato di pace stipulato tra Guglielmo I ed Adriano IV, i beneficj ecclesiastici del regno non potevano conferirsi dalla corte di Roma senza l'approvazione del sovrano. Innocenzo rese illusoria tale riserva, togliendo al nuovo re il diritto di rifiutare l'approvazione che gli sarebbe chiesta ⁽¹⁾. Dopo ciò diede principio alla tutela del pupillo unitamente agli arcivescovi di Capoa, di Palermo, di Monreale ed al vescovo di Troja, amministratori del regno, dirigendo tutte le loro operazioni colle lettere che scriveva ogni giorno. Il generale delle truppe tedesche, Marcovaldo, grande siniscalco d' Enrico VI, era rientrato nel regno, quando ebbe avviso della morte di Costanza, sostenendo egli solo apertamente il partito ghibellino contro il papa ⁽²⁾. Coll' ajuto de' saraceni di Sicilia e dei baroni malcontenti della corte di Roma, aveva messo insieme un potente partito, che poteva tenere in angustie il pontefice; il quale, malgrado l'orgoglio con cui comandava ai siciliani, aveva poche forze ai suoi ordini. Spedì una volta seicento soldati all' abbate di Montecassino, perchè potesse difendersi, e duecento ne mandò un'altra volta in Sicilia, credendola esposta ad essere occupata da Marcovaldo: a ciò si ridussero i diretti sforzi del pontefice per la difesa del suo pupillo.

Ponendosi mente a questa debolezza del pontefice, a' suoi maneggi da capo di partito nelle città

(1) *Pietro Giannone, istoria civile del regno di Napoli*, l. XIV, c. 3.

(2) *Ib.*, l. XV. - *Ricardi de sancto Germano Chron.*, p. 977.

d'Italia, ed alla meschinità delle armate pontificie che riducevansi a poche centurie, fa maraviglia il vedere lo stesso Innocenzo farsi tanto più grande quanto più s'allontana dalla sua sede, e parlar da sovrano al rimanente dell'Europa; ordinare ad Andrea, duca d'Ungheria, di andare in terra santa perchè la sua presenza non turbasse il riposo del re suo fratello (1); forzare questi a dichiarare la guerra a Gulino, banno o signore della Bosnia, per castigarlo d'aver protetti gli eretici (2); eccitare i re di Danimarca e di Svezia ad attaccar Suero, re di Norvegia, ed a spogliarlo della corona (3); intimare a Filippo Augusto di ritrarre dal monastero e di ristabilire nei diritti di sposa, Ingeburga di Danimarca, ch'egli aveva ripudiata, sottoponendo all'interdetto tutto il regno perchè Filippo non l'ubbidiva. Fu questo medesimo pontefice che obbligò a dichiararsi tributari della santa sede prima il re di Portogallo (4), poi il re d'Arragona (5), più tardi il re ed il regno di Polonia (6) e finalmente quel Giovanni re d'Inghilterra che gli giurò fedeltà (7). Le scomuniche e gl'interdetti non si resero mai tanto comuni quanto sotto Innocenzo III; nè altro papa si arrogò mai tanta parte nel governo temporale dell'Europa. Ma per quanto fosse grande l'ingegno di questo pontefice, e l'arte sua nel

(1) *Oderic. Raynald. Ann. Eccl.* 1200, § 46, p. 57. - *Innocent. Epist.*, l. III, ep. 2.

(2) *Ib.* 1198, § 71, p. 18. *Annalium Raynaldi.*

(3) *Ib.* 1200. § 9, p. 45.

(4) *Ib.* 1198. § 35, p. 6.

(5) *Ib.* 1204. § 72, 73, p. 121.

(6) *Ib.* 1207, § 15, p. 155, et *Innoc. Epist.* l. IX, ep. 217.

(7) *Ib.* 1113, § 73-79, p. 210.

risvegliare e trar partito dalla superstizione del secolo, l'Italia non era certamente luogo dove la superstizione potesse renderlo potente; e per questo paese gli abbisognavano altre armi. Ei non tardò ad avvedersene, e prese ben tosto miglior partito per fermare i progressi della fazione ghibellina, cercando in Francia un rivale che potesse un giorno opporre allo stesso Federico, quando il bisogno lo richiedesse.

Gualtieri, conte di Brienne, gentiluomo francese, aveva sposata la prima figlia di Tancredi, ultimo re della razza normanna. Sibilla, vedova di questo sfortunato monarca, dopo una lunga prigionia in Germania, durante la quale era morto suo figliuolo Guglielmo, era stata messa in libertà colle due figlie in conseguenza dei buoni uffici della santa sede. Questi sgraziati fanciulli erano stati arrestati contro la fede di un trattato quando Enrico VI conquistò la Sicilia: essi avevano rinunciato bensì al diritto ereditario della corona, ma a condizione che Enrico VI loro assicurasse i possessi che aveva il loro padre prima d'essere re, cioè la contea di Lecce ed il principato di Taranto. In vista di tale promessa avendo aperte al nemico le porte del palazzo e della rocca di Palermo, furono posti in prigione (1). Gualtieri, sposo della maggiore figliuola di Tancredi e suo immediato rappresentante, poteva vantare lo stesso diritto d' Enrico alla corona di Sicilia; e quando pure per l'illegittimità di Tancredi si volesse escludere Gualtieri da tale ragione

(1) *Richardus de sancto Germano Chron. I, p. 975. - Chr. Monast. Fossæ novæ, p. 880.*

ei domandava almeno a buon diritto la contea di Lecce ed il principato di Taranto da Enrico promessi ai figliuoli di Tancredi, come prezzo della loro rinuncia alla corona. Innocenzo III accolse questa domanda, e la riconobbe legittima. Persuase Gualtieri a ritornare in Francia per assoldare una piccola armata; e quando fu di ritorno l'oppose a Marcovaldo; e così introdusse la prima volta i francesi nel regno di Napoli. Non pertanto, quai che si fossero i progetti del pontefice, non sortirono il desiderato effetto. Gualtieri, dopo aver avuto alcuni vantaggi, però in una scaramuccia l'anno 1205 (1).

Non trascurava Innocenzo di rialzare anche in Germania il partito guelfo. Ottone, uno dei pretendenti alla corona imperiale, apparteneva ad una famiglia d'ogni tempo ligia dei papi, mentre Filippo di Svevia era d'una famiglia loro contraria; e però Innocenzo prese a favorire allora il primo, e dichiarò che Filippo precedentemente scomunicato per alcune violenze commesse contro la chiesa, non aveva potuto senza scandolo essere tenuto eleggibile (2). Non pertanto dopo alcuni anni la fortuna della guerra dichiarossi contraria al protetto del papa, il quale, cacciato di Colonia dal suo rivale, fu forzato d'andare in Inghilterra a mendicar soecorsi; onde il papa, antepoendo il proprio al vantaggio d'Ottone, entrò in trattative con

(1) *Chron. Fossae Novae* 884. - *Richardi de sancto Germano Chron.*, p. 980.

(2) *Odericus Raynald.*, *Annal. Eccles.* 1200, § 26 e seg., p. 51, 1201. § 5 e seg. - *Otto de sancto Blasio*, c. 48, p. 905. - *Conradus Abbas Uspergensis*, p. 305.

quel Filippo medesimo che aveva lungo tempo perseguitato. Per confessione dello storico ecclesiastico, egli incominciò a riconciliarlo colla chiesa ⁽¹⁾. Aggiunge Arnaldo di Lubecca che Filippo offrì sua figlia in isposa a Riccardo fratello del papa, dandole in dote la Toscana, Spoleti e la Marca d'Ancona; finalmente promise di acconsentire che Ottone venisse designato suo successore, ed eletto re de' romani ⁽²⁾. Le trattative quasi a termine ridotte, andarono a vuoto per la morte di Filippo, ucciso del 1208 nel proprio palazzo da un suo particolar nemico. Benchè Ottone non avesse alcuna parte in tale attentato, seppe accortamente approfittarne. Due cose fece egli che cattivarongli l'affetto dei principi di Germania d'ambidue i partiti, e lo fecero di nuovo proclamare re de' romani e di Germania dai voti unanimi della dieta d'Alberstat; sposò la figlia di Filippo, che gli portò un titolo ai diritti ereditarij della casa di Svevia, e rinunciò solennemente a tutte le pretensioni sui ducati di Baviera e di Sassonia, de' quali era stato spogliato suo padre ⁽³⁾.

Quando Innocenzo vide Ottone favorito alla volta sua dalla fortuna, non tardò a cercarne l'amicizia; con un trattato conchiuso a Spira prometteva di dare all'imperatore eletto la corona imperiale; ed Ottone accondiscendeva a tutte le do-

(1) *Oderic. Raynald.* 1206, § 15, p. 142 e 1207, § 7, p. 154.

(2) *Arnald. Lubec.*, l. VII, c. 6. - *Abbas Usperg. in Chron.*, p. 310. L'abbate d'Usperg, contemporaneo e partigiano di Filippo, scrisse la storia del suo regno con tal calore ed interessamento che non suole trovarsi in altra parte della sua cronaca.

(3) *Id.*, p. 312. - *Otto de sancto Blasio*, c. 50, p. 907.

mande che il papa gli faceva a vantaggio della chiesa. In tal modo ebbe fine la guerra di Germania dopo un interregno di dieci anni, di cui il partito guelfo in Italia seppe valersi utilmente per liberarsi quasi affatto dal dominio dei monarchi allemani.

L'incoronazione d'Ottone IV, e la sua discesa in Italia sembravano promettere nuovi trionfi alla parte guelfa; e certo non aveva mai regnato altro imperatore più favorevole alla chiesa romana: ma gl'interessi della corona erano troppo contrari a quelli della santa sede perchè Ottone ed Innocenzo potessero andare lungo tempo d'accordo. In fatti appena entrato in Italia, vide Ottone la convenienza di affezionarsi gli antichi partigiani dell'autorità imperiale: e ben tosto il capo della casa guelfa, diventato imperatore, si circondò di capitani ghibellini, intanto che il papa gli poneva a fronte il giovane Federico, ultimo rampollo del sangue dei Ghibellini, assistito dai soldati dei guelfi.

Ottone entrò in Italia del 1209 per la vallata di Trento, ed arrivò in riva all'Adige ad Orsanigo, territorio veronese, ove aveva ordinato ai principali signori della Venezia, ed in particolare ad Ezelino II da Romano, e ad Azzo VI marchese d'Este (1) di raggiungerlo. Questi due gentiluomini durante l'interregno avevano accresciuto a dismisura il loro potere nella Marca; perchè le nemiche fazioni essendo più che mai riscaldate

(1) *Gerardi Maurisii civis vicentini Historia*, p. 18. *Scrip. Rer. Ital.*, t. VIII.

l'una contro l'altra, i loro capi avevano avuto la destrezza o la fortuna di far assolutamente dimenticare l'interesse dei comuni, facendo che le guerre civili si trattassero in loro nome. Le fazioni nate in ogni città dalla gelosia dei gentiluomini e dalle mutue loro violenze, avevano tante cause diverse quante erano le offese che questi uomini appassionati potevano farsi: ma i due nomi di fresco introdotti di guelfi e di ghibellini legavano le fazioni delle città vicine. I Salinguerra di Ferrara ed i Montecchi di Verona dal solo nome di ghibellini trovaronsi uniti con Ezelino; nella stessa alleanza erano le città di Treviso e di Padova, allora governate dalla medesima fazione; mentre stavano per l'opposta gli amici degli Adelardi a Ferrara, il conte di san Bonifacio a Verona ed a Mantova, i del Vivario a Vicenza, ed i nobili di Campo San-Pietro a Padova, tutti alleati del marchese d'Este.

Dopo un non lungo esilio, l'anno precedente era rientrato in Ferrara il marchese d'Este, e col favore de' suoi partigiani era stato dichiarato signore di quella città: primo esempio di un popolo italiano che abbandona i suoi diritti per sottomettersi al potere di un solo (1). Pressochè nella stessa epoca, Azzo aveva riportato un'importantissima vittoria sopra Ezelino ed il suo partito, e le truppe delle due fazioni trovavansi nuovamente a fronte quando Ottone scese in Italia. Ezelino aveva ottenuto qualche vantaggio sui vicentini, e sperava d'impadronirsi ben tosto della loro città;

(1) *Antichità Estensi del Muratori*, par. I, c. 39.

e mentre Azzo era uscito di Ferrara per soccorrerli, eravi entrato coi ghibellini Salinguerra, e cacciati ne avea tutti gli amici del marchese (1). L'ordine dato ai due capi di presentarsi alla corte d'Ottone risparmiò alle città collegate una sanguinosa battaglia ed un'inutile strage, giacchè un cieco odio, più assai che i politici riguardi, poneva loro le armi in mano.

Questi due capi non potevano dubitare del favorevole accoglimento che loro farebbe l'imperatore. O direttamente o per mezzo de' loro partigiani, essi governavano tutta la Marca; e sì l'uno che l'altro, oltre il potere, avevano altri titoli che li faceano accetti a quel sovrano. Il marchese d'Este era suo congiunto, siccome discendente da Azzo III, stipite comune delle due linee che fino all'età nostra regnarono a Brunswick ed a Modena: d'altra parte Ezelino era il più caldo partigiano delle prerogative imperiali; e quantunque infino ad allora tali prerogative avessero servito ad umiliare la famiglia d'Ottone, questi da che si trovò in possesso della corona si volse a careggiare i loro difensori. Per tali motivi fece accoglienza lieta del pari ai due capi di partito, e cercò di porli in pace tra di loro.

Uno de' più zelanti partigiani d'Ezelino, che a quanto sembra dovette esser presente a tale accoglimento, ce ne lasciò una relazione nella sua storia (2). Quando Ezelino si trovò in faccia al

(1) *Gerardi Maurisii civis vicent. Hist.*, p. 18, Sc. Her. It., t. VIII.

(2) *Gerard. Maurisius*, p. 19.

marchese in presenza di tutta la corte, alzossi per accusare il suo rivale di tradimento e di felonìa. « Noi, diss' egli, fummo compagni nella nostra fanciullezza, e lo credetti amico; ci trovammo insieme a Venezia, ed io passeggiava con lui nella piazza di san Marco, quando alcuni assassini mi si avventarono contro per pugnalarmi, e nel medesimo istante il marchese mi prese il braccio per impedire di difendermi; e se con uno sforzo violento non mi fossi da lui divincolato, sarei stato infallibilmente ucciso, come lo fu un mio soldato che stavami ai fianchi. Perciò io lo denuncio a quest' assemblea quale traditore; e chiedo a vostra maestà di permettermi ch' io provi in singolare battaglia i tradimenti da lui orditi contro di me, di Salinguerra e del podestà di Vicenza. »

Poco dopo arrivò Salinguerra seguito da cento uomini d'arme, il quale gittandosi a' piedi dell'imperatore rinnovò contro il marchese l'accusa di Ezelino, e domandò egualmente la prova della battaglia singolare. Azzo rispose che aveva ne' suoi dominj molti gentiluomini più nobili di Salinguerra, che sarebbero pronti a battersi con lui, se aveva tanta sete di pugne. Allora Ottone dichiarò a tutti tre che per le passate contese non permetteva loro di battersi.

Ottone, che ad ogni modo voleva mettere pace tra questi due capi di parte, dai quali sperava d'avere più importanti servigi che da tutti gli altri signori italiani, sortì il giorno dopo a cavallo con loro, e avendone uno alla dritta, alla sinistra l'altro (m' attengo sempre allo storico

Maurisio partigiano d'Ezelino), volse da prima il discorso in lingua francese ad Ezelino: *Sire Ycelin, saluons le marquis* (1), diss' egli; onde Ezelino levandosi il cappello e piegando il corpo, disse ad Azzo: *Seigneur marquis, que Dieu vous sauve* (2); e perchè questi rispose senza scoprirsi il capo, Ottone, rivoltosi a lui egualmente gli disse: *Sire marquis, saluons Ycelin* (3); ed il marchese soggiunse, *que Dieu vous sauve* (4). La loro riconciliazione non pareva ancora troppo avanzata, quando facendosi angusta la strada, Ottone passò avanti, lasciando i due rivali ai fianchi l'uno dell'altro; e quindi a poco voltosi a dietro vide che si parlavano affettuosamente, come avessero dimenticate affatto le vecchie offese. Quest'amichevole conversare durò quanto la corsa che fu di oltre due miglia, a tal che ne concepì qualche inquietudine l'imperatore; il quale poichè rientrò nella sua tenda, fatto a sè chiamare Ezelino, gli chiese quale fosse stato il soggetto della sua conversazione col marchese: « i giorni della nostra fanciullezza, rispose Ezelino; e noi eravamo tornati nell' antica nostra amicizia ».

Dopo di aver riconciliati i due capi di partito, volle Ottone assicurarsi ancora del loro attaccamento alla propria causa, coll'accordare a' medesimi dei beneficj. Innocenzo III dubitando, dopo aver conquistata la Marca, della validità del suo titolo, conobbe che assai difficilmente avrebbe

(1) Sire Ezelino, salutiamo il marchese.

(2) Signor marchese, Iddio vi salvi.

(3) Sire marchese, salutiamo Ezelino.

(4) Iddio vi salvi.

potuto conservarla, e perciò l'anno 1208 ne investì il marchese d'Este⁽¹⁾. Ottone quando giunse in Italia reclamò la Marca come proprietà dell'impero, ma ne lasciò l'amministrazione al marchese d'Este con patto che la ricevesse da lui, e gliene fece spedire il diploma in sul cominciare del susseguente anno⁽²⁾. E per essere parimenti generoso verso di Ezelino dichiarò la città di Vicenza colpevole di ribellione, le impose una tassa di sessanta mila lire, e nominò Ezelino podestà, rettore e deputato dell'impero in Vicenza. Con questi titoli riuniti Ezelino richiese da tutti gli abitanti di Vicenza il giuramento di fedeltà; e perchè il partito che gli era contrario, piuttosto che prestare il giuramento, si ritirò a Verona o presso il conte di San Bonifacio, egli confiscò i beni di tutti i fuorusciti.

Intanto, dopo essersi assicurato de' suoi partigiani dell'alta Italia, Ottone IV s'avanzò alla volta di Roma, ove dalle mani d'Innocenzo III ricevette la corona dell'impero. Ma la buona intelligenza tra di loro fu di breve durata⁽³⁾: un ammutinamento dei romani incominciato in tempo dell'incoronazione fu seguito dalla strage di molti soldati tedeschi: l'imperatore non volle cedere al papa l'eredità della contessa Matilde e le vaste province che la santa sede credeva a sè devolute, allegando il giuramento prestato all'atto della sua elezione di mantenere le prerogative dell'impero,

(1) *Rolandini de factis in Marchia Tarvisana*, l. 1, c. 10, t. VIII, p. 178.

(2) In data di Foligno il 5 febbrajo 1210. *Ant. Esten.*

(3) Il 4 ottobre 1209.

e di non alienarne le possessioni; onde i due capi della cristianità separaronsi dopo pochi giorni scontenti l'uno dell'altro e disposti a farsi la guerra.

Ottone incaricato di difendere le prerogative per cui i ghibellini avevano combattuto, si volse ai capi di questo partito. Sotto pretesto che il senatore era soggetto al papa, e che il popolo non sarebbe libero fin tanto che non fosse ristabilito il senato di cinquantasei membri; eccitò in Roma delle sedizioni dirette dalla famiglia Pietro Leone (1). Accordò ai pisani un amplissimo privilegio (2) in conferma di quello di Enrico VI, assicurandosi con tale beneficio del loro affetto; contrasse alleanza coi generali tedeschi ch' erano rimasti nel regno di Napoli dopo la conquista dello stesso Enrico, ed investì del ducato di Spoleti il conte Diopoldo, uno de' più principali fra di loro (3); per ultimo, di ritorno in Lombardia, fece ogni sforzo per rappacificare le città ed i partiti diversi che laceravano con private guerre quelle contrade, e si assicurò l'appoggio dei milanesi, dei parmigiani, dei bolognesi e di molti altri popoli (4). Bonifacio d' Este si unì in suo favore ad Ezelino ed a Salinguerra; ma per lo contrario il marchese Azzo d' Este, staccandosi dal primo imperatore che

(1) *Vita Innoc. III*, § 134 e seg., p. 562. - Queste sedizioni incominciarono l'anno 1208; ma ci assicura Raynaldo, che furono pure eccitate da Ottone. *Ann. Eccles.*, 1208, § 7, p. 158.

(2) Datato a Poggibonzi l'otto delle calende di novembre 1209. *Istoria Pisana di Flaminio del Borgo*, diss. IV, p. 170.

(3) *Ricardus de sancto Germano Chron.*, p. 983.

(4) *Ant. Ital. med. Aevi*, dissert. LI, t. IV, p. 608.

onorasse la sua famiglia, strinse alleanza col papa, e ricominciò nella Venezia la guerra contro il partito ghibellino.

Dal canto suo non trovò Innocenzo nella lega guelfa di Toscana tutto quell'appoggio che ne sperava, ma fu invece soccorso dai genovesi, dai pavesi, dai cremonesi e dal marchese di Monferato; ma più che in tutt'altro sperava in Federico II, di cui non aveva accettata la tutela che per avere in mano un principe da opporre, qualunque volta lo credesse, agl'imperatori che avrebbero la sventura di spiacerli per la troppo loro potenza, senza darsi pensiero de' veri interessi del suo pupillo. In quest'anno medesimo trattò un matrimonio tra questo giovane re e Costanza figliuola del re d'Arragona, assicurandogliene in tal modo l'alleanza (1); entrò poi in trattative con Filippo re di Francia, e con altri signori tedeschi per fare eleggere imperatore Federico, rappresentandoglielo come ingiustamente spogliato de' suoi diritti.

Informato Ottone di queste pratiche, pensò che il nemico da abbattere prima d'ogni altro era Federico, il quale già disponevasi a disputargli la corona. Gli dichiarava perciò la guerra ed invadeva il regno di Napoli, ove incontrava pochissima resistenza. Monte Cassino, Capoa, Salerno, Napoli gli s'arresero ben tosto; e malgrado le scomuniche del papa, non perdette alcuno de' suoi partigiani (2). Le cose di Ottone procedevano con

(1) Sembra che tale matrimonio si proponesse l'anno 1201 dal re d'Arragona. *Inn. Epist.*, l. v, ep. 51 - *Od. Rayn.* 1202. § 6, p. 73.

(2) *Richardus de sancto Germano Chron.*, p. 983. - *Abbas Usperg. Chron.*, p. 313.

tanta prosperità, che poteva sperare di balzare in breve dal trono il giovane Federico, che dai soldati era chiamato il re dei preti; quando le notizie d'una universale sommossa in Germania l'obbligarono ad abbandonare l'Italia. Siffredo, arcivescovo di Magonza, aveva pubblicato contro l'imperatore una bolla di scomunica, dichiarandolo decaduto dalla dignità imperiale. E perchè la bolla avesse effetto, erasi collegato con l'arcivescovo di Treveri, col langravio di Turingia, col re di Boemia, col duca di Baviera e col duca di Zeringen, a ciò specialmente istigati da Filippo Augusto di Francia, personale nemico d'Ottone. Questi lasciò l'Italia, dopo avere in due generali assemblee esortati i baroni del regno di Napoli, poi quelli delle città libere di Lombardia, a serbarsi fedeli, e passò in Germania a sostenervi una sfortunata guerra, nella quale ebbe ben tosto a fronte il suo antagonista Federico II (1).

Benchè si fosse cambiato l'oggetto della lite tra le fazioni guelfa e ghibellina, e che i ghibellini si trovassero momentaneamente uniti al papa, mentre molti guelfi, diretti da un imperatore guelfo, eransi dichiarati i difensori dei diritti dell'impero (2), i lombardi furono quasi tutti fedeli non alle rispettive massime, ma alle persone ed al nome della loro fazione. Nella guerra della lega lombarda, Pavia, Cremona ed il marchese di Mon-

(1) *Abbas Uspergensis Chron.*, p. 313.

(2) Il nome di Guelfi e di Ghibellini fu in questi tempi più universalmente adottato; perchè l'antica denominazione di partito dell'impero e di partito della Chiesa era divenuta un controsenso.

ferrato avevano combattuto per la famiglia ghibellina; le stesse città s'impegnarono pure di difendere Federico II, l'erede di questa famiglia. Questo giovane re, allora in età di diciotto anni, essendone richiesto dai principi tedeschi suoi partigiani, s'avviò verso la Germania per rivendicare la corona imperiale. Passando per Roma, ricevette la benedizione del papa, indi s'imbarcò e giunse a Genova in aprile del 1212 con quattro galee. Colà seppe che tutto il partito guelfo di Lombardia aveva prese le armi per chiudergli il passaggio; onde gli fu forza di rimanere in Genova tre mesi aspettando l'opportunità di attraversare il paese nemico, e dar tempo ai suoi partigiani di riunire le loro forze (1). Soltanto il 15 giugno partiva da Genova alla volta di Pavia, dopo aver ricevuto dai genovesi ragguardevoli soccorsi. Il partito ghibellino, ne' paesi che doveva attraversare, era assai debole. Le città d'Alessandria, Tortona, Vercelli, Acqui, Alba ed il marchese Malaspina eransi uniti ad attraversargli il passaggio avanti che arrivasse a Pavia (2); ma egli giunse in Pavia per la strada d'Asti senza incontrarli e senza che gli accadesse alcun sinistro. I guelfi vollero vendicarsene avanzandosi sul territorio pavese, ma ne furono respinti con grave perdita. Restavagli da attraversare la Lombardia superiore, lo che era ancora più difficile, poichè per passare da Pavia a Cremona, prima città a lui favorevole, doveva toccare il territorio piacentino o il milanese, i di

(1) *Annal. Genuens., Continuat. Caffari*, L. IV, p. 403.

(2) *Ann. Genuen., Contin. Caffari*, L. IV, p. 403.

cui passaggi erano attentamente custoditi da quei repubblicani (1). Il marchese Azzó d' Este erasi avanzato fino a Cremona per incontrarlo, e teneva disposta una scorta che doveva unirsi a quella dei pavesi; ma nè gli uni nè gli altri avevano bastanti forze per attaccare il corpo dei milanesi appostato sulle rive del Lambro. Federico, cui ogni ritardo poteva diventar fatale, credette di dover tutto arrischiare, ed approfittandosi d' una notte buja, tentò il passo del fiume e giunse di vero inosservato da' nemici felicemente in Cremona; soltanto la scorta pavese fu assalita, retrocedendo, dai milanesi, e fatta quasi tutta prigioniera (2). Da Cremona avanzandosi Federico coll' assistenza del marchese d' Este, non era più esposto a grandi rischi, sicchè per la strada di Mantova, Verona (3) e Trento giunse a Coira nei Grigioni, ove incontrò i suoi primi partigiani tedeschi che in numero assai maggiore gli si fecero incontro a Costanza; e finalmente quando arrivò ad Aquisgrana, vi fu coronato re dei romani, mentre il suo competitore Ottone essendo stato sconfitto presso Brisacco, fu forzato di rivolgere le sue armi contro Filippo Augusto, dal quale disfatto in vicinanza di Buvinès, non ebbe più forze bastanti per istare a fronte del suo rivale (4).

Tocchiamo finalmente l' epoca in cui la più illustre, e per lungo tempo la più potente repub-

(1) *Galvan. Flam.*, c. 244, p. 664, t. xi.

(2) *Sicardi Epis. Cremon. Chron.*, p. 623, t. vii.

(3) *Chronic. Veronense*, t. viii, p. 623.

(4) Il 27 luglio 1214. - *Conradus Abbas Usperg., Chronicon*, p. 319.

blica de' secoli di mezzo, Fiorenza, incomincia a chiamare a sè lo sguardo dello storico colla prima scissura ch' ebbe luogo nel suo seno l'anno 1215.

Firenze non fu da principio forse altro che un sobborgo di Fiesole, antica città degli etruschi, e per tale cagione è oscura l'epoca precisa della sua fondazione (1). Il dittatore Lucio Silla la fece colonia romana, e segnò il primo le mura della nuova città lungo le ridenti rive dell' Arno, ai piedi degli Appennini, in mezzo a colline coperte d'ulivi, di fichi e di tutti gli alberi de' climi più caldi.

Poche città furono dalla natura più avvantaggiate di Fiorenza. Malgrado il calore spesso grandissimo, l'aria è sana, limpide acque scendono dall' Appennino, che la magnificenza dei cittadini fiorentini impiegò ne' secoli di mezzo ad ornare e rinfrescare la città con sontuose fontane. La pianura che dalle porte della città si stende nella val d' Arno inferiore, è coperta di gelsi e di viti maritate agli alberi, ed è feconda di grani d'ogni genere, facendovisi cinque diversi raccolti nello spazio di tre anni (2). Dal lato degli Appennini innalzasi un anfiteatro di ridenti colli, sui quali raccogliasi l'olio il più fino ed i più squisiti vini d' Italia; più a dietro le alte montagne coperte di vaste foreste di castagni danno ai poveri un nutrimento che non richiede altro lavoro che quello di raccogliere i frutti che recano in copia ogni anno.

(1) *Istorie Fiorent. di Leonardo Aretino, traduzione dell' Acciajuoli, L. 1, p. 4. Ediz. veneta, 1476.*

(2) Veggasi il *Quadro dell' Agricoltura toscana* dell' autore di questa istoria. Un vol. in 8.^o, Ginevra, 1802.

Il Mugabne ed altri ruscelli fanno ubertose le terre da loro inaffiate; e l'agricoltore deriva anche dall'Arno una parte delle sue acque. Questo fiume che nella più calda estate lascia quasi all'asciutto il suo letto, lo riempie di nuovo nella stagione piovosa, ed apre una facile e pronta comunicazione con Pisa e col mare per mezzo di leggieri barche.

Firenze, ornata fino da' tempi di Silla, di terme, di teatri, d'acquedotti, fu quasi affatto rovinata da Totila, re dei goti, nella guerra che questi dovette sostenere contro i generali di Giustiniano (1). Fu in seguito riedificata da Carlo Magno, e adoperò nei quattro secoli posteriori al regno del suo nuovo fondatore a perfezionare il suo reggimento municipale; nel qual tempo obbligò tutti i gentiluomini del vicinato a farsi cittadini fiorentini sottomettendo i loro piccoli feudi alla sua giurisdizione. Fino al 1207 fu governata da consoli scelti tra i migliori cittadini, e da un senato di cento membri. I consoli rimanevano in carica un anno, e ne veniva nominato uno prima dai quattro, poi dai sei quartieri; ma del 1207 i fiorentini imitarono ciò che vedevano praticarsi da tutte le altre città, e chiamarono un podestà straniero e gentiluomo (2), al quale affidarono il carico d'eseguire gli ordini del comune, di far decidere dai suoi giudici od assessori i processi civili,

(1) *Leonardo Aret.*, l. 1, p. 30 - *Procopii Caesariensis de Bello Gothico*, l. II, c. 5, p. 117. Edit. Veneta.

(2) *Istoria fiorentina di Ricordano Malespini*, c. 99. *Scrip. Rer. Ital.*, t. VIII, p. 942 - *Giovanni Villani*, l. V, c. 32, t. XIII, p. 146.

di pronunziare egli e di far eseguire le sentenze criminali; affinchè, dicono gli storici fiorentini, verun cittadino non incontrasse l'odio cui poteva dar luogo la pubblica vendetta; ed affinchè non si lasciasse alcuno sottrarre dalle preghiere, dall'affetto di famiglia, o dal timore, a trascurare il mantenimento dell'ordine pubblico. Furono ciò non di meno conservati in pari tempo i consoli incaricati di tutti gli altri rami della pubblica amministrazione. Gualfredotto di Milano fu il primo podestà di Firenze; gli fu assegnato per abitazione il palazzo del vescovo.

Quantunque la nobiltà fiorentina, che fino a que' tempi aveva esclusivamente governata la repubblica, non potesse rimanersi del tutto imparziale nelle contese degl'imperatori e dei papi, e specialmente in quella di Ottone IV con Innocenzo III, nulla però accadde che ne alterasse la pace intestina. La repubblica aveva presa parte alla lega toscana, ma in appresso non si curò troppo di sostenere una confederazione ben tosto dimenticata: e malgrado le divergenti opinioni de' gentiluomini, i magistrati erano determinati di tenersi neutrali; quando una particolare contesa di famiglia, accendendo tutt'ad un tratto lo spirito di partito, strascinò i fiorentini in sanguinose risse, che dopo essersi tenute vive, senza deciso vantaggio dell'una o dell'altra parte, trentatrè anni, ebbero fine coll'esilio dalla città d'un intero partito, e coll'obbligare la repubblica a sostenere le prime parti nelle successive guerre d'Italia.

Tra le famiglie che manifestavano attaccamento alla causa del papa primeggiava quella dei Buon-

delmonti, altra volta signori di Montebuono in val d'Arno di sopra. Messer Bondelmonte de' Bondelmonti aveva promesso di torre per moglie una fanciulla degli Amedei, famiglia congiunta di sangue cogli Uberti, e di conosciuto attaccamento al partito imperiale (1). Un giorno Bondelmonte cavalcando per la città fu chiamato da una gentildonna della casa Donati, la quale, biasimandolo d'essersi imparentato con una famiglia a lui non sufficiente, si fece a deridere l'aspetto della sposa. « Io ne aveva, gli » soggiunse, tenuta una in serbo per voi, che avrete certamente preferita »; e preso per la mano lo condusse nell'appartamento di sua figlia, che era sopra ogni credere bellissima. Bondelmonte preso e infiammato d'amore, non riflettendo alla data fede, la chiese e l'ottenne in sposa; e gli Amedei non seppero ch'egli mancava alla fidanzanza se non quando era già sposo d'un'altra. Chiamarono subito tutti i parenti, gli Uberti, i Eifanti, i Lamberti ed i Gangalandi, e raunatili narrarono loro l'affronto che avevano ricevuto, chiedendo consiglio intorno alla vendetta che più si converrebbe al presente caso. Mosca Lamberti osò dire il primo, ma con parole equivoche, che solo la morte poteva lavare tanta offesa (2); perlocchè la mat-

(1) Ricordano Malesp., *Istor. fiorent.*, c. 104, p. 945. - Gio. Villani, l. v, c. 38, p. 150 - Coppo de' Stefani, l. II. - *Delizie degli eruditi toscani*, t. VII. - Questi tre scrittori si copiavano l'un l'altro quasi senza variazione di vocaboli; e Machiavelli in principio del l. II, *delle sue storie fiorent.* replicò il loro racconto. *Ediz. del 1796*, p. 90.

(2) La sua risposta fu il proverbio, *cosa fatta capo ha*, che diventò poi parola di sangue, la quale non poteva pronunciarsi senza far fremere i repubblicani di Fiorenza.

tina di Pásqua, mentre Bondelmonte attraversava sopra un cavallo bianco Ponte Vecchio, fu assalito dai capi di queste famiglie, unite non solo dalla recente ingiuria, ma ancora dall'attaccamento alla causa imperiale, ed ucciso presso alla statua di Marte protettore di Fiorenza pagana, che ancora rimaneva in piedi.

Poichè fu sparso il primo sangue, tutte le nobili famiglie presero parte subito per gli aggressori o per il contrario partito, adottando a un tempo una fazione nella gran lite della cristianità, che s'aggiunse a questa rissa di famiglia. Si dichiararono pei Buondelmonti e per il partito guelfo quarantadue principali famiglie (1), di cui gli antichi storici ci diedero i nomi: e ventiquattro famiglie pure primarie si associarono agli Uberti ed alla causa dei ghibellini. Così, fatti nemici gli uni degli altri, tanti potenti cittadini pugnavano continuamente, e comechè tutti innalzassero torri e fortificassero i loro palazzi, rimasero trentatrè anni nella medesima città senza che mai fosse pace tra di essi. Ma la notte della *Candelora* del 1248 la parte guelfa fu costretta per la prima volta di abbandonare la città, e ritirandosi, fu esiliata dalla pubblica autorità, la quale fino a quell'ora aveva mostrato di volere con mano imparziale reprimere le due fazioni castigando indistintamente i perturbatori del pubblico riposo.

Trentatrè anni di non interrotta guerra entro le mura di Firenze non solo avvezzarono alle armi la nazione e la prepararono in tal maniera alle

(1) *Ricordano Malespini*, c. 195, p. 946.

future conquiste, ma diedero altresì uno stile particolare all'architettura della città, non affatto perduto al presente; perchè i nuovi architetti, senza rendersi ragione del genere di architettura nazionale, lo imitarono nei loro edificj. I palazzi fiorentini sono masse quadrate, ingenti, inconcusse, il di cui principale ornamento consiste nella solidità (1). Sono grosse muraglie bugnate, porte più alte del piano del suolo, larghe anella di ferro e di bronzo in cui collocavansi i fanali all'occasione di pubbliche illuminazioni, o destinate a portare gli standardi d'una fazione: altrove non vi si vedevano nè colonne, nè peristilj, o cosa alcuna ove l'architettura possa mostrar grazia e leggerezza. Firenze si dà a conoscere all'aspetto suo per la città dei nobili, la città della forza individuale, la città ove l'autorità pubblica era talvolta debole, ma dove ognuno era padrone e signore nella propria casa.

Nel lungo regno di diciott'anni Innocenzo III aveva forse ottenuto più che non isperava a pro dell'autorità ecclesiastica accresciuta a danno di quella degl'imperatori. Il regno di Sicilia omai gli era affatto sottomesso. Federico aveva avuto un figlio dalla novella sua sposa, e quando partì per andare in Germania, Innocenzo pretese che questi fosse allora coronato re di Sicilia, e che a lui cedesse il padre l'amministrazione del regno

(1) Il palazzo Strozzi in *piazza dell'Erbe* ed il palazzo Ricardi, altra volta dei Medici, sono monumenti di questo genere d'architettura. Sono opere ambedue fatte in sul declinare del secolo xv: ma il gusto de' loro fondatori erasi formato sopra più antichi modelli.

sotto la protezione della santa sede, da cui avrebbe egli poi ottenuta la corona imperiale.

La città di Roma, dopo avere tentato invano di cambiare il proprio reggimento, erasi trovata in preda a tanti ladroncelli sotto il governo d' un senato repubblicano, che spontaneamente si sottomise ad un senatore nominato dal pontefice. Tutte le città vicine a Roma erano state conquistate da Innocenzo, e gli si serbavano in fede. Sembrava inoltre che avesse a ricadere sotto il suo dominio la Marca d'Ancona, poichè Azzo VI d'Este che n'era stato da lui investito ⁽¹⁾ era morto poco dopo avere condotto Federico in Germania, e del 1215 era pur morto il suo maggior figliuolo Aldobrandino, nel fiore della gioventù. Il secondogenito Azzo VII, marchese d'Este, poteva a stento conservare il patrimonio de' suoi maggiori, non che pensar potesse a tener in dovere gli anconitani che scuotevano il giogo. Malgrado le intestine loro discordie, le città toscane mostravansi tutte, ad eccezione di Pisa, più affezionate al partito della chiesa che a quello dell' impero; e se nella Lombardia le più possenti repubbliche avevano abbracciata la causa d' Ottone, aveva la fortuna favorite in modo le più deboli attaccate alla chiesa, che i cremonesi avevano disfatta interamente l'armata milanese, predato il carroccio e fatti prigionieri più migliaia di soldati ⁽²⁾.

Ma se le intraprese di questo grande fondatore

(1) Azzo VI morì in novembre del 1212.

(2) Ciò accadde nel giorno di Pentecoste del 1213. *Sicardi Chron.*, p. 624 - *Campi, Istoria di Crem.*, l. II, p. 39 - *Manip. Flor. Galvani Flam.*, c. 246, p. 655.

della monarchia pontificale furono coronate da splendidi successi, la sua condotta non andò esente da rimproveri. Benchè avesse soccorso Federico nelle prime sue imprese contro Ottone, poichè questi fu sconfitto, non accordò mai al suo protetto la corona imperiale onde non farlo di troppo potente. Nell'amministrazione del regno di Sicilia meritossi la taccia di tutore sleale, avendo usurpati in pregiudizio del re suo pupillo i privilegi della corona di conferire i beneficj ecclesiastici (1) e disposto dei feudi del regno a vantaggio dei suoi creati, e tra gli altri di suo nipote, cui regalò la contea di Sora (2); avendo egli trattato coi ribelli in proprio nome, nè rivendicato per il suo augusto pupillo i diritti che aveva all'elezione di re dei romani, se non dopo essersi successivamente alleato con Filippo e con Ottone IV, in pregiudizio di Federico, di cui cedette loro i diritti in compenso de' suoi propri vantaggi. Nè più delicata fu la condotta di questo papa verso gl'imperatori d'Oriente, siccome avremo opportunità di osservarlo nel seguente capitolo. Abbiamo già parlato dell'insultante alterigia con cui trattò i monarchi d'Occidente, e del frequente scandaloso abuso da lui fatto degl'interdetti e delle scomuniche. Ei viene inoltre accusato d'aver il primo fatta predicare la crociata contro i pagani della Livonia, e d'aver concesso a coloro che avevano fatto voto di andare in soccorso di Terra santa, di portare invece le armi nella Livonia per farvi una

(1) *Giannone, istoria civile*, l. xiv, c. 3.

(2) *Ibid.*, l. xv, c. 14 - *Rich. de sancto Germano Chron.*, p. 982.

guerra inutile; in cui nè l'affezione dei luoghi santi, nè la difesa della cristianità contro l'aggressione nemica, nè la protezione dovuta ai fratelli d'armi esposti ai più grandi pericoli avevano parte. Innocenzo acconsenti a questa crociata cui diè motivo la sola cieca e crudele voglia di persecuzione (1). Ma la più vergognosa macchia che disonori la memoria di questo pontefice è l'istituzione dell'inquisizione, e la sanguinaria predicazione dei monaci di san Domenico per la più atroce delle crociate, quella contro gli sventurati albigesi (2).

Allo storico delle repubbliche italiane non s'apparterrebbe il parlare della venuta in Europa dei pauliciani (3), setta di manichei, che scacciati dal-

(1) *Annales Eccles. Oderici Raynaldi ann. 1204, § 56, p. 117.*

(2) Il lettore cattolico si ricordi che le presenti osservazioni sono scritte da un protestante. (*Nota del Traduttore.*)

(3) Si ha ragione di sperare che il sig. Müller, celebre storico tedesco, darà sulla migrazione delle sette riformate grandissimi schiarimenti, essendo l'argomento delle sue più erudite indagini. (*Nota apposta dall'autore nella prima edizione*).

Allorquando uscì alla luce la prima edizione di questa storia, viveva ancora il celebre storico tedesco, Giovanni Müller, ed eravi ragione di sperare ch'egli avrebbe pubblicata la storia di questa migrazione delle sette riformate, rispetto alla quale alcuni curiosi particolari aveva egli indicati all'autore di quest'opera. - Egli è da credere che la persecuzione, destatasi nell'impero d'Oriente contro i pauliciani dall'845 all'886, fu cagione che le dottrine della riforma venissero propagate in Occidente per due opposte strade. I Bulgari, fra' quali i greci imperadori avevano deportata una parte di que' settari, essendosi dati in appresso al traffico, propagarono queste dottrine nella valle del Danubio, ch'essi scorreano mercatando, e recaronle finalmente in Boemia, ove prepararono le vie a Giovanni Huss e a Gerolamo da Praga. Gli altri pauliciani rimasti allora nell'Armenia

L'Asia per le persecuzioni degli imperatori d'Oriente e trapiantatisi nelle vicinanze del monte Etna, si avanzarono appoco appoco verso l'Occidente, e sparsero tra i latini i primi semi della riforma; ma perchè questi settari, cui Raimondo, conte di Tolosa, accordò ricovero in Linguadocca presso Albi, s'andarono moltiplicando ancora in Italia, ov'ebbero il nome di *Paterini*, non sarà inutile il dirne alcuna cosa (1).

I persecutori de' pauliciani e degli albigesi sostennero costantemente che il fondamento della dottrina di questi settari era il domma dei due principj, che in ogni tempo ebbe partigiani moltissimi in Oriente; nè sembra affatto straniero alla religione de' giudei nè a quella dei cattolici (2). I

e nella Siria, approfittarono della tolleranza de' califfi, uguali per tutte le comunioni cristiane, onde propagare le loro opinioni, e il loro traffico in pari tempo, nell'Africa, nella Spagna e per ultimo nell'Albigese, parte di Francia la più vicina a' dominj de' Mori. La loro credenza, poich'ebbe poste le radici in Linguadocca, si sparse in tutte le contrade, ov'era in onore l'idioma provenzale, dalle estremità della Catalogna fino a quelle della Lombardia. Veggasi la *Storia de' francesi*, t. vi. (*Nota apposta dall'autore alla seconda edizione.*)

(1) Quasi altri dicesse, che si consacrano a soffrire: *pati*. Pietro delle Vigne e Federico II danno questa etimologia al loro nome in una legge pubblicata contro i medesimi.

(2) Forse l'autore trasse motivo a ciò da alcune frasi male interpretate della Scrittura. - *Non potestis duobus dominis servire etc.* - *Spiritus promptus, caro autem infirma etc.* - e dalle volgari opinioni intorno agli spiriti cattivi, e simili. Gli era però troppo facile il convincersi del contrario. Dovea sovvenirgli almeno, siccome a storico, che la chiesa anatematizzò, come abborri sempre l'empia credenza di Manete, e de' suoi settatori. Del resto il cattolico anche meno istruito riconosce e la concupiscenza sottomessa alla grazia, ed i demonj, creature incapaci di nuocere senza la divina permissione.

(*Nota del Traduttore.*)

— difensori degli albigesi e sopra tutto i riformatori negarono che i pauliciani professassero mai questo dogma, ma sarebbe forse assai difficile lo scolparli da tale errore. I cattolici loro contemporanei, parlando della loro dottrina, mostrano una troppo raffinata filosofia orientale, perchè possa credersi inventata da Pietro Valliserniense o da san Domenico. Gli albigesi, dicono essi, riconoscono nell'universo due potenze creatrici, quella del mondo invisibile, ch' essi chiamano il *Dio buono*, e quella del mondo visibile che chiamano il *Dio cattivo*. E questo non è altro che il sistema di Manete intorno all'eternità dello spirito e della materia. Attribuivano al primo il nuovo testamento, l'antico al secondo; e per provare che l'ultimo era effettivamente l'opera del Dio del male, davano risalto a tutti i delitti che sono nel medesimo accennati, e a quelle qualità di Dio geloso, vendicatore e terribile che gli ebrei credevano vedere nell' Essere Supremo. Non ammettevano l'incarnazione del Salvatore, insegnando che era disceso soltanto spiritualmente, senza giammai vestire un corpo; credevano gli uomini essere angeli decaduti dalla primitiva loro grandezza, le di cui anime dopo alcune trasmigrazioni dovevano poi rientrare nell'antica loro gloria (1). Tali erano almeno le opinioni di un piccol numero, giacchè non sembra che la credenza loro fosse uniforme; dal che deve conchiudersi che lasciavano a tutti la libertà di esaminare la propria fede.

(1) *Duschesne, Historiae Franc. Scriptores*, t. v. - *Petrus Valliserniensis, Hist., Albigenium*, c. 2, p. 556. - *Odericus Raynald. ann.*, 1206, § 59 e seguenti, p. 118.

Nello stato di corruzione in cui a que' tempi trovavasi la chiesa romana, avrebberla esposta a gravi pericoli il permesso di entrare in troppo minute discussioni. I capi di setta smarriti negli andirivieni di un'oscura metafisica, ammettevano probabilmente sistemi che derogavano alla maestà dell'Essere supremo: ma quando volgevano lo sguardo verso la chiesa cattolica trovavano troppo aperti abusi da attaccare e troppe contraddizioni nelle pratiche de' grandi prelati e nelle cose disciplinari da rivelare. (1). Negando i pauliciani l'autorità de' vescovi, le indulgenze, il fuoco del purgatorio, i miracoli della chiesa, la transustanziazione, il culto della Vergine, la dannazione dei bambini morti senza battesimo, prepararono la strada alla riforma (2).

Grande era il numero de' patarini o pauliciani in tutte le città d'Italia, perciocchè questa era la parte d'Europa meno predominata dalla superstizione (3); e perchè i governi popolari non avevano

(1) Il pontefice Innocenzo III, ben lungi dal paventare per la chiesa cattolica gli effetti della rivelazione della corruttela del clero e della sua propria corte, egli stesso pubblicamente riconobbe tale corruttela, anzi l'eccesso di essa in quei tempi; siccome apparisce dalla sua *epistola convocatoria* del Concilio; *Concilium generale*, dic'egli, *convocamus . . . ad corrigendos excessus et reformandos mores . . .* Ma qualsivoglia corruzione ne' prelati e ne' pastori non può dare mai a' sudditi argomento o diritto a disobbedire, a farsi essi medesimi privati giudici in materia di fede, ad appartarsi dalla unità, e molto meno ad introdurre nuovi domini. (*N. Agg.*).

(2) *Guid. Elnensis Episc., de Haeret. comment. apud Oder. Rayn.* § 64, p. 119, ann. 1204.

(3) Il lettore cattolico si sarà già avveduto che nel senso dell'autore, troppo buon protestante per essere giusto inverso alla chiesa, la parola *superstizione* suona talvolta non

fino allora permesso che si perseguitassero i cittadini per le loro opinioni. Il codice Teodosiano aveva bensì decretata la pena di morte contro certi eretici risguardati come più colpevoli degli altri⁽¹⁾: ma ne' tempi in cui tal legge fu tenuta in vigore, i vescovi avevano costantemente reclamato contro l'applicazione della pena. Sant' Agostino scriveva a Donato, proconsole d' Affrica, che s' egli non cessava dal punire gli eretici colla morte, i vescovi lascerebbero di denunciarli. E quando i vescovi mostraronsi proclivi allo spargimento del sangue, i principi non erano più persecutori; e non fu che del 1220, che il successore d' Innocenzo ottenne da Federico II la prima legge di morte contro gli eretici come prezzo della corona che gli aveva data ⁽²⁾.

Non trascurava per altro Innocenzo d' eccitare con calde lettere i cittadini di Fiorenza, di Prato, di Faenza, di Bologna, a cacciare gli eretici fuori delle mura, ripetendo più volte queste istanze; e quando le sue lettere ottenevano l' intento, scriveva loro nuove lettere di congratulazione perchè fossero entrati sul buon sentiere dell' eterna salute ⁽³⁾. Avendo saputo trovarsi alcuni paterini in

solamente credenza o pratica superstiziosa, ma ben anche l' attaccamento alle sane ed ortodosse credenze, e l' ossequio che si debbe alla legittima autorità. Egli è quindi naturale ch' egli attribuisca alla assenza della superstizione in Italia, la diffusione della eresia de' Patarini della dottrina de' quali ei fa d'altra parte tale descrizione, che certamente niuno, non ch' egli, può tenerla men che affatto irragionevole.

(N. Agg.)

(1) *Cod. Theod. de Haeret. Leg.* 9, 34, 36, 38, 43, 44.

(2) *Frid. II, Authenticae Constit. Tit. I, Leg.* 5.-8.

(3) *Innoc. III, Epist., l. ix, ec.* - *Oder. Ray. ad ann.* 1206.

Viterbo, città del dominio della chiesa, vi si recò egli medesimo, e fece abbruciare le case degli eretici che avevano colla fuga antivenuto il suo arrivo. Promulgò in seguito una legge intorno alla pena da infliggersi a costoro: era la morte⁽¹⁾, che per altro enunciò copertamente con questa astuta frase: *la loro persona sia abbandonata al braccio secolare*. Prescrivea poi che le loro case si distruggessero, ed i loro beni fossero divisi tra il delatore, il comune ed il tribunale che pronuncerebbe la condanna; e per ultimo che dovessero pure atterrarsi le case di coloro che osavano dar ricovero agli eretici.

E temendo di non bastar solo a contenere la piena dell'eresia, chiamò due collaboratori in suo aiuto: il primo, italiano, doveva adoperare la dolcezza e l'esempio; spagnuolo l'altro, la delazione ed i supplicj: erano questi san Francesco e san Domenico⁽²⁾. Protestò il papa d'averli veduti in sogno sostenere sulle loro spalle san Giovanni di Laterano, e perciò diede loro il carico d'associarsi dei fratelli che gli ajutassero a sostenere la pericolante fede. San Francesco raccomandava ai suoi discepoli, allora chiamati fratelli minori, di

(1) *Dat. Viterb. 9. Kal. Oct., Pontif. an. X.-Ray. ad an. 1207.*

(2) *Giovanni Villani, l. v, c. 24 e 25, p. 143* (*)

(*) *L' autore rovescia sopra san Domenico tutta la fiera di meno moderati inquisitori che vennero dopo di lui. Egli è più sotto ancor più ingiusto inverso a quel santo, al quale non si può con giustizia attribuire particolarmente a colpa quello ch' era effetto delle opinioni e delle passioni di que' secoli. Intorno a quest' argomento può leggersi la storia dell' inquisizione di F. Paolo Sarpi, che pure non può cadere in sospetto di parzialità.* (Nota del Traduttore).

ricondurre gli eretici in seno della chiesa coll'esempio della loro povertà ed ubbidienza⁽¹⁾; e san Domenico ordinava più espressamente ai suoi di predicare contro gli eretici, d'informarsi del loro numero, della loro credenza e dello zelo de' vescovi nel reprimerli; indi riferire a Roma tutto quanto verrebbe a loro notizia; ed eccitare i principi cristiani a prendere le armi contro gli eretici. Un tribunale che condannasse direttamente a morte gli eretici, non fu accordato ai domenicani che parecchi anni dopo da Innocenzo IV; ma fino dalla prima loro istituzione si presero il titolo d'inquisitori, vale a dire delatori della fede (2).

L'anno 1203 san Domenico prese per impulso proprio a predicare contro gli albigesi; e l'anno 1206 fu spedito dal papa nella Gallia Narbonese, con ampie facoltà di promettere a coloro che prenderebbero la croce per l'esterminio degli eretici, tutte le indulgenze riserbate fin allora ai soli liberatori di Terra santa (3). Del 1209 Simone di Monfort, sempre accompagnato dai domenicani, entrò ne' domini del conte di Tolosa alla testa dei crocesegnati. Gli scrittori ecclesiastici di que' tempi

(1) *Antiq. Ital. Med. Aevi Dissert. LXV.* - Leggasi intorno alla fondazione di questi due ordini la Cronaca dell'Abb. Uspergense a p. 318. Dice che questi due ordini erano in gara con quello degli umiliati, coi poveri di Lione e con altri manciati, che pure avevano tentato di formare anch'essi un ordine religioso sotto la protezione del papa, ma vittime di questa gelosia, furono perseguitati e bruciati come eretici.

(2) *Istoria civile del regno di Napoli*, l. xv, c. 4.

(3) Vedasi la lettera d'Innocenzo III, per eccitare alla crociata contro Raimondo conte di Tolosa, presso *Oderic Raynald. ad ann. 1208*, § 15, p. 161.

ne esaltano la condotta; tacciono i posteriori ed arrossiscono. Pochi estratti dei primi non devono sembrare stranieri alla storia delle nostre repubbliche; facendo chiaramente conoscere l'impulso che il papa voleva dare alla religione del suo secolo, e gli orrori risparmiati all'Italia dal libero governo delle sue città.

« L'anno del Signore 1209, dice Bernardo Gui-
 » done ⁽¹⁾, il giorno di santa Maria Maddalena,
 » l'armata crociata contro gli eretici d'Albi, To-
 » losa e Carcassona, entrò nelle terre soggette al
 » conte di Tolosa, prese la città di Bezier e la
 » diede alle fiamme. Nella chiesa di santa Maria
 » Maddalena, ov'erano rifugiati i cittadini che pri-
 » ma eransi opposti all'armata vittoriosa, furono
 » uccise sette mila persone. E ciò era troppo giu-
 » sto, perchè avevano ricusato al proprio vescovo
 » di consegnare all'armata tutti gli eretici che tro-
 » vavansi nelle loro mura ». Di fatti la più parte
 di coloro che venivano trucidati in tal maniera,
 erano cattolici. In un consiglio di guerra i crociati
 avevano domandato come sarebbbersi potuti distin-
 guere i cattolici dagli eretici, onde risparmiarli.
 Rispose Arnolfo, abate di Cistercio: « Colpite tut-
 » ti, il Signore conoscerà bene i suoi fedeli: » e
 la strage fu universale ⁽²⁾.

« L'anno del Signore 1211, presso alla Pasqua
 » di Risurrezione, il conte di Monfort, l'atleta di

(1) *Vita Innocentii III, ex MS. Bernardi Guid. Scrip. Rer. Ital.*, t. III, par. I, p. 480. - Lo stesso racconto viene confermato da Amalrico Augerio. *Vita Innoc. III*, t. III, par. II, p. 379.

(2) *Cæsarius*, l. V, c. 21, ap. *Raynald. ad ann. 1209*.

» Cristo, assediò coll'armata crociata il forte castello di *Vaure* nella diocesi di Tolosa, ove si
 » erano rinchiusi molti eretici; e dopo grandi e
 » coraggiosi sforzi da ambe le parti, e più assalti,
 » l'ebbe a discrezione. Avendovi trovati circa
 » quattrocento eretici perfetti che non vollero convertirsi, il principe cattolico li fece consumare
 » il giorno dell'Invenzione di santa Croce col fuoco
 » materiale, destinandoli così all'eterno che deve
 » divorarli. Emmerico, nobile signore di Monreale
 » e di Lauriat, che con altri gentiluomini aveva
 » presa la difesa di questo castello, fu condannato
 » ad essere appiccato dallo stesso conte, che fece
 » morire sotto la scure più di novanta gentiluomini, e gettare in un pozzo e ricoprire di sassi
 » GERALDA signora del castello, eretica, e sorella
 » d'Emmerico » (1).

In mezzo a tali spaventevoli stragi, che rinnovavansi ogni giorno, col di cui racconto non rattristerò più a lungo i miei lettori, san Domenico manifestò in modo notabilissimo l'indole sua. Passava egli senza guardia a traverso di un paese abitato dagli eretici, e dove aveva fatto spargere molto sangue. Tutto ad un tratto vien colto in mezzo da costoro: « non hai tu timore della morte? gli dissero: che farai tu allorchè noi ti avremo preso? » Allora l'atleta del Signore (tale è il racconto fattone dal beato Giordano suo compagno, che ne scrisse la vita), infiammato

(1) *Vita Innoc. III, ex MS. Bern, Guid.*, p. 282. Vedasi pure *Petri Monaci Vallium Cernaii, seu Vallisernensis Hist. Alb. apud. Duchesne, Hist. Franc. Sc.*, t. 7, c. 52.

d'ardore per il martirio, rispose: « in tal caso vi » pregherei di non terminare troppo presto il mio » supplizio ; di non uccidermi ad un tratto , ma » poc' a poco e successivamente ; di mutilare ad » uno ad uno le mie membra e pormele innanzi agli » occhi ; vi pregherei inoltre di cavarmi gli occhi , » e di lasciare allora che il mio corpo così muti- » lato si ravvolga entro il proprio sangue fino al- » l'istante in cui credereste di uccidermi » (1). Di tal fatta era la religione di san Domenico. Immaginandosi un Nume fiero , ei credea che il culto desiderato da esso dovesse consistere dei patimenti delle creature ; la di lui fantasia compiacersi della vendetta e delle penitenze del pari che del ritrovamento di atroci supplizj ; egli si pascea della immagine del proprio dolore nell' impotenza di cagionare al prossimo dolori non meno acerbi , persuaso che i proprj e gli altrui tormenti fossero egualmente modo di dar gloria a Dio (2). Pure una

(1) *Vita san. Dom. a B. Jordano*, l. 1, c. 8. - *Rayn. ad ann.* 1209, § 3, p. 152.

(2) Il lettore cattolico stupirà certo di questa invettiva contro uno de' santi venerati fra' primi sugli altari dalla chiesa cattolica. La si è qui riferita senza punto alterarla , non tanto per debito di fedeltà nella traduzione , quanto perchè dall' errore in cui ivi cade l' autore , il lettore giudichi pure di quello da cui l' autore medesimo è tratto in altri luoghi ad apporre con non minore ingiustizia tale o tal altra menda alla chiesa ed a' suoi gerarchi. Nell' ingiusto giudizio ivi fatto di quella meravigliosa costanza onde san Domenico diè prova , trovandosi fra le mani degli albigesi , e nel trarne che vi si fa argomento alle sì gravi accuse mosse al santo d' immane ferocia , di sconoscenza degl' ineffabili attributi di Dio , e simili ; amasi non ravvisar maggior colpa che d' errore. Ma l' autore , il quale riferisce che gli albigesi , minacciati pure sì davvicino da tanto crudele persecuzione e da inauditi

così strana inchiesta parve atto di mirabile costanza agli stessi albighesi, che lo lasciarono in libertà di proseguire il suo viaggio.

tormenti, commossi da quella sublime ed eroica annegazione di sé e dalla invitta costanza del santo, il lasciarono libero, doveva per questo almeno muoversi a dubbio di non andar errato e revocare o sospendere il suo giudizio.

Niuno vorrà a questi tempi giustificare la predicazione di quella crociata, nè scemare l'orrore destato dagli orrendi fatti di questa ed altre tali empie guerre, nè infine approvar mai la barbara anti-cristiana massima di propagare coi supplizj e col sangue una religione il cui fondamento è la carità, il cui mezzo di diffusione non è altro che la persuasione. San Domenico soggiacque pur egli al funesto errore, ond'ebbero cagione le guerre sacre; errore da cui derivarono tante ed inaudite calamità, ma dal quale niun uomo di que' tempi per quanto alto e libero pensatore ci si fosse, e meno poi le stesse nuove sette, andarono esenti. Odasi rispetto a quel santo medesimo, ed alle idee di que' secoli intorno al modo di *circuir la vigna del Signore*, odasi Dante nel *Paradiso Canto XII*; Dante, ghibellino e mortalmente avverso alla parte di chiesa ed al miscuglio del temporale collo spirituale, Dante, il più grand' uomo de' tempi suoi. Egli chiama san Domenico

- “ l' amoroso drudo
 „ Della fede cristiana, il santo atleta
 „ Benigno a' suoi ed a nemici crudo.
 E quindi a poco soggiugne;
 „ *Domenico* fu detto: ed io ne parlo
 „ Sì come dell' agricola che Cristo
 „ Elesse all' Orto suo per ajutarlo.
 „ In picciol tempo gran dottor si feo,
 „ Tal che si mise a circuir la vigna
 „ Che tosto imbianca se 'l vignajo è reo.
 „ Poi con dottrina e con volere insieme
 „ Con l' ufficio apostolico si mosse,
 „ Quasi torrente ch' alta vena preme;
 „ E negli sterpi eretici percosse
 „ L' impeto suo più vivamente quivi,
 „ Dove le resistenze eran più grosse „
 (*N. Agg.*)

L'ultimo più notevole avvenimento del pontificato d'Innocenzo III fu l'assemblea del quarto concilio ecumenico di Laterano. L'anno 1215, nel mese di novembre, settant'uno metropolitani e quattrocento vescovi, più di ottocento abati e priori di monasteri adunaronsi in Roma sotto la sua presidenza per deliberare intorno agl'interessi della chiesa. Quest'adunanza parve che adottasse tutte le viste ed i sentimenti del pontefice che la presedeva (1). Si condannarono gli errori de' pauliciani e quelli di altri oscuri eretici che disputavano intorno alla Trinità; fu confermata la preferenza data da Innocenzo a Federico II sopra Ottone IV; e per ultimo sanzionò questo concilio la recente obbligazione imposta ai fedeli dell'uno e dell'altro sesso di confessare almeno una volta all'anno i propri peccati ad un sacerdote (2) (3).

(1) La maliziosa insinuazione, che sembra inchiudersi in queste parole, cade affatto a vuoto. Al certo non è da maravigliarsi che i sentimenti d'un uomo dottissimo, risguardato siccome uno de' luminari della chiesa, del pontefice Innocenzo III, in somma, fossero pienamente ortodossj, e come tali siano stati approvati o adottati dal Concilio ecumenico di Laterano. (N. Agg.)

(2) *In Canon. 21 e 22. Concil. Labb.-Raynald. ann. 1215, § 1, p. 217 - 222.*

(3) Leggansi intorno a quest'argomento gli autori cattolici, e tra questi Fleury *Stor. Eccles.* all'anno 1216. Il lettore, che non brami cercare più oltre, avverta che il Concilio IV di Laterano stabilì solo pel primo che i fedeli dovessero confessarsi *almeno una volta all'anno*; la quale determinazione di tempo fu motivata da che in que' tempi i fedeli, senza muover dubbio intorno al domma della divina istituzione, della necessità ed efficacia del Sacramento della Penitenza; domma sempre mai riconosciuto nella chiesa, erano divenuti assai trascurati nell'accostarsisi.

Terminato il concilio, Innocenzo III si mosse del 1216 alla volta della Toscana per rappacificare i pisani ed i genovesi, onde valersi di loro nella difesa di Terra santa; ma giunto a Perugia, s' infermò gravemente, e nel giorno 6 luglio cessò di vivere. Siccome gli scrittori ecclesiastici hanno il privilegio di seguire oltre la tomba i loro eroi, possiamo prendere da loro un curioso aneddoto, malgrado il sommo rispetto che gli professavano, che ci hanno conservato d'Innocenzo III. Era appena morto questo pontefice che la sua anima, circondata da una orrenda fascia di fuoco, apparve a santa Liutgarde. « Io sono papa Innocenzo », le disse, e per tre motivi avrei meritata la eterna dannazione, se l'intercessione della beata Vergine, in onore della quale ho fabbricato un monastero, non me n' avesse liberato: soffrirò invece il tormento che tu vedi fino al giorno del giudizio: per raccomandarmi alle benefiche tue preghiere e delle tue sorelle in Gesù Cristo, io sono apparso a te ». Dette queste parole, scomparve. « Sappia il lettore, soggiunge Tomaso Cantipratense, biografo della santa, che Liutgarde ci ha rivelati questi tre titoli: ma che per il rispetto dovuto a così grande pontefice, non abbiamo voluto indicarli » (1). Forse il lettore troverà Innocenzo colpevole ben più che di tre delitti in faccia alla divina Maestà, che più misericordiosa di santa Liutgarde e di san Domenico e della Divinità che si proponeano quegli uomini feroci, non lo avrà per la sua grazia condannato alle pene di molte migliaia d'anni.

(1) *Thom. Cantip. Vita Liutgarde Virginis*, l. II, c. 7, apud Surium, t. III, die 16. Jun. - Ray. 1216. § II.

CAPITOLO XIV

*Digressione intorno alla quarta crociata (1). —
Conquiste delle repubbliche italiane in Oriente.*

IL pontificato d'Innocenzo III è famoso per le guerre sacre ch'egli provocò, facendole promulgare dai predicatori. Mentre alcune armate cattoliche soffocavano nelle province occidentali e presso gli albigesi i primi germogli dell'eresia e dello spirito d'indipendenza, altre ugualmente condotte da predicatori cristiani sottomettevano al poter papale il patriarca dell'Oriente, il più antico rivale della sede romana, e la chiesa greca, che fino dalla metà del secolo undecimo i latini avevano colpita d'anatema siccome infetta d'eresia (2).

Se la prima di queste guerre religiose richiamò

(1) La prima crociata è quella di Gotifredo di Bouillon seguita l'anno 1096: la seconda quella dell'imp. Corrado e di Luigi VII. l'anno 1148; la terza quella di Federico Barbarossa, Filippo Augusto e Ricardo cuor di Leone l'anno 1189: ma di mezzo a queste grandi spedizioni, altre armate crociate passarono in Oriente, motivo per il quale alcuni storici chiamano la presente la quinta crociata.

(Nota del Traduttore).

(2) Sentenza di scomunica pronunciata contro i greci il 16 luglio del 1054. Vedi *Collectio concil.*, t. XI, p. 1457-1460.

a sè un istante la nostra attenzione, soltanto perchè Innocenzo III l'adoperò come stromento per istabilire la sua monarchia temporale, e quel potere de' papi che doveva alternativamente sostenere le repubbliche ed opprimerle; la seconda appartiene assai più, e direi quasi essenzialmente alla nostra storia, poichè l'acquisto di Costantinopoli non fu meno l'opera di Venezia, che degli altri latini assieme riuniti; poichè mentre questa fiera signora dell'Adriatico attaccava i greci, Pisa li difendeva; poichè finalmente le tre repubbliche marittime d'Italia ebbero parte nella divisione dell'impero d'Oriente.

Ma questa intrapresa di tanta importanza è stata già descritta da tutti gli storici delle crociate, e da tutti quelli di Costantinopoli; e ciò che più monta da Gibbon (1): e dopo che questo ammirabile scrittore ha presentato drammaticamente, ma con tutta verità e con profonda crudizione, il quadro d'un'epoca della storia, difficile riesce, senza dubbio, il ridestare intorno agli stessi avvenimenti l'attenzione del lettore. Ciò null'ostante ho seguito l'esempio di Gibbon, attignendo, com'egli ha fatto, dagli scrittori originali, e non copiandoli: e la conquista di Costantinopoli considerata sotto i rapporti che la legano alla storia veneziana, si mostrerà in parte sotto un aspetto affatto nuovo.

Dopo la fondazione di Costantinopoli il governo di questa capitale e del suo impero era sempre stato puramente dispotico e non monarchico, secondo il liberale significato dato dalle moderne

(1) *Decline and fall of the Roman Empire*, c. 60 - 61.

nazioni a questo vocabolo. Niuno spirito di libertà o nazionale o di ordine aveva mai nè per un solo istante frapposto ostacolo ai criminosi arbitrij del poter regale, e nemmeno forse si era pensato che con ciò si potesse tener in bilico il solo onnipotente volere del governo. Abbiamo già osservato come gl'italiani, dopo avere scosso un eguale potere, avevano fatto acquisto di nobili e generose idee; mentre ai tempi d'Innocenzo III, un governo invariabile, sempre regolare ed apparentemente incivilito, esercitava già da otto secoli l'uniforme sua influenza sui greci. Il fato del dispotismo degli imperatori di Costantinopoli, sempre puro e sempre favorito da tutte le circostanze, è una compiuta incontrastabile prova dei naturali e necessari effetti del pessimo di tutti i governi.

Infatti potrebbero impugnare gli esempj delle turbolenti dinastie fondate colla forza delle armi, perchè la violenza della loro origine trae sempre seco un'eguale violenza, che le accompagna finchè durano; perchè i soldati che fecero il loro monarca possono ancora disfarlo; e perchè finalmente la sovranità confidata una volta alla forza brutale, non puote mai più adoperarsi con discernimento pel comune vantaggio. L'autorità de' Cesari in Roma fu tutta militare; ma Costantino trasportando la sede dell'impero nella sua nuova città, tolse lo scettro di mano ai soldati; il dispotismo greco fu una costituzione civile; e quando la corona fu trasferita dall'una all'altra famiglia, ciò avvenne per causa degl'intrighi del palazzo, e non col mezzo de' clamori e dell'ammutinamento delle armate.

Potrebbsi pure impugnare l'esperienza d'una

nazione barbara ed ignorante, presso di cui giammai non si fosse meditato intorno allo scopo delle civili società, ed il di cui capo non avesse mai pensato che il suo interesse è legato con quello del popolo. Ma i bizantini avevano raccolta la sapienza di tutto l'universo, l'immensa eredità dell'esperienza di tutte le antiche repubbliche, di tutte le antiche monarchie. Erano tra le loro mani i libri di tutti i filosofi greci e romani, e quelli delle più moderne scuole apertesi ai tempi di Adriano e degli Antonini, colle memorie delle dinastie dell'Asia e dell'Egitto, ch'ebbero regno nelle stesse province del loro impero. Giammai altri dispoti montarono sul trono con maggiore facilità di riunire una più grande quantità di lumi.

Nè tutte queste cognizioni pratiche andarono neglette o perdute; il dispotismo greco, per mezzo di felici e rare circostanze, si trovò al possesso di un bel sistema di giustizia, di un bel sistema d'imposizioni, i quali risparmiarono ai sudditi dell'impero molti privati patimenti. La giurisprudenza di Giustiniano è forse fino ai nostri giorni la più equa e meglio ordinata legislazione. Il sistema delle imposte stendevasi a tutti gli ordini, ad ogni genere di ricchezze e procurava allo stato le maggiori entrate possibili, proporzionatamente alle somme che pagavansi dai sudditi.

Siccome le circostanze esteriori o accidentali di una nazione sono tali alcuna volta che nè anche un governo ottimo può trionfarne; così gli encomiatori del despotismo potrebbero confutare le conclusioni che si deducessero contro di loro col l'esempio dell'impero greco, se questo impero

fosse stato così vasto da non permettere alcun legame tra i suoi abitanti, o ristretto in modo di non avere bastanti forze per difendersi; se fosse stato circondato da troppo bellicose o troppo potenti nazioni per poter loro resistere; se i cittadini avessero affatto perduto l'indole bellicosa; se fossero stati poveri in modo da non poter pagare le imposte; finalmente se una nazionale inimicizia gli avesse fatti avversi al loro proprio governo. Ma l'impero greco, quando si divise dall'occidentale, era più vasto, più ricco e più popolato di quel che lo sia mai stato l'impero di Carlo Magno; ed essendo le antiche conquiste, con cui s'era formato, andate in dimenticanza, la nazione intiera parlava lo stesso idioma, e l'abitante della Siria risguardavasi come un cittadino della Tracia. I successi ottenuti dalle barbare nazioni che lo attaccarono non devono illuderci intorno alle loro forze, che tutte insieme non pareggiavano la popolazione o la ricchezza del solo impero greco; la loro arte militare, la loro disciplina, le loro armi non erano altrimenti paragonabili a quelle de'romani; tra le varie orde di barbari che uscirono dalla Tartaria, dalla Persia, o dall'Arabia per muovere guerra ai greci, non eravi alcun popolo che possedesse quel valore fermo ed ostinato, che i galli ed i germani opposero invano alle romane legioni. Non eravi alcun popolo abbastanza istruito delle cose politiche per sapere trattare alleanze, ed ordire contro Costantinopoli una pericolosa colleganza; veruno che tentasse di corrompere i sudditi dell'impero e di eccitare la ribellione nel suo seno; veruno che coll'esempio di un prospero governo, o per mezzo

de' principj sui quali si fondasse, facesse crollare i fondamenti dell' autorità de' Cesari. Il valore guerriero era, a dir vero, quando si divise lo stato di Roma, già venuto meno per la lunga durata del precedente dispotismo; ma in sul cominciare di questo dispotismo, era ancora nel suo pieno vigore; ed anche dopo Costantino, le legioni romane, capitanate da Giuliano, mostrarono che in esse l'antico valore non era spento. Finalmente il ritorno della sovrana autorità tra le mani dei greci, era per essi come una vittoria nazionale, che doveva stringerli vieppiù al loro monarca. Tutto prometteva all'impero greco una costante prosperità, se il dispotismo fosse mai stato capace di renderla stabile.

Non è qui il luogo di tener dietro alla vergognosa storia de' monarchi di Costantinopoli ed ai bassi intrighi della loro corte, per sapere a qual punto di avvilitamento questo governo, tanto favorito dalle circostanze, aveva ridotta la razza umana: basta osservare in quale stato fosse ridotto l'impero greco quando i crociati risolsero di conquistarlo; senza armate, senza flotte, senza tesori, senza pur un uomo valente o per coraggio o per ingegno, non contava un solo generale che avesse saputo meritarsi la stima de' soldati quantunque l'impero si trovasse sempre impegnato in guerre civili e straniere. Nel lungo corso di dieci secoli non vi fu data in luce una sola opera scientifica o letteraria che s'innalzasse al di sopra della mediocrità, sebbene siansi sempre più o meno coltivate le lettere, e benchè i greci fossero intimamente persuasi d'essere i soli al mondo capaci di

scrivere, e che senza di loro tutti i popoli da essi chiamati barbari sarebbero stati condannati a perpetua obliuione (1). Ogni energia era talmente spenta ch'erano perfino cessate le dispute religiose; i sofisti greci non pensavano nemmeno più alle interminabili loro controversie; e dopo l'ottavo secolo niuna nuova eresia aveva turbata la tranquillità di quella chiesa (2). Un'altra prova di questo indebolimento ella è che i greci avevano rinunciato ad ogni commercio estero, malgrado che le loro ricchezze e le loro officine superassero di gran lunga le altrui, malgrado i sommi vantaggi de' loro porti e delle loro posizioni e malgrado l'esclusivo possesso lungo tempo serbatone; erano i repubblicani d'Italia, che stabilitisi tra di loro, ne facevano tutto il traffico. I greci tenendosi paghi del commercio spicciolato e delle manifatture che non richiedevano l'occupazione d'alcuna facoltà dell'anima, e nelle quali gli uomini potevano agire come semplici macchine, abbandonauansi ad una profonda mollizie. I piaceri de' sensi e l'ozio erano i soli oggetti dei loro desiderj: essi ignorauano perfino l'esistenza del punto d'onore, ed erano diventati insensibili alla vergogna (3). Questo carattere nazionale verrà bastantemente sviluppato quando li vedremo alle mani coi latini.

Le cronache delle città marittime d'Italia ci somministrano poche notizie intorno alle colonie

(1) Niceta, quando fu presa Costantinopoli, non volle più scrivere la storia, per vendicare la sua patria offesa dai barbari, e perchè il loro nome non passasse alla posterità. *Nicetas Choniates in Murzulum*, c. 6. Edit. Venet., p. 307. (a

(2) *Gibbon decline and fall*, c. 54, in princ.

(3) *Nicetas Chon., Constant. staus.*, p. 309. (a b

stabilite dai loro cittadini in Costantinopoli o in altre città dell'Oriente: queste colonie governavansi da sé medesime, nominavano i propri ufficiali senza dipendere in ciò dalla metropoli; e qualunque si fossero la popolazione e la ricchezza loro, non potevano ritenersi appartenenti allo stato. Quindi gli storici nazionali tennero siccome di pochissima importanza le guerre de' privati veneziani e pisani nell'altra estremità dell'Europa, comechè le conseguenze che ne derivarono siano ai nostri tempi riguardate con istupore; mentre le continue guerre de' pisani e dei genovesi, che hanno, più che altro, sembianza di pirateria, traevansi potentemente tutta l'attenzione delle loro città.

Già da molto tempo i veneziani siccome più vicini alla Grecia, avevano ottenuti grandissimi vantaggi dal trafficare colla medesima; e per compensare i vantaggi di cui godevano, somministravano le loro flotte agl'imperatori di Costantinopoli per valersene nelle guerre di mare; ma da cinquant'anni all'incirca questa buona armonia era non poco alterata. I veneziani troppo fidando nel proprio coraggio, non dissimulavano il loro disprezzo per la viltà greca, e vendicavansi colle armi alla mano de' più leggeri insulti che loro fossero fatti.

Dopo l'assedio di Corcira, nel quale i greci ed i veneziani avevano combattuto assieme sotto gli stessi stendardi, Manuele Comneno fu costretto di calmare la subita collera degli ultimi con umilianti sommissioni (1). Ciò era accaduto del 1152, ma

(1) *Nicetas Chon. in Manuel. Comnen.*, l. II, c. 5. *Edit. Venet. Scrip. Byzant.*, p. 45. - *Joan. Cinnami Hist.*, l. VII, c. 10, p. 128, t. XI.

nel 1169 lo stesso imperatore, irritato senza dubbio da nuove offese, li fece tutti imprigionare nel medesimo giorno, e staggire i loro averi in tutti i porti de' suoi stati. Non furono tardi i veneziani a vendicarsene, devastando con una flotta di cinquanta galee l'Eubea, Chio e molte altre isole, e forzando l'imperatore a domandare la pace, ed a promettere, in compenso de' beni confiscati che non poteva restituire, il pagamento di ragguardevole somma. Una grande popolazione umiliata da un pugno di gente non può non sentire per questi valorosi un odio eguale al terrore che la comprese. Quantunque i veneziani, stabiliti in Costantinopoli ed in tutto l'impero, si fossero stretti in parentele coi greci, e sembrassero diventati loro concittadini, il solo loro nome li rendeva in faccia al popolo un oggetto di odio; talchè ogni rivoluzione di corte, ogni sedizione popolare, poteva essere il segno d'una strage. Quando Andronico, l'anno 1183, cacciò dal trono Alessio Comreno, figliuolo di Manuele (1), i veneziani furono attaccati all'impen-sata, saccheggiati e costretti a salvarsi colla fuga: del 1187 sotto il regno d'Isacco Angelo (2) furono nuovamente assaliti; e da quest'epoca fino al 1201 gl'insulti del popolo e le estorsioni degli ufficiali del governo moltiplicarono ogni giorno i titoli di malcontento e l'odio reciproco delle due nazioni. I mercadanti pisani seppero approfittare delle disposizioni in cui trovavansi i greci verso i veneziani, per soppiantarli nel commercio

(1) *Nicet. in Alex. Manuel. Comnen. filium*, c. 11, p. 138.

(2) *Id. in Isaacium Angelum*, l. II, c. 10, p. 203.

di Costantinopoli; e la loro colonia fu in breve la più ricca e la più fiorente tra le latine, perchè non rifiutarono di venire frequentemente alle mani coi veneziani onde mantenersi cari al governo greco che li ricolmava di favori (1).

Sopra il trono di Costantinopoli sedeva allora un usurpatore. Dopo i principi della casa Comnena ch'eransi fatti ammirare come dappiù assai e dei loro predecessori e dei loro sudditi, la Grecia era stata da prima governata da un fanciullo, ultimo erede di questa stirpe; poi da un feroce tiranno, Andronico; e dopo questi dal debole Isacco Angelo, ch'era stato in fine balzato dal trono da suo fratello, privato della vista e posto in carcere: ma ciò che forse non sarà giammai accaduto altrove, l'usurpatore non aveva nè maggiori talenti nè più coraggio di colui ch'egli aveva spogliato della porpora; ed il secondo Alessio Angelo, nelle delizie del palazzo, non intratteneasi, in sull'esempio di suo fratello, che de' suoi piaceri e delle assurde predizioni degli astrologi.

Tale era, l'anno 1198, lo stato dell'Oriente, quando Innocenzo III facendo predicare la crociata da Folco di Neuilly pose in moto i più prodi baroni francesi per riconquistare il santo Sepolcro. Tebaldo conte di Champagne, Luigi conte di Blois, Baldovino conte di Fiandra, Ugo conte di san Paolo, Simone conte di Monfort, e Goffredo conte del Perche, potevano risguardarsi come i capi dell'intrapresa (2). Essendo morto

(1) *Nicet. in Alexium*, l. III, c. 8 e 9, p. 285.

(2) *Geoffroy de Villehardouin*, Della conquista di Costantinopoli, in *Script. Byzant. Edit. Venet.*, t. XX, p. 1.

Tebaldo avanti che la loro armata potesse porsi in cammino, i crociati, in un' assemblea tenuta a Soissons, nominarono a loro condottiero Bonifacio di Monferrato, fratello di quel marchese Corrado che aveva così valorosamente difeso Tiro contro Saladino.

Dopo ciò i crociati risolvettero, l'anno 1201, di passare in Palestina o in Egitto per la via di mare, e cercarono di fare coi veneziani un trattato di sussidio e d' alleanza. Enrico Dandolo, allora duca o doge di Venezia, offrì ai loro ambasciatori in nome della repubblica di fornire tanti bastimenti da trasporto, chiamati *uscieri* o *palandre*, quanti bastassero per quattro mila cinquecento cavalli e nove mila scudieri; vascelli per quattro mila cinquecento cavalieri e venti mila uomini d' infanteria; le provvigioni per tutte queste truppe per nove mesi, e cinquanta galee armate per iscorrarli su quelle coste in cui il servizio di Dio e della cristianità li chiamerebbe (1). Domandava in compenso, che i crociati avanti d' imbarcarsi pagassero ottantacinque mila marchi d' argento e dividessero coi veneziani a parti eguali tutte le conquiste che farebbero.

Ma prima che queste condizioni, accettate dai crociati, potessero risguardarsi come convenute,

D'Outreman, *Constantinopolis Belgica*, l. II, p. 88, dà un catalogo di tutti i più illustri crociati. Rispetto agl'italiani per altro è assai mancante.

(1) *Villehard.*, c. 13 e 14, p. 4. - *Andreae Danduli Chron. Venet.*, l. X, c. 3, p. 23. *Scrip. Rer. It.*, t. XII, p. 320. - *Ibid.* in notis in *instrumentum Conventionis*, p. 323. L'uscere era una sorta di nave con un uscio o porta o ponte-levatojo fatto espressamente per isbarcare i cavalli.

era necessario d'averne l'assenso, prima de' sei savj e della quarantia, consigli fin da que' tempi stabiliti in Venezia per temperare l'autorità dei dogi; poi del popolo medesimo che non aveva per anco rinunciato ad ogni ingerenza governativa. Poichè Dandolo ebbe il parere de' suoi consiglieri e preparati gli animi del popolo, riunendo per sezioni, prima duecento, poi fino a mille cittadini, egli adunò l'assemblea generale composta di due mila e più persone nella chiesa di san Marco e sulla vicina piazza. Colà dovevano essere introdotti sei deputati della più alta nobiltà francese, che venivano a prostrarsi innanzi ad un popolo di mercanti per implorarne l'assistenza. Uno di loro, Goffredo di Villehardovin, maresciallo di Sciampagna, lasciò scritta in vecchio francese una relazione di quest'ambasceria e di tutta la spedizione; eccone il racconto (1):

« Il doge, poi ch'ebbe riuniti i suoi concittadini,

(1) Nell' originale l' autore non si vale qui del testo medesimo di Villehardovin; e nemmeno ne dà una vera traduzione; egli rende conto in tal guisa delle fattevi mutazioni. - Villehardovin terminò la sua storia avanti il 1213. Per la maggior parte dei francesi il linguaggio di quel tempo non è più intelligibile; non pertanto non sarebbe stato prezzo dell' opera il citarlo se non ne era serbato il gusto originale, ed il suo andamento. Credette egli di poter farlo intendere senza mutarlo, sostituendo la moderna all' antica ortografia, le presenti desinenze e conjugazioni alle sue, che s' accostano egualmente all' italiano ed al gallese; conservando per altro tutti i medesimi vocaboli, a meno di pochi affatto inintelligibili, e lo stesso ordine nelle frasi. - È superfluo far avvertire al lettore che nella traduzione italiana, benchè siasi procurato di serbare l'ingenuità dello stile di Villehardovin, pure quella delle parole e di certi modi particolari dovette essere sacrificata.

» disse loro, che ascoltassero la messa dell'o Spi-
» rito Santo, e pregassero Dio a consigliarli sul-
» l'inchiesta che verrebbe loro fatta dai mes-
» saggeri; e ciò fecero assai di buon grado. Fi-
» nita la messa, il doge mandò a prendere i mes-
» saggeri affinchè richiedessero il popolo con
» molta umiltà di approvare questa convenzione.
» Vennero i messaggeri alla chiesa, e furono cu-
» riosamente osservati assai da molta gente che
» prima non avevano veduto uomini di tal fatta.
» Goffredo di Villehardovin prese a parlare, come
» era concertato ed assentito dagli altri messag-
» geri, e disse: Signori, i più alti e potenti baroni
» di Francia ne spedirono a voi: essi vi chie-
» dono mercè: abbiate compassione di Gerusa-
» lemme caduta in servitù de' turchi; e vogliate
» in onore di Dio accompagnarli e vendicare la
» vergogna di Gesù Cristo. Essi fecero scelta di
» voi, perchè sanno che verun altro popolo ma-
» rittimo è potente come voi ed il vostro popolo:
» c'imposero di gettarci ai vostri piedi, e di non
» rialzarci che' allorquando avrete determinato di
» avere pietà di Terra santa oltre mare. Intanto
» i sei messaggeri inginocchiavansi ai loro piedi,
» forte piangendo: ed il doge e tutti gli altri gri-
» darono ad una voce, stendendo le mani: noi
» l'approviamo, noi l'approviamo (1).

» Nel susseguente anno i crociati ottennero
» da Innocenzo III l'approvazione di questa con-
» venzione fatta coi veneziani (2); ma mentre la

(1) *Villehard.*, c. 16-17, p. 5.

(2) *Vita Innocentii III*, c. 84, *apud Script. Rer. Ital.*, t. III, p. 526.

» repubblica soddisfece dal canto suo scrupolosa-
 » mente agli obblighi suoi, molti de' crociati vi
 » mancarono vergognosamente. I sudditi del conte
 » di Fiandra, invece di seguirlo, presero la strada
 » del mare, e passando in Siria colle loro pro-
 » prie navi, non si unirono più all'armata crocia-
 » ta; il vescovo d' Autun, Guiche, conte di Fo-
 » rest, ed altri molti, andarono a Marsiglia per
 » procurarsi il tragitto sopra vascelli mercantili⁽¹⁾;
 » di modo che i crociati, che incominciarono ad
 » arrivare a Venezia dopo la Pentecoste, ed ai
 » quali fu ceduta l'isola di san Nicola di Lido,
 » non arrivarono al numero che si era supposto,
 » e quando si venne a riscuotere da cadauno di
 » loro la capitazione convenuta, cioè due marchi
 » per uomo e quattro per ogni cavallo⁽²⁾, mancò
 » moltissimo ancora a compire gli ottanta mila
 » marchi convenuti, tanto più che molti dicevano
 » di non poter pagare il loro passaggio; sicchè i
 » loro baroni ricevevano da costoro quello che
 » potevano averne. I conti di Fiandra, di Blois,

(1) *Villehard.*, § 25-26, p. 9. - *Rhamnusius de Bello Con-*
stant., l. 1, p. 27.

(2) I Veneziani avevano domandato per 4500
 cavalli, 4 marchi mar. 18,000
 Per i loro cavalieri, 2 marchi » 9,000
 Per due scudieri per cavallo, nove
 mila scudieri, 2 marchi » 18,000
 Per venti mila pedoni, 2 marchi » 40,000

Totale M. 85,000

Perchè i veneziani fecero sempre le loro monete con ar-
 gento purissimo, valuto il marco cinquanta lire, e la totale
 somma lir. 4,250,000 francesi, lo che è ben lontano dal for-
 mare un prezzo esorbitante.

» di san Paolo, il marchese Bonifacio ed i loro
» amici vollero sacrificare quanto avevano, e man-
» darono al doge tutto il loro vasellame; ma mal-
» grado questo generoso sacrificio, mancavano
» tuttavia trentaquattro mila marchi al compi-
» mento del pattuito prezzo (1).

» Allora il duca parlò ai suoi popoli, e disse
» loro: Signori, questi uomini non possono pa-
» garci: quanto hanno fin qui pagato, noi l'ab-
» biamo tutto guadagnato in forza della conven-
» zione cui essi non sono in istato di soddisfare;
» ma il nostro diritto rigorosamente voluto non
» sarebbe di loro aggradimento, e noi ed il no-
» stro paese ne saremmo biasimati assai. Ebbene,
» invitiamoli dunque ad un nuovo accordo. Il re
» d' Ungheria si tiene a torto Zara nella Schia-
» vonia, che è una delle più forti città del mondo,
» e che, per quanto noi faremo, non potremo
» mai riavere senza l'ajuto di questa gente. Ri-
» cerchiamoli di andare a conquistarla per noi,
» e noi faremo loro rilascio de' 34000 marchi di
» cui ci vanno debitori, finchè Dio permetta a
» noi ed a loro di guadagnarli insieme. L'accordo
» venne proposto in questi termini; e fu impu-
» gnato assai da coloro che desideravano che
» l'armata si disperdesse: ma infine l'accordo fu
» fatto ed approvato.

» S' adunarono allora, in un giorno di dome-
» nica, nella chiesa di san Marco tutto il popolo
» della città e la maggior parte de' baroni e dei
» pellegrini. Avanti che incominciasse la messa

(1) *Villehard.*, § 30.

» solenne, il duca di Venezia, che aveva nome
 » Arrigo Dandolo, montò in pulpito, e parlò al
 » popolo in questo modo: Signori, voi siete asso-
 » ciati alla miglior gente del mondo, e pel più
 » importante affare che altri uomini intraprendes-
 » sero mai: io sono ormai vecchio e debole, ed
 » avrei bisogno di riposo, essendo mal disposto
 » di corpo; ma vedo che niuno saprebbe gover-
 » narvi e condurre al par di me, che sono il vo-
 » stro sire. Se volete acconsentire ch' io prenda
 » l'insegna della croce per custodirvi e diriger-
 » vi, e che mio figlio faccia le mie veci e custodisca
 » la terra, anderò a vivere ed a morire con voi e
 » coi pellegrini.

» E quand' ebbero ciò udito: Sì, gridarono
 » tutti ad una sola voce, noi vi preghiamo per
 » Dio che la prendiate e che venghiate con noi.

» Si mossero allora a grande pietà il popolo
 » della terra ed i pellegrini, e furono versate mol-
 » te lagrime, perchè quest' uomo prode aveva sì
 » grande motivo di rimanersene, perchè vecchio,
 » perchè, quantunque avesse begli occhi in te-
 » sta, non perciò vedeva egli punto, avendo per-
 » duta la vista per una ferita avuta nel capo ⁽¹⁾.
 » Forte mostrava egli gran cuore. Ah quanto male
 » gli rassomigliavano coloro ch'eransi volti ad altri

(1) Lo storico Andrea Dandolo, uno de' suoi discendenti,
 dice soltanto che aveva la vista debole, *et visu debilis.*, L. I,
 c. 3, par. XXX, p. 322. Ducange nelle sue *Osservazioni so-*
pra Villehardouin, N.º 204, assicura che a tal epoca aveva
 novantaquattro anni, e novantasette quando morì l' an-
 no 1205. Né Villehardouin, nè Andrea Dandolo non indica-
 no, parlando della sua vecchiaja, una così straordinaria età.

» porti per sottrarsi al pericolo! Così scese egli
» dal pulpito ed andò avanti all'altare, e postosi
» in ginocchio, versando molte lagrime, gli fu cu-
» cita la croce sul suo gran cappello di cotone;
» perchè voleva che tutti la vedessero. Ed i ve-
» neziani cominciarono a crociarsi questo giorno
» in gran copia » (1).

In questo frattempo il figlio del detronizzato imperatore Isaeco, che chiamavasi Alessio, avendo avuto modo di fuggire da Costantinopoli sopra una nave pisana e di salvarsi in Italia, mandò i suoi deputati a Venezia per sollecitare i crociati ad ajutarlo a risalire sul trono de' suoi padri (2). Questo giovane principe aveva già visitata la corte di Roma ed aveva cercato il favore del papa, ma questi era stato prevenuto dall'imperatore Alessio suo zio, il quale aveva spediti ad Innocenzo III ambasciatori di alto conto con isplendidi regali, e pregatolo a mandare alcuni legati a visitare il suo impero (3). Era stato intavolato un trattato tra Alessio, il patriarca di Costantinopoli e Roma, ed il papa aveva potuto lusingarsi di ricondurre i greci a quell'ubbidienza cui aveva già ridotti i latini. Perciò quando da una parte il giovane Alessio gli chiese protezione, e dall'altra il vecchio Alessio gli scrisse nuovamente pregandolo a non

(1) *Villehard.*, § 32 - 33. Villehardouin si vale qui della parola *plenté* tratta dal vocabolo inglese *plenty*, abbondanza, che trovasi frequentemente nella sua storia. L'autore ne ha fatto *pluralità*; il vocabolo italiano *copia* sembra rispondere meglio ancora a *plenté*, o *plenty*.

(2) *Nicetas Choniates in Alexium*, l. III, c. 8, p. 284.

(3) *Gesta Innocenti III*, c. 61, p. 597 e seguenti.

dare ajuto ad un fuggiasco privo di ogni titolo, anche ereditario, perchè non era porfirogeneta, ossia nato in tempo che suo padre era sul trono, e perchè l'impero era elettivo: Innocenzo rispose in guisa da richiamare a sè medesimo la decisione di questo affare, credendo di potere con una sentenza disporre a modo suo dell' impero d'Oriente: quindi ordinò che i crociati non prendessero veruna parte nelle contese de' cristiani, ed incaricò il cardinale di san Marcello di assumere in nome del sacro collegio le informazioni relative a questa nuova causa⁽¹⁾. Il giovane Alessio che non tardò ad avvedersi, che poco poteva ripromettersi dalla mediazione del papa, passò in Germania presso il re Filippo di Svevia, competitore di Ottone IV, il quale avendo sposata sua sorella, cercò con tutti i mezzi di raccomandarlo caldamente ai crociati⁽²⁾.

Intanto la flotta, poi ch' ebbe caricate tutte le macchine di guerra necessarie ad un assedio, fece vela da Venezia il giorno 8 di ottobre, e giunse in faccia a Zara il 10 novembre, vigilia di san Martino⁽³⁾. Quantunque assai forte, questa città si lasciò sgomentare dalla possanza dell' armata

(1) *Gesti Innocenti III*, c. 61, p. 507 e seguenti.

(2) La moglie di Filippo era quella principessa greca che era stata promessa a Guglielmo, figlio di Tancredi, e caduta in mano di Enrico IV nella presa di Palermo. *Conrad. Abb. Uspereg. Ch.*, p. 304.

(3) *Villehardouin*, c. 39-44, p. 13-14. - *Dandulus in Chron.*, l. x, c. 3, par. XXVII, p. 321. Stando a Ramnusio questa flotta era composta di 420 vascelli, cioè 50 galee armate, 240 navi da trasporto a vela quadrata e cariche di truppe, 70 vascelli carichi di viveri e di macchine, e 120 uscieri pei cavalli. *De Bello Const.*, l. 1, p. 33.

che veniva per intraprenderne l'assedio, e dopo cinque giorni i cittadini si arresero al doge salve le vite, ed il sacco della città fu diviso tra i confederati. Ma la stagione era omai troppo avanzata perchè una flotta di crociati potesse giugnere sicura in Egitto quindi essi posero a Zara i quartieri d'inverno.

Durante tale dimora i baroni francesi riceverebbero lettere del pontefice, colle quali loro rinfacciava aspramente la presa d'una città cristiana, ed il profano uso che avevano fatto delle loro armi, intanto che in forza de' voti emessi omai non appartenevano che a Gesù Cristo: gli avvertiva poi, che se non si pentivano e non si affrettavano di restituire al re d'Ungheria tutto quanto avevano tolto ai suoi sudditi, sarebbero colpiti dall'anatema già sospeso sul loro capo (1).

I veneziani avevano fino da que' tempi adottata rispetto alla santa sede quella ferma e ad un tempo rispettosa politica, colla quale seppero conservare verso la medesima una indipendenza che non conobbero le altre potenze cattoliche. Anche dapprima allorquando il cardinale Marcello erasi recato a Venezia per prendere, col titolo di legato, il comando della flotta crociata, gli avevano fatto sapere, che se era venuto come predicatore cristiano, terrebbero a gloria di riceverlo; ma che se intendeva di esercitare sopra di loro un'autorità temporale, non potevano accoglierlo sulla flotta (2). Dopo aver avuta quest'ambasciata il

(1) *Vita Innocentii III*, c. 87, p. 529.

(2) *Ibid.*

cardinale erasene tornato a Roma. Le nuove minacce del papa non gli smossero punto, e piuttosto che sottomettersi, lasciaronsi scomunicare. I baroni francesi erano più spaventati per le minacce del papa; onde spedirongli quattro deputati per ottenere d'essere riconciliati colla chiesa (1). Ma mentre cercavano di calmarlo colla loro sommissione, impegnavansi, contro l'espresso suo divieto, in un trattato col giovane Alessio, che per più lungo tempo ancora doveva tener lontane le loro armi dalla guerra sacra.

L'anno 1203 il principe greco erasi portato a Zara presso i crociati; gli aveva commossi col racconto delle proprie sventure e di quelle di suo padre; e più ancora colle offerte onde seppe abbellire la sua narrazione. Prometteva di ridurre l'impero di Costantinopoli all'ubbidienza della chiesa romana, di dividere tra' crociati duecento venti mila marchi d'argento, di mandare a sue spese in Egitto (che *Villehardovin* chiama sempre terra di Babilonia (2)), dieci mila uomini (3), quando egli non potesse recarvisi in persona, e di mantenere perpetuamente cinquecento cavalieri a guardia di Terra santa.

I francesi erano già assai propensi a favore del giovane principe, che invocava presso di loro la parentela di sua famiglia con quella di Luigi il

(1) *Villehardovin*, c. 53 - 54, p. 17.

(2) *Villehard.*, c. 46, p. 15. - *Dandul.*, l. x, c. 3, p. 28.

(3) Dal nome di Babilonia d'Egitto, una delle tre città che formano, riunite, il Cairo. Veggasi Guglielmo di Tiro, l. xix, c. 13, p. 963, che sempre, da buon critico e da buon geografo, esamina i nomi dei paesi.

giovane (1). I veneziani d'altra parte abbracciavano con premura un'occasione di vendicarsi dei torti ricevuti dai greci, e di far loro provare la propria forza. Gli uni e gli altri poi parvero sopra tutto mossi dalla considerazione che per conquistare la Siria era prima d'uopo impadronirsi delle coste di uno dei due paesi limitrofi, l'Egitto o l'Asia minore. (2). I più ragguardevoli signori dell'armata, il marchese Bonifacio di Monferrato, il conte Baldoينو di Fiandra, il conte Luigi di Blois ed il conte Ugo di san Paolo, accettarono, d'accordo col doge, le condizioni loro offerte dal giovane Alessio; ma i cardinali legati del papa abbandonarono i crociati, e si recarono a Cipro, poi nella Siria, piuttosto che prendere parte alla intrapresa contro la Grecia (3); ed un gran numero di baroni, tra i quali il conte di Monforte, dopo aver dichiarato di non volere impegnarsi in un'impresa che offendeva il papa, si separarono dall'armata.

Già da lungo tempo sapevansi a Costantinopoli maneggi del giovane Alessio, ed inoltre la risoluzione dei crociati; onde i greci avevano il tempo di prepararsi a respingere il loro attacco. Di tutti i paesi d'Europa la Grecia è quella che aspetta più fortemente i suoi abitanti alla navigazione. In ogni tempo le numerose sue isole gli omministrarono esperti marinaj; e ancor di quei

(1) Agnese figlia di Luigi VII aveva sposato Alessio Comeno, ed in seguito Andronico imperatore di Costantinopoli: non era questo in vero un parentado molto stretto.

(2) *Villehardouin*, c. 47.

(3) *Epist. Inn. III*, l. vi, *epist. 47.* - *Oderic. Rayn.* 1203, 9, p. 87.

tempi Costantinopoli divideva con Venezia l'impero del mare: era dunque da supporre che una flotta greca venisse ad aspettare la crociata alla bocca dell'Adriatico, per impedirle di avvicinarsi alle coste dell'impero. Ma l'imperatore aveva affidato il comando delle sue flotte a Michele Strufnos, suo cognato, uomo bassamente avido, che aveva venduto perfino le ancore, i sartiami e le vele degli arsenali di marina; talchè al romper della guerra non trovaronsi sui cantieri vascelli lunghi atti a combattere (1). Per farne di nuovi, le vaste foreste delle due coste della Propontide avrebbero somministrato il legname necessario; ma gli eunuchi del palazzo avevano preso a custodire quelle foreste, e non permettevano che si atterrassero le piante dei boschi consacrati alla caccia ed ai piaceri del loro signore (2).

Si sarebbe potuto ciò nondimeno apparecchiare altri mezzi di difesa; perciocchè ai crociati, ritardati ed impacciati dalla quantità delle palandre, vascelli necessarj al trasporto d'un'intera armata, era impossibile di giugnere a Costantinopoli senza dar fondo più volte per procurarsi i viveri e rifare i cavalli dagl'incomodi del mare. Se lungo le coste dell'impero fossero stati fatti apparecchi per una vigorosa resistenza; se le munizioni ed i viveri fossero stati trasportati nell'interno, l'attacco sarebbesi reso così difficile. che il grosso partito de' crociati contrarj a que-

(1) Si assicura che i greci avevano avuto poco prima sui cantieri di Costantinopoli 1,600 vascelli di guerra. *Constant. Belg.*, l. II, c. 9, p. 145.

(2) *Nicetas Choniates in Alexium*, l. III, c. 9, p. 286.

st'intrapresa sarebbero in più occasioni stati ascoltati ed avrebbero fatto rivolgere la flotta verso Terra santa, primo oggetto della loro intrapresa. Ma i crociati approdaronο ad Epidamo o Durazzo, ove invece d'incontrare opposizione, furono amichevolmente accolti dagli abitanti, che giurarono fedeltà al giovane Alessio (1); approdaronο di nuovo a Corcira, e vi riposaronο tre settimane, non travagliati da altra opposizione che da quella di molti crociati, i quali volevano ad ogni modo prendere la strada di Terra santa, ma furono alla fine contenuti. Ebbero eguale accogliimento a Capo Maleo, a Negroponte, ad Andros, ad Abido, ed ovunque presero terra: l'imperatore non aveva preparata cosa veruna per la resistenza; ed il popolo mancava di energia per supplire all'inerzia del sovrano.

Finalmente i latini, sempre secondati da propizio vento, arrivarono il giorno 23 giugno, vigilia di san Giovanni, in faccia all'abbazia di santo Stefano tre leghe stante da Costantinopoli, di dove la città mostravasi tutta intera al loro sguardo (2). « La gente de' navigli, galee ed usceri presero porto, ed ancorarono i loro vascelli. Ora potete ben credere che molti, che mai non l'avevano veduta, guardavano Costantinopoli, e non potevano credere trovarsi più ricca città in tutto il mondo. Quando videro le alte sue mura, e le ricche torri che tutta la chiudevano all'intorno, e que' ricchi palazzi e quelle alte

(1) *Villehard.*, c. 56 e seguenti.

(2) *Id.*, c. 66, p. 22.

» chiese, delle quali ve n'erano tante che niuno
» avrebbero creduto se non le avesse vedute co-
» gli occhi proprj in tutta la lunghezza e larghez-
» za della città, che di tutte le altre era sovra-
» na; sappiate che non eravi persona tanto ar-
» dita cui non battesse il cuore; nè ciò deve recare
» meraviglia, giacchè non fu mai fatta sì grande
» impresa.... Ciascuno osservava le proprie armi,
» pensando che ad esse convien che s'affidi il sol-
» dato allorchè fra poco deve averne bisogno ».

Là dove il Bosforo di Tracia sbocca nella Pro-
pontide o mar di Marmora, apresi un golfo pro-
fondo, che s'avvanza lungi da quell'angusto ca-
nale dal lato d'Europa: i greci danno a questo
golfo il nome di Chrysocheras, o pure di corno di
Bisanzio. Tra questo golfo e la Propontide è po-
sta Costantinopoli sopra un triangolo bagnato da
due lati dai flutti del mare. Il muro settentrio-
nale della città stendesi lungo la riva del mare
di Marmora pel tratto di tre mila tese; un altro
muro a un di presso della stessa lunghezza va a
nord-ovest, lungo il golfo Chrysocheras che tien
luogo di porto: là dove si riuniscono questi due
muri e dove il triangolo si termina in punta al-
l'imboccatura del Bosforo di Tracia, è oggi posto
il serraglio; ed all'altra estremità del muro set-
tentrionale verso il fondo del porto alzavasi il pa-
lazzo di *Blacherna* degl'imperatori greci. Un dop-
pio muro che scende dal nord a mezzogiorno,
chiude la città all'ovest, e taglia il solo passo che
siavi verso terra. Dall'altra banda del golfo tro-
vansi al nord della città e sempre sulle coste d'Eu-
ropa i sobborghi di Pera e di Galata: un po' sotto

di questo il golfo non ha di più di cento tese di larghezza; e in questo luogo appunto è chiuso con una catena onde assicurare i vascelli che trovansi nell'interno del porto. Di faccia alla punta di Costantinopoli sull'altra costa del Bosforo appartenente all'Asia trovasi la piccola città di Crisopoli, oggi chiamata Scutari; più a mezzogiorno, e in riva pure alla Propontide siede quella di Calcedonia (1).

I crociati sbarcarono prima a Calcedonia; poi passarono a Scutari, e si riposarono nove giorni nei giardini e ne' palazzi dell'imperatore (2). Intanto i greci schierarono la loro cavalleria sulla spiaggia di Pera in faccia a quella dei latini. I crociati, poi ch'ebbero dato ristoro a' soldati ed ai destrieri, unironsi a parlamento a cavallo in mezzo al campo per risolvere intorno al modo di assalire la città: divisero la loro piccola armata in sei corpi, o battaglie; e poichè i vescovi ebbero esortati i soldati a confessarsi ed a fare testamento, perchè non potevano sapere quando Iddio disporrebbe delle loro vite, i cavalieri salirono sulle loro palandre e canto ai loro cavalli sellati ed apparecchiati per la battaglia. Le galee rimurchiarono le palandre fino alla spiaggia d'Europa, e quando furono vicine alla riva, i cavalieri lanciaronsi in mare coll'elmo in testa e la sciabla in mano, stando nell'acqua fino alla cintura; e loro tennero dietro i sergenti ed i

(1) Veggansi le piante ed i disegni di Costantinopoli, della Propontide e del Bosforo in *Banduri, Imperium Orientale*, t. II, par. I.

(2) *Villehard.*, c. 69-81, p. 22 e seg.

balestrieri. Tostochè i greci armati ed a cavallo sulla riva li videro accostarsi ⁽¹⁾, benchè di numero superiori assai, fuggirono a briglia sciolta, senza pure abbassare la lancia, di modo che i latini non incontrarono più difficoltà per far scendere a terra i loro cavalli.

La testa della catena che chiudeva il porto era difesa dalla torre di Galata ⁽²⁾; onde i latini ne intrapresero l'assedio. Nella vegnente notte i greci fecero una sortita per sorprendere gli assediati; ma codardi al solito, si posero in fuga tostochè i latini diedero mano alle armi: alcuni s'annegarono volendo gettarsi nelle barche, altri si rifuggirono con tanto precipizio nella torre di Galata, che non si avvisarono di chiudere le porte, e la fortezza fu presa da coloro che gl'inseguivano. La catena venne rotta in un attimo, e la flotta veneziana entrò trionfante in porto. Alcune delle galee greche che vi si erano poste in sicuro furono prese; altre andarono a rompere sulla riva opposta di Costantinopoli, ove i marinai le abbandonarono e si diedero alla fuga.

Alla estremità del porto due fiumi, il Barbisce ed il Cidaro riuniti in un solo letto, passano sotto un ponte detto Pietra forata, che poteva essere lungo tempo difeso; i greci lo tagliarono, non lasciando sull'opposta riva alcuna guardia. Per accostarsi dal lato di terra alle mura della città l'armata doveva fare il giro del golfo e varcare il fiume. I crociati lavorarono un giorno ed

(1) *Villehard.*, c. 82, p. 24.

(2) *Nicetas Choniates in Alexium*, l. III, c. 10, p. 287.

una notte a rifare il ponte; e grandissimo fu il loro stupore nel vedere che niuno veniva ad impedire il lavoro; ben sapendo che ad ognuno di essi la città poteva opporre venti uomini abili alle armi (1). Rifatto il ponte, i crociati vennero ad accamparsi in faccia al palazzo di Blacherna. Strana maniera d'assedio era quella di oppugnare una sola porta; ma l'armata latina non era numerosa abbastanza per battere alcun' altra parte della città, tranne quella edificata sulla spiaggia.

I veneziani desideravano che s'attaccasse la città dal lato del mare per mezzo di scale e ponti levatoj posti sopra le navi: ma i francesi rappresentarono che « non saprebbero così bene adoperarsi in mare come in terra quando avevano » i loro cavalli e le loro armi » (2) e fu convenuto che si batterebbe la città dalla banda di terra e di mare ad un tempo, combattendo le due nazioni sopra l'elemento a ciascuna più confacente per mostrarvi il proprio valore. Frattanto la posizione de' francesi era assai pericolosa: non passava notte che non fossero cinque o sei volte obbligati di prendere le armi; e quantunque re-

(1) Villehardovin dice duecento, ciò che deve credersi assai esagerato. Altrove ei dice che v'erano quattrocento mila uomini in Costantinopoli; d'altra parte l'armata crociata sembra che fosse ridotta alla metà del suo primitivo numero, e per l'assenza di coloro che mai non giunsero a Venezia e non pagarono il prezzo convenuto, e per la diserzione di molti. Può dunque ritenersi di sedici mila uomini, cioè dieci mila fanti, due mila cavalli e quattro mila sergenti, senza contare i veneziani. Tre mesi dopo Villehardovin fa montare i crociati a 200,000 uomini compresi i veneziani, c. 153, p. 42.

(2) Villehard., c. 84, p. 26.

spingessero ogni volta con vantaggio gli attacchi dei greci, non osavano allontanarsi quattro tiri d'arco dal campo per procurarsi le vittovaglie che incominciavano a mancare; avevano bensì farine e carni salate per tre settimane, ma non avevano di carni fresche che quelle de' cavalli che ammazzavano.

In così difficile posizione ogni indugio poteva essere fatale. I preparativi per l'attacco furono a termine il decimo giorno, e fu tosto risoluto l'assalto (1). I francesi avevano sei battaglioni: a due affidarono la custodia del campo, e condussero gli altri quattro all'assalto. Da una parte cercarono di rompere la muraglia percuotendola col montone, dall'altra applicarono due scale ad un barbacane o ridotto avanzato dal lato del mare, col mezzo delle quali salirono sulle mura circa quindici cavalieri nel luogo detto *la Scala imperiale*; ma si videro colà a fronte i varangiani armati di scuri, che Villehardovin dice inglesi e danesi, e gli ausiliari pisani, che la loro rivalità coi veneziani teneva attaccati all'imperatore (2); e furono respinti con perdita. In questo frattempo il doge di Venezia aveva disposta la sua flotta in una sola fila lungo le mura, da cui scacciava i difensori con frequenti scariche delle petriere e colle frecce dei balestrieri, che appostati sui ponti in mezzo all'alberatura dominavano le mura. « Pure sappiate

(1) Il 17 luglio 1203. *Nicet. in Alex.*, l. III, p. 228.

(2) Εἰ καὶ πρὸς τῶν ἐπικούρων Ρωμαιοὺς Πέτσαίον, καὶ τῶν τελευχόφωρων Βαρβάρων γενναϊότερον ἀποκρούθησαν. *Nicet. Choniates, Ann.* l. III, p. 288.

» che le galee non osavano prender terra. Ora
» potete udire le strane prodezze. Il duca di Ve-
» nezia; vecchio e cieco com'era, venne tutto
» armato sulla prora della sua galea, facendo por-
» tare innanzi a sè il gonfalone di san Marco, e
» gridava a' suoi di porlo a terra, o oh' egli fa-
» rebbe giustizia dei loro corpi. Allora fecero che
» la galea prendesse terra, e saltando fuori, por-
» tarono innanzi a lui il gonfalone di san Marco
» verso la città ». Tutti i veneziani vedendo ap-
» prodato la galea del doge, slanciansi dietro a lui;
» piantano sulle mura il gonfalone di san Marco,
» e venticinque torri cadono in loro potere.

La città sembrava omai presa, e il doge aveva già mandato ad avvisare l'armata francese ch'era padrone di un gran numero di torri da cui non poteva essere sloggiato. Ma quando tentò d'avanzarsi nel soggetto quartiere, un vasto incendio, che i latini attribuiscono ai greci, i greci ai latini, lo fermò, obbligandolo a rinchiudersi in quella parte delle fortificazioni di cui erasi prima impadronito. Intanto l'imperatore Alessio spinto dai rimproveri del popolo che lo accusava di avere aspettato il nemico presso le mura, fece uscire da tre porte le sue truppe e le condusse in distanza d'un miglio al Sud della porta di Blacherna; s'avanzò quindi alla loro testa contro l'armata francese colla mira d'avvilupparla. I francesi posero in ordine i sei battaglioni innanzi alle fortificazioni del loro campo; i sergenti ed i scudieri a piedi si appostarono dietro la groppa dei cavalli, gli arcieri e balestrieri in sul davanti. Eravi un battaglione composto di più di duecento

cavalieri, che avendo perduto il loro cavallo erano forzati di combattere a piedi. L'armata francese era collocata in guisa che non poteva essere assalita se non di fronte; ed ebbe l'avvedutezza di non muoversi, giacchè avanzandosi nel piano, sarebbe stata avviluppata dalla infinita gente contro cui doveva combattere. Avevano i greci per lo meno sessanta battaglioni, ognuno de' quali era più numeroso di quelli dei francesi, ed avanzaronsi lentamente in ben disposta ordinanza fino a tiro di freccia. Quando il doge Dandolo fu avvertito che i suoi alleati erano impegnati in così disuguale battaglia (1), ordinò alla sua gente di ritirarsi e di abbandonare le torri che avevano prese, dichiarando egli di voler vivere o morire coi crociati. Fece dunque avvicinare le sue galee all'armata, e scese egli stesso il primo alla testa di tutti i veneziani non necessari al servizio de' vascelli. Malgrado questo rinforzo, se Alessio avesse avuto il coraggio di attaccare i latini, o avesse permesso di farlo a Lascari suo genero che gliene faceva istanza, forse gli avrebbe oppressi (2); ma tosto che gli arcieri ebbero scaramucciato un po' di tempo, Alessio fece suonare la ritirata, e tornò verso la città senza combattere, con grandissima meraviglia de' latini. « E sappiate che Dio non » liberò mai da maggior pericolo nimico, come » in questo giorno. l'armata de' crociati; e sap- » piate che non vi fu alcuno tanto ardito che » non ne risentisse estrema gioia ».

(1) Villehard., 93, p. 29.

(2) Nicetas Choniates, in *Atenium*, l. III, p. 289.

La notte del giorno medesimo in cui Alessio fatta avea tale mostra della sua potenza e della sua viltà, risolvette di fuggire. Di che data parte ad alcuni de' suoi più fedeli, e facendo portare sopra un vascello una ragguardevole somma in oro, e le pietre preziose, le perle e gli ornamenti della corona, vi si recò egli stesso con sua figlia Irene, e nella prima vigilia della notte si fece trasportare a Debeltos ⁽¹⁾. E per tal modo questo principe perdette per viltà sè stesso e la patria. La Grecia aveva avuto altri tiranni, a petto ai quali Alessio era un buon re. Niceta terminando la storia del suo regno gli è liberale ancora di qualche elogio, facendone il paragone co' suoi predecessori. « Grandi erano, egli dice, la sua » dolcezza e la sua clemenza; egli non faceva » cavar gli occhi, non mutilare le membra, nè » compiacevasi della carnificina degli uomini, e » durante il suo regno nessuna matrona vestì per » sua colpa l'abito di lutto ».

Tosto che seppesi in palazzo la fuga dell'imperatore, l'eunuco Costantino, prefetto del tesoro, raunò i varangiani e gli ausiliari per impegnarli a salutare imperatore Isacco di lui fratello che si trasse allora di prigione per rimetterlo sul trono ⁽²⁾. Nella mattina vegnente Alessio ed i crociati ricevettero gli ambasciatori del nuovo imperatore, che invitava il giovane principe a tornare in Costantinopoli, manifestandogli la rivoluzione accaduta in favore di suo padre. A tale notizia

(1) *Nicetas Choniates, in Alexium*, l. III, p. 289.

(2) *Nicet. in Isaacum, et Alex. Angelos*, § 1, p. 291.

riunironsi il doge di Venezia ed i baroni, e prima di lasciar partire il loro protetto, spedirono quattro messaggeri, uno de' quali fu il nostro storico Villehardovin, onde ottenere da Isacco la conferma del trattato convenuto con suo figliuolo⁽¹⁾.

Allorchè il vecchio imperatore conobbe le promesse del figliuolo, si pose a gridare dolorosamente, dicendo essere tanto considerabili, che non sapeva come soddisfarvi. Pure, soggiunse, i servigi che voi ci rendeste sono ancora più grandi, e quando vi donassimo tutto il nostro impero, non sareste meglio compensati di quello che meritate. Dopo breve disamina confermò con una carta autenticata col suo suggello le promesse del giovane Alessio. Dopo ciò, questo principe, accompagnato dai baroni latini, entrò con magnifico apparato in città; e coloro che il giorno innanzi si riguardavano come i più fieri nemici di Costantinopoli, furono festeggiati quali suoi liberatori.

L'imperatore assegnò gli alloggi all'armata crociata ne' due sobborghi di Pera e di Galata, pregando i latini di voler tenere le loro truppe dall'altro lato del golfo di (*) Chrysocheras, onde schivare il pericolo che l'animosità nazionale si risvegliasse e che qualche contesa tra i suoi sudditi ed i suoi alleati non ponesse a repentaglio la capitale o i suoi ospiti.

Infatti la collera dei greci contro i latini non poteva rimanere lungo tempo nascosta; esauriti erano i tesori dell'impero, ed il pagamento de' due

(1) *Villehard.*, c. 95-96, p. 30.

(2) *Nicetas Choniates in Isaac. et Alex.*, § 1, p. 292.

cento mila marchi promessi dal giovine Alessio non poteva eseguirsi senza inaudite vessazioni. Si confiscarono i beni dei partigiani dell'ultimo imperatore; l'imperatrice Eufrosina sua moglie, che egli, fuggendo, aveva dimenticata in palazzo, fu spogliata; si spogliarono le chiese e le stesse immagini de' santi delle argenterie (1); ma a fronte di questi sacrilegi che esacerbavano il popolo, l'argento raccolto non bastava per soddisfare i latini. Pure si fece un primo pagamento, ed i baroni diedero ad ogni soldato crociato quanto aveva sborsato pel suo passaggio.

La licenza dei latini era un secondo motivo di odio ancora più potente che le estorsioni cagionate dalla loro avarizia. I pisani, per l'interposto del giovane Alessio, eransi riconciliati coi veneziani; ed i fiamminghi, altro popolo trafficante, strinsero più intrinseca amicizia coi cittadini delle due città. Mossi da spirito di mercantescia gelosia non meno che da' loro pregiudizj religiosi, risolsero insieme di saccheggiare il quartiere dei saraceni in Costantinopoli, e di scacciare questi mercadanti infedeli da una città che volevano intieramente sottomettere alla chiesa. Attraversarono lo stretto senza ostacolo, non essendovi guardia che avesse ordine d'impedirlo, ed attaccarono improvvisamente i saraceni, che, malgrado la sorpresa, si difesero valorosamente, assistiti dai greci delle vicine contrade. Per forzarli a cedere, i fiamminghi posero fuoco alle case più vicine (2), e bentosto

(1) *Nicetas Choniates in Isaac. et Alex.*, § 1, p. 293.

(2) *Villehard.* § 107 - 108, p. 33.

un secondo incendio più terribile del primo divorò un terzo della città, attraversandola da un mare all'altro. Otto giorni le fiamme si andarono dilatando, stendendosi talvolta fino ad un miglio di larghezza. Dopo tale disastro tutti i latini che da lungo tempo avevano stanza in Costantinopoli, ed erano più di quindici mila, abbandonarono le antiche loro abitazioni e si salvarono presso i crociati in Galata.

L'odio de' greci stendeasi pure al giovane Alessio, che veniva riguardato come l'autore di tanti disastri, ed era caduto in sospetto di volere, giusta le sue promesse, alterare la religione, e ridurli sotto il giogo del pontefice di Roma (1). Gli rinfacciavano come una villà la sua dimestichezza coi latini, dicendo che questo principe macchiava l'illustre e glorioso nome d'imperatore romano quando entrava nelle tende dei barbari con poco seguito, quando entrava a parte dei loro giuochi, delle loro crapule, e quando permetteva a quei mercadanti insolenti di porre sul suo capo la berretta di lana, mentre essi a vicenda ornavansi del suo diadema fregiato d'oro e di gemme.

Infatti Alessio nulla trascurava di tutto ciò che poteva conciliargli l'affetto dei latini; egli aveva da loro ottenuta la promessa che avrebbero protratto il loro soggiorno in Costantinopoli fino al prossimo mese di marzo, ed a tale condizione erasi obbligato di tenere l'armata provveduta di viveri, e di pagare le spese de' vascelli veneti. Ne' giorni del grande incendio di Costantinopoli, il giovane

(1) *Nicetas*, § 3, p. 395.

Alessio erasi avanzato nella Tracia, accompagnato dal marchese di Monferrato e da Enrico, fratello del conte di Fiandra (1), per ricevere il giuramento di fedeltà dalle città poste lungo la costa del Bosforo, e per sottomettere quelle che si ostinassero a riconoscere l'autorità di suo zio, il vecchio Alessio. Quando il principe ritornò per la festa di san Martino, dopo una campagna abbastanza gloriosa, trovò l'odio dei greci cresciuto a dismisura per il recente infortunio. D'altra parte i latini faceansi diffidenti; lagnavansi che il pagamento loro promesso non si facesse più sollecitamente, nè volevano ammettere per iscusà del ritardo i troppo legittimi motivi dell'incendio della città e della guerra scoppiata coi valacchi e coi bulgari. Parea loro che l'imperatore trattassegli con tale orgoglio che prima non avea manifestato; e prendendo improvvisamente un partito violento, spedirono sei deputati, tre baroni e tre veneziani per isfidarlo nel suo palazzo.

Villehardovin fu anche in questa occasione del numero dei messaggieri, ma fu Coesnon di Be-thune, che giunto alla presenza dei due imperatori, dell'imperatrice e di tutta la corte, fece l'ambasciata. « Sire, egli disse, siamo venuti a voi per » parte dei baroni dell'armata, e per parte del » duca di Venezia. Sappiate ch'essi vi rinfacciano » il bene che vi hanno fatto . . . Loro avete giu- » rato, voi e vostro padre, di osservare le conven- » zioni; essi hanno la vostra carta; ma voi non la » osservaste come avevate obbligo di fare. Noi ve

(1) *Villehard.* § 105 - 106, p. 33.

» l'abbiamo più volte domandato; e vel doman-
 » diamo oggi in presenza di tutti i vostri baroni...
 » Se il fate, ne sarete allora stimato assai; se nol
 » fate, sappiate che d'ora innanzi non vi tengono
 » più nè per signore nè per amico. Al contrario
 » essi procacceranno in ogni maniera il loro van-
 » taggio, e ve lo mandano essi a dire, impercioc-
 » chè non faranno male nè a voi, nè ad altri fin-
 » chè non v'abbiano sfidato; ch'essi non com-
 » misero giammai tradimento, e ne' paesi loro non
 » si costuma di farlo. Voi avete ben inteso quan-
 » to v'abbiamo detto, e vi consiglierete come vi
 » piacerà (1) ».

Dopo tale sfida che parve ai greci il colmo del-
 l'audacia, i sei messaggeri balzarono sui loro ca-
 valli e sortirono dalla città, senz'essere fermati,
 quantunque poco mancasse che non venissero tru-
 cidati dal popolo. Dopo ciò accaddero varie sca-
 ramucce tra le due nazioni; i greci tentarono in-
 vano di metter fuoco alla flotta latina, spingen-
 dolo in mezzo diciassette navi incendiarie, che fu-
 rono allentate mercè il coraggio e la destrezza
 de' marinaj veneziani.

Una guerra di scaramucce facevasi non pertanto
 quasi contro la volontà dei due imperatori, che
 temevano i latini, e cercavano di mitigarne il mal-
 contento. Alcune bande di cittadini andavano a
 battersi coi crociati, ma senza capo, o senza che
 la corte permettesse che verun personaggio di ri-
 guardo vi prendesse parte. Il solo Alessio duca,
 di soprannome Murzuffo, che aveva sposata una

(1) Villehard. § 112, p. 35.

figlia del vecchio Alessio Angelo e ch' era insignito della dignità di protovestiario, eccitava i cittadini a vendicare il vilipeso onor greco, e mettevasi alla loro testa. In un incontro sulle rive del Barbisce e presso al ponte di pietra forata, di cui voleva vietare il passaggio ai latini, diede prove di grandissimo valore, e corse pericolo d' essere fatto prigioniero. Il confronto della sua condotta con quella dei due imperatori accendeva sempre più contro di loro lo sdegno del popolo. Il figlio, malgrado le offese dei latini, mostravasi ancora li-
gio ai medesimi, e veniva accusato di voler far entrare in palazzo le loro truppe. Stando ad una lettera di Baldovino al santo padre⁽¹⁾, sembra infatti che fosse entrato in trattati su quest' oggetto. Il padre non aveva presso di sé che astrologi e monaci impostori che prometteangli di fargli in breve ricuperare la vista e di rendere il suo regno più glorioso che quello d' ogni altro imperatore d' Oriente. Infine la nazione si risolvè a scuotere il vergognoso giogo che l' opprimeva.

Il 25 gennajo del 1204 il senato fu costretto a riunirsi coi principali del clero nel tempio di santa Sofia, e per ubbidire al popolo decretò l' elezione di un nuovo imperatore: ma tutti gli uomini di casato ragguardevole rifiutavano questo pericoloso onore di mano in mano che veniva loro profferto; il popolaccio, affollato alle porte, chiedendo furibondo un nuovo monarca per ispossessare questa famiglia avvilita che più non

(1) *Gesta Innoc. III*, § 92, p. 534. Villehardovin non pertanto non parla di questi trattati.

sapeva sopportare, fece successivamente designare coloro che vedeva più riccamente vestiti; e voleva forzarli ad accettare col ferro nudo in mano, ma tutti si rifiutavano. Pure, mentre in mezzo a tanto tumulto un patrizio più degli altri ardito osava d'accettare la corona, Murzuffo, corrotto l'eunneo prefetto del tesoro ⁽¹⁾, il fece dire ai varangiani che formavano la guardia, che il marchese Bonifacio stava per introdurre i latini nel palazzo in loro vece, e si assicurò in tal modo del loro attaccamento; in seguito persuase a' due imperatori di nascondersi per sottrarsi ai rivoltosi, ed avendo egli stesso loro additato un nascondiglio, li fece colà incatenare, e ben tosto uccidere.

Murzuffo non ci è stato ritratto che da' suoi nemiei. Egli spogliò lo storico Niceta della carica di gran *logotheta* per darla a un suo parente. Villehardovin divise le passioni dei crociati che si crebbero in vendicatori dei detronizzati imperatori; e Baldovino, nella sua lettera ad Innocenzo III, ingrandisce i delitti dell'usurpatore per giustificarsi d'averlo spogliato. Ad ogni modo Murzuffo mostrò nel breve e penoso suo regno più talenti e maggior valenzia de' suoi predecessori. Per rifare il tesoro, ch'eglino aveano affatto spogliato, fece rendere conto dell'amministrazione avuta a quelli ch'erano stati insigniti della dignità di Sebastocratore, o di cesare, ed impiegò il danaro che ne fitrasse a far costruire degli appoggi interni alle mura, ed a guarnire le torri di gallerie

(1) *Nicetas Chon.*, in *Isaac. et Alex.*, § 4-5. p. 297, 298.

di legno. Armato di sciabola e di mazza, risvegliava il coraggio dei soldati, conducendoli egli stesso ai combattimenti, e sorprendendo i nemici che si allontanavano dal campo per foraggiare (1). Ma quella troppo avvilita nazione non era più da tanto, a fronte del suo esempio, di sentire amor di patria. Gli stessi parenti di Murzuflo si sdegnavano di ch'ei volesse trarli dalla loro vita molle ed effeminata, i grandi lo detestavano come un soldato rozzo e mezzo barbaro, ed il popolo che mostrava d'amarlo, l'abbandonava vilmente nel pericolo. Baldovino, conte di Fiandra, erasi reso padrone di Filees sul mar nero, ov'erasi recato per procurar viveri all'armata: Murzuflo l'attese all'uscita d'un bosco con una squadra assai più numerosa; ma quando i suoi soldati videro avvicinarsi i latini, fuggirono, lasciando il loro generale quasi solo (2). In questa circostanza una miracolosa immagine della Vergine che serviva di stendardo agl'imperatori, e da cui credevasi dipendere la salute dello stato, cadde in potere dei nemici.

Se dobbiamo prestar fede a Niceta, Murzuflo cercò allora di venire a trattati; e così consigliati dal doge, i crociati offrirono la pace a condizione che fosse loro pagata una ragguardevole taglia. Murzuflo non accettò l'offerta, e l'improvviso attacco d'un corpo di cavalleria latina ruppe la conferenza (3).

(1) *Nicetas Choniata. in Murzufum*, § 1, p. 299-300.

(2) *Villehard.*, § 118-119, p. 37.

(3) Essi domandarono cinquanta centinaja d'oro, che secondo il computo di Gibbon sono 50,000 libbre di peso di oro, ossia 48,000,000 di franchi.

I francesi non vollero arrischiarsi a combattere da sè ed attaccare la città dalla banda di terra, come avevan fatto nel primo assedio, conoscendo che avevano a fare con un nemico assai più svegliato d'Alessio; presero quindi posto anch'essi sulle galee veneziane, che si disposero nuovamente per l'assalto, collocando le scale lungo le antenne. Le due armate consumarono il rimanente dell'inverno nel prepararsi all'attacco ed alla difesa: finalmente il giovedì 8 aprile del 1104 i latini fecer salire i cavalli sopra le palandre, che divisero in sei flottiglie, assegnandone una ad ogni battaglia francese: le galere erano poste tra i vascelli di trasporto e le palandre, e la fila di battaglia si allungava quasi un mezzo miglio di faccia al quartiere che stendevasi dal palazzo di Blacherna fino al monastero d'Evergete; ed era questa la parte della città ch'era stata consumata dalle fiamme. L'imperatore fece alzare il suo padiglione in mezzo alle rovine, ed aspettò l'assalto.

Il venerdì (9 aprile 1104) a mattina la flotta attraversò il canale, e diede principio all'assalto: i vascelli s'avvicinarono di tanto alle mura, che quelli che stavano sui ponti potevano ferire colle spade le guardie delle torri. I latini balzarono a terra in più luoghi, ma ogni torre superava di forze la galea che l'attaccava; altronde tutte le galee che formavano la fila, non essendo ugualmente avanzate, le pietre e i dardi lanciati da quelle rimaste indietro riuscivano egualmente dannosi ai nemici ed agli amici, onde furono costretti a ritirarsi dopo aver perduta assai gente.

La sera i crociati unironsi in una chiesa per

deliberare sul modo di continuare l'assedio. Parecchi de' francesi proposero di uscire dal porto, e di attaccare la città dalla parte di mezzogiorno per il Bosforo, o la Propontide, perchè da quel lato Murzuffo non aveva fiancheggiate le mura di torri, nè assicuratele con sostegni per di dentro; ma i veneziani che conoscevano meglio il mare, vi s'opposero dimostrando che la corrente del Bosforo sì gagliarda lungo le mura a mezzogiorno, avrebbe trascinato con sè tutti i vascelli che si sarebbero accostati da quella parte (1). Fu perciò seguito il consiglio del doge di differire la pugna fino al lunedì seguente; di legare intanto i vascelli due a due, affinchè ogni torre venisse assalita da due navi, e di ritornare all'assalto nello stesso luogo.

Il lunedì mattina (12 aprile 1104), la flotta crociata attraversò nuovamente il canale, ed attaccò le mura. Durante il mattino i greci resistettero con coraggio; ma a mezzogiorno levatosi un gagliardo vento del nord spinse i vascelli crociati contro il muro, e ne facilitò l'abbordaggio. I vascelli dei vescovi di Troies e di Soissons chiamati il *Paradiso* ed il *Pellegrino* (2), ch'erano legati assieme, abbassarono i primi le scale sulla torre ch'essi oppugnavano; nello stesso tempo un francese ed un veneziano lanciaronsi sulle mura (3): e ben tosto gli altri vascelli accostaronsi egualmente. Furono in un attimo prese quattro torri,

(1) *Villehard.*, § 126, p. 39.

(2) *Balduin. Ep. ad pontif. Innoc. III, in gestis Inn. III*, p. 535.

(3) *Villehard.*, § 128, p. 40.

ed atterrate tre porte, ed i latini non solo s'impadronirono di quella parte delle mura, ma ancora di tutto il quartiere ch'era stato incendiato, e dello stesso padiglione di Murzuflo; il quale, obbligato di fuggire, si rinchiuse nel palazzo di Bucoleon. Tuttavia approfittando dell'oscurità della notte vicina corse tutto il rimanente della città eccitando gli abitanti a dar di piglio alle armi ⁽¹⁾. Egli loro rappresentava che i latini chiusi entro le loro mura, in mezzo a strade di cui non conoscevano le sinuosità, potevano facilmente essere oppressi dall'immenso loro numero: tutti i loro averi, l'onore delle consorti, la vita stessa sarebbero caduti in potere del nemico, se non facevano un generoso sforzo per metterle in sicuro: si ricordassero che andavano ad incontrare minori pericoli combattendo, di quelli che loro soprastavano se mai si fossero sottomessi al nemico. Ma Murzuflo parlava a gente che un lunghissimo dispotismo aveva privato d'ogni virtù, a gente cui la certezza della morte non bastava a rendere valorosa. Essi erano almeno quattrocento mila, ed i crociati francesi e veneziani non arrivavano ai trenta mila. Pure rifiutarono di combattere, e Murzuflo, disperato, rientrò nel suo palazzo di Blacherna ⁽²⁾, e prese con lui Eudossia sua moglie, ed Eufrosina sua suocera, moglie del vecchio Alessio, salì sopra una barca, e s'allontanò con esse da una città che voleva la propria ruina.

Due nobili greci, Teodoro Lascari e Teodoro

(1) *Bald. ad pont. Inn. III, in gestis*, c. 92, p. 535.

(2) *Nicetas Chon. in Murzuflum*, c. 2, p. 301.

Duca, il primo de' quali doveva far risorgere di nuovo l'impero d'Oriente, fecero ancora gli estremi sforzi, dopo la partenza di Murzuflo, per riunire in diversi quartieri della città le truppe scoraggiate, e condurle alla battaglia; ma non vi riuscirono, e furono anch'essi costretti a procacciarsi salvezza colla fuga. Durante la notte i latini per assicurarsi dagli attacchi, cui si scorgeano esposti, avevano appiccato il fuoco ai più vicini quartieri; e questo terzo incendio dilatandosi furiosamente distruggeva un'altra parte della città. La vegnente mattina, quando aspettavansi di dover combattere, e che secondo il lor computo temeano di dover impiegare almeno un mese per sottomettere tutti i palazzi e tutte le chiese che potevano essere facilmente ridotti in fortezze, si videro venire all'incontro processioni di sacerdoti e di donne, che portando innanzi a loro croci ed immagini, chiedeano mercè per la loro città. Costantinopoli era presa; ed un pugno di crociati aveva atterrato il trono dei padroni dell'Oriente.

Per quanto stupenda si fosse questa vittoria, non superava però le speranze e l'ambizione dei latini. Fin da quando trovavansi ancora nel sobborgo di Galata, avanti al primo assalto, avevano di già tra di loro fatto un trattato di divisione di tutto l'impero d'Oriente (1). Il saccheggio della città di Costantinopoli era il primo articolo di questo trattato. Avevano pattuito di mettere in

(1) Veggasi questo trattato nelle note alla cronaca di Dandolo, p. 326.

comune tutto il bottino che farebbero sui greci, di prendere prima da questo monte le somme ancora dovute ai veneziani, ed i sussidj loro promessi dal giovane Alessio; e partir poscia il rimanente per egual porzione tra i crociati e le truppe della repubblica. Pattuirono che i veneziani conserverebbero in tutte le province dell'impero, che omai ritenevansi per conquistate, tutti i privilegi ond'e' godevano in tempo de' monarchi greci; e convennero di conservare il titolo ed il potere imperiale, e di rivestirne un principe latino, assegnandogli però soltanto per patrimonio un quarto dell'impero, ed un quarto della capitale, e riservandosi di dividere tra di loro gli altri tre quarti. Statuirono che l'elezione dell'imperatore farebbesi nel seguente modo; sei baroni francesi e sei veneziani dovevano essere nominati dall'armata, e questi aveano a fare la scelta di un successore ad Augusto ed a Costantino.

La presa di Costantinopoli chiamò ben tosto i crociati a colorire così vasto disegno. Incominciarono dal saccheggio, e la città fu senza riserva data in preda alla ferocia de' soldati vincitori. Le lagnanze di Niceta, e l'esultanza di Villehardouin ci mostrano tutta l'estensione di questo disastro. La profanazione delle cose sacre e i più atroci insulti accompagnarono il saccheggio; e mentre i latini si vantavano che *dopo il cominciamento de' secoli non fu mai tanto guadagnato in una città*, la capitale dell'Oriente fu ridotta in tale stato di avvilimento e di miseria da cui non potè mai più risorgere. Non si ebbe maggior rispetto a' templi che alle case private; i calici,

i crocifissi, le teche delle reliquie furono predate e divise da mani barbare, e si condussero nelle chiese i cavalli ed i muli per caricarne le spoglie. Dalle passioni religiose erano pure spinti i crociati alla profanazione delle chiese scismatiche (1). Una bagascia ebbe l'impudenza di porsi a sedere sulla sede del patriarca; e danzando e cantando in mezzo ai soldati ubbriacchi faceva insulto al culto de' greci. Questi soldati scorrevano in seguito la città conquistata, vestiti d'abiti pomposi che avevano tolti a uomini o a donne della corte, e portando in testa penne e calamaj per indicare ch' erano queste le sole armi dei vinti greci.

Mentre da' latini sfogavasi con pubblici insulti lo sdegno, mentre i soldati svergognavano le matrone, le fanciulle e perfino le vergini consacrate agli altari; altri di essi entrati nelle case là pure sfogavano la più atroce crudeltà. « Lo stesso giorno, dice Niceta, in cui fu presa la città, i soldati errando per le strade incominciarono ad introdursi nelle case, ove, dopo essersi impadroniti di tutto quanto loro veniva alle mani, si facevano ad interpellare i padroni sul conto delle ricchezze che potessero avere nascoste: agli uni strappavano il segreto a forza di percosse, ad altri ingannandoli colle promesse, a tutti spaventandoli colle minacce. Ma tutto ciò che i greci possedevano, tutto quello che manifestavano, tutto quello che presentavano ai loro ospiti, era predato senza remissione: niuna pietà si ebbe di loro; niuno fu

(1) *Nicetas Choniates in Murzufum*, § 4, p. 303.

» lasciato a parte del tetto, nè ebbe un tozzo
 » di pane, e nè pure la menoma parte di quegli
 » averi, che pocanzi erano pur suoi. Tutti bar-
 » baramente furono scacciati dalle loro case (1) ».

In fatti quasi tutti i nobili, i ricchi, coperti di
 miseri cenci, smagratì e gramì, coll'impronta in
 volto de' sofferti patimenti, dovettero partirsi a
 piedi dalla città piangendo la loro patria, i loro
 averi e spesso una figlia nubile, o una giovane spo-
 sa loro rapita; e perchè la condizione loro fosse
 ancora più crudele, trovavansi sulla strada espo-
 sti agl'insulti de' più abbiatti loro concittadini:
 questo era pure un altro segno del disordinamento
 sociale. Il popolaccio di Costantinopoli, inveggioso
 dei senatori e dei ricchi, invece di unirsi con loro
 per difendere la patria, godeva in vederli sventu-
 rati; e la gente di contado, ugualmente cieca, si
 rallegrava della rovina d'una capitale che gli aveva
 dominati tanti secoli (2). « A noi, scrive Niceta, al-
 » tra volta membri del senato, attribuiscono la
 » perdita della città; essi non temono l'occhio per-
 » spicace del Signore; essi che tradiscono noi e la
 » patria, non si vergognano di tradirla. Qual
 » vi può essere oggetto più comico che questo? Qual
 » il delirio e la sciagura di noi? Qual cosa
 » che non solo non protegga la città, ma accenda
 » della città, ma accenda la città, ma accenda
 » chè non abbia
 » e la città ed i
 » abbia indugi

(1) *Nicetas*

(2) *Nicetas*

» suoi giudizj il suo amore per gli uomini? Que-
 » sto popolo non dovrebb' egli essere commosso
 » per simpatia de' nostri mali? Noi più non ab-
 » biamo città, non case, non alimenti per soste-
 » nere la vita; noi che prima eravamo illustri per
 » ricchezze e per potere ». Difatti Niceta, sorten-
 do colla sua famiglia da Costantinopoli, aveva tro-
 vato nella Tracia le stesse disposizioni negli ani-
 mi; di già i contadini riandando le passate me-
 morie, e rammemorando che nei lontani secoli
 un' altra sorte di reggimento avea procacciato alla
 Grecia ben maggior gloria, si faceano beffe della
 nudità e della mendicizia de' fuggiaschi, chaman-
 dola eguaglianza repubblicana ⁽¹⁾.

Quantunque sia da credere che molta parte del
 bottino non si mettesse in comune, pure quando
 fu tolto dal monte il danaro dovuto ai veneziani, e
 a questi fu data la metà dell' avanzo loro spettante,
 rimase pei francesi la somma di 500,000 marche
 d' argento. E quest' era ben più di quanto sarebbe
 abbisognato per dissipare la burrasca che da lun-
 go tempo minacciava Costantinopoli ⁽²⁾.

(1) *Ιστορικὴν, Nicetas. Const. Status*, §. 5, p. 313.

(2) *Villehard.*, § 135, p. 42. In un' altra edizione legge-
 si 400,000; la maggiore delle due somme equivale a venti-
 quattro milioni; con cinquanta mila marchi, o due milioni
 quattrocento mila franchi dovuti ai veneziani, e colla parte di
 questi, ammonta a 50,400,000 il valor totale del bottino divi-
 so. Forse altrettanto era stato sviato a profitto particolare. I
 tre incendj che avevano consumata più di mezza la città,
 avevano distrutte altrettante e più ricchezze; e nella profu-
 sione che seguiva il saccheggio, i più preziosi effetti erano
 talmente scaduti di valore, che il profitto de' latini non
 equivaleva forse al quarto di quanto quell' avere immenso
 costava ai greci. E per tal modo Costantinopoli avanti di
 essere assalita possedeva probabilmente per 600,000,000 di
 ricchezze!

L'armata crociata si fece poscia ad eleggere l'imperatore. Sei baroni francesi e sei veneziani furono scelti per far l'elezione a norma del patrito da prima. Assicurasi che uno de' francesi indicò come degno dell'impero il doge Dandolo, di cui ricordò le imprese; ma un vecchio veneziano Pantaleone Barbo, prese subito a parlare, e dimostrando come il primo magistrato di una repubblica libera non poteva essere nello stesso tempo capo d'una monarchia, diede il suo voto a Baldovino conte di Fiandra, ed ottenne subito per lui il voto de' suoi colleghi (1).

La sola capitale era stata sottomessa, e la piccola armata de' crociati, smarrita in mezzo d'un vasto impero, lungi dal potersi lusingare di conquistarlo, doveva aspettarsi d'essere oppressa tosto che si dividerebbe. Pure il Consiglio dei latini si fece subito a dividere le province tra i conquistatori, e assegnò ad ogni guerriero in feudo città di cui appena sapevasi da loro il nome. Si eressero in regno per il marchese di Monferrato Tessalonica e la Tessaglia; l'Acaja fu divisa in ducati e principati, nomi feudali così ingrati all'orecchio quando ei vanno uniti a vocaboli greci; le province dell'Asia furono egualmente assegnate a coloro che dovevano conquistarle; ma i latini non vi ottennero mai veruna stabile signoria. Malgrado l'anarchia cui la caduta di Costantinopoli dava

(1) *Rhamnusius*, l. III, p. 136 citato nelle osservazioni sull'istoria di *Villehard*, p. 155, nomina i veneziani, Vitale Dandolo, Ottone Querini, Bertuccio Contarini, Pantaleone Barbo e Giovanni Baseggio. *Dand. in Chron.*, l. 2, c. 3, par. 35, p. 330.

in preda tutto l'Oriente, e quantunque i greci, in cambio di sostenersi si trovassero partiti fra sette od otto piccoli tiranni, che tutti pretendevano alla dominazione dell'impero (1), i crociati non erano certo in istato di fare conquiste, meno poi di conservarle: le loro intraprese nella Tracia e nella Grecia non ad altro servirono che a disvelarne la debolezza; e la guerra che loro dichiarò Giovannico re de' bulgari (2) e de' valacchi li ridusse ben tosto alle ultime estremità, accrescendo in pari tempo i patimenti e la miseria de' sudditi greci. Ma dopo l'assedio così gloriosamente condotto dai veneziani, i fatti d'oriente non appartengono più alla nostra storia; e la rapida decadenza e la totale caduta dell'impero de' latini s'aspettano di nuovo alla storia di Costantinopoli. Quel tanto di che dobbiamo ancora far parola si è il frutto che i veneziani ottennero dalle loro conquiste.

Il trattato di divisione che doveva farli padroni d'un quarto e mezzo dell'impero, giusta il titolo che lungo tempo portarono, è pervenuto fino a noi (3); ma i nomi greci sfigurati da barbari geografi, sono a stento riconoscibili; nè il possesso fu abbastanza lungo perchè tale geografia potesse venir ammendata (4). Distinguiamo però tra le pro-

(1) *Georg. Acropolita, Hist.*, c. 4-9, p. 4 et seq. *Hist. Byzant.*

(2) Il nome di Bulgari, leggermente alterato da Villehardouin coll'ommissione d'una sola vocale, *Boulgre*, ne disvela l'origine d'un epiteto ingiurioso, che ai tempi delle crociate era nome d'una nazione, ma d'una nazione ridottata e feroce.

(3) *In notis ad Chron. And. Danduli*, p. 328.

(4) Bannusio, *De Bello Constan.*, l. iv, p. 162, si sforza di rettificare e spiegare questa divisione dell'impero.

vince e le città date loro in dominio Lacedemone, Dirracchio, Rodosto, Egos-Potamos, Gallipoli, Egina, Zacinto, Cefalonia; ma pare che molte città e province fossero dimenticate dai compilatori del trattato di divisione, perchè non le conoscevano. L'isola di Candia era stata assegnata al marchese di Monferrato, Bonifacio, re di Tessalonica; ma egli la cambiò coi veneziani con terre più vicine alla sua capitale; e quest'isola che prese il titolo di regno, diventò in appresso uno de' più importanti possedimenti della repubblica (1).

Giammai alcuna nazione aveva intrapreso conquiste meno proporzionate alle sue forze. La repubblica di Venezia non possedeva propriamente allora che la città ed il dogado, e la sua popolazione non doveva oltrepassare le 200,000 anime. Vero è che da più anni aveva fatte alcune conquiste in Dalmazia e nell'Istria; ma non aveva mai aggregate alla nazione queste province suddite; e non che potesse trarne generali e soldati per le sue armate, era in dovere di mandarvi magistrati e presidj veneziani per contenerle in rispetto. Frattanto la recente divisione davale per lo meno sette od otto mila leghe quadrate di territorio e sette od otto milioni di sudditi. Venezia che ancora non aveva potuto stendere la sua autorità sulla vicina Padova, ebbe il carico non solo di sottomettere un paese che poteva da sè formare un potente regno, ma inoltre di difenderlo contro i turchi, i bulgari, i valacchi, e forse con-

(1) Il cambio fu convenuto il 12 agosto 1204. *Hist. de Constantin. sous les emp. Franç. par Dufresne Ducauge*, l. 1.

tro i medesimi latini di Costantinopoli e di Tessalonica, se veniva a nascere tra loro qualche gelosia.

Dopo una breve deliberazione, la repubblica ravvisò pienamente la sua debolezza. Il senato dichiarò che rinunciava a conquiste lontane che avrebbero esaurita la nazione, e che non avrebbe in verun modo potuto conservare; e del 1207 pubblicò un editto col quale concedeva a tutti i cittadini veneziani il permesso di armare a proprie spese vascelli di guerra e di sottomettere per loro proprio conto le isole dell' Arcipelago e le città greche poste sulle spiagge ⁽¹⁾. Per quest'editto la repubblica cedeva loro la proprietà delle conquiste in feudo perpetuo, riservandosene soltanto la protezione. I mercanti veneziani ne approfittarono, ed aprendo il loro animo a nuova ambizione, intrapresero la conquista delle terre abbandonate. Nella storia di queste guerre private troviamo sempre piccolo il numero degli assalitori, ma grande la viltà de' greci vinti. Con questo titolo Marco Dandolo e Giacomo Viaro fondarono il ducato di Gallipoli, Marco Sanudo quello di Nasso, il quale era composto delle isole di Nasso, Paros, Melos ed Erinea, e stette fino al 1570 in cui fu tolto dai turchi al XXI ducato. Marino Dandolo sottomise l'isola d' Andros; Andrea e Gerolamo Ghisi quelle di Teone, Micone e Sciros; Pietro Zustinian e Domenico Michieli quella di Ceos; Filocolo Navagero quella di Lemnos ch' ebbe il titolo di gran ducato.

(1) *Dufresne Ducange, Hist. de Constant., l. II - Rhamb. de Bello Constant., l. VI, p. 272.*

D'altra parte i genovesi vollero pur fare qualche conquista in paesi quasi abbandonati al primo occupante. Armarono cinque vascelli tondi e venti galee, ed andarono a fondare uno stabilimento nell'isola di Creta o Candia ⁽¹⁾; ma ne furono ben tosto scacciati dai veneziani. S'impadronirono ancora di Modone e Corone nella Morea, poi dell'isola di Corfù. Pareva che la Grecia bastar dovesse a saziare i desiderj delle repubbliche marittime d'Italia; ma non potendo i veneziani soffrire che i loro emuli vi avessero alcun principato, gli spogliarono delle loro conquiste.

La divisione dell'impero greco, distruggendo le ricchezze, la popolazione ed ogni avanzo della potenza di queste province, le diede in preda alle invasioni di tutti i barbari del nord e dell'oriente; noi dobbiamo considerarla come la principal cagione della distruzione di quest'impero operata dai turchi due secoli e mezzo dopo, ed accusarla perciò di aver distrutta la civiltà, le lettere e la filosofia in un paese che malgrado la sua corruzione, dava loro asilo: con tutto ciò vedremo che tanti mali non furono compensati dalla limitata potenza acquistata realmente dalla repubblica di Venezia. La saviezza e la moderazione del senato impedirono che i tesori e la popolazione dello stato andassero a seppellirsi in lontane pro-

(1) *Nicet. Choniast. in Bald. Flandrum*, § 10, p. 337. Gli Annali di Genova parlano di tali conquiste, come di private intraprese d' Enrico conte di Malta, cittadino genovese, ch'erasi reso padrone di Malta, donde usciva a pirateggiare. *Ogerius Panis, Contin. Caffari An. Genuen.* l. iv, ad an. 1206, 1209, p. 394.-400.

vince, come vi si perdettero tanti battaglioni di crociati e tante nobili famiglie francesi. Ma l'ambizione de' privati, cui si abbandonò così vasto campo, privò pure la nazione di una parte importante de' suoi capitali e delle braccia di molti soldati. Il commercio e la navigazione che formavano la principale forza dello stato, furono da molti abbandonati per darsi ad intraprese cavalleresche. Poco mancò che la divisione di questa preda non mutasse il carattere nazionale, chè forse il governo dispotico delle province conquistate riuscì pure dannoso alla capitale, la quale non tardò a sentirne gli effetti. Per ultimo i veneziani perdettero, distruggendo l'impero greco, utili alleati che formavano a loro prò una barriera contro i musulmani, la di cui vicinanza costò poscia a Venezia tante ricchezze e tanto sangue. Essa non conservò lungo tempo le città e province di terra-ferma; ma tenne quattro secoli le isole, che furono cagione di continue guerre coi turchi. In tal maniera adunque tutta la gloria acquistata in questa maravigliosa impresa fu a caro prezzo scontata con le lagrime e la miseria dei popoli sottomessi, e con l'indebolimento e la corruzione de' vincitori (1).

(1) Congedandomi per lungo tempo dagli storici bizantini, soggiungerò secondo il solito alcune osservazioni intorno a quelli di cui ho fatto uso in questo capitolo. È stata singolare ventura l'avere tra mani quattro ragguardevoli autori, quasi tutti contemporanei, ognuno de' quali scrisse con opposte mire per quattro differenti nazioni. Niceta, senatore di Costantinopoli, e *gran logoteta* dell'impero, rifugiatosi a Nicea dopo la ruina della sua patria, scrisse la storia degl'imperatori de' suoi tempi dalla morte d'Ales-

sio Comneno fino a Baldovino di Fiandra. A fronte della inopportuna sua eloquenza, della ricercatezza dello stile e forse anco delle sue esagerazioni, vuol essere annoverato tra i buoni storici di Costantinopoli. Le particolari sue sventure, aggiunte a quelle della sua patria, rendono ancora più interessante la sua storia. Rispetto a questo storico, ed agli altri che hanno scritto in altre lingue, ho creduto stretto dovere di esaminare il testo originale, e di non citare che le mie traduzioni. I miei lettori conoscono oramai sufficientemente i fatti, l'indole e lo stile di Goffredo *Villehardovin*, lo storico francese della crociata. Questo valoroso soldato, l'amico del venerabile Dandolo e del marchese-re Bonifacio, nella spartizione dell'impero orientale fu fatto maniscalco della Romelia, come prima lo era della Sciampagna: ebbe in feudo Messinopoli e Massimianopoli nel regno di Tessaglia, e un suo nipote dello stesso nome, giunto in Grecia dopo la presa di Costantinopoli, conquistò il principato dell'Acaja che trasmise a' suoi discendenti. Anche i veneziani hanno in quest'epoca il loro storico. E questi Andrea Dandolo discendente del vincitore di Costantinopoli, e doge anch'egli due secoli dopo. Non infiammato nè dalla gloria della sua patria nè da quella della propria famiglia, riferisce imparzialmente ma senza commozione e senza interessamento i più importanti avvenimenti; e questa sua scipita imparzialità, per la quale in leggendo ne sembra di rimanere stranieri a Venezia del par che alla Grecia, è un difetto forse più spiacevole che le appassionate esagerazioni di Niceta. La storia di Dandolo è ricca di note importanti e di trattati e diplomi riferiti per intero. Per ultimo, rispetto alla storia della crociata, l'anonimo autore della vita d'Innocenzo III ci mette sott'occhio tutto quanto può favorire gl'interessi degli ecclesiastici. Nel precedente capitolo ci siamo frequentemente valse di questa vita, pubblicata la prima volta da Stefano Baluzio, la quale però non arriva che all'anno undecimo d'Innocenzo. Forse l'autore morì prima del suo eroe: ad ogni modo ci sparse molta luce su questo pontificato, e contiene molti documenti originali, e fra gli altri le lunghe lettere che Baldovino imperatore di Costantinopoli scrisse al papa per giustificare la sua conquista e la sua elezione.

Ho citati pochi altri scrittori greci e latini, dai quali ho presi varj fatti, poichè non volli abusare della sofferenza de' miei lettori citando nomi di scrittori affatto inutili alla mia storia.

Nel quinto tomo della storia di Francia del Duchesne trovansi riportate alcune lettere date da Costantinopoli dal conte Ugo di san Paolo e dallo stesso Baldovino, le quali, sebbene nulla aggiungano di particolare ai fatti raccontati da altri storici, ne interessano per rispetto di coloro che le scrissero. *Histor. Francor. Script.*, t. v, p. 272 - 283. Due moderni scrittori, Rhamnusius, *de Bello Constantinopolitano*, e d'Outreman, *Constantinopolis Belgica*, cercano nelle voluminose loro opere di dare maggiore risalto, il primo alla gloria veneta, l'altro alla fiamminga.



CAPITOLO XV

Stato delle repubbliche italiane. — Guerre civili. — Rinnovamento della lega lombarda.

(1216-1233) OTTONE IV e Federico II disputavansi ancora la corona imperiale quando venne a mancare Innocenzo III. Federico aveva già sperimentato il potente patriocinio della santa sede, la quale, finchè Ottone fu il più forte, lo favorì caldamente; ma dopo la battaglia di Buvinès, Ottone non essendo più in grado di tenere contro alla crescente potenza del giovine rivale, parve al papa di dover stare in guardia contro di questi; e tanto Innocenzo III, che Onorio III, rifiutarono, vivente Ottone, anzi fino al 1220, di concedere a Federico il titolo d'imperatore, e di porre sul di lui capo la corona d'oro, che pure gli avevano promessa.

Se l'interregno, che precedette l'elezione di Ottone, aveva resa malferma l'autorità imperiale in Italia, la lotta tra le fazioni guelfa e ghibellina, tenuta viva dal papa, opponendo un imperatore all'altro, le diede l'ultimo colpo. Dall'una all'altra estremità d'Italia tutto era discordia e guerra civile.

Abbiamo già mentovate in più luoghi le guerre di Lombardia senza per altro entrare in circostanziati racconti, perchè abbiamo diffidato di

poter rendere dilettevole la narrazione di guerre sempre simili in ogni loro particolare, che cominciavano col saccheggio di alcune campagne, e terminavano tutte in pochi giorni con una battaglia tra gli abitanti delle due città nemiche; guerre nelle quali niuna arte si ravvisava nelle battaglie, e il solo valore, sempre adoperato nello stesso modo, decideva della vittoria.

Per quanto attentamente si voglia studiare la storia delle città lombarde, non verrà mai fatto di togliere quella confusione che producono nella nostra memoria quelle rivalità, quelle alleanze, quelle guerre, i di cui fatti si rassomigliano per modo, che gli avvenimenti sembrano diversi di nome soltanto. Se alcuno degli scrittori di quei tempi ci avesse descritto quello che accadeva nell'interno di queste città, e ci fosse dato con ciò di conoscere le passioni che agitavano i popoli, i loro desiderj, le loro speranze, la politica delle loro assemblee e dei loro magistrati; potremmo forse identificarci coi cittadini di queste repubbliche; ma sgraziatamente dalla metà del duodecimo secolo fino alla fine del decimoterzo, in questo lungo spazio di tempo, veruna città dell'Italia settentrionale, tranne Venezia, ebbe storici contemporanei. Abbiamo bensì alcune informi cronache nelle quali qualche monaco seguò il nome del podestà d'ogni anno, ed indicò il luogo in cui seguì la tale o tal altra importante battaglia. Nel tale anno, dicono, v'ebbe pace tra Cremona e Piacenza; nel tale altro vi fu guerra; senza però mai riferire i motivi delle guerre o le condizioni delle paci. In ventuna cronache lombarde

ch' io ho letto rapidamente e con tedio estremo, per trarne i materiali di questo capitolo, non trovai un solo pezzo che mi facesse conoscere le opinioni del secolo appalesandomi quelle dello scrittore. Non per questo possiamo omettere di dare un'occhiata alle faccende di queste città, che tanto essenzialmente appartengono alla nostra storia; onde soffermandoci un istante nelle principali, cercheremo almeno di conoscere le loro alleanze e le loro inimicizie.

Poichè Milano venne rifabbricata mercè degli sforzi generosi della lega lombarda, Milano aveva costantemente prosperato. Popolosa era la città, ricco e fertile il territorio, le milizie agguerrite, e le sue fortificazioni potevano sfidare i più potenti eserciti. Dalla battaglia di Legnano che aveva consolidata la libertà lombarda, erano già scorsi ben quarantacinque anni, ed i capi dei consigli della repubblica, i vecchi ne' quali essa riponeva la sua maggiore confidenza, erano facilmente stati portati tra le braccia de' fuggitivi genitori, quando quindici anni prima di quella battaglia la loro città venne spianata; e forse anch'essi s'erano strascinati nel fango, quando gli esiliati milanesi si recarono sul luogo per cui doveva passare Federico Barbarossa, per chieder mercè.

In seguito quando si rifabbricò la città, tutti erano stati testimonj dei nobili sforzi de' loro concittadini, e delle riportate vittorie. Erano queste le memorie dell'infanzia e della gioventù di quei tempi, ne' quali l'immaginazione più vivace riceve le più profonde impressioni. Perciò i milanesi non

seppero mai perdonare ai figliuoli del Barbarossa le guerre e la severità del padre; e benchè i cittadini, che avevano combattuto contro Federico I, gli avessero essi medesimi aperte le porte della loro città dopo la pace di Costanza, e celebrata la perfetta loro riconciliazione con splendide feste, le due susseguenti generazioni non istancaronsi mai di eccitare nemici al suo nipote Federico II, e di fargli guerra.

A questo sentimento di vendetta nazionale deve attribuirsi la costanza colla quale i milanesi rimasero attaccati alla parte d'Ottone IV, malgrado che il capo del partito guelfo si fosse dichiarato il difensore delle prerogative dell'impero, malgrado che Ottone fosse il nemico della santa sede, e che i fulmini della chiesa pioversero contro i suoi partigiani.

Mentre viveva ancora Innocenzo, era stato intimato ai milanesi di presentarsi al concilio di Laterano e di abbandonare un imperatore scomunicato: e nel susseguente anno s'erano portati a Milano due cardinali, ed avevano da parte del capo della chiesa ordinato alla repubblica di soccorrere Federico contro Ottone suo antico alleato (1). In quel secolo le corti dei re obbedivano tremando a tali intimazioni; ma le repubbliche italiane erano più indipendenti; onde i due cardinali non tardarono ad accorgersi che non solo non avrebbero ottenuti i chiesti soccorsi, ma nemmeno avrebbero indotti i milanesi

(1) *Galvan. Flammæ Manip. Flor.*, c. 248 e 249, t. II, p. 666.

a lasciare l'alleanza di Ottone; perlocchè si ritirarono fulminando l'interdetto contro la città.

(1217) A que' giorni i milanesi avevano fatta alleanza con Tommaso conte di Savoia: le città loro confederate erano allora Crema, Piacenza, Lodi, Vercelli, Novara, Tortona, Como ed Alessandria. Parve che l'interdetto del papa in vece di sciogliere questa lega, vie più ne stringesse i legami. Le città di Pavia, Cremona, Parma, Reggio, Modena ed Asti avevano abbracciato il contrario partito, ossia quello de' ghibellini; e Brescia, per l'ordinario alleata di Milano, non poté prender parte nelle contese delle altre città (1), perchè indebolita da una lunga guerra civile, e ruinata dal tremuoto che aveva atterrati i suoi più nobili edificj, doveva cercare di rifarsi con un lungo riposo. Bergamo non è pur rammentata dagli storici di questi tempi.

Ad ogni città si ascrive nelle proprie cronache qualche vittoria nella guerra quasi generale che tenne dietro all'interdetto papale; onde può conchiudersi che i successi furono a un di presso compensati. Pare non pertanto che la città di Pavia soffrì ben molte continuate perdite, che la Lomellina fosse saccheggjata ed arse molte castella sulla destra del Po; e che finalmente questa repubblica risolvesse di abbandonare le antiche alleanze, unendosi ai milanesi (2). La città d'Asti non fu meno maltrattata di Pavia, prima

(1) *Jacobi Malveccii Chron. Brix., distinct. VII, c. 96, p. 900.*

(2) *Galvan. Flammæ Manip. Flor., c. 250, p. 667.*

dagli alessandrini da lei provocati, poi dagli stessi milanesi (1); ma Cremona assalita dalla medesima lega, le oppose una più ferma resistenza. Il sei giugno del 1218 le armate delle due leghe vennero a battaglia dirimpetto a Ghibello: i pavesi erano stati costretti di unirsi ai milanesi, coi quali trovavansi pure i vercellesi, novaresi, tortonesi, comaschi, alessandrini, lodigiani e cremaschi: i cremonesi avevano con loro le milizie di Parma, di Reggio, di Modena. La battaglia si protrasse dal mezzogiorno fino a notte inoltrata, e terminò colla rotta totale dei milanesi (2).

Oltre queste guerre tra le città, altre intestine scoppiavano spesso in ogni repubblica, cui davano motivo l'insolenza dei nobili, o la gelosia dei cittadini. I primi, dopo essere stati forzati col l'armi ad abbandonare i loro castelli per farsi abitatori delle città che gli avevano ammessi alla cittadinanza, trovaronsi resi più potenti dalla loro sconfitta. Non più, come per lo innanzi, dispersi e senza relazione gli uni cogli altri, ma per l'opposto uniti coi loro uguali, più agevole era per essi il contrarre tra di loro nuove parentele; quindi maggiore erasi fatto il loro disprezzo pei borghesi, ai quali momentaneamente avevano dovuto cedere, ed a cui si credevano destinati a comandare. Attribuivansi esclusivamente il nome di soldati (*milites*); e quantunque a que' tempi il valore fosse comune a tutti gl'italiani, può darsi

(1) *Chron. Astense*, ab Ogerio Alferio editum, t. xi, p. 142.

(2) *Chron. Breve Cremon.*, t. vii, p. 640 - *Joh. de Mussis Chron. Plac.*, t. xvi, p. 458 - *Chron. Parm.*, t. ix, p. 764.

pure ch'è superassero in virtù militari i loro concittadini, pei quali la guerra non era il principale affare. La rivoluzione operatasi in tutte le repubbliche, allorchè fu confidato ai podestà il supremo potere, era riuscita favorevole ai nobili. Un popolo geloso poteva bensì volere esclusi dagl'impieghi i suoi proprj gentiluomini; ma qualunque volta faceasi a scegliere in paese straniero un uomo sconosciuto per sottomettersi al suo governo, non sapea sceverarsi dall'antica prevenzione di tutti gli uomini in favore della nascita; prerogativa che sì naturalmente è riguardata nelle elezioni, quando non conosconsi le altre doti degli eligendi. Fu legge fondamentale di tutte le repubbliche italiane di non eleggere a podestà altri che un gentiluomo; e questa legge non fu pure violata quando, nel calore delle guerre civili, i nobili appartenenti ad ogni repubblica vennero disgradati ed esclusi da ogni diritto di cittadinanza. Intanto i podestà gentiluomini faceano in modo che sedessero ne' consigli persone del loro ordine: quando terminato il loro ufficio tornavano in patria, vi ritornavano rotti al maneggio della cosa pubblica, coll'ingegno dirozzato dall'esercizio; e ben persuasi di essere da più dei popolani e degli artieri che teneano le principali cariche. Studiavansi allora, non solo con accorti modi, ma anche colle minacce e con un procedere arrogante, di ricuperare quelle prerogative ch'essi credevano usurpate al loro ordine. Per l'opposto i borghesi si erano pur essi addestrati al maneggio delle faccende dello stato nelle deliberazioni della piazza pubblica; erano armati; ave-

vano combattuto per essere liberi, e non per passare sotto un diverso giogo. Sotto l'egida di un governo benefico avevano veduto prosperare il loro commercio e le loro manifatture, avevano appreso ad apprezzarsi più assai che per lo innanzi, perchè la loro sorte faceasi più indipendente. Erano perciò anch'essi troppo alieni dal voler rinunciare a tutti i pubblici affari, e dal lasciare che i soli nobili rappresentassero lo stato nelle più singolari occasioni, ne' consigli, nelle ambascerie.

(1221) In Milano i nobili erano spalleggiati dall'arcivescovo, il quale non poteva senza gelosia vedersi spogliato di ogni parte del governo. La contesa tra i due ordini vi si fece più viva l'anno 1221 (1). I gentiluomini furono forzati ad uscire di città, e ad afforzarsi nei loro castelli, ove furono ben tosto inseguiti dal popolo, che dopo più o men lunghi assedj, gli strinse alla resa e gli spianò; onde nel termine d' un anno la nobiltà fu ridotta a chiedere la pace. La numerosa popolazione di Milano doveva far trionfare il partito democratico. Non così in Piacenza; chè ivi la fortuna delle armi si dichiarò per i gentiluomini. Avevano anch' essi seguito il consiglio di uscire dalla città; ma quando furono in campagna aperta, trovandosi circondati dai loro vassalli, riebbero quella prevalenza di forze che avevano perduta nell' interno delle mura. Finalmente il papa mandò per paciere il cardinale d' Ostia, il quale nel 1221 pose termine a quelle pugne con un

(1) *Chron. Placent.*, p. 459.

trattato di pace, in forza del quale la metà delle magistrature ed i due terzi delle ambascerie venivano riservate alla nobiltà, rimanendo al popolo tutti gli altri pubblici impieghi. Cremona era stata agitata da eguali discordie, ed andò debitrice della pace all'immediato intervento di papa Onorio III, il di cui Breve ci fu conservato da uno storico cremonese (1). Una parola dell'annalista di Modena ne fa conoscere che la sua patria non andava esente da simili turbolenze (2); abbiamo altrove accennate quelle di Brescia, e pare che tutte le città lombarde fossero più o meno agitate da tali discordie.

Molti storici moderni (3) parlando delle continue guerre tra le città, delle rinascanti dissensioni tra i loro diversi ordini, ne dipingono l'antico stato d'Italia come affatto infelice, e tale da preferirglisi altamente quello dei tempi loro. Nel calcolare la felicità di una nazione, noi oggi trascuriamo affatto di porre a calcolo quella d'una numerosissima classe di uomini, destinati dalla società ad affrontare tutte le vicende della guerra e della sventura. Quest'è il loro mestiere, si suol dire, quando si parla dei patimenti dei soldati, come se i patimenti fossero un mestiere. Allora la guerra non era già un mestiere: la difesa dello stato non era lasciata a soldati mercenarij, stranieri di cuore alla causa che sostengono, i quali

(1) *Campi, Cremona Fedele*, l. II, p. 42.

(2) *Annales Veteres Mutinensium*, t. XI, p. 58, ad ann. 1224.

(3) *Denina, Muratori, Tiraboschi, ec.*

per avvezzarsi alla loro condizione debbono chiudere gli occhi sulla sproporzione del pericolo cui vengono esposti e dello scopo che si propongono. Il soldato italiano combatteva sempre presso alle mura della propria città, non solo per la salvezza della patria, ma ancora per la propria, per ottenere un fine ch'egli conosceva, mosso da una passione ch'ei divideva coi suoi concittadini. Se aveva la disgrazia di essere ferito, non languiva negli ospedali, abbandonato alla dura indifferenza di subalterni chirurghi; ma ricondotto la stessa sera alla propria casa, l'amorosa cura che di lui si prendevano la consorte, la madre, le sorelle, gli faceva quasi dimenticare i suoi dolori. Se periva sul campo di battaglia, periva nell'entusiasmo d'un patriota per una cagione creduta sacra, tra le braccia de' suoi amici e de' suoi concittadini: non era annoverato tra i morti come un semplice soldato, come un essere ideale destinato soltanto ad aver luogo nel ragguaglio d'una battaglia in mezzo ad una colonna di numeri; i suoi concittadini sapeano d'aver perduto un uomo ed un cittadino, ed egli era pianto come uomo e come cittadino. La stessa sera della battaglia, se la notizia della sua perdita non era recata alla famiglia, doveva egli stesso tornare ad abbracciare i suoi figli.

Quindi per mettere a numero le armate non abbisognavano arruolamenti forzati: la guerra era un dovere passeggero, e direi quasi il dilettevole trattenimento d'ogni cittadino; la guerra, cui dovevansi consacrare soltanto pochi giorni dell'anno, per riprendere in appresso le proprie occupazioni;

la guerra, che il cittadino non faceva giammai senza un vivo sentimento del suo proprio valore e della gloria della sua patria; la guerra che in lui manteneva viva quella virtù guerriera che tanto dannoso sarebbe il lasciar perdere al popolo, e senza della quale gli uomini non altro sariano che disgradate creature. È d'uopo superare alcun ribrezzo per osar dire che la guerra è necessaria per le genti umane; e che quelle stesse guerre private, che chiamiam duelli, tengono viva appo di noi alcuna virtù. Con tutto ciò chi ponga mente a che nazioni, rinomate un tempo per guerriera virtù, poichè fu da esse allontanato ogni pericolo e lor venne interdetto l'uso dell'armi; poichè fu soffogato in loro quell'acuto senso d'onore per cui si sprezza la morte, hanno perduto col valor guerriero anche la forza che le domestiche virtù sostiene; chi osservi quelle stesse nazioni avvilita in pace per quella cagione medesima ch'esponeale ad essere conquistate alla prima guerra; debbe rimanere convinto che gli uomini, per rendersi degni della vita, imparar debbono a disprezzare i pericoli e a non curare la morte (1).

(1) Sì, è indegno della vita colui che non osa sfidare la morte per la salvezza della patria e di tutto quanto essa racchiude di augusto e di caro. Ma dovrassi dire perciò che i duelli valgano ad accrescere in noi quel sentimento che ci fa preferire la morte alla infelicità della nostra patria, de' nostri congiunti? Dovrassi dire che il temerario o pazzo disprezzo d'una vita sacra a tante pietose cure, che il muoversi ad incontrare o a dar morte per uno sciocco puntiglio, sia figlio o fonte di generosi sentimenti? Si lasci anche da un canto la moralità in sè dell'azione. Nei termini in cui sono di presente le civili società colui che non sa disprezzare un immeritato insulto, o rispondere alle

Le continue guerre di tutte le città d'Italia tra di loro non faceano però che quel nazionale no-
vizio di bravura dovesse costare sì caro prezzo,
com' altri potrebbe credere.

In questa età le battaglie sono assai meno mi-
cidiali che le malattie; meno micidiali che il co-
cente desiderio del paese natale, che quella me-
moria d'un bene perduto che ogni anno fa perire
di dolore tante reclute. Nelle guerre d'Italia tutto
incominciava e tutto finiva colla battaglia; nùn
soldato periva altrimenti che cadendo sotto il fer-
ro nemico, ed inoltre le battaglie erano meno
cruente che a' nostri giorni. Facendo il computo
anche per tutta l'Europa, quantunque la guerra
ardesse fino alla porta d'ogni cittadino, distrug-
geva assai meno gente nel tredicesimo che nel de-
cimottavo secolo; ed inoltre non cadevano che
vittime volontarie.

E convien dire che le interne discordie e le
guerre esterne non fossero di troppo dannose al-
l'accrescimento della popolazione e delle ricchezze
delle città, poichè in quell'età tutte le cronache
parlano sempre della necessità di dilatare il

calunnie con virtuosi fatti, e vuole ei stesso operare una
vendetta che s'appartiene a' magistrati, non disprezza già
la morte ma bensì non apprezza la vita, nè la propria di-
gnità d'uomo. Ed è pure a parere del nostro autore (Ca-
pitolo XVI) l'intenso sentimento della propria umana di-
gnità quello che ci muove ai più grandi sacrifizj in prò
della patria, ed assicura congiunto con bellicose istituzioni
la dignità e l'indipendenza dei popoli. Le guerre private
ed i sentimenti onde sono provocate pounno bensì rendere
l'uomo feroce, ma non ne accrescono il valore.

(N. Agg.)

ricinto delle mura ⁽¹⁾, tutte fanno menzione di pubblici edifici innalzati in ogni città, di castella affortificate, e di molti altri oggetti che attestano indubitatamente la forza e la ricchezza d'ognuna di esse. Troviamo negli annali di Asti un indice insigne dell'accrescimento delle sue ricchezze. Ci dicono questi annali che l'anno 1226 gli abitanti d'Asti incominciarono a dar danaro ad usura in Francia ed in altri paesi d'oltremonti; dal qual genere di traffico trassero da prima ragguardevoli profitti, poi gravi perdite ⁽²⁾. In fatti il primo giorno di settembre del 1256 il re di Francia fece sostenere ne' suoi stati tutti i banchieri d'Asti in numero di circa cento cinquanta, e ne confiscò i beni del valore di più di ottocento mila lire. Senza porre per certo che la città d'Asti abbia potuto allora perdere così ragguardevole somma, che risponde a più di ventisette milioni di franchi ⁽³⁾, non può dubitarsi che i capitali non fossero accresciuti in Lombardia a dismisura, poichè oltre a quelli che abbisognavano per l'esercizio delle manifatture e dell'agricoltura del paese, eravi di

(1) Vedansi *Annales Mutinenses ad an. 1188, 1200, 1213, 1214, 1226 ec.*, p. 55-58. - *Malvecius Chron. Brixian.*, c. 100, 102, ann. 1223, p. 901. - *Chron. Parmense ad an. 1221*, p. 764. - *Memoriale Potestat. Regiensium*, ann. 1229, t. viii, p. 1106, ec.

(2) *Chron. Astense Ogerii Alferii*, t. xi, p. 142, 143.

(3) Se si trattasse di lire milanesi, calcolando dietro il peso de' terzaruoli del 1250, sessanta de' quali facevano una lira, valendo questa trentaquattro lire, diciassette soldi, sei danari, le 800,000 lire farebbero più di ventisette milioni e mezzo della nostra moneta. Confesso di non avere verun dato sicuro intorno al valore preciso della moneta d'Asti in quei tempi.

che sovvenire alle straniere nazioni con sì egregie somme. È noto che in conseguenza di questo traffico, cui presero parte tutte le città occidentali d'Italia, fu in Francia indistintamente detto lombardo l'usuraio ed il banchiere.

Bologna, nell'Emilia, era in allora la più ragguardevole città, come Milano in Lombardia: a lei riferivasi tutta la politica, ivi facevano capo tutti i negoziati della provincia Emilia. Bologna che pretendeva avere prima d'ogni altra città d'Italia goduto della repubblicana indipendenza, ed assegnava i suoi privilegj di città libera ai tempi di Ottone I, non era stata fino a que'tempi celebrata nella storia per causa di strepitose rivoluzioni o di grandi sventure: la sua celebrità procedeva da più onorevole causa. Bologna aveva prima di tale epoca ottenuto il titolo di *dotta*, che seppe conservare fino all'età nostra; era stata la prima città in cui si leggesse il diritto romano; la prima d'Italia ad avere una università degli studj.

In sul finire dell'undecimo secolo, una libera società di dotti, quali almeno potevano aversi in quel tempo, aveva posto i fondamenti dell'università di Bologna (1). Aprirono dapprima una scuola di logica e di grammatica; poco dopo, cioè nei primi anni del secolo dodicesimo, Irnerio o Guarnieri, aveavi recate le leggi di Giustiniano, e per la prima volta preso ad interpretarle al cospetto di numerosa udienza. Dopo Irnerio, altri celebri

(1) Tiraboschi, *Stor. della Letterat. Ital.*, t. III, l. II, c. 7, § 10 e seguenti.

giureconsulti continuarono le stesse lezioni: e la scuola del diritto, più d'ogni altra, diede fama alla università di Bologna. Fu questa scuola che gli ottenne i primi privilegi che un imperatore, Federico Barbarossa, concedesse alle lettere; ed i primi contrassegni del favore che un papa, Alessandro III, desse ad una università.

Nel susseguente secolo l'università di Bologna aveva acquistato maggior credito: era la principale e più famosa d'Europa per il diritto civile e canonico, e tutte le altre scienze vi fiorivano; grandissimo era il numero degli scolari, celebri i professori; e la città riponeva la sua gloria nel possedimento di così rinomata università. Perciò voleva che i suoi professori giurassero di non aprire scuola in verun'altra città, e niente ometteva di quanto contribuir potesse a trattenerli presso di sé; mentre, invidiando tanta prosperità, Vicenza, Padova, Modena, Arezzo e Napoli, ove le scuole avevano incominciato più tardi, sforzavansi di togliere a Bologna i professori coll'allettamento di più ampi privilegi e generosi stipendj, onde aver parte anch'esse nel rinnovamento delle lettere in Italia (1). Forse i bolognesi si contennero lungo tempo dall'abbracciare le parti del papa o dell'imperatore, per non recar pregiudizio all'università; desiderando di cattivarsi la benevolenza di tutti i governi, e riputandosi obbligati ad avere questi riguardi agli stranieri riuniti presso di loro per cagione degli studj. Vero è che inclinavano alla parte guelfa; ma lungo tempo

(1) *Tiraboschi*, t. IV, l. 1, c. 3.

non pertanto mostraronsi rispettosì verso Federico, e non si dichiararono contro di lui che quando furono da lui medesimo forzati a farlo.

Il territorio bolognese, dalla banda degli Appennini, confinava con quello di Pistoja e di Fiorenza; ma le montagne erano fra le confinanti repubbliche valido e prezioso ostacolo a troppo frequenti querele; tanto più che quella parte di Appennino era sparsa di feudi indipendenti, posseduti dai conti Guidi, dagli Ubaldini, Ubertini e Tarlati. Questi gentiluomini non avevano ancora riconosciuta la sovranità di veruna repubblica, e procuravano di essere dimenticati da tutte, mantenendo le pace sulle loro montagne. Al nord i bolognesi avevano confinanti i ferraresi, sempre divisi da calde fazioni e dominati a vicenda da Azzo d'Este, di parte guelfa, e da Salinguerra, di parte ghibellina. I modanesi, a ponente di Bologna, e gl' imolesi a levante, stavano costantemente pel partito ghibellino, e con questi i bolognesi ebbero spesse volte guerra. La Romagna del par che la Lombardia era divisa in due leghe. Faenza, Cesena e Forlì avevano stretta alleanza con Bologna e tenevano dal papa; mentre Rimini, Fano, Pesaro, Urbino ed i conti di Montefeltro stavano per la contraria parte. Ma giacchè noi abbiamo omissso il circostanziato racconto delle guerre di Lombardia, a maggior ragione dobbiamo fare lo stesso rispetto a quelle della Romagna (1), ove le popolazioni erano meno potenti, le città più povere; onde i prosperi o i

(1) Cronica di Bologn. di F. Bartol. della Pugliola, l. xviii, p. 251. - *Annales Cæsenatens.*, t. xiv, p. 1093

sinistri avvenimenti avevano minore influenza sulla sorte d'Italia. Altronde la protezione che i bolognesi diedero, del 1216, ai loro alleati di Cesena, e la guerra che, del 1228, sostennero contro i modanesi, non produssero alcun notevole avvenimento (1). Più importante fu un'altra guerra degli stessi bolognesi contro Imola. Aveano essi, nel 1222, saccheggiato quattro volte il territorio di questa città e ridotti gli abitanti in così misero stato, che per ottenere la pace acconsentirono a distruggere le loro mura, a cedere ai vincitori le porte della città che furono portate trionfalmente a Bologna; e per ultimo a ricevere un podestà bolognese (2); quando l'imperatore intervenne nella contesa. Chè fu appunto a causa di così umiliante convenzione che Federico, dichiarandosi protettore dell'oppressa città, sforzò, colle sue aspre minacce, i bolognesi ed il loro pretore a gettarsi scopertamente nel contrario partito.

Federico II, ossia Federico Ruggero, siccome chiamavasi avanti che fosse imperatore, trovavasi in Germania quando gli fu data notizia della morte d'Innocenzo III e della elezione d'Onorio III, ch'era stato quattro anni, sotto i suoi ordini, governatore di Palermo. Federico fece due volte il fatale esperimento, che un suo ministro non potev'essere fatto papa senza diventare suo nemico (3). Il suddito, diventato superiore, rare volte

(1) *Chron. Mutinense*, t. xv, p. 559.

(2) *B. della Pugliola, Cronica di Bologna*, p. 253 - *Matthæ de Griffonibus Memoriale historicum de rebus bononiens.*, t. xviii, p. 109. - *Ghirardacci, Istoria di Bologna*, l. v, p. 140.

(3) *Giannone, Istoria Civile di Napoli*, l. xvi, *Introd.*

sa vincere la tentazione di far conoscere al suo antico padrone, che può anch' esso umiliarlo e farlo soffrire. Benchè Federico fosse ancora in quel tempo il campione della santa sede contro l'imperatore Ottone IV, il nuovo papa gli scrisse altieramente, ordinandogli di rassegnare al principe Enrico, suo figliuolo, il regno di Sicilia, onde non rimanesse unito a quello di Germania. Ottone morì poco dopo, il 19 maggio del 1218, e lo stesso papa propose nuove condizioni a Federico, prima di riconfermargli la promessa della corona imperiale. Voleva che si obbligasse ad andar subito in Terra santa per ritoglierla ai saraceni che ne occupavano la maggior parte; e che cedesse alla chiesa la contea di Fondi, posta al mezzodì di Terracina e delle paludi Pontine.

Riunivansi in Federico le indoli delle sovrane famiglie di cui era erede, e delle nazioni tra le quali aveva vissuto. Aveva ereditato dai principi della casa di Svevia l'inclinazione alla guerra, ed un valore talvolta brutale; ma in sull'esempio dell'avo materno, Roberto Guiscardo, e al paro de' normanni cui succedeva, sapeva alla bravura congiungere un'astuta politica, una profonda dissimulazione. Educato sotto la sferza della corte romana, erasi avvezzato ad adoperare quelle armi della debolezza, che forse sdegnò in più matura età. Sapeva opporre alle trame de' pontefici, che avevano lungo tempo preteso d'essere suoi amici, l'astuzia, e spesso volte la mala fede; le sue parole non erano giammai conformi ai

suoi pensieri, e le promesse poche volte valevano a guarentire le sue future azioni (1).

Federico non era probabilmente determinato a passare in Terra santa allorchè lo promise ad Onorio III. La Germania non era ancora pienamente in fede, e dopo la morte di Ottone egli trovò necessario di rimanervi ancora due anni prima di venire a Roma a ricevere la corona imperiale; nel qual tempo (1220) fece incoronare suo figliuolo Enrico re de' romani. Erasi Federico ammogliato così giovane, che questo figlio aveva omai dieci anni, benchè egli stesso non oltrepasasse i ventisei. Venne in seguito a Roma con una riguardevole armata, evitando in cammino di avvicinarsi alle città lombarde che stavano pel contrario partito; ed il giorno 22 novembre del 1220 ricevette la corona imperiale, dopo aver rinnovellate le promesse di accorrere, senza indugio, al soccorso di Terra santa (2). Ma il regno di Puglia aveva, più che quello di Germania, estremo bisogno delle cure e delle riforme del monarca. Dopo il regno di Guglielmo il *malvagio*, era sempre stato in preda delle guerre civili, e l'amministrazione trattata dai papi ne aveva a dismisura accresciuta l'anarchia. Tutti i conti, padroni d'una città o d'un castello, avevano quasi scosso del tutto il giogo dell'autorità reale; e Federico, per ristabilirla, non si fece scrupolo di adoperare la

(1) Vedasi la sua lettera ad Onorio III datata il 16 degl'Idi di giugno del 1219, *apud Oder. Raynald.*, 1219, §§ 7 e 8, p. 264.

(2) *Raynaldus*, 1220, § 21, p. 275.

frode ed il tradimento. In mezzo alle feste che gli davano i suoi feudatarj per celebrare il suo ingresso nel regno, si fece rendere, in passando per san Germano, i diritti regali che l'abbate di questo monastero aveva usurpati ⁽¹⁾; prese possesso di molte rocche che il conte d'Aquila aveva usurpate; ed in Capoa istituì un tribunale destinato a riconoscere i titoli di tutti i feudatarj ed a riunire ai reali dominj i feudi di cui gli attuali possessori non sapessero giustificare il titolo. Dopo un'ostinata guerra, costrinse i conti di Celano e di Molise a sottomettersi ⁽²⁾; e fece spianare molte delle loro rocche. Finalmente fece imprigionare i conti d'Aquila, di Caserta, di san Severino e di Tricario, chiamandoli in colpa di non avere condotto in suo ajuto contro i saraceni della Sicilia quel numero di truppe che dovevano per ragione de' loro feudi; ed in tal modo terminò d'abbattere l'indipendenza feudale de' suoi baroni l'anno 1222.

La Sicilia era in assai peggiore condizione ridotta. I saraceni e per l'odio che portavano ai cristiani, e perchè oppressi da insopportabili contribuzioni, eransi ribellati: tenevano essi le montagne del centro dell'isola, e sotto la condotta d'un loro capitano, detto dai latini Mirabet, saccheggiavano la valle di Mazara. La vicinanza dell'Africa facea sì che potessero chiamare spesso in ajuto altri saraceni, che, usi ne' deserti di Barbaria a vivere di ladroneccio, s'affrettavano

(1) *Richardi de sancto Germano Chron.*, t. VIII, p. 992.

(2) *Ibid.*, p. 996.

di venire nella Sicilia a dividerne le spoglie. Federico gli attaccò vigorosamente; e dopo averli più volte sconfitti (1223) offrì loro nuove terre nei suoi stati e campagne fertili, ma lontane dal mare, a patto che gli rinnovassero il giuramento di fedeltà e servissero nelle sue armate. Più migliaia di saraceni accettarono l'offerta, mentre altri ostinaronsi nella difesa delle loro montagne. Federico trasportò i primi nella Puglia, ove diede loro la città di Lucera colle belle campagne della Capitanata (1). Si vuole che questa prima colonia potesse, al bisogno, somministrargli venti mila soldati. Ventiquattro anni dopo indusse gli altri saraceni di Sicilia a stabilirsi ad eguali condizioni in una ubertosa valle tra Napoli e Salerno, ove occuparono la città di Nocera, che di poi conservò sempre l'aggiunto di Nocera dei Pagani.

Mentre Federico assicuravasi della dipendenza de' feudatarj, facendo smantellare le loro fortezze, andava in cambio fabbricandone di nuove nelle principali città della Sicilia e della Puglia, e stabiliva nella prima una guardia fedele che doveva farlo sicuro di tutta l'isola. Tra le rocche innalzate da Federico, quella di Capuano posta nel centro di Napoli, ed oggi ridotta a palazzo dei re, sarà lungo tempo un nobile monumento della sua magnificenza (2). La bellezza di

(1) *Giann. Ist. Civile del Regno di Napoli*, l. xvii, c. 2, p. 1. - *Richardi de s. Germ. Chron.*, p. 996. - *Gio. Villani*, l. vi, c. 14, t. xii, p. 162. - Gli storici italiani confondono spesso Lucera con Nocera de' Pagani. Con questo aggiunto fu chiamata la città del Principato ulteriore, non mai quella della Capitanata.

(2) *Giov. Villani, Stor. Fior.*, l. vi, c. 1. p. 155.

questo palazzo indusse probabilmente i suoi successori a stabilirvi la loro dimora quando Napoli diventò la capitale del regno. Federico aveva di questi tempi fatto a Napoli un più importante favore, fondandovi un'accademia, e chiamando a professarvi il diritto, la teologia, la medicina e la grammatica i più illustri letterati d'Italia (1). E per riunire in Napoli tutta la gioventù de' suoi regni che voleva darsi allo studio, oltre i molti privilegi concessuti all'accademia, prescrisse che le professioni letterarie non potessero esercitarsi se non da coloro che riceverebbero i gradi nella medesima. Attribui pure ai professori di questa università il diritto di giudicare tutte le controversie che avrebbero luogo tra gli scolari; ed ordinò ai professori ed agli scolari di Bologna di recarsi a Napoli quando quella città aveva provocata la sua collera; ma l'università repubblicana non fece verun conto de' suoi comandi nè delle sue minacce.

Mentre Federico andava ordinando i suoi regni, gli affari de' cristiani in Terra santa cadeano di male in peggio. Un legato pontificio si era arrogato il diritto di comandare le truppe crociate, e la sua ignoranza ed ostinazione erano state cagione della perdita di Damietta e di una florida armata (2). Qualunque volta il papa aveva

(1) *Petri de Vineis Epistolae*, l. III, ep. 10, 11, 12, 13, edizione di Basilea del 1566, p. 411 e seguenti.

(2) *Raynaldi Annales Eccles.*, 1218, § 11, p. 1219, § 12 e seg. p. 265, 1220, § 55, p. 281 e 1221, § 10, p. 283. - Era questa la quinta crociata, condotta dai re di Cipro, di Gerusalemme e d'Ungheria, dal duca d'Austria, da

sinistre notizie delle truppe di Terra santa, scriveva nuove lettere a Federico perchè si affrettasse di soccorrerla: e per determinarvelo più facilmente, gli offriva la successione al trono di Gerusalemme. Questo principe perdeva allora la consorte Costanza di Arragona; e Giovanni di Brienne, ch'era re titolare di Gerusalemme pei diritti della moglie, aveva una sola figliuola detta Yolande o Violanta, legittima erede di questo regno posseduto dai saraceni: e questa, per interposto del papa, fu la seconda consorte di Federico. Dopo tali nozze celebrate l'anno 1225 aggiunse ne' suoi stemmi la croce, ed a' suoi titoli quello di re di Gerusalemme.

Se fino a tale epoca le sue intenzioni furono tenute, non senza ragione, dubbiose, certo è intanto che dappoi mandò più volte soccorsi ai cristiani di Terra santa, e fece grandi apparecchi per recarvisi egli medesimo con un'armata. I crociati di Germania, d'Inghilterra e d'Italia adunaronsi a Brindisi: Federico fece allestire le navi da carico, ed il giorno otto settembre del 1227 andò egli stesso a bordo della flotta col landgravio Luigi di Turingia, il principale de' crociati tedeschi. Ma le truppe de' popoli settentrionali, che nel cuor dell'estate soggiornavano in così caldo clima, trovaronsi infette da malattie epidemiche, che trassero a morte molta gente, e scoraggiarono i superstiti. In tali frangenti

quello di Baviera, ec. Si riuni in Acri l'anno 1217. La storia di questa infelice crociata fu scritta da Giacomo di Vitry, l. III, p. 1119 e seg., e da *Oliverius Scholast. Coloniensis*, p. 1138. - *Gesta Dei per Francos*.

cadde infermo e morì il landgravio; e lo stesso Federico non andò esente dal dominante contagio. L'imperatore dovette suo malgrado abbandonare un'impresa incominciata con sì sfortunati auspicj che sarebbe stata temerità prossima alla pazzia il proseguirla; e scendendo dal suo vascello rimise l'impresa al vegnente anno (1).

(1227) In quest'anno moriva ancora Onorio III, cui veniva surrogato Gregorio IX, della famiglia de' conti di Signa, e nipote d'Innocenzo III. Il nuovo pontefice che lusingavasi di vedere illustrato il primo anno del suo regno dalle vittorie di una crociata, diede in eccessi di collera quando seppe deluse tutte le sue speranze. Avea d'uopo di trovare un colpevole per potere in lui punire le avversità della fortuna, e senza monitorj, senza precedenti citazioni, il 29 del mese di settembre, fulminò contro Federico la scomunica, perchè non era partito, come aveva promesso, all'epoca stabilita (2).

Nelle lettere che il papa scrisse al clero del regno di Napoli, per giustificare una così strana processura, accusava l'imperatore d'aver volontariamente dato i crociati in preda all'epidemia col raunarli nella stagione più calda e ne' luoghi più insalubri, e coll'aver in seguito supposta una malattia ch'egli non ebbe mai, onde abbandonarsi senza ritegno ai piaceri ed ai vizi.

Federico dal suo canto inviò le sue lagnanze a

(1) *Richardi de s. Germano Chron.*, p. 1002. - *Petri de Vineis Epistol.*, l. 1, lettera 21, p. 142.

(2) Lettera di Gregorio IX ai vescovi del Regno presso *Raynald.*, an. 1227, § 30, p. 341.

tutti i sovrani d'Europa (1). Da Pozzuolo, ov'erasi recato per ricuperare la sanità in que' bagni resi così celebri dagli antichi poeti di Roma, scrisse ai cardinali, al clero de' suoi stati ed a tutti i re della cristianità. Ordinò in pari tempo agli ecclesiastici di Napoli e della Sicilia di non fare verun conto dell'interdetto inflitto a tutti i luoghi in cui egli fosse per soggiornare e di continuare la celebrazione dei divini uffici (2): finalmente per togliere ogni dubbio intorno alla fatta promessa ed alla realtà della sua malattia che aveva sospesa l'esecuzione della crociata, faceva ogni cosa apparecchiare con grande sollecitudine per il passaggio di Terra santa nel susseguente anno.

(1228) In agosto del 1228 gli apparecchi erano terminati, e Federico partì infatti alla volta della Palestina, ma con un'armata assai menò numerosa che quella dell'anno addietro, perciocchè, a riserva di alcuni tedeschi, non aveva oltramontani sotto i suoi ordini. S'imbarcò a Brindisi come l'anno precedente, e dopo un felice tragitto diede fondo a san Giovanni d'Acri (3).

Quest'impresa fatta, per quanto sembrava, soltanto per provare l'ingiustizia della scomunica, si risguardò dal papa come una nuova offesa, anzichè quale soddisfacimento del passato; ed arse questi di tanta ira, che, quantunque il popolo romano, sdegnato per così scandalosa parzialità, prendesse le

(1) *Conradus Abb. Usperg. Chron.*, p. 234.

(2) *Petri de Vineis epist.*, l. 1, c. 23, p. 175.

(3) *Marini Sanuti Secreta Fidel. crucis*, l. III, par. XI, c. 11, p. 211.

armi contro di lui sotto la direzione dei Frangipane, e lo forzasse a ritirarsi a Perugia, non solo rinnovò contro di Federico la sentenza di scomunica, ma gli dichiarò la guerra, promulgò contro di lui una crociata, e sotto il comando di Giovanni di Brienne, re titolare di Gerusalemme e suocero dell'imperatore, mandò un'armata a saccheggiare la Puglia (1).

In quest'armata oltre i sudditi del papa, trovaronsi i suoi alleati lombardi, ed i vescovi di Clermont e di Beauvais: e nel susseguente anno furono inoltre chiamati dal papa a prender parte in questa guerra gli arcivescovi di Parigi e di Lione. Federico, partendo, aveva mandati ambasciatori al papa per ottenere di rappattumarsi con lui (2); ma Gregorio non volle ascoltarli; ed invece incaricò i francescani ed i domenicani di far ribellare i sudditi di Federico e di pubblicare la falsa notizia della sua morte onde agevolare le conquiste di Giovanni di Brienne.

In Terra santa tutte le operazioni di Federico furono egualmente contrariate dai ministri del papa, e la sentenza di scomunica venne solennemente pubblicata in tutta la Palestina. Il patriarca di Gerusalemme sottopose all'interdetto tutti i luoghi in cui sarebbesi recato Federico, ed il gran maestro del tempio e di san Giovanni dichiararono di non poter militare sotto di lui; perlocchè l'imperatore fu forzato di acconsentire che nel suo proprio

(1) Rayn., *An. Eccles.* 1228, § 5, p. 349. - *Vita Greg. XI, ex card. Arr. coll.* p. 576. *Scr. Rer. It. - Chron. Richar. de sancto Germano*, p. 1004.

(2) Raynaldi, 1228, § 18, p. 352.

campo gli ordini non fossero dati in suo nome, ma in quello di Dio e della repubblica cristiana (1). Mal si può concepire come in mezzo a tanti vantaggi Federico abbia potuto ottenere dal soldano d'Egitto un trattato onorevole per la cristianità. Il soldano era allora padrone di Gerusalemme; e perchè i suoi musulmani, come i cristiani, tenevano quel luogo come santo, credevasi in coscienza obbligato di conservare ai primi la libertà di poter fare questo pellegrinaggio cui si obbligavano frequentemente. Ma non erano i medesimi sacri edificj l'obbietto della divozione dei pellegrini delle due religioni. I cristiani veneravano soprattutto il Santo Sepolcro e la chiesa fabbricata sopra il medesimo; ed i musulmani erano in ispecial modo devoti del tempio de' giudei innalzato sopra le ruine di quello di Salomone; tempio che nelle visioni di Maometto era stato una delle stazioni del profeta nel suo viaggio in cielo. Federico, conoscendo questi estremi, proponeva (1229) di lasciare il tempio ebraico ed il suo circondario sotto la custodia de' musulmani, a condizione che il soldano gli cedesse il rimanente della città e parte del suo territorio (2). Riservava per altro ai pellegrini, quando la proposta venisse accettata, il diritto di visitare lo stesso tempio, purchè mantenessero il debito rispetto (3): e d'al-

(1) *Bernardi Thesaurarii de acquisit. Terræ sanctæ*, t. VII, *Rev. Ital.*, c. 207, p. 846. - *Giannone*, l. XVI, c. 7. - *Secreta Fidelium Crusis Marini Sanuti*, l. III, p. XI, c. 12, p. 212.

(2) Questo trattato viene riportato da Oderico Raynaldo all'anno 1229, § 15 e seg., p. 359.

(3) § quarto del trattato.

tra parte accordava ai musulmani il diritto d'entrare nella città di Gerusalemme; prescrivendo prudenti regole per conservare la buona armonia tra le due nazioni e le due credenze (1).

La città di Gerusalemme essendo stata di vero dal soldano ceduta agli ufficiali di Federico, questi alla testa delle sue truppe vi entrò come nella capitale del nuovo suo regno. Ma il patriarca avendo preceduto, sottopose all'interdetto la città e la stessa chiesa del Santo Sepolcro, quai luoghi profanati dalla presenza di uno scomunicato. Niun sacerdote volle celebrarvi la messa, e Federico che doveva ricevervi la corona del nuovo suo regno, fu obbligato di prenderla dall'altare colle proprie mani e porsela in capo.

Gregorio IX, quando ebbe notizia di questo trattato, scrisse a tutti i principi d'Europa per informarli dell'intera sua riprovazione, chiamando questa pace (2) *un esecrabile delitto che ispirava orrore e sorpresa*. Ma Federico che colla sua armata tenne dietro immediatamente alle lettere colle

(1) Il papa cercò di confondere il tempio lasciato ai musulmani con quello del santo sepolcro riservato ai cristiani. In conseguenza di ciò accusò Federico d'aver acconsentito ad una profanazione; e tutti i posteriori storici, non eccettuati Muratori e Giannone, furono tratti in errore dalle invettive de' cherici. Pure chiarissimi sono i termini del trattato; non lo sono meno quelli di Riccardo da san Germano; e l'interdetto pubblicatosi nella stessa chiesa del santo sepolcro, e l'incoronazione celebratasi nella stessa chiesa, provano evidentemente che trovavasi in potere dei cristiani. Gibbon fu quello che avvertì questo volontario errore degli scrittori ecclesiastici.

(2) *Oder. Rayn. ad annum 1229, § 24, p. 360. Epist. Greg. IX, l. III, ep. 38.*

quali aveva annunciato il riacquisto di Gerusalemme, costrinse ben tosto il papa a mutar linguaggio. Riprese a forza tutte le città e fortezze che gli erano state tolte dalle truppe della chiesa; atterrì in modo l'armata di Giovanni di Brienne, che si sbandò in pochi giorni, di modo che questo guerriero veterano fu ridotto a fuggirsene quasi; ricevette le congratulazioni del senato e del popolo di Roma; e destò nell'animo del papale spavento da farlo acconsentire ad entrare in trattati co' suoi ministri ⁽¹⁾: in conseguenza dei quali il papa rievocò le censure pronunciate contro l'imperatore, e lo riconciliò colla chiesa a patto soltanto che questi concedesse un perdono generale a tutti i feudatarj ribelli.

Mentre Federico stavasi tutto intento nell'ordinare gli affari del suo regno di Puglia e di quelli di Terra santa; e mentre combatteva ad un tempo contro i saraceni, contro i crociati, contro i baroni ribelli e contro gli oscuri intrighi della gente di chiesa, il settentrione dell'Italia, sotto la protezione del papa, formava una lega assai più dannosa all'autorità imperiale, una lega che dava maggior nerbo alle repubbliche lombarde, rendendole affatto indipendenti dall'imperatore.

Tutti i predecessori di Federico II avevano portato il titolo di re di Lombardia, o d'Italia; titolo ad essi conferito allora che poneasi loro in capo la corona ferrea conservata in Monza. Federico solo non avea ancora ottenuta dai milanesi questa corona, quantunque non lasciassero di

(1) *Chronic. Richardi de sancto Germano*, p. 1007-1021

riguardarlo come legittimo imperatore (1). Federico aveva fin allora dissimulato il suo malcontento ; ma i milanesi non ignoravano quanto un simile rifiuto doveva offendere quell' altiero animo ; e per mettersi al coperto della sua collera, entrarono in trattati con quelle città che da più anni avevano mostrato attaccamento al partito guelfo. Proposero di dare maggior durata e consistenza alla loro alleanza, approfittando perciò dell'espressa concessione di Federico Barbarossa stipulata nel trattato di Costanza. Con questo trattato veniva alle città conservato il diritto di allearsi fra di loro per difendere la propria libertà, ed in ispecie di rinnovare, quando lo credessero conveniente, la confederazione o società lombarda.

Queste negoziazioni eransi incominciate l'anno 1226 quando i lombardi ebbero avviso che Federico stava per venire a Cremona, onde aprirvi la dieta già convocata del suo regno d'Italia (2). S' avvidero essere d'uopo affrettare il trattato, onde il giorno due di marzo, in una chiesa del distretto di Mantova, detta san Zenone di Mozio, i deputati di Milano, Bologna, Piacenza, Verona, Brescia, Faenza, Mantova, Vercelli, Lodi, Bergamo, Torino, Alessandria, Vicenza, Padova e Treviso, rinnovarono per venticinque anni l'antica lega lombarda. I deputati obbligaronsi a far giurare quest'alleanza a tutti i cittadini di ogni città,

(1) *Galvan. Flamma, Manip. Florum*, t. xi, c. 253, p. 668.

(2) *Memorie della città e della campagna di Milano nei secoli bassi*; del conte Giorgio Giulini, vol. vii, l. I, p. 404.-
Corio, delle Istorie Milan. par. II, p. 88.

e si promisero i vicendevoli soccorsi in caso che l'una o l'altra delle città fosse attaccata da qualsiasi nemico. Fin allora i termini del trattato non indicavano verun disegno ostile; ma intanto s'era formata una dieta delle repubbliche lombarde; i deputati a questa dieta, detti rettori, si obbligavano di mantenere con tutte le loro forze, libere le città e ferma la pace fra di esse; si adunavano assai spesso; e non potevano uscir di carica senza aver prima nominati i loro successori. E per tal modo si formava una nuova potenza atta di sua natura a tenere inquieto l'imperatore.

Infatti Federico fece di tutto per isciogliere questa lega; ma il papa, sotto i di cui auspicj erasi formata, s'interpose tosto qual mediatore tra le città e l'imperatore, siccome pacificatore dei fedeli. Del 1226 regnava ancora Onorio, il quale andava affrettando Federico a fare l'impresa di Terra santa; e quando ottenne di essere arbitro tra i confederati e l'imperatore, non aggravò i primi di altr'obbligo, se non quello di dare un determinato numero di soldati per la crociata, e di non opporsi al castigo de' loro concittadini che si scoprissero eretici (1). In forza di tali concessioni, ch'egli chiedeva per sè medesimo, non per Federico, lo indusse a riconoscere la lega lombarda ed a lasciarla in pace.

Quando Gregorio IX, che succedeva ad Onorio, si trovò impegnato in una sconsigliata guerra coll'imperatore, angustiato dalle armi vittoriose de' tedeschi, ricorse alla lega lombarda. E per-

(1) *Ann. Eccles. Raynaldi an. 1226, § 26, p. 329.*

chè i chiesti soccorsi non giugnevano abbastanza in tempo per riparare le sue perdite, accusava la lentezza de' suoi alleati, e minacciava di abbandonarli ne' loro bisogni ⁽¹⁾. Frattanto gli abitanti di Milano e di Piacenza avevano già spedite le loro truppe; e perchè contro ogni aspettazione vedevansi strascinati in una guerra offensiva, avevano in pari tempo cercato di restringere la lega nella Lombardia, che formava la loro sicurezza. Molte città lombarde erano governate dai ghibellini, le quali formavano come una seconda lega opposta a quella delle città guelfe; e le repubbliche di Parma, Cremona e Modena erano principalmente cagione di gelosia e d'inquietudine. In una dieta guelfa, adunata in Mantova, si stabilì che niuna repubblica confederata riceverebbe per podestà o giudice un cittadino di città ghibellina ⁽²⁾, o un suddito dell'imperatore; che non sarebbe permesso a verun cittadino lombardo l'accettare pensioni, regali, feudi dall'imperatore o da' suoi aderenti; che i danni che venisse a soffrire taluna delle città della lega per cagione della guerra che intraprendevano, sarebbero in giusta proporzione compensati dalle altre. Ma i prosperi successi di Federico, già di ritorno da Terra santa, furono tanto rapidi che Gregorio IX si trovò astretto ad entrare in trattative di pace; e perchè il pontefice non ignorava che la lega lombarda era necessaria alla propria sicurezza, l'anno 1230 la fece comprendere nel trattato di pace convenuto coll'imperatore.

(1) *Ann. Eccles. Raynaldi an. 229, § 33, p. 362.*

(2) *Bernard. Corio, Storia di Milano, par. II, p. 90.*

Le città alleate avevano comperata a caro prezzo la protezione del papa, perciocchè ogni città aveva acconsentito a pubblicare contro gli eretici i sanguinarj editti dell' imperatore e della chiesa. Già da oltre vent' anni aveva incominciato in Francia la persecuzione contro gli albigesi (1): il racconto di queste crudeli imprese rendeva i popoli feroci; lo zelo, allora nel colmo del fervore, dei due nuovi ordini francescano e domenicano comunicavasi a tutte le classi dei cittadini, e le repubbliche italiane non opponevano più la insuperabile primiera ripugnanza allo stabilimento dell' inquisizione. Il 13 gennaio 1228 l' assemblea del popolo, adunata in Milano, pronunciò sentenza di esilio e di confisca dei beni contro gli eretici (2). Nel 1231 pubblicò un altro più severo editto mandato in nome comune dal papa e dall' imperatore. Finalmente due anni dopo fu per la prima volta alzato il rogo in Milano, ed il podestà Oldrado di Tresseno, che fabbricò nella piazza de' Mercanti il palazzo pubblico in cui oggi conservansi gli archivj, fece porre sulla facciata di questo palazzo, sotto al basso rilievo che lo rappresenta a cavallo, una iscrizione in suo onore onde perpetuare la memoria ch'egli aveva il primo, siccome era dovere, fatti abbruciare gli eretici (3).

(1) In Italia, ove questi settarj erano numerosi, chiamavansi Cathari; vocabolo che avevano preso essi medesimi dal greco, corrispondente a quello di Puritani, che altri riformatori presero alcuni secoli dopo.

(2) Corio, par. II, p. 94.

(3) *Qui solium struxit, catharos, ut debuit, uxit.* - *Memorie della città di Milano*, l. II, p. 469.

Non dobbiamo per altro riguardare i persecutori degli eretici quali uomini per essenza feroci che facciano il male conoscendo di far male: non è possibile di farsi ammirare dal proprio secolo a cagione di opere assolutamente malvagie: e siccome di que' tempi i domenicani acquistarono grandissima opinione di santità, si devono ravvisare e si ravvisano di vero in essi grandi virtù associate a quella inconcepibile sete di sangue che fa torto alla causa cui essi servivano. Può darsi eziandio che quel furore medesimo non fosse altro che la conseguenza delle loro proprie mortificazioni. Una religione mistica è un culto reso al dolore (1); ed i divoti trovano un certo che di divino nella violenta scossa dell'anima pel tormento del corpo; il dolore diventa per loro stessi l'unico mezzo di purificazione, il solo sacrificio che piacer possa alla divinità; inoltre si formarono un Dio che si assoggetta ai patimenti; un Dio il di cui sacrificio rinnovasi ogni giorno, ogni ora, in tutte le parti del mondo, sull'altare ove il sacerdote celebra i misteri; un Dio che creò l'inferno ed i tormenti eterni; che in questa vita innalza l'uomo coi patimenti; che dopo morte lo purifica colle fiamme del purgatorio (2). Tutto è

(1) Devo parte delle idee che qui espongo all'eloquente Storia del Politeismo di B. Constant, che mi fu comunicata manoscritta dalla amicizia dell'autore.

(2) A queste osservazioni di cui sembra che l'autore stesso non abbia voluto farsi mallevadore, giacchè indicò l'opera da cui le tolse ad imprestito, il lettore cattolico darà certamente quel peso che meritano. Non si può tuttavia tralasciar qui di riprovare apertamente quel citar che vi si fa a torto ed a traverso le massime le più sante e i più

concatenato in questo sistema fondato sul dolore; e non si può non ammirarlo, con un sentimento però di maraviglia mista di terrore, non solo a motivo della bella connessione delle sue parti, ma ancora perchè pone l'essenziale carattere dell'uomo nel disinteressamento e nel sacrificio di sè medesimo; ed altresì per quel cupo e poetico colore ond' egli veste tutti gli alti pensieri. Appunto perchè questo sistema non è incompatibile colle più nobili idee, sarà prezzo dell'opera lo svilupparlo. La persecuzione ne forma l'essenza, considerandovisi i supplicj dei reprobj come una offerta espiatoria dovuta alla divinità e come una salutare penitenza per quei medesimi che gl' infliggono: imperciocchè gl'inquisitori di mezzo alla gioja infernale di cui facevano mostra nelle esecuzioni, non lasciavano d'essere uomini, e forse anco assai sensitivi: sentivano dolore profondo dell'offesa che facevano alla natura, e compiacersi del tormento che provavano essi medesimi in vedendo le pene che facevano soffrire, siccome

augusti riti della divina nostra religione; quasi mal s' accordassero colla suprema infinita bontà! E qual prova maggior di questa immensa bontà di Dio che l'aver egli voluto assoggettarsi ai patimenti per compiere la nostra redenzione? E che cosa mai può indurci a maggior carità inverso al prossimo quanto il pensare com'abbia costato caro il comune riscatto? Nè rito più augusto e al culto d'un Dio sommamente buono più confacente saprebbesi imaginare di quello con cui quell'ineffabile sacrificio rinnovasi misticamente ogni giorno, ogn'ora, in tutte le parti del mondo sull'altare. E a qual religione d'altronde verreb'egli ad appartenere chi credesse il domma delle pene e dei premj eterni, domma indispensabile in ogni religione, condurre al culto, *alla religione del dolore?* (N. Agg.)

compiacevansi del dolore de' pazienti. Deh! guardisi ben bene la debole umanità dall' ammettere contraddizioni ne' sistemi che servono di base alla morale; guardisi dal rendere schiava la sua ragione, e dal prestar culto all' assurdità sotto lo specioso pretesto di cose recondite; guardisi dal separare giammai dalla idea di Dio quella della bontà. — Questo carattere è quello per cui solo dobbiamo riconoscere il Padrone dell' universo; giacchè dal momento in cui le basi del pensiero si troveranno smosse, il delitto potrà associarsi ai più nobili sentimenti; e quegli uomini che il cielo aveva formati per la virtù, saranno egualmente disposti a diventare i carnefici de' loro fratelli, o a maltrattare le proprie membra colle discipline.

Tre Domenicani, ne' tempi in cui parliamo, acquistarono un'alta riputazione di santità colla felice riuscita delle loro prediche contro gli eretici e colle crudeli leggi che fecero adottare a quelle stesse città, che per molto tempo aveano protetto la libertà di coscienza: erano questi frate Filippo da Verona, detto poi san Pietro martire, frate Rolando da Cremona, e frate Leone di Peregò, in appresso arcivescovo di Milano. Andavano costoro d'una in altra città predicando nelle pubbliche piazze, per eccitare il popolo a vendicare col sangue l'offesa divinità; ed uno di loro ottenne di formare in Milano una privata società che adunavasi per attendere all'estirpazione dell'eresia (1). Vero è che i frati predicatori

(1) *Memorie della città e campagna di Milano*, an. 1233, l. II, p. 478-483.

non avevano il solo scopo di mantenere colle loro esortazioni la purità della fede, scagliandosi ancora frequentemente contro la scostumatezza e contro i progressi del lusso. Non pertanto, se dobbiamo credere agli storici della susseguente generazione, i costumi non erano mai stati così puri, ed il lusso non aveva mai chiesti minori sacrifici ⁽¹⁾. Le donne non vestivano che una gonnella di lino semplicissima; avvolgevano il capo con un tassello di tela bianca rannodato sotto il collo; l'oro e l'argento non brillavano sulle loro vesti; le loro mense non s'imbandivano di delicate vivande, bastandone una sola grossa ad ogni famiglia; una fiaccola di legno da ragia illuminava l'interno delle case; e tutto il lusso di quel secolo consistea d'armi, di cavalli, di torri e di fortezze.

Un altro importantissimo argomento delle prediche dei monaci, argomento più degno della religione cristiana e di una divina missione, era quello di ricondurre la pace tra le private famiglie e tra città e città. Gl'italiani non ne avevano giammai avuto così grande bisogno; tutte le città trovavansi in armi contro le vicine città, e tutte le famiglie erano divise dalle funeste fazioni guelfa e ghibellina; tutti gli ordini dei cittadini combattevano tra di loro per togliersi a vicenda il potere e le magistrature. Queste quasi private guerre, queste rivalità del popolo colla nobiltà fanno sì confusa ed oscura la storia del periodo di tempo di cui parliamo, che

(1) *Ricobaldi Ferrariensis Hist. Imperat.*, t. xi, p. 128.

abbiamo preso consiglio di non entrare nella circostanziata narrazione dei diversi avvenimenti. Con quello stesso zelo con cui poc'anni prima avevano i preti predicata dall'altare la crociata e la distruzione degli infedeli, nuovi missionarj fur veduti allora accorrere dall'una all'altra città, predicando ai popoli, e loro ordinando in nome d'un Dio di pace il riconciliamento ed il perdono delle ingiurie.

Un uomo di gran lunga superiore agli altri si distinse in questa nobile carriera; fu questi frà Giovanni da Vicenza dell'ordine dei Domenicani. Diede costui cominciamento alle sue prediche in Bologna l'anno 1233 (1); e ben tosto i cittadini, i cultori delle vicine campagne, e soprattutto le persone addette alla professione delle armi, tratti dalla sua eloquenza, unironsi intorno a lui. Portavano essi croci e bandiere in mano, disposti non solo ad ubbidire alla voce dell'apostolo di pace, ma ancora ad eseguirne gli ordini. In mezzo a questa folla sì profondamente commossa da' suoi sermoni, vedevansi tutti coloro, che in Bologna nutrivano antiche inimistà, venire a deporre a' suoi piedi, e giurar pace coi loro capitali nemici. Gli stessi magistrati presentarongli gli statuti della città perchè li riformasse come meglio credeva, togliendo tutto quanto poteva essere cagione di nuove dissensioni.

- Frate Giovanni si recò in seguito a Padova, precedutovi dalla sua fama. Vennero ad incon-

(1) *Cronaca di Bologna di F. Bartolomeo della Pugliola*, t. xviii, p. 257.

trarlo fino a Monselice i magistrati col carroccio (1); e fattolo salire su questo sacro carro, l'accompagnarono in trionfo nella loro città, che di que' tempi era la più potente della Marca trivigiana. Tutto il popolo, affollato nella piazza della *valle*, ascoltò la predica della pace, applaudì alle riconciliazioni che distrussero all'istante le passate nimistà, e fece istanza a frate Giovanni di riformare i loro statuti, ciò che praticò in tutte le città. Passò in appresso a Treviso, a Feltre, a Belluno, ed ottenne gli stessi successi; visitò i signori di Camino, di Conegliano, di Romano, di san Bonifacio; ed i signori, come le città, lo fecero arbitro delle loro contese (2): le repubbliche di Vicenza, Verona, Mantova e Brescia, ove recossi dappoi, gli diedero le medesime facoltà: in ogni luogo gli fu fatta abilità di riformare gli statuti municipali, di mutarli a suo senno, aggiugnendo o levando tutto quanto credeva: finalmente gli fu in ogni luogo promesso d'intervenire alla solenne assemblea dei popoli lombardi, ch'egli convocò pel giorno 28 agosto susseguente nella campagna della Paquara, in riva all'Adige, lontana tre miglia di Verona.

Non mai era stata tentata impresa, nobile ed alta al pari di quella di pacificare venti popolazioni nemiche col solo rinvivare in esse i sentimenti religiosi, coi soli motivi del cristianesimo, col solo impero della parola: giammai un sì grande spettacolo erasi presentato agli occhi degli

(1) *Rolandinus., de factis in Marchia Tarvisana*, t. viii, l. iii, c. 7, p. 203.

(2) *Gerardi Maurisii vicentini Hist.*, t. viii, p. 30.

uomini (1). L'intera popolazione di Verona, Mantova, Brescia, Padova e Vicenza trovavasi adunata nella campagna di Paquara, ed i cittadini di queste repubbliche avevano alla loro testa i propri magistrati col carroccio. Gli abitanti di Treviso, Venezia, Ferrara, Modena, Reggio, Parma e Bologna vi erano altresì coi loro stendardi; i vescovi di Verona, Brescia, Mantova, Bologna, Modena, Reggio, Treviso, Vicenza, Padova, il patriarca d'Aquileia, il marchese d'Este, i signori da Romano, e quelli della Venezia, eranvi pure intervenuti coi loro vassalli (2).

Frate Giovanni si era fatto preparare in mezzo alla pianura un pulpito altissimo, dal quale, se crediamo agli storici contemporanei, la rimbombante sua voce, che sembrava venire dal cielo, fu miracolosamente udita da tutti gli astanti. Prese per testo le parole della scrittura, *io vi dono la mia pace, io vi lascio la mia pace*; e dopo avere con una eloquenza fin allora senza esempio fatto uno spaventoso quadro dei mali della guerra; dopo avere dimostrato che lo spirito del cristianesimo era uno spirito di pace; facendo valere l'autorità della santa sede di cui

(1) Parisio da Coreta, autore coetaneo, dice che si trovarono a quest'assemblea più di 400,000 persone. *Chron. Veron.*, t. viii, p. 627. Il Tiraboschi che in un modo assai interessante trattò la storia di frà Giovanni, riguarda questo numero siccome di molto esagerato. *Stor. della Leu. d'Ital.*, t. iv, l. II, c. 4, § 6, p. 233. Ma io non trovo ragione per cui non si debba credere a Parisio.

(2) *Antonij Ledi Chron. Vicent.*, t. viii, p. 80. - *Ricardi Comitiss sancti Bonifacii vita*, t. viii, p. 128. - *Monachus Patav. Chron.*, t. viii, p. 674.

era rivestito (1), in nome di Dio e della chiesa ordinò a' lombardi di rinunciare alle loro inimicizie; dettò loro un trattato di pacificazione universale, per assicurare la quale fece sposare al marchese d'Este una figliuola d'Alberico da Romano; chiamò l'eterna maledizione sopra coloro che romperebbero questa pace; invocò le distruggitrici pestilenze sulle loro greggie, e dannò le loro messi, i loro verzieri, le loro vigne ad una perpetua sterilità (2).

Fin qui i diportamenti di frate Giovanni andavano esenti da ogni sospetto, nè si poteva ancora accagionarlo di cupide od ambiziose mire: pareva che il suo zelo non avesse altro motivo che la gloria di Dio e l'amore degli uomini; ma l'assemblea di Paquara pose fine alla gloriosa sua carriera. L'entusiasmo da lui eccitato, la pace universale che aveva conchiusa, gli fecero concepire troppo alta opinione di sè medesimo, onde si credette fatto non solo per pacificare, ma ancora per governare gli uomini. Tornato in Vicenza, subito dopo l'assemblea, entrò nel consiglio del comune, e chiese che gli fosse affidato un illimitato potere nella repubblica, coi titoli di duca e di conte (3). Erasi vociferato che questo sant' uomo aveva colle sue preghiere tornati

(1) Lettera di Gregorio IX a frate Giovanni *ap. Raynald. an.* 1233, § 37. e 37, p. 405.

(2) L'atto stesso della pace, o a dir meglio quello di una delle paci dettate questo giorno da frà Giovanni, ci fu conservato dal Muratori; *Antiq. Ital. Diss.* XLI, t. IV, p. 641. Quasi non contiguesse altra condizione, che il perdono delle ingiurie.

(3) *Gerardi Maurisii Hist. Vicent.*, p. 38.

in vita molti morti, e risanati innumerevoli infermi; ed il popolo, ben lontano dal nudrire sospetti intorno alle intenzioni del santo, gli confidò tutta la sua autorità, sperando di vedere con perfetta eguaglianza divise tra i cittadini le cariche e gli onori. Di fatti frà Giovanni prese a riformare gli statuti della città, ma il suo lavoro non soddisfece all'universale. Da Vicenza passò a Verona, ove ugualmente chiese ed ottenne la suprema signoria; in forza della quale fece tornare in città il conte di san Bonifacio, allora esiliato; chiese ostaggi alle fazioni nemiche; mise guarnigioni nei castelli di san Bonifacio, d'Illasio e d'Astiglia; sentenziò egli stesso per eretici sessanta cittadini delle principali famiglie di Verona e li fece abbruciare sulla pubblica piazza; e per ultimo pubblicò molte leggi e regolamenti (1).

Intanto i vicentini non tardarono ad accorgersi che il nuovo signore, invece di accrescere i privilegi del popolo, andava assodando la propria signoria: imperchè aggiugnendosi ai loro timori i conforti de' padovani che li consigliavano a scuotere così vergognoso giogo, mentre frà Giovanni trovavasi a Verona, il podestà di Vicenza, Uguzio Pilio, introdusse in città i nemici dei signori da Romano, e le milizie padovane per rafforzarsi contro il nuovo sovrano. Un altro monaco, frate Giordano, priore di san Benedetto a Padova, che grandissima parte aveva nel governo di questa città (2), geloso forse della gloria

(1) *Chron. Veron. Parisii de Cereta*, p. 627.

(2) Intorno all'influenza di Giordano, vedasi *Rolandini ad an. 1228*, l. II, c. 17, p. 197.

del suo confratello, fomentava questi mal'umori in Vicenza. Tosto che frate Giovanni fu avvisato dell'accaduto, accorse con alcuni soldati per reprimere i sediziosi, e già erasi impadronito del palazzo del podestà, ed abbandonavalo al saccheggio, quando giungendo a Vicenza le milizie padovane, scacciarono i soldati di frate Giovanni, che rimase prigioniero. Sebbene per l'intromissione del papa fosse ben tosto rimesso in libertà, la sua prigionia aveva distrutto il suo potere in Verona del pari che in Vicenza; onde trovossi costretto di restituire gli ostaggi che aveva ricevuti e le fortezze in cui avea posto presidii, ritirandosi a Bologna, dopo avere perduta ogni sua gloria, e lasciata la Lombardia in preda a tante guerre, quante la laceravano prima che desse principio alle sue predicazioni.

Il potere dell'eloquenza in questo secolo, quell'impero della parola con cui il frate di Vicenza si traeva dietro i popoli e ne regolava i destini, fu il primo effetto del rinascimento delle lettere, o forse anche per lo contrario il primo motivo per cui si tenne allora in sì gran conto lo studio delle lettere e vi si fecero poi rapidi progressi. Non si debbe sempre giudicare del merito d'un oratore dalla impressione che produce nel popolo; imperciocchè assai più che l'eloquenza influiscono sulla buona riuscita le disposizioni degli uomini, e quel rapido slancio d'un popolo, ancora nuovo ai pregi ed ai piaceri della parola, nelle vie dell'immaginazione. Né Demostene, nè Cicerone, nè Bossuet scossero giammai così profondamente gli animi dei loro uditori, quanto i frati predica-

tori di san Domenico, quanto san Francesco d'Assisi e sant'Antonio da Padova. Le repentine conversioni de' principali personaggi del secolo, i dotti che abbandonavano i loro studj, i principi che abdicavano il loro potere ascoltando un discorso di taluno di questi oratori religiosi, la facilità con cui le più gelose e turbolenti repubbliche rendevanli arbitri dei proprj destini, lo zelo dei soldati e dei contadini che seguivano il loro predicatore di città in città, e perfino ne' deserti, ne ricordano i favolosi effetti della poesia d'Orfeo e la magica forza della parola sui greci, sopra una nazione troppo simile all'italiana, egualmente nuova, egualmente entusiasta, egualmente dalla natura destinata ad aprire la nuova strada della poesia e dell'eloquenza.

Di tanti celebri oratori di questo secolo non abbiamo che i discorsi di sant'Antonio, dei quali il Tiraboschi, che era cattolico, parlò col rispetto da lui dovuto alle opere d'un santo di primo ordine⁽¹⁾; con tutto ciò ei pure non lasciò di osservare che questi discorsi, i cui maravigliosi effetti vengono attestati dagli storici contemporanei, non sono che un tessuto di passi scritturali e dei santi Padri, con alcune riflessioni morali, senza ornamenti di stile, senza forza o profondità, senza varietà di figure, e per dirlo in una parola, senza niente di tutto quanto forma il carattere d'un eloquente oratore. Ma ciò che sembrerà ancora più strano, si è che questi discorsi facevansi in latino. Vero è, come l'osserva Tiraboschi, che

(1) *Stor. della Letter. Ital.*, t. iv, l. iii, c. 5, § 24.

in quell' età la lingua latina s' accostava di più alla volgare che si parlava comunemente, di quel che ora s' accosti la toscana ai dialetti delle diverse province d' Italia, ove gli oratori e gli avvocati non adoperano pure che questa elegante lingua (1), e pure da un capo all' altro d' Italia e' sono intesi dalle ultime classi del popolo, che pur non sanno parlare lo stesso linguaggio (2).

Ciò non pertanto in quell' età incominciavasi appunto a coltivare la lingua italiana non più come un barbarico dialetto, ma come una lingua adatta ad esprimere i sentimenti del cuore e le sottigliezze dell' ingegno; ed in quell' età stessa i primi poeti siciliani prepararono colle loro rime e canzoni quella dotta lingua di cui Dante doveva bentosto usar sì nobilmente. Fin dalla prima sua gioventù, Federico II gli andava incoraggiando; era poeta egli medesimo, ed i pochi versi ch' ei scrisse probabilmente avanti il 1212, sono forse i più antichi che sian conservati in lingua italiana. I suoi figli, il suo ministro Pietro delle Vigne (3), e tutti i più riputati personaggi della sua

(1) Talvolta i predicatori parlavano al popolo in latino, ossia *litteraliter et sapienter*: indi lo spiegavano in italiano, ossia *maternaliter*. Veggansi le *Antiche Estensi ad an. 1189*, t. 1, c. 36.

(2) Ciò s' intende facilmente ammettendo che la lingua dotta d' Italia non è il dialetto toscano, comechè di tutti il migliore, ma una lingua universale, a formare la quale concorsero più o meno tutti i dialetti. Veggansi tra gli altri Dante *De vulgari eloquio*, ed il bel dialogo di Pierio Valeriano pubblicato nell' Appendice del primo Tomo della *Storia Letteraria della Piave*. (Nota del Traduttore).

(3) Lodovico Castelvetro in una sua erudita lettera prova che Pietro delle Vigne, ed il giudice Colonna di Messina ec. scrissero poesie in provenzale ed in siciliano, niente in lingua italiana. (Nota del Traduttore).

corte, nutrivano lo stesso amore per la poesia, e l'incoraggiavano non meno col loro esempio che colla loro splendida munificenza (1). E per tal modo questa nuova poesia fu trattata, per alcun tempo, soltanto dai sudditi del regno di Napoli; ed anche vivente Dante, la lingua volgare, ed in particolare quella de' poeti, chiamavasi siciliana (2).

La poesia italiana deve perciò in qualche modo la sua origine ai re siciliani ed ai loro sudditi. Convienne ascrivere questo vantaggio ch'ebbero i regnicoli di Sicilia sopra le repubbliche italiane, in gran parte all'amore dei piaceri e della effeminatezza pur troppo sì comune ai poeti, che fece loro quasi sempre preferire il lusso e l'adulazione delle corti alla severità ed all'eguaglianza repubblicana: pure un'altra ragione giustifica i lombardi assai meglio; ed è che allora erano presi forte della lingua provenzale, lingua coltivata già da oltre due secoli da parecchi gentili poeti; sì che poco forse mancò che non fosse adottata come lingua nazionale (3).

La Lombardia non ebbe mai, e nè pure ha presentemente una lingua scritta (4); e vi si par-

(1) *Tiraboschi*, p. iv, l. III, c. 3, § 5, p. 360.

(2) *Dantes Aligh. de vulgari eloquio*, c. 12.

(3) Scrisse Dante che a' suoi tempi, cioè verso il 1300, non erano ancora passati 150 anni da che si era incominciato a scrivere in lingua italiana *In vita nova: Op. Dantis. Ediz. Ven.*, t. iv, par. I, p. 65, § 17. L'anno 1158 regnava ancora Ruggeri I, re di Sicilia. Pare che a' suoi tempi e ne' suoi stati si tentasse per la prima volta di far versi italiani. Suo nipote, Guglielmo II, proteggeva egli pure i poeti: fu questo forse il solo pregio che gli procurò il soprannome di *buono*.

(4) Anche questo è detto poco cautamente, perchè molti

lano informi dialetti, diversi in ogni città, in ogni villaggio. Il dialetto lombardo era egualmente lontano dal provenzale e dal siciliano; e prima che Dante facesse prevalere la lingua cortigiana, com'egli la chiama, di cui può riguardarsi come il creatore, era ancora indecisa la scelta fra le due lingue, egualmente poetiche, egualmente culte, egualmente approssimantisi al dialetto del popolo. I marchesi d' Este, ed in ispecial modo Azzo VII (1), il marchese di Monferrato, i signori da Romano e da Camino, intrattenevano alle piccole loro corti molti trovatori (*troubadours*) della Provenza; i quali eran contenti di starvi in grado di adulatori ed anche di buffoni, ch  il nome cui davano spesso volte a s  medesimi di *giullari*, ossia uomini festosi, non   atto ad indicare pi  alte pretensioni. Pure perch  le invenzioni cavalleresche erano allora in uso, pi  assai che i costumi della cavalleria, fingevano sempre ne' loro versi amori romanzeschi, pericoli, battaglie, unione in somma di valore e di galanteria. A siffatto genio del secolo vuolsi attribuire l'invenzione delle strane avventure le quali si raccontarono come parte della loro storia, ma vengono smentite dalle deposizioni di tutti gli autori contemporanei.

dialetti lombardi possono mostrare diverse opere stampate da qualche secolo, ed assai ne' tempi a noi pi  vicini.

(Nota del Traduttore.)

(1) Azzo VII regn  dal 1215 al 1264. - Rimangono tuttavia molti poemi de' trovatori italiani e provenzali fatti in onore delle dame di casa d' Este in principio del secolo XIII. - *Trab.*, l. III, c. 3. *Muratori Ant. Est.*, t. II, p. 20. *Millot, Hist. des Troubadours*, t. I, p. 278, t. III, p. 431, ec.

Fra i trovatori si resero famosi molti italiani colle loro poesie provenzali. Nicoletto di Torino, Bonifacio Calvi di Genova, Bartolomeo Giorgi di Venezia, quantunque adesso affatto dimenticati, formarono allora le delizie delle società. Due uomini, per l' indole loro assai da più di questi adulatori di corte, acquistavansi in pari tempo somma riputazione tra le repubbliche lombarde coi loro canti provenzali. Sappiamo che Ugo Catola volse il poetico ingegno contro la tirannia e la corruzione de' principi (1); ma non ci rimase un solo de' suoi versi: e Sordello di Mantova giace nascosto entro una misteriosa oscurità. Gli scrittori del susseguente secolo ne parlano con profondo rispetto, senza entrare ne' particolari della sua vita: quelli che vennero più tardi, lo encomiarono quale generoso guerriero, qual pro' difensore della sua patria; nè mancò chi lo facesse principe di Mantova (2). La nobiltà de' suoi natali, il suo matrimonio, i suoi amori con una sorella d'Ezelino da Romano sono attestati dagli scrittori coetanei (3); la violenta sua morte viene oscuramente indicata da Dante; ma quello solo che rende Sordello immortale, egli è quel tanto che scrisse il poeta fiorentino laddove dice d'averlo veduto nell'atto che con Virgilio stava per entrare nel purgatorio (4).

(1) *Tiraboschi*, t. iv, l. iii. c. 2, p. 334.

(2) *Historia Urbis Mant. a Bapt. Platina*, l. i, p. 680. *Scr. Rer. It.*, t. xx. - *Tirab.* loc. cit.. § 15, p. 342.

(3) *Roland. de factis in Marchia*, l. i, c. 3, p. 173.

(4) *Purgat.* c. 6, v. 61. Nel libro *de vulgari eloquio* Dante parla pure di Sordello in tal guisa: *Ut Sordellus de Mantua, qui tantus eloquentiae vir existens non solum in poetando sed quomolibet loquendo, patrium vulgare deseruit.* cap. 15.

Venimmo a lei: o anima lombarda
 Come ti stavi altera e disdegnosa,
 E nel mover degli occhi onesta e tarda.
 Ella non ci diceva alcuna cosa:
 Ma lasciavane gir, solo guardando
 A guisa di leon quando si posa.

Pure quando Sordello seppe che il compagno di
 Dante era di Mantova, senza ancor sapere che
 fosse Virgilio;

Surse ver lui del luogo ove pria stava,
 Dicendo, o Mantovano, io son Sordello
 Della tua terra: e l'un l'altro abbracciava.

E tolto motivo dal tenero amore che avevano al-
 tra volta tutti gli uomini generosi pei loro com-
 patriotti, Dante si fa a rimproverare alle repub-
 bliche italiane le loro discordie con tanta elo-
 quenza, che questo pezzo viene tenuto uno dei
 più belli del divino poema (4).

(1) Non si può non desiderare di conoscere qualche sag-
 gio delle poesie di Sordello, non fosse altro che per con-
 frontare il provenzale coll'italiano. Molti pezzi da me non
 veduti si conservarono in un MS. dell'anno 1254 nella li-
 breria di Modena, ove dimenticai di farne ricerca. Eccone
 uno assai breve riportato dal Lambecio nelle sue note
 alla storia del Platina, t. xx. *Rer. It.*, 681. È intitolato:
Tensa de Sordel et de Peyre Guilhem; ossia *sfiga di Sor-*
dello e di Pietro Guglielmo.

GUILHEM.

*En Sordel que vas en semblan
 De la pros contessa preysan?
 Car tout dison et van parlan
 Que per s' amar etz ia vengnutz,
 E quen cujatz esser sos drutz.
 En blanchatz etz por ley canutz.*

SORDEL.

*Peyre Guilhem, tot sot son affan
Mist Dieu in ley far per mon dan.
Les beautatz que las autraz an
En menz, et el pres son menutz.
Ans fos ab emblanchatz perdutz
Che esso non fos advegnutz.*

GUGLIELMO.

E ben, Sordello, che ve ne pare di quest' amabile contessa sì pregiata? perchè tutti dicono che il suo amore vi tien qui, che voi credeste poter essere il suo amante, e che per lei vi s' imbiancano i capelli e vi abbandonano le forze.

SORDELLO.

Pietro Guglielmo, Dio pose in lei ogni suo studio per farne il mio tormento. Le beltà delle altre non sono nulla, piccolo ne è il prezzo. Foss' io piuttosto sorpreso dalla vecchiaja, che provar quel ch' io provò.

Il rimanente del poema manca; ma basta questo per dare un saggio della lingua, e delle prime regole che adottarono i poeti per la forma delle strofe, e per la struttura dei versi. Ne ho fatta la traduzione in grazia di coloro che non hanno troppa pratica de' nostri antichi autori.

Chi desiderasse maggiori ragguagli intorno a' trovatori, alla influenza loro in Italia ed a Sordello medesimo, legga il primo volume della *letteratura del mezzogiorno d' Europa*, dell' autore medesimo; opera che per molti rispetti può venire risguardata siccome il compimento di questa.

FINE DEL TOMO II.

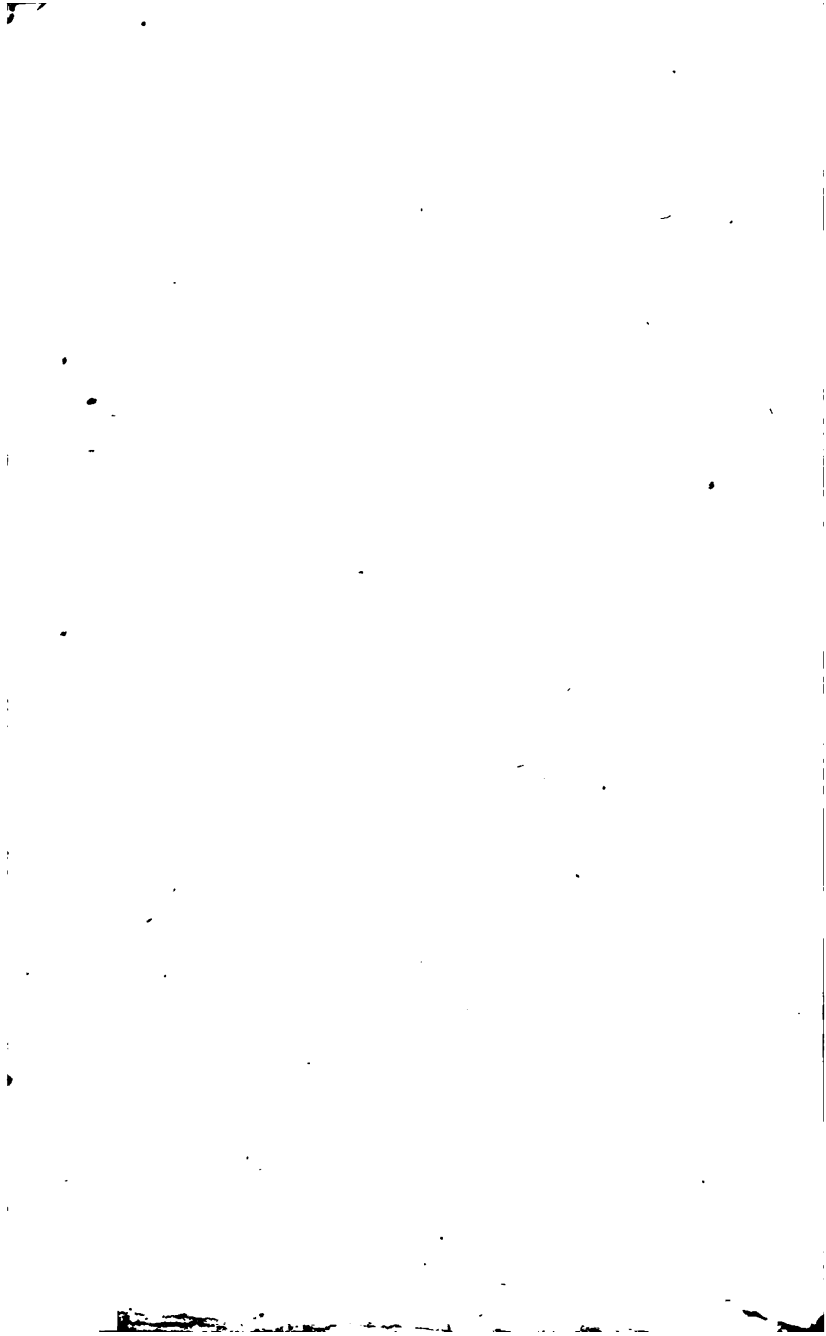


TAVOLA CRONOLOGICA

DEL PRESENTE VOLUME

CAPITOLO VII.

<i>Ambizione dei milanesi; loro conquiste in Lombardia nella prima metà del secolo XII — Regni di Lotario III e di Corrado II — Rivoluzione di Roma</i>		
1100-1152	pag.	5
<i>Anni</i>		
	Stanchezza dei due partiti dell'impero e della Chiesa	ivi
	Il governo municipale delle città si rinforza sotto il regno d' Enrico IV	6
	Rivalità di Milano e di Pavia	ivi
1100-1107	Guerre tra le città alleate delle due metropoli	7
1107-1111	I milanesi attaccano e distruggono Lodi	9
1118	I milanesi attaccano Como	10
	Motivi religiosi e politici di tale guerra.	ivi
	Battaglia sul monte Baradello	12
1119	Lega formata dai milanesi contro i comaschi	14
	Descrizione della città di Como	ivi
1118-1127	Assedio di Como che dura dieci anni	15
1125-1126	I comaschi oppressi dal numero de' loro nemici	16
1127	I milanesi assalgono le mura di Como	ivi
	Disperata difesa dei comaschi	17
	Si ritraggono nel castello di Vico	18
	Capitolano	19
1129	Guerra de' milanesi contro Cremona	ivi

Anni

1125	Enrico V muore senza figliuoli . . .	<i>pag.</i>	20
	Rivalità tra le due case guelfa e ghibellina in Germania	"	ivi
	Lotario II, duca di Sassonia, alleato dei Guelfi, eletto imperatore	"	21
1127	Corrado III di Franconia della casa di Ho- henstauffen eletto imperatore del partito opposto de' Ghibellini	"	ivi
1128	I milanesi si dichiarano per Corrado III che scende in Italia	"	22
1127-1132	Guerra civile fiaccamente trattata . . .	"	ivi
1133	4 giugno. Lotario II incoronato dal papa in Roma	"	23
1130-1139	Scisma d'Innocenzo II, ed Anacleto II . .	"	24
1130	Guerra civile in Roma tra i due papi . .	"	25
1134	I due fratelli d'Hohenstauffen si sottomet- tono a Lotario	"	26
1136	Seconda spedizione di Lotario in Italia .	"	ivi
1137	3 dicembre. Morte di Lotario nelle monta- gne di Trento	"	27
1139	Predicazioni repubblicane di Arnaldo da Brescia	"	ivi
	Amicizia d'Arnaldo da Brescia e di Abe- lardo	"	28
	Arnaldo, perseguitato, si rifugia nel vesco- vado di Costanza	"	ivi
1140-1141	Guerra dei romani contro Tivoli	"	29
1143	I romani, rivoltatisi contro Innocenzo II, ri- stabiliscono il senato	"	30
1144	Governo di Roma. Un patrizio e cinquanta- sci senatori	"	31
	Le torri dei partigiani del papa atterrate .	"	32
	Lettere del senato a Corrado III eletto im- peratore	"	33
	L'imperatore rifiuta di rispondere al senato di Roma	"	34
1145	Lucio II volendo abolire il senato, viene uo- ciso	"	ivi
	Eugenio III approva la costituzione del se- nato	"	ivi
	Arnaldo da Brescia chiamato a Roma, viene ricevuto trionfalmente	"	35
1145-1152	Nuova forma ch'egli dà alla costituzione ro- mana	"	ivi

CAPITOLO VIII.

Federico Barbarossa imperatore — Sua prima spedizione contro le città d'Italia — 1152-1155 . . . pag. 38

Anni.

1152	Morte di Corrado III eletto imperatore il 15 febbrajo	ivi
	Suo nipote Federico Barbarossa eletto suo successore	ivi
	Severità inflessibile di Federico	39
	Federico chiamato dal papa e dal principe di Capoa in Italia	41
	S'impegna in tale spedizione nella dieta di Vurtzbourg	ivi
1153	Presentansi alla dieta di Costanza que lodigiani	42
	Federico ordina ai milanesi di rimettere Lodi in libertà	43
	Sdegno dei milanesi nell' udire quest'ordine	44
	Lagnanze di Pavia e Cremona contro i milanesi	ivi
1154	Federico entra in Lombardia, ed apre i comizj in Roncaglia nel mese di ottobre.	45
	Ascolta le accuse contro Chieri, Asti e Milano	ivi
	Conduce la sua armata dalla parte di Novara	46
	Saccheggia e distrugge il castello di Rosate	47
	I milanesi puniscono il loro console per la collera di Federico	48
	Cercano invano di calmarlo	ivi
	Federico abbrucia il ponte del Ticino, e distrugge Trecate e Galliate	49
1155	Dà il sacco ed alle fiamme Chieri ed Asti	50
	Intraprende il 13 febbrajo l'assedio di Tortona	ivi
	I milanesi soccorrono Tortona	51
	Federico condanna a morte i prigionieri quali ribelli	52
	Viene a capo di corrompere le acque degli assediati	ivi
	Tortona s'arrende il 15 aprile; gli abitanti sono accolti in Milano	53

Anni

Federico s'incammina verso Roma . . .	<i>pag.</i> 54
Papa Adriano IV aveva posto Roma sotto l'interdetto per allontanarne Arnaldo. »	55
Federico si fa dare Arnaldo, e lo consegna al papa, che lo fa morire	ivi
Federico astretto a tenere la staffa al papa »	56
Rimanda con disprezzo i deputati del senato di Roma	» 58
Fa occupare dalla cavalleria la città <i>leonina</i>	» ivi
Viene incoronato in Vaticano senza entrare in Roma	» ivi
Rompe le milizie romane, poi si ritira a Tivoli	» 59
Passa nel ducato di Spoleti, e ne abbrucia la capitale	» 60
Nulla osa intraprendere contro Guglielmo I succeduto a Ruggero di Napoli, morto in febbrajo 1153	» 61
Federico licenzia l'armata in Ancona	» ivi
Si sottrae a stento all'agguato tesogli dai veronesi, e rientra in Baviera	» 62

CAPITOLO IX.

<i>Continuazione della guerra di Federico Barbarossa colle città lombarde — Primo assedio di Milano, assedio di Cremona, presa e ruina di Milano - 1155-1162.</i>	<i>» 63</i>
1155 I milanesi rifabbricano Tortona	» ivi
1156 Puniscono i loro vicini dichiaratisi per l'imperatore	» 64
Il principe Roberto di Capoa è dato nelle mani del re Guglielmo, che lo fa perire in prigione	» 65
Papa Adriano si riconcilia col re Guglielmo »	» 66
1157 Offende l'imperatore colle sue orgogliose pretese	» 67
Federico annuncia una seconda discesa in Italia	» 68
1158 L'armata dell'imperatore si aduna in Ulma »	» ivi
I milanesi vogliono forzare i lodigiani a giurar loro fedeltà	» 69
Questi, per non prestare il giuramento, lasciano le loro borgate	» 70

Anni

	Federico sottomette Brescia	<i>pag.</i> 71
	Leggi militari intorno alla disciplina dell'armata	ivi
	Federico passa l'Adda e s'impadronisce di Cassano, Trezzo e Melegnano	73
	Rifabbrica Lodi quattro miglia distante da Lodi vecchia	74
	Conduce la sua armata sotto Milano	75
	Sortite dei milanesi	76
	Assedio e presa dell'Arco dei Romani	ivi
	Barbarie dei soldati pavesi e cremonesi	77
	Il conte di Biandrate si offre ai milanesi per trattare la pace	78
	L'imperatore la concede a vantaggiose condizioni	79
	Seconda dieta a Romaglia	81
	Il clero ed i legisti d'Italia partigiani del despotismo	82
	Federico si fa attribuire dalla dieta tutte le regalie	83
	La dieta gli dà il diritto di creare i giudici	ivi
	Istituzione dei podestà	84
	Il diritto di guerra privata tolto alle città	85
	La città di Piacenza condannata	ivi
	Federico domanda la Corsica e la Sardegna	ivi
1159	Federico viola il trattato conchiuso coi milanesi	87
	I milanesi s'impadroniscono di Trezzo	ivi
	Federico mette Milano al bando dell'impero	88
	Contese di Federico con papa Adriano	ivi
	Misera condizione e coraggio dei milanesi	90
	Federico mette a ruba ed a sacco il territorio di Milano	ivi
	Intraprende il 4 luglio l'assedio di Crema	91
	I milanesi mandano soccorso ai cremaschi	ivi
	Crudeltà di Federico contro i cremaschi	92
	Appende i loro ostaggi alle macchine da guerra	ivi
	Valorosa resistenza dei cremaschi per sei mesi	93
1160	Gli assediati s'impadroniscono delle mura esteriori di Crema	95

Anni

	Capitolazione dei crentaschi il 26 gennaio	pag. 97
1159	Settembre. Morte d'Adriano IV. Scisma di Alessandro III e di Vittore III	ivi
	Federico, favorevole a Vittore, è scomunicato da Alessandro	98
1160	Federico licenzia l'armata e si riduce alla guerra guerriata	99
	Combattimento di Cassano favorevole ai milanesi	100
1161	Combattimento di Bulchignano collo stesso esito	101
	Una nuova armata tedesca raggiunge Federico, che abbraccia la messe dei milanesi	102
	Intraprende il blocco di Milano	ivi
1162	I milanesi forzati dalla fame a capitolare	103
	Si arrendono a discrezione il primo marzo	104
	Portano a Federico tutti i loro stendardi, e gli danno giuramento di fedeltà	ivi
	Federico fa sortire il 16 marzo tutti gli abitanti dalla città	105
	Ordina il 25 marzo di spianare Milano. Esecuzione di tale sentenza	106

CAPITOLO X.

Oppressione dell'Italia — Lega lombarda e sua resistenza all'imperatore — Fondazione d'Alessandria

1162-1168	107
1162	Federico riceve a Pavia le congratulazioni dei principi	ivi
	Compassione eccitata dai fuggiaschi milanesi	109
	Le città già rivali loro danno asilo	ivi
	Terrore di tutti gli Italiani. Sommissione dei genovesi	ivi
	Federico riconcilia i pisani ed i genovesi	111
1163	I feudatari pisani in Sardegna ricorrono all'imperatore	112
1164	Barisone, giudice d'Arborea, compra da Federico il titolo di re	113
	Opposizione dei consoli pisani al nuovo titolo	ivi
	Barisone viene arrestato per debiti dai genovesi	115

Anni

	La guerra tra Pisa e Genova si rinnova per le cose della Sardegna	pag. 115
1165-1169	Guerre civili a Genova	ivi
1169	Riconciliazione delle parti in un'assemblea notturna	116
1163	Federico fa demolire le mura di Tortona	118
1164	I podestà dell'imperatore opprimono le province	ivi
	I milanesi chiedono mercè all'imperatore	119
	Malcontento dei veronesi	ivi
	Confederazione di Verona, Vicenza, Padova e Treviso	ivi
	Federico torna in Germania a rifare l'armata	121
	Vi è trattenuto da una guerra	ivi
1165	I romani si sottomettono ad Alessandro III, che torna in Roma	ivi
1166	Morte di Guglielmo <i>il malvagio</i> re di Napoli. Gli succede Guglielmo <i>il buono</i>	122
	L'imperatore rientra in Italia alla fine di autunno	123
1167	Marcia verso l'Italia meridionale	124
	Dieta dei deputati delle città a Pontida per trattare della comune difesa	ivi
	27 aprile. I milanesi ricondotti nella città, e le mura loro rifatte dai deputati della lega	126
	I cremonesi vogliono far entrare nella lega i lodigiani	127
	Questi vi sono costretti colle armi	128
	Quindici città s'impegnano nella lega lombarda	129
	Alleanza di Manuele Comneno con Ancona	ivi
	Il conte di Tuscolo rompe le milizie romane	131
	Federico si presenta in faccia alla città <i>leonina</i>	ivi
	I suoi soldati appiccano il fuoco alla chiesa di santa Maria in Campo Santo.	ivi
	Papa Alessandro III fugge da Roma	132
	I romani trattano coll'imperatore	ivi
	Un'epidemia fa strage dell'armata tedesca	133
	Federico obbligato di ritirarsi colle reliquie dell'armata	135
	In una dieta a Pavia sfida la lega lombarda	136

Anni

	La lega s'impegna di scacciar l'imperatore d'Italia	pag. 136
1168	Federico fugge segretamente d'Italia	" 137
	Nuovi confederati ingrossano la lega	" 138
	La lega prende a fabbricare Alessandria	" 139

CAPITOLO XI.

	<i>Natura della lega lombarda — Guerre dell'arcivescovo Cristiano, luogotenente dell'imperatore contro le città libere — Assedio d'Ancona — Federico respinto sotto Alessandria, rotto a Legnano; tregua di Venezia; pace di Costanza, 1168-1183.</i>	" 141
	Prosperità della lega lombarda	" ivi
	Vero momento per istabilire il governo federativo	" 142
	I lombardi non ebbero l'idea di questo governo	" 144
	Condizioni della loro alleanza	" 145
1168-1171	L'imperatore tenta di disunire gli alleati	" 146
1171	Manda in Toscana l'arcivescovo Cristiano	" ivi
	Alleanza dei pisani coll'imperatore d'Oriente	" 147
1172	L'arcivescovo vuol pure essere il pacificatore di Toscana	" 148
1173	Fa imprigionare i consoli di Pisa e Firenze	" ivi
	Forma un'armata di sanesi, pistojesi e lucchesi	" 149
	Nel primo anno fa la guerra in Toscana	" ivi
1174	Conduce la sua armata sotto Ancona	" 150
	L'assedio di conserva coi veneziani	" ivi
	Gli assediati mancano di viveri	" 152
	Eroismo di Stamura	" 153
	Un vecchio cieco dissuade gli anconitani dalla resa	" 154
	Gli anconitani mandano a chiedere soccorsi in Romagna	" 155
	Generosità d'una dama d'Ancona	" 156
	Un'armata romagnola s'avanza verso Ancona; ne fa levare l'assedio	" 157
	Federico rientra in Italia in ottobre	" 158
	Forza Asti a sottomettersi	" 159
	Intraprende l'assedio d'Alessandria	" ivi

Anni

- Lo continua per quattro mesi d'inverno . . . p. 160
- 1175 La dieta de' lombardi a Modena leva un'armata per soccorrere Alessandria . . . " 161
- Federico, durante una tregua, tenta di sorprenderla; è respinto valorosamente . . . " 162
- Leva l'assedio e s'avvia verso Pavia . . . " ivi
- L'incontrano i lombardi, e per rispetto non lo assalgono " ivi
- Conferenza per la pace, e sospensione d'armi " 163
- L'imperatore eccita sospetti nella lega a danno dei cremonesi " 164
- 1175 I legati del papa si recano da Federico in Pavia " 165
- Romponsi i negoziati e ricomincia la guerra " 166
- Cristiano assale i bolognesi " ivi
- 1176 Una nuova armata viene di Germania in soccorso di Federico " 167
- Apparecchj dei milanesi per difendersi . . . " 168
- Vittoria dei milanesi a Legnano " 169
- Federico, abbandonato, cerca di far pace " 170
- Manda ambasciatori a chiederla ad Alessandro III. " ivi
- Il papa promette di venire al congresso lombardo " 171
- L'imperatore trova partigiani tra i lombardi " ivi
- Cremona e Tortona segnano la pace . . . " 172
- 1177 Il papa e gli ambasciatori di Napoli arrivano a Venezia " 174
- Discussioni intorno alla scelta del luogo delle conferenze " ivi
- Si sceglie Venezia " 175
- Pretensioni delle città " ivi
- Pretensioni dell'imperatore " 176
- Condotta ambigua del papa " 179
- Il papa propone una tregua di sei anni colle città lombarde, di quindici col re di Napoli " ivi
- La tregua vien segnata il 6 luglio " ivi
- Federico ricevuto in Venezia, e riconciliato col papa " 181
- 1178 Il papa tornato a Roma si riconcilia col senato. " 182

Anni

1178-1183	Trattati per una pace definitiva . . .	pag. 181
1183	Defezione di Tortona e di Alessandria . . .	" 183
	Dieta a Costanza per trattare la pace . . .	" 185
	Trattato di Costanza del 25 giugno 1183 . . .	ivi

CAPITOLO XII.

<i>Ultimi anni di Federico Barbarossa — Enrico VI, suo figlio, riunisce all'impero il regno delle due Sicilie — Turbolenze eccitate nelle repubbliche italiane dalla nobiltà. 1183-1200</i>			<i>" 188</i>
Le dissensioni civili assopite in tempo di guerra si rinnovano dopo la pace nelle città libere			<i>" ivi</i>
1183	I milanesi cambiano la costituzione . . .	<i>" 191</i>	
	Prime gelosie tra i nobili ed il popolo . . .	<i>" 192</i>	
	Costituzione di Bologna	<i>" ivi</i>	
	Nuove leggi nelle altre repubbliche . . .	<i>" 194</i>	
1183-1197	Rapida successione dei sovrani in quindici secoli	<i>" 195</i>	
1184	Ritorno pacifico di Federico in Italia . . .	<i>" 196</i>	
	Fa sposare la erede dei re di Sicilia ad Enrico	<i>" 197</i>	
	Decadimento del regno delle Due Sicilie . . .	<i>" 199</i>	
	Federico per assicurarsi quel regno, mantiene la pace in Italia	<i>" 201</i>	
1187	Gerusalemme presa da Saladino il 2 ottobre . . .	<i>" 202</i>	
1187	Terza crociata	<i>" 203</i>	
	Gli Italiani vi s'impegnano con calore . . .	<i>" ivi</i>	
1188	I cristiani si rappacificano per far guerra agl'infedeli	<i>" 204</i>	
1189	Federico prende la croce ed attraversa l'Ungheria e la Bulgaria	<i>" 205</i>	
1190	S'annega nel fiume Salef in Armenia il 10 giugno	<i>" ivi</i>	
	Enrico VI paragonato a suo padre	<i>" 206</i>	
1189	Guglielmo II muore a Palermo	<i>" 207</i>	
1190	Tancredi, figlio naturale di Ruggero, gli succede con pregiudizio di Costanza . . .	<i>" ivi</i>	
	Enrico VI richiede di aiuto i genovesi ed i pisani per conquistare la Sicilia . . .	<i>" 208</i>	
	È forzato a fuggire, e sua moglie è fatta prigioniera	<i>" 209</i>	
1194	Morte di Tancredi e del suo figliuolo primogenito	<i>" ivi</i>	

Anni

	Gli succede Enrico VI e si rende odioso ai popoli	pag. 209
1197	Muore improvvisamente il 28 settembre	" 210
	Gli succede Federico II di quattr'anni	" ivi
1191	Guerra tra Brescia e Cremona	" ivi
	La mala morte o vittoria de'bresciani sui cremonesi a Ludiano	" 212
1198-1199	Guerra tra Parma e Piacenza	" 213
	Potenza dei gentiluomini della Venezia	" 214
	Fortezze innalzate da essi nelle città	" 215
	Discordia tra i gentiluomini	" 216
	Potere dei podestà nelle città	" 217
	L'elezione dei podestà divisa spesso tra due famiglie rivali	" ivi
	Casa da Romano nella Marca trivigiana	" 218
	Inimicizia d'Ezelino e di Tisolino da Campo san Piero	" 219
1194	Ezelino II in guerra con Vicenza	" 220
	Nascita d'Ezelino il <i>feroce</i> , o III	" ivi
1197	Seconda guerra d'Ezelino II con Vicenza	" 221
1198	Si riconcilia con Vicenza e si disgiusta con Padova	" 222
	Antico patrimonio dei marchesi d'Este	" 223
	Obizzo d'Este sposa la erede degli Adelardi di Ferrara	" 224
1180-1220	Guerre civili a Ferrara tra le parti della casa d'Este e dei Salinguerra	" 225
	Le repubbliche transpadane sottomettono i nobili	" ivi
1192-1193	Gerardo Scannabecchi, vescovo e pretore di Bologna. Leggenda di Lucia e del suo amante	" 226
1200	Guerra civile a Brescia tra i nobili ed il popolo	" ivi

CAPITOLO XIII.

<i>Pontificato d'Innocenzo III — Stabilimento del potere temporale della chiesa — Abbassamento della fazione ghibellina — 1197-1216</i>		
	Preponderanza del partito imperiale sotto Enrico VI	" 232
1197	Innocenzo III, conte di Signa, eletto papa di 37 anni	" 233

Anni

	Rivalità fra due contendenti al trono imperiale, Filippo di Svevia ed Ottone di Aquitania	<i>pag.</i> 234
1192	Il senatore in Roma sostituito al senato. »	235
1197	Innocenzo III ne limita l'autorità . . . »	236
1207	Attribuzioni del senatore fissate nel 1207 »	237
1197	Innocenzo III ordina ai suoi cardinali di togliere ai generali d' Enrico VI le provincie loro infeudate »	238
	Tutte le città dichiaransi per il papa . . »	239
	Lega guelfa di Toscana sotto la protezione del papa »	240
	Costituzione di questa lega »	ivi
	Fedeltà all' impero della repubblica di Pisa »	242
	Innocenzo III reclama la tutela di Federico II re di Sicilia »	243
1198	Fa la guerra al generale Marcovaldo allicato de' saraceni »	244
	Debolezza del papa in Sicilia; sua potenza altrove »	ivi
	Gualtieri, conte di Brienne, reclama il proprio retaggio »	246
1205	Gualtieri ucciso in una battaglia coi tedeschi »	247
1206	Ottone IV rotto da Filippo. Il papa tratta con quest' ultimo »	ivi
1208	Assassino di Filippo. Ottone IV riconosciuto imperatore »	248
1209	Viene in Italia a prendere la corona imperiale »	249
	Vuole riconciliare i nobili della Marca trivigiana »	251
	Ezelino II sfida Azzo VI d'Este; lo stesso fa Salinguerra »	252
	Riconciliazione di questi gentiluomini . . »	253
	Ottone IV coronato a Roma »	254
	S'accosta ai capi del partito ghibellino. »	255
	Innocenzo III gli oppone Federico II. »	256
1210	Ottone muove guerra a Federico, ed invade il regno »	ivi
1212	Viene chiamato in Allemagna da nuove turbolenze »	257

Anni

	Federico II va a Genova per passare in Allemagna	pag. 258
	È asseccato dalle città ghibelline	ivi
	Attraversa la Lombardia ed i Grigioni.	259
1214	Ottone IV disfatto a Bouvines da Filippo Augusto il 27 luglio	ivi
1215	Prime dissensioni di Firenze	262
	Governo di questa città fino al 1207	ivi
	Bondelmonti offende le famiglie ghibelline rompendo una fidanzza	263
	Bondelmonti ucciso presso alla statua di Marte	264
	Tutta la nobiltà divisa tra i Bondelmonti e gli Uberti	ivi
1215-1248	La guerra si continua entro le mura in Firenze per 33 anni	ivi
	Successi delle intraprese d'Innocenzo III.	265
	Sua smisurata ambizione, ingiustizia ed or- goglio	266
	Fonda l'inquisizione. Crociata contro gli albigesi	268
	Dottrina de' pauliciani ed albigesi	269
	Moltiplicazione de' pauliciani o paterini nel- le città d'Italia	271
	Ardore del papa nel perseguirli	272
	Chiama in suo ajuto san Francesco e san Domenico	273
1203	San Domenico comincia a predicare contro gli eretici	274
1206-1211	Crociata contro gli albigesi. Crudeltà dei crociati	275
	Costanza e fierezza di san Domenico arre- stato dagli albigesi	276
1215	Quarto concilio ecumenico di Laterano.	279
1216	Morte d'Innocenzo III a' 6 di luglio in Pe- rugia	280

CAPITOLO XIV.

<i>Digressione sulla quarta crociata. — Conquista delle repubblica italiane in Oriente. 1198-1207</i>		
	La conquista di Costantinopoli è opera dei veneziani e dei francesi	282
	L'impero greco snervato dal dispotismo.	ivi

Anni

	Tutti i suoi vantaggi dal lato del clima, dei lumi, dell'incivilimento, della legislazione, delle finanze, dell'arte militare resi nulli dal dispotismo	pag. 285
	Impotenza e sterilità de' greci per dieci secoli	" 286
	Colonie de' latini a Costantinopoli	" 287
1152-1201	Contese de' veneziani coi greci	" 288
	Alessio Angelo imperatore d'Oriente	" 290
1198	Quarta crociata predicata da Folco di Neuilly	" ivi
1201	I crociati domandano vascelli a Venezia	" 29
	I deputati dell'alta nobiltà di Francia si rappresentano al parlamento generale di Venezia	" 292
1202	I crociati fuor di stato di mantener la promessa ai veneziani	" 294
	Il doge Dandolo propone ai crociati di prestargli ajuto nell'intrapresa di Zara in compenso del nolo delle navi per la crociata	" 296
	Prende anch'egli la croce per marciare coi crociati	" 295
	Il figlio d'Isacco Angelo, cacciato dal trono di Costantinopoli da Alessio Angelo, implora il soccorso dei crociati	" 297
	La flotta de' crociati approda a Zara il 20 novembre e la prende in capo a cinque giorni	" 298
	Il papa rimprovera ai crociati la presa di Zara	" 299
1203	I crociati promettono protezione al principe greco	" 300
	I legati del papa, e più baroni si separano dalla crociata	" 301
	Alessio Angelo non fa apparecchio veruno di difesa contro i crociati	" 302
	I crociati arrivano nel mese di giugno innanzi a Costantinopoli	" 303
	Descrizione della città e porto	" 304
	Dopo essersi riposati a Scutari, i crociati attraversano il golfo	" 305
	Villà de' greci che fuggono innanzi a' crociati	" 306

Anni

	Galata presa dai latini, ed il porto aperto ai veneziani	pag. 306
	I crociati s' accampano avanti al palazzo di Blacherna	» 307
	Primo assalto di Costantinopoli per mare e per terra il 17 luglio	» 308
	Andrea Dandolo, padrone del Muro, fermato da un incendio	» 309
	Rinuncia al suo vantaggio per soccorrere i francesi	» 310
	Alessio Angelo fugge la seguente notte coi suoi tesori	» 311
	Il deposto Isacco Angelo, benchè cieco, viene tolto di prigione e rimesso sul trono. »	ivi
	Promette ai crociati di mantener le promesse di suo figlio	» 312
	I crociati prendono stanza ne' sobborghi di Pera e Galata	» ivi
	La rapacità e la licenza de' latini eccitano l'odio de' greci	» 313
	Il giovane Alessio cerca di tenerseli amici. »	314
	Lagnanze dei latini pei ritardati sussidj. »	315
	Mandano a sfidare l'imperatore	» ivi
	Si ricomincia la guerra e si tratta fiaccamente	» 316
1204	Il 25 gennajo. Rivolta dei greci contro i due imperatori	» 317
	Alessio Duca, chiamato Murzuffo, proclamato imperatore	» 318
	Suoi vani sforzi per destare il coraggio dei greci	» 319
	I crociati ricominciano l'assedio di Costantinopoli	» 320
	Sono respinti dalla parte del porto	» ivi
	Il 12 aprile s'impadroniscono delle mura. »	321
	Alessio Duca, non potendo indurre i greci a far difesa, fugge	» 322
	I latini mettono il fuoco alla città che si arrende	» 323
	Convenzione dei latini per dividere la conquista	» ivi
	Sacco di Costantinopoli	» 324
	Oppressione e patimenti dei greci	» 325

Anni

Il popolaccio insulta i senatori fuggitivi. pag.	326
Baldovino di Fiandra eletto imperatore. »	328
Divisione delle provincie tra francesi e veneziani »	ivi
L'isola di Candia è ceduta ai veneziani. »	330
Venezia dà in feudo a' suoi cittadini quelle città e province del territorio toccate in sorte, ond' essi avrebbero fatto la conquista »	331
Tentativi dei genovesi per partecipare allo spoglio dei greci »	332
La conquista della Grecia più nociva che utile ai veneziani »	ivi

CAPITOLO XV.

<i>Stato delle repubbliche italiane ne' primi tempi del regno di Federico II. — Guerre civili. — Rinnovamento della lega lombarda; 1216-1234. »</i>	<i>336</i>
Guerre causate dalla rivalità di Federico II e di Ottone »	ivi
Non possono darsi circostanziate notizie delle guerre di quest'epoca »	337
1216 Odio ereditario dei milanesi contro la casa di Hohenstauffen »	339
I milanesi rimangono costantemente attaccati al partito d'Ottone »	ivi
1217 Loro alleanza con Tommaso di Savoia e con molte città lombarde »	340
Pavia ed Asti forzate di seguire le loro parti »	ivi
I cremonesi li pongono in rotta il 6 giugno a Ghibello »	341
1218 Gelosie eccitate dai gentiluomini nelle città lombarde »	ivi
I gentiluomini occupano esclusivamente la carica di podestà »	342
1221 I nobili esiliati da Milano e da Piacenza. »	343
Confronto delle guerre dell'età di mezzo con quelle de' nostri giorni »	344
Aumento di popolazione e di ricchezze malgrado le frequenti guerre »	347
Potenza di Bologna »	349
1080-1100 Cominciamento dell'università di Bologna. »	ivi

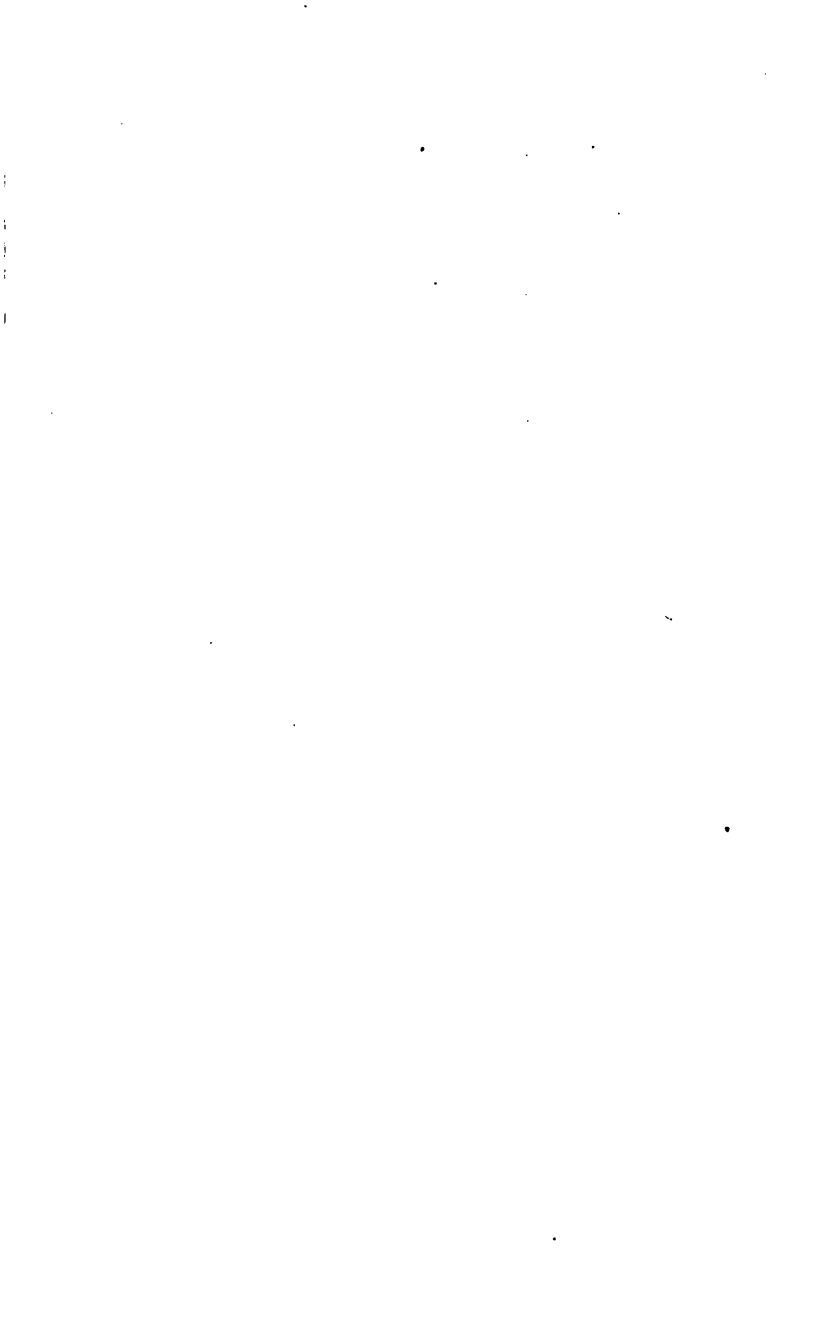
Anni

- Alcune altre università rivali . . . pag. 350
 Guerre dei bolognesi coi loro vicini . . . » 352
 1222 Forzano gli abitanti d'Imola a dar loro le
 porte della propria città . . . » ivi
 1218 Ottone IV muore il 19 maggio. Federico II
 fa prova dell'ingratitude del papa . . . » 353
 Carattere di Federico II . . . » ivi
 1220 22 novembre. Riceve da Onorio III la co-
 rona imperiale . . . » 354
 1222 Riduce al dovere i grandi signori della Pu-
 glia . . . » 355
 1223 Trasloca a Lucera i saraceni di Sicilia. » 356
 1224 Fabbrica fortezze nelle principali sue città. » ivi
 Fonda l'università di Napoli . . . » 357
 1225 Sposa Yolanda di Lusignano, erede del re-
 gno di Gerusalemme . . . » 358
 1227 Si dispone a partire per la guerra santa e
 ne è impedito da una malattia . . . » ivi
 Il 29 settembre viene dal papa scomuni-
 cato, per non essere partito all'epoca
 prefissa . . . » 359
 Federico reclama contro questa scomunica. » ivi
 1228 Passa in Terra santa ove lo seguono le sco-
 muniche papali . . . » 361
 1229 Ottiene dal sultano d'Egitto una pace van-
 taggiosa e la restituzione di Gerusalem-
 me . . . » 362
 Torna in Italia e disperde le crociate ar-
 mate dal papa contro di lui . . . » 364
 1226 2 marzo. La lega lombarda rinnovata con-
 tro l'imperatore. . . . » ivi
 Il papa la prende sotto la sua protezione. » ivi
 1230 La fa comprendere in un trattato di pace
 coll'imperatore . . . » 365
 1238 Persecuzioni contro i paterini in Lombar-
 dia . . . » 368
 Carattere dei persecutori; mescolanza di
 religione e di ferocia . . . » 369
 Predicazione di tre celebri domenicani. » 371
 Predicazione della pace . . . » 372
 Frate Giovanni di Vicenza, predicatore
 della pace . . . » 373
 1233 18 agosto. Assemblea di Paquara in cui frà

Anni

	Giovanni predica la pace a dodici popoli adunati per udirlo	<i>pag.</i> 375
	Autorità di cui si fa investire in Vicenza ed in Verona	» 376
	Potere dell'eloquenza de' monaci	» 378
	Predicano in latino al popolo	» 379
1212-1233	Cominciamento della poesia italiana in Sicilia	» 380
	La lingua provenzale allora coltivata in Lombardia	» 381
	Trovatori italiani che scrivono in provenzale	» 382
	Sordello mantovano di tutti il più celebre. »	383

FINE DELLA TAVOLA.





Widdowson p 13

